

Durham E-Theses

Auguste Barbier: Sa Vie et son oeuvre

Jessie Rowlandson

How to cite:

Rowlandson, Jessie (1942) Auguste Barbier: Sa Vie et son oeuvre. Doctoral thesis, Durham University.

Use policy

The full-text may be used and/or reproduced, and given to third parties in any format or medium, without prior permission or charge, for personal research or study, educational, or not-for-profit purposes provided that:

- a full bibliographic reference is made to the original source
- a <https://etheses.durham.ac.uk/id/eprint/8388/> is made to the metadata record in Durham E-Theses
- the full-text is not changed in any way

The full-text must not be sold in any format or medium without the formal permission of the copyright holders.

Please consult the [full Durham E-Theses policy](#) for further details.

AUGUSTE BARBIER

=====

SA VIE et SON OEUVRE.

=====

Thesis presented for the degree of Ph. D. of Durham University by

Jessie Rowlandson,

Neville's Cross College,

Durham.

April, 1942.

Ph.D. 6

TOME I.

Augusté Barbier, sa vie et son oeuvre.

(Thesis presented for the degree of Ph. D. of Durham University by
Jessie Rowlandson, Neville's Cross College, Durham.)

The thesis constitutes a study of the life and work of the French poet, Henry-Augusté Barbier, (1805-1882,) examined in their relations to each other and to the age in which the writer lived.

After a preliminary chapter on the family and home life of Barbier, his education, his training as a student of law, and his first introduction to literary circles, the Iambes, (1832,) his greatest, and first published work of any importance, have been studied in detail. Their influence on the age has been emphasised, their literary importance revealed. This is the high point of Barbier's career. Coming as it does so early in his life, an attempt has been made to throw into sharp contrast the increasing mediocrity of the works which follow.

Two volumes of verse, Il Pianto, (1833,) Lazare, (1837,) inspired by visits to Italy and England respectively, claimed considerable attention, and the question of Italian and English influences generally on the young poet proved a fruitful field of research.

After 1840 Barbier's life is rarely relieved from the monotony of the bourgeois ease his increased fortune now permits; and though the works which follow Lazare are numerous, rarely has the genius and enthusiasm of the poet's youth revealed itself afresh. Almost all literary genres are represented in this later work, poems, short stories, travel, literary and artistic criticism, memoirs, translations, moral observations. Much of his work was published in his lifetime; much also remained for posthumous publication by the poet's literary executors.

Barbier's life, apart from holidays, was spent in Paris, never very far from the quasi Malaquais where he was born. His tastes appear to have been simple, his manner modest and unassuming. Among his friends he counted some of the most famous men of his day, who appear to have admired him, and to have found in him to the end that greatness which had created the Iambes. To the critic he is a literary riddle: the genius of a single day and a single production, who after the fervour and enthusiasm of the 1830 Revolution in Paris sank into an irretrievable mediocrity.

AVANT-PROPOS.

On retrouve encore de nos jours le nom d'Auguste Barbier dans les anthologies de la poésie française du dix-neuvième siècle: même dans des volumes représentatifs des grands noms de la poésie française en général, l'Idole, La Curée, ou Michel-Ange sont souvent jugés dignes d'une place parmi les poèmes de l'époque romantique. Et cependant, combien d'étudiants de cette même époque reconnaîtraient le nom d'Auguste Barbier? Combien de ses contemporains même, à part ses amis ou ses connaissances plus ou moins intimes, se sont rendu compte que la carrière de l'auteur des Iambes ne s'est nullement terminée avec l'apparition de ce volume, et que cet Auguste Barbier dont le nom ornait la couverture de tel ou tel volume paraissant au cours du siècle, n'était autre que l'auteur des vers retentissants que tous avaient appris en classe, et qui les faisaient tous frissonner encore?

O Corse à cheveux plats! que ta France était belle
 Au grand soleil de Messidor!
 C'était une cavale indomptable et rebelle,
 Sans frein d'acier ni rênes d'or....

A part l'énigme de cette réputation déchue, énigme que je vais tâcher de résoudre, le sujet que j'entreprends dans cette étude offre un intérêt particulier en ce qu'il touche à presque tout le dix-neuvième siècle littéraire, avec ses enthousiasmes et ses contradictions, ses théories changeantes et ses écoles nettement définies. Auguste Barbier a vécu pendant soixante-quinze ans de ce siècle varié; né sous le régime napoléonien, il se rappelle les guerres de cette époque; ses débuts littéraires ont coïncidé avec la période de pleine floraison de l'école romantique. Parisien, il a pu se lier de bonne heure avec les grands hommes du jour, dans les milieux littéraires, artistiques, musicaux.

Il a eu le bonheur de se faire une renommée pendant que la fièvre romantique était à son comble, et il l'a gardée pendant un certain temps. Nous voyons par ses yeux les événements politiques de l'époque, depuis la Révolution de Juillet qui a fait naître son génie, jusqu'à celle de 1848, quand il a représenté le garde-national de juste-milieu, à la recherche du régime de l'ordre et de la paix. Il a vu avec dégoût le Coup d'Etat de 1851; avec un dégoût mêlé de douleur, ce qu'il fallait en 1870 pour détruire cet Empire qu'il détestait; et pendant une douzaine d'années encore, il a pu assister aux débuts de la Troisième République, à la défaite de laquelle nous-mêmes en 1940 venons d'assister.

A l'intérêt offert par cette vue d'un siècle troublé commenté par un esprit fin et cultivé, se tenant pour la plupart d'un côté, en spectateur modéré et désintéressé, il s'ajoute un autre, bien plus grand encore, et tout personnel à Barbier lui-même. Il s'agit de cette curieuse réputation littéraire, de cette renommée qu'on ne saurait exagérer en 1830; les Iambes ont captivé l'imagination de leur génération, et n'ont été suivis que du désillusionnement du public littéraire, et de l'oubli profond. Barbier était un des grands noms de 1830, un véritable prodige, le satirique de l'école romantique, le Juvénal de la France. En 1870 on l'avait oublié à un tel point qu'au moment de sa candidature à l'Académie, on ne pouvait croire que ce fût vraiment lui; on le jugeait depuis longtemps mort et enterré! Mon but principal a été de ressusciter cette ancienne grandeur, d'en préciser le caractère, de rappeler à l'étudiant de la littérature française les mérites de ces oeuvres de jeune débutant qui ont fait histoire, et ensuite d'expliquer, par un examen de la vie et de l'oeuvre du poète des Iambes, les raisons de la perte totale de cette

réputation singulière, A quel point la vie de plus en plus retirée de Barbier a-t-elle influé sur son oeuvre? Lesquels représentent le vrai esprit du poète, des Iambes et du Pianto, ou des ouvrages fort inférieurs de sa maturité et de sa vieillesse? La critique de son temps ~~est~~ a-t-elle eu raison de déclarer que ce n'est que le "génie d'un jour" frappé d'un coup du soleil de Juillet, mais bientôt restauré au calme de la médiocrité?

Je ne prétends pas avoir pu assembler dans cette étude du matériel nouveau; c'est plutôt vers une présentation nouvelle des faits, qui accentuerait certains aspects de Barbier jusqu'ici ignorés, que mes efforts ont été dirigés. Certains faits sont nouveaux; mais pour la plupart, mon travail a consisté à recueillir des mentions, des incidents, etc., qui avaient du rapport à mon sujet, mais qui n'avaient jamais été ainsi recueillis. Autant que je sache, la mienne est la première étude détaillée de la vie et de l'oeuvre d'Auguste Barbier. La vie n'a certainement pas été étudiée dans le détail, même par M. Charles Garnier, dont la préface à l'édition anglaise des Iambes et Poèmes (1907) est l'étude la plus complète qu'il y ait eue jusqu'ici. L'oeuvre de Barbier non plus. Les Iambes et Il Pianto mis à part, n'a pas, à quelques exceptions près, suscité la curiosité ou l'intérêt des critiques. J'ai eu donc, pour ainsi dire, libre carrière; tout était à dire, ou plutôt à redire; et j'ai essayé surtout de rassembler et d'~~arranger~~ les faits divers dont il s'est agi d'une manière qui les ferait ressortir dans leurs justes proportions.

Mes recherches ont été poursuivies dans la Bibliothèque Nationale, celles de l'Institut, de l'Arsenal et de la Sorbonne à Paris; dans le British Museum à Londres; et dans la Bodleian Library et la Taylorian Institution à Oxford; et, pour la partie biographique, dans les Archives

départementales de la Seine, et celles du sixième arrondissement à Paris.

Je tiens à exprimer ici mes remerciements sincères à tous ceux auxquels je suis redevable: à Monsieur A. Lytton Sells, professeur de Français à l'Université de Durham, qui m'a suggéré ce sujet, qui a guidé mes études, et dont les conseils m'ont toujours été de la plus grande valeur; à Messieurs Daniel Mornet et Paul Hazard, qui m'ont bienveillamment reçue lors de mon séjour à Paris; à Monsieur Marcel Bouteron, à qui j'ai dû le privilège d'être admise à la Bibliothèque de l'Institut; à Monsieur Jean Bonnerot, bibliothécaire de l'Université de Paris, qui m'a gracieusement communiqué une lettre inédite de Sainte-Beuve; et à Monsieur Marc Blanchard, qui professeur agrégé du lycée Claude-Bernard à Paris, qui m'a prodigué des conseils pratiques en même temps que littéraires.

CHAPITRE PREMIER.Vie, 1805-1830.

Henry-Auguste Barbier est né à Paris, le 28 avril, 1805, au quai Malaquais, no. 19-20.(1.) Qui aime et connaît son Paris doit apprécier les associations littéraires et historiques de cet ancien quai Malaquais faisant face au Louvre, et auquel les souvenirs d'Anatole France qui y persistent, et la proximité de l'Institut, donnent une valeur littéraire toute particulière. Au numéro 19 actuel le passant lit une plaque commémorative à Anatole France, qui y est né en 1844; l'ancien 19-20 semble correspondre au 19 d'aujourd'hui, donc les deux écrivains seraient nés dans la même maison. Dans la même maison aussi, est venue habiter en 1833 George Sand, qui a été ravie de sa "mansarde" au soleil. (2.) Comment était-il le quai Malaquais en 1805?

1. Témoin son acte de naissance auquel nous avons eu accès aux Archives départementales de la Seine: avant d'être transporté aux Archives, cet acte avait été déposé à la mairie du dixième arrondissement (ancien dixième; sixième actuellement,) par l'Ecole de Droit de l'Université de Paris:

Extrait des Actes de Naissance de l'an treize.

L'an treize, le neuf floréal à onze heures du matin par devant nous Urbain Firmin Péault adjoint au maire du dixième arrondissement de Paris ...est ~~comparu~~ comparu Jean Baptiste Barbier, âgé de 41 ans, demeurant à Paris, quai Malaquais no. 19-20 division de l'unité, avoué, défenseur au tribunal civil de première instance, du département de la Seine, lequel nous a présenté un enfant de sexe masculin né le jour d'hier à neuf heures du matin de lui déclarant et de Marie Elisabeth Louise Louise Duvergier son épouse, et auquel il a déclaré donner les prénoms Henry-Auguste,

2. D'après Jacques Lux, dans la Revue Bleue du 29 avril, 1905:
Faits et Aperçus: le Centenaire de Barbier.

La Seine n'était point alors la magnifique...et un peu déserte... perspective ceinte de palais et diaprée de lumière, que maintenant nous contemplons. C'était la rue, la rue populeuse et pittoresque, rue couverte de bateaux de toutes formes, et de toutes provinces, de coches bariolés, de lavoirs tapageurs, de moulins encombrant les arches des ponts surmontés eux-mêmes de maisons; rue longée de vieux murs branlants, en ligne brisée, de chemins de halage, de ports bruyants où se débattaient et se vendaient maintes denrées, et où se querellaient marchands et ménagères, regrattiers, enfants de l'école buissonnière, garçons de la planche, de la pelle, gagne-deniers, etc. Le port et le quai Malaquais, un peu retirés, étaient plus calmes. (1.)

L'acte de naissance nous fournit quelques détails sur les parents du poète. Le père s'appelle Jean-Baptiste Barbier. Né en 1764, il est avoué au tribunal civil de première instance; c'est un homme respecté, non sans prestige personnel et une certaine autorité. Il figure dans l'Almanach National comme avoué au tribunal de première instance demeurant quai Malaquais depuis l'an 1802. Dans l'Almanach de 1801 le seul Barbier qui y figure comme tel est associé avec un certain Duvergier, au no. 8, rue Taranne: les deux sont associés depuis l'an VII du moins (1799.) En 1798 et depuis 1796, le Barbier en question est seul à la rue Taranne. Il est fort possible que ce Barbier soit Jean-Baptiste, et qu'il y ait été associé avec un parent de sa femme, dont le nom de famille était Duvergier; la coïncidence de nom est assez frappante pour qu'on veuille y voir une association de famille. Mais de ces recherches dans l'Almanach National provient d'établi le seul fait que Jean-Baptiste Barbier est au quai Malaquais depuis 1802; et une visite au Palais de Justice n'a malheureusement rien donné sur sa carrière. L'Almanach Royal de 1825 établit qu'un certain Barbier est devenu avocat cette année-là, avec comme adresse 9, rue Bourbon. Celui-ci est bien le père de notre poète, car les renseignements que nous a fournis l'Ecole de Droit donnent

comme l'adresse d'Auguste Barbier en 1825 9, rue Bourbon.

Sur la famille de Jean-Baptiste également nous n'avons que peu de renseignements. Il a voulu faire de son fils un homme de loi comme lui-même; lui aussi était-il fils d'avoué ou d'avocat? Auguste Barbier ne nous dit presque rien de son père et rien du tout de ses grands-parents paternels. Nous savons, d'après l'acte de baptême du poète, (1.) que Jean-Baptiste avait au moins une soeur, Anne-Julie Barbier, mais aucune mention n'est faite d'autres parents. Jean-Baptiste avait aussi un cousin Nicolas-Alexandre, né à Paris vers 1787 et mort à Sceaux en 1864. Il a été professeur de dessin au collège royal d'Henri IV, et a écrit des Salons en 1836 et 1839 pour le Journal de Paris, fournissant aussi dans la période 1836-1839 des articles de beaux-arts au Journal des Débats. (2.) Ce personnage intéressant dans son genre, a eu un fils bien plus important que lui-même, le célèbre Jules Barbier, auteur inépuisable de librettos de comédies musicales; c'est lui bien plutôt que son cousin Auguste qui fait résonner dans les milieux littéraires et artistiques de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, le nom de Barbier, à cette époque où la

1. L'an 1805, le 7 juillet, 18 messidor an XIII, a été baptisé Auguste Henri, né le 8 floréal dernier, fils de Jean Baptiste Barbier, ... et de Marie Louise Duvergier.....il a eut (sic) pour parrain Henri Duvergier son grand-père; et pour marraine Anne Julie Barbier, sa tante, qui ont signé.....

2. Il a publié, en outre, Un Manuel de Morale Pratique et Religieuse à l'usage des Ecoles Primaires des deux sexes, des Pères et Mères de Famille,.....1839.
Lettres Familières sur la Littérature.....1862.
(Avec une Mlle. Victoire Barbier,) La Maître d'Aquarelle, traité pratique de lavis et de peinture à l'aquarelle. 1861.

gloire des Iambes commence à se faner, mais où celle des Contes d'Hoffmann, par exemple, vient seulement de s'épanouir.

Il paraît que le père d'Auguste ne lui a pas été très sympathique; le poète ne parle pas de lui avec la même affection qu'il voue à sa mère. Certains biographes du poète ont appelé son père "un riche avoué;" à en croire son fils, il n'aurait pas été très riche pendant l'enfance du poète; au contraire, il semble avoir pratiqué d'assez rigides économies. Dans l'étude qu'il consacre à sa mère dans ses Souvenirs de Famille, (1.) le poète parle de la "modique pension" qu'elle recevait de son mari; et il dit ailleurs que la société d'honnêtes bourgeois que fréquentait Madame Barbier et qui a influencé et formé le jeune Auguste, a balancé "la mauvaise éducation des pensions où mon père avait été obligé de nous mettre par économie..." (2.) et que "...les leçons de musique de ma soeur (3.) et mes différents voyages furent payés avec (les) économies (de ma mère.)" (4.)

Barbier ne le dit pas ouvertement, mais il nous fait sentir que ses parents ne s'entendaient pas à merveille. Sa mère avait "subi plus que désiré le joug du mariage;" mais une fois mariée, elle a rempli courageusement ses devoirs envers un mari qui paraît s'être plutôt intéressé à ses affaires d'avoué qu'à sa femme et à ses enfants. Quel tableau de ce ménage comme il était en 1837 dans la description que fait Barbier de la dernière maladie de sa mère!

Comme elle savait que son mari n'aimait pas manger seul et était habitué à la voir à table et se servir, bien que la vue des aliments fût pour elle un supplice, elle se traînait tous les jours à table et là, sans prendre la moindre chose, et domptant les affreuses tentations de son estomac, elle assista jusqu'au bout au dîner de famille! (4.)

1. Souvenirs personnels.... Page 12.
2. Idem, Page 13.
3. Idem, Page 12.
4. Idem, Page 15.

Elle était inquiète au sujet de l'avenir de ses enfants après sa mort; craignait-elle des disputes avec le père? Ces paroles de Barbier semblent l'indiquer:

....Elle nous entretint...des droits que nous avions sur sa fortune et de notre position respective vis-à-vis de notre père, nous exhortant à l'union et à l'amitié...(1.)

Il est évident qu'elle s'est donné de la peine pour assurer la succession d'Auguste et de sa soeur.

Ce n'est ~~qu'ainsi que~~ nous connaissons le père de Barbier, par de petites mentions éparses ça et là dans de longs éloges de Madame Barbier, mentions qui laissent cependant deviner bien plus qu'elles ne disent. Barbier ne dit rien d'autre au sujet de son père. Il ne l'a certainement pas beaucoup aimé; et cependant, comme nous le savons par la correspondance d'Alfred de Vigny, il l'a soigné avant sa mort en 1852 avec toutes les marques de l'affection et du devoir filial. Vigny écrit à Busoni:

...Auguste Barbier a perdu son père qu'il n'a pas quitté et qui était presque aveugle et en enfance. C'est un devoir bien douloureux qu'il a courageusement rempli et dont la délivrance lui aura cependant ~~costé~~ coûté bien des larmes. Je n'ai pu me résoudre encore à lui écrire ces banalités que l'on dit chaque jour en face de la mort....(2.)

Si Auguste Barbier n'aimait pas son père, il adorait sa mère. Elle est née Duvergier, fille d'Henry Duvergier, qui semble avoir été une personnalité fort intéressante. Celui-ci est né en 1737, peut-être dans l'actuelle Charente-Inférieure; c'est du moins ce ~~qua~~ semble (1.) indiquer le fait que la mère d'Auguste Barbier était "de la Saintonge." Des parents de ce monsieur nous n'avons rien pu trouver; et de lui nous ne savons que peu de chose. Il avait au moins deux enfants et ces deux nous sont assez bien connus: Henry-Claude Duvergier, oncle du poète, #

1. Souvenirs personnels....Page 17.

2. Alfred de Vigny: Rôle littéraire (E. Dupuy.) Pages 84-5.

né en 1775, et Marie-Elisabeth-Louise, sa mère, née en 1777. Nous trouvons Henry Duvergier à Paris au temps de la Révolution, et nous pouvons nous faire une idée de ses relations. Il était lié à des artistes, au peintre Vien, maître de David, et à David lui-même. (1.) Il les recevait chez lui, et sans doute s'intéressait-il à leur art; du moins cette connaissance a-t-elle valu à sa fille "quelques conseils et même des leçons de la part de ces illustres personnages." (2.) Il paraît aussi avoir été reçu dans les milieux lyonnais; ainsi il fréquentait M. Bernard, notaire parisien d'origine lyonnaise, père de Madame Récamier. (3.) On est tenté de croire que Madame Duvergier était peut-être lyonnaise d'origine; à cette circonstance pourrait^{ent} s'attribuer les relations entre les Duvergier et les Bernard, qui étaient particulièrement accueillants pour les Lyonnais.(4.)

Un des divers renseignements, apocryphes ou non, paraissant à l'occasion de la mort du poète en 1882, nous dit que le père de Madame Barbier était orfèvre de la couronne sous Louis XVI; (5.) mais nos recherches parmi les dossiers de l'orfèvrerie n'ont rien donné à l'appui de cette assertion. Nous allons voir, d'ailleurs, que la profession qu'adoptera Henry Duvergier après la Révolution est loin de s'apparenter à l'orfèvrerie.

Ce qui est certain, au sujet d'Henry Duvergier, c'est qu'il a été emprisonné au Luxembourg pendant la Révolution; (6.) il a partagé ce sort avec David. Mais vraisemblablement son emprisonnement est antérieur à celui de David, et a dû avoir lieu avant le 9 thermidor. (7.) Barbier dit en effet que pendant que son grand-père était en prison, Marie-

1. Souvenirs. Page 9.

2. Idem.

3. Silhouettes contemporaines Page 310.

4. Herriot: Madame Récamier et ses amis. 6. Souvenirs. Page 10.

5. Paris-Journal, 22 février 1882.

Elisabeth-Louise procurait quelques ressources à la famille en vendant des images de la Liberté. (1.) La vogue de ces images, contemporaine de l'hégémonie montagnarde, n'a guère duré après la réaction qui a suivi la mort de Robespierre. Ce petit commerce, s'il a jamais été lucratif, doit se placer, selon nous, au plus tard dans l'été de 1794, et l'emprisonnement de Duvergier aurait eu lieu à la même époque. (2.) Les biens de la famille avaient été mis en séquestre, et Madame Duvergier et ses enfants vivaient pauvrement. Nous en pouvons conclure que la famille possédait des biens et avait connu l'aisance. Nous ne savons pas où elle habitait, mais le choix du Luxembourg comme lieu d'internement nous fait conjecturer qu'elle vivait entre le quai Malaquais, la rue de l'Université, le faubourg Saint-Germain, et le quartier Saint-Sulpice. Tous les prisonniers du Luxembourg, en effet, provenaient de ces régions:

....En général, la noblesse faisait bande à part; elle se familiarisait peu avec les citoyens des sections de Paris: les rues de l'Université, de Grenelle, Saint-Dominique, qui étaient en masse au Luxembourg, conservaient l'étiquette la plus rigoureuse...
...Tous les jours on voyait arriver des légions de citoyens de Paris arrachés à leur commerce et à leur famille; on les traînait à travers les rues, on les peignait au peuple sous les traits les plus noirs, et c'étaient pour la plupart de malheureuses victimes de la vengeance et de la scélératesse....(3.)

Henry Duvergier a dû être suspect, selon nous, de modérantisme; en d'autres termes, ses sympathies devaient aller aux Girondins, décapités l'année d'avant, ou aux plus modérés des Montagnards. Il se serait trouvé en compagnie de co-religionnaires politiques, soit de la noblesse,

1. Souvenirs. Page 10.

2. Les registres d'écrou de la Préfecture de Police et les Archives du Luxembourg qui ont quelque rapport avec les emprisonnements sous la Révolution, ne nous ont pas aidée à préciser la date et la cause de cet emprisonnement. D'après ce qu'on nous a dit aux Archives de la Préfecture de Police, les dossiers en question auraient été détruits lors de l'incendie de l'Hôtel de Ville en 1871.

3. Hector Fleischmann, Les Prisons de la Révolution, Pages 34-35.

soit de la grande bourgeoisie du faubourg Saint-Germain. En cela, il aurait différé de David, extrémiste, grand admirateur de Marat; on s'expliquerait ainsi pourquoi les deux hommes ont été enfermés à des dates différentes. Mais d'autre part, les relations de David et des Duvergier ne permettent pas de faire de ceux-ci des extrémistes de la droite; c'étaient quelque chose comme des disciples de Voltaire.

Quoi qu'il en soit, la Terreur passée, et les biens sans doute libérés de séquestre, du moins partiellement, la vie de la famille Duvergier reprend son cours normal. En 1825, nous retrouvons M. Henry Duvergier, vieillard de quatre-vingt-huit ans, sans doute alerte, puisqu'il voit encore assez clair pour faire une signature que nous avons eue sous les yeux, assistant au mariage de sa petite-fille, Constance-Henriette Barbier, la soeur du poète. (1.) Il demeure à cette époque no. 9, rue des Barrés-Saint-Paul, dans le quartier derrière l'Hôtel-de-Ville. Autre fait intéressant: l'Almanach du Commerce de cette année, dans une liste générale des adresses de Paris, donne celle d'un Duvergier, marchand de légumes en farine, et demeurant ~~sur~~ rue de Barrés, no. 9. C'est incontestablement le grand-père du poète; d'autant plus que dans l'acte de succession de Madame Barbier, 1838, il est question d'un "immeuble propre" situé à Paris, rue des Barrés-Saint-Paul, no. 9; Barbier lui-même en parle, dans ses souvenirs de la révolution de 1848 et des journées de juin:

Mon père possédait une maison située rue des Barrés-Saint-Paul, quartier de l'Arsenal, et désireux moi-même de savoir dans quel état elle pouvait se trouver, je demande à mon compagnon de faire avec moi un détour vers ce point....(2.)

1. Acte de mariage de Constance-Henriette Barbier, qu'on nous a communiqué aux Archives départementales de la Seine.
2. Souvenirs..Page 119.

que l'on se figure l'énergie et la force que conserve toujours le grand-père de Barbier en 1825, s'occupant encore de ses "légumes en farine." Il a survécu, en effet, jusqu'en 1833, quand, soigné jusqu'à la fin par sa fille dévouée, il est mort à l'âge de quatre-vingt-seize ans, d'une espèce de scorbut.

Henry-Claude Duvergier, fils de cet extraordinaire vieillard, (le nom Henry, avec un "y" fait fortune dans la famille; le poète le porte aussi,) est né, d'après le même acte de mariage de Constance Barbier, acte qu'il a signé également, en 1773; nous ignorons le jour et le lieu de sa naissance. C'est donc un jeune homme de vingt ans au moment de la mort de Louis XVI et il a environ vingt et un ans quand son père est mis en prison. Il a dû faire ses classes, mais il semble qu'il ne gagne rien, puisqu'il est sa soeur qui subvient à la famille. Aussi bien est-ce un soldat de la République. Il a été appelé sous les drapeaux sans doute après la journée du 10 août, 1792, lors des levées en masse qui ont précédé la bataille de Valmy, le 20 septembre, 1792; il avait moins de vingt ans. Ses campagnes n'ont pas dû être extrêmement brillantes, il n'aimait pas la guerre, mais il a dû faire sept ou huit ans de service. Il a été avec Kosciuszko en Pologne, en 1794, ou un peu avant, et avec Moreau à Hohenlinden; il le dit à Barbier, qui nous le raconte dans ses

Souvenirs:

...Si j'ai été à la guerre, c'est malgré moi, et comme enrôlé de la réquisition; tu sais combien elle me faisait et m'a toujours fait horreur. Quoique j'aie fait mon devoir avec Kosciuszko en Pologne, et avec Moreau en Allemagne, au point de mériter le grade de sous-lieutenant sur le champ de bataille de Hohenlinden, j'ai préféré sortir, aussitôt que je l'ai pu, d'un métier...qui me navrait le coeur. (1.)

Rentré dans la vie civile, Henry-Claude, d'après sa propre parole, s'est "rendu utile à sa famille et à son pays, dans toute l'étendue de

ses facultés et de son pouvoir." (1.) Il est fort probable qu'il est resté chez son père, et qu'il a été, avec lui, co-marchand de légumes en farine. Ce qui est certain, c'est qu'il est allé finalement vivre en retraite à Gentilly, près de Paris, village qu'il avait beaucoup affectionné avant même de s'y fixer.

Il y a habité à partir de 1828, jusqu'à sa mort en 1841; et il a bientôt pris sa part dans la direction municipale de son village. On nous y a permis de consulter les comptes-rendus des séances du Conseil municipal. Le nom de Duvergier y figure pour la première fois le 19 novembre, 1831. A partir du 22 mai, il commence à s'y voir fréquemment. La première séance du Conseil qu'il a présidée comme maire est celle du 4 août, 1835; l'Almanach Royal de cette année le cite comme maire de Gentilly. C'est Barbier lui-même qui nous fournit des détails sur ces six années passées comme maire. Il a fait sur son oncle une étude fort intéressante, et qui figure dans ses Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines; cette étude se termine par la description de la mort de ce vieillard intransigeant.

Averti que son oncle était atteint d'une violente attaque de paralysie, au mois de mai, 1841, Barbier s'est hâté de se rendre à Gentilly:

Je trouvai mon oncle dans sa chambre à coucher, assis sur un grand fauteuil de cuir noir, la figure fort altérée, il est vrai, mais avec une apparence de vie qui me rassura. (2.)

Sachant déjà que sa mort était inévitable, le vieillard a demandé à Barbier de rester là, et de s'entendre avec ses cousins, d'autres neveux de M. Duvergier, pour que l'un d'eux soit toujours auprès de lui. Pendant près de quatre mois Barbier a aidé ainsi à soigner le paralytique et a eu l'occasion de bien le connaître et de discuter avec lui à divers

1. Loc. cit. Page 30.

2. Idem, Page 22.

propos.

Sa pensée était des plus lucides, et pas un seul moment il ne réussit à échapper un cri de mécontentement, une parole de brusquerie et de blâme... Un matin qu'il s'était fait descendre dans son jardin, et qu'on l'y promenait dans une petite voiture à bras, il s'arrêta devant un carré de roses des plus rares espèces. Il les regarda longtemps avec émotion et me dit: Je m'étais arrangé pour résigner sous peu les fonctions de maire que j'exerce depuis près de huit ans. (1.) A soixante-dix ans il est bien temps de songer à la retraite absolue.... Je comptais sur dix ans encore de douce existence, car j'ai toujours mené une vie sobre.... (2.)

Il aimait à parler philosophie avec le docteur, dont il partageait les doctrines. Celui-ci était épicurien et "de la religion des atomes;"

Barbier n'a pas pu accepter ses théories:

Moi qui ne pouvais me faire un dogme de l'indivisibilité de la matière, qui ne pouvais concevoir que les œuvres magnifiques et spontanées de la nature fussent le produit d'accidents matériels, moi qui ne pouvais croire que le monde dût sa formation au hasard, je ne manquais jamais d'attaquer le docteur sur sa philosophie. Et tous les trois de discuter vivement:

(Barbier): Mais, mon oncle, quand tu fais le bien avec ton système, Ce n'est point pour obéir à une loi morale et supérieure.----- Pas le moins du monde.----- Pourquoi est-ce donc?----- Pour mon plaisir.----- Et quel est ce plaisir?----- Un calme d'esprit qui est toute ma récompense.----- Mais ceux qui font le mal, qui nuisent aux autres, que sont-ils?----- Des êtres organisés dans le sans de l'attaque et de l'absorption, et desquels je dois me garder le plus possible.----- Mais s'ils sont les plus forts?----- Tant pis pour moi, je dois me soumettre à leur force, comme je me soumetts au mal présent qui me supprime et me tue.----- Voilà un système qui est bien terrible aux natures faibles; j'aime mieux avoir l'idée que si elles ont été mises sur terre malgré elles et si elles ont été livrées à des maux cruels et à des injustices sans nombre, il y aura pour elles une compensation ailleurs et sous une autre forme.----- Permis à toi de la penser, mais cela me paraît difficile à croire. ----- Ainsi, mon oncle, tu ne crois pas qu'il y ait après nous quelque chose qui nous survive??----- Si vraiment, je crois que nos atomes récompenser d'autres êtres qui produiront d'autres effets? (3.)

Un jour, Barbier est allé chercher à Paris le premier volume de son Descartes pour se fortifier, et il leur a lu le Discours de la Méthode:

Mon oncle écouta attentivement.... et quand j'eus terminé, il me dit, de l'air d'un homme qui a bien pesé la question, et avec un léger et doux sourire: Je te remercie, mon ami, j'en tiens à mes idées, elles me paraissent plus simples et plus claires.... (4.)

1. La mémoire du poète fait défaut. Duvergier est maire depuis 1835, c'est-à-dire, depuis six ans.

2. Souvenirs, Page 25.

3. Idem, Pages 26-8.

4. Idem, Page 29.

Barbier a tâché ensuite de ne plus en parler; mais un jour que son oncle souffrait beaucoup, le poète l'a entendu crier; "Ah! Dieu, mon Dieu!"

Cette parole me surprit, et quand il fut un peu revenu au calme, je lui marquai que j'étais été heureux de l'entendre prononcer le nom de Dieu. Il me répondit que ce mot ne signifiait ~~rien~~ dans sa bouche autre chose si ce n'est: "je souffre, ah! je souffre;" c'était une exclamation de douleur, une appellation d'enfance, un reste de vieux langage, mais qu'il n'y avait là aucune pensée vers un être ainsi nommé...(1.)

La maladie s'est peu à peu augmentée, et la mort ~~à~~ n'a pas tardé à survenir. Après l'enterrement, Barbier s'est entretenu avec le curé du village, qui lui a décrit les grands services que le mort avait rendus à la commune. Le prêtre ne lui en a nullement voulu de ses croyances non-chrétiennes:

M. votre oncle, dit-il à Barbier, était naturellement bon et honnête. Il avait des ennemis que sa rigide probité lui avait suscités. Ces ennemis étaient très violents et implacables comme des gens pris la main dans le sac. On a cherché à le trouver sur tous les points de sa vie, et jamais on n'a pu, en quoi que ce soit, incriminer sa conduite, et cela, à ma connaissance, pendant plus de vingt ans. M. votre oncle avait des instincts meilleurs que des doctrines.(2.)

C'est le mot final de Barbier aussi sur son oncle, qu'il a été forcé presque malgré lui d'admirer, tout en refusant d'accepter ses doctrines. On s'imagine bien la personnalité de ce vieillard énergique, d'une rigide vertu, implacable envers ses ennemis, se dévouant entièrement à la commune qui était à sa charge, détestant l'hypocrisie et la tromperie, qu'il désignait sous le nom de "jésuitisme," et remplissant strictement ce qu'il croyait être son devoir sans rien espérer d'une existence future.

Sa soeur, Marie-Elisabeth-Louise, a possédé beaucoup de ses qualités, bien qu'elle ait été loin de partager la philosophie de

son frère. Nous avons déjà eu l'occasion de parler de l'amour que lui portait son fils. Voici ce qu'il a écrit sur elle en 1865, lorsqu'il a commencé à sentir que lui aussi avançait peut-être vers la vieillesse et la mort:

Esprit pur....dont la voix si douce m'était plus douce encore que toutes(les) voix, puisse l'Eternel, dans le sein duquel tu reposes depuis longtemps, te récompenser au centuple des peines d'ici-bas! Puisses-tu me pardonner mes moments d'égoïsme, mes emportements, mes difficultés de caractère! Puisse surtout, à mesure que j'avance vers le terme de la vie, la mémoire de tes vertus se maintenir et briller au fond de mon cœur. Hélas! la fin de la route est peut-être aux pieds du voyageur plus scabreuse et plus difficile que le commencement; tant de mécomptes, tant de désespérances, sont venus l'assaillir. Plus que jamais il a besoin de croire au bien pour ne laisser aller son âme à la dérive. Noble et tendre femme, dont les sages avis me firent éviter tant d'écueils, enseigne-moi encore les grâces viriles de la résignation aux jours crépusculaires de l'âge, et toi, qui supportas la mort avec un si ferme courage, apprends-moi, lorsque l'heure fatale arrivera pour moi, à franchir dignement et simplement le terrible passage....(1.)

Marie-Elisabeth-Louise Duvergier est née en 1773. Ayant connu la pauvreté et le malheur même dans sa jeunesse, elle a subi des expériences qui ont fait d'elle la femme stoïque et patiente devant les vicissitudes qu'elle était avant sa mort. Les débuts de sa vie, avant la Révolution, semblent avoir été plus heureux. La liaison de son père avec les Bernard lui a valu l'amitié de Julie Bernard, la future Madame Récamier, et cette intimité n'a pas cessé avec l'enfance. Il existe toujours des lettres écrites par Madame Récamier à Madame Barbier;(2.) et le poète se rappelle avoir été souvent mené par sa mère, pendant son enfance, à l'hôtel de la rue d'Anjou-Saint-Honoré.(3.) D'autres connaissances de son père qui ont valu le développement chez la jeune fille d'un talent artistique considérable, étaient le peintre Vien et son élève David.

1. Tablettes d'Umbrano. 1865. Pages 134-6.
 2. Silhouettes contemporaines, Page 310.
 2. Chez les Hons-Olivier à Paris.

Marie-Elisabeth avait une véritable passion pour la peinture et le dessin. Selon son fils

"...ses travaux sur ce point n'étaient nullement ceux d'une jeune femme qui s'amuse, mais ceux d'un homme qui veut marquer dans la carrière de l'art...(1.)

Il est certain qu'elle aurait voulu se vouer à une carrière artistique; elle l'a dit à Barbier, le jour où, étant tous les deux à Marseille en vacances, il vient de la remercier de lui avoir laissé libre choix d'une carrière. Elle lui a répondu:

Ton père et moi, nous aurions désiré, lui que tu fusses magistrat, moi que tu devinsses artiste, car j'aimais la peinture et il m'aût été doux de voir mon fils réussir dans le bel art que je n'ai pu pratiquer par suite de dures nécessités(2.)

et dans ses Souvenirs personnels, Barbier dit aussi qu'elle

...regretta parfois de n'être pas restée fille pour pouvoir vouer à l'art sa destinée. (3.)

Nous savons que ce talent que possédait Madame Barbier lui avait été très utile pendant un certain moment, quand son père était prisonnier au Luxembourg. Elle vendait des images de la Liberté qu'elle avait faites et donnait dans le voisinage des leçons de dessin et de peinture.

Elle n'a pas manqué d'inculquer à ses enfants son propre amour de l'art. Barbier se rappelle avec quel plaisir elle lui donna des leçons de dessin pendant ses vacances.

Elle semblait renaître et échapper aux tristes réalités de la vie domestique, Mon amour pour ce bel art et le peu de pratique que j'ai pu y acquérir me viennent entièrement d'elle. (4.)

Une fois qu'elle avait "subi plus que désiré le joug du mariage," (le mot est de son fils,) elle a dû se résigner à ne s'occuper désormais que de son ménage et de ses enfants.

Elle a eu trois enfants, dont Auguste est l'aîné, né en 1805; puis est née une fille en 1806, Constance-Henriette, et plus tard un

1. Souvenirs, Pages 9-10.

3. Souvenirs, Page 10;

2. Histoires de Voyage, P. 19.

4. Souvenirs, Page 11.

second fils, Armand, dont tout ce que nous savons est qu'il est mort jeune, à l'âge de dix-huit ans. Comme nous avons vu, elle a été bonne mère: nous n'avons besoin d'autre preuve que l'article de son fils que nous avons déjà cité, et qui nous fournit encore plus de détails intéressants et parfois émouvants.

Barbier a écrit cet article en 1838, après la mort de Madame Barbier; ses souvenirs et sa douleur sont frais. Il se rappelle d'abord l'apparence de sa mère:

(Elle) était petite. Elle avait la taille courte et les épaules un peu hautes; malgré ces légers défauts, elle était fort jolie et fort admirée. Rien n'était mieux fait que ses pieds et ses mains. Son nez était un peu retroussé, ses yeux grands et noirs, sa bouche bien arquée, et son menton décoré d'une petite fossette. Ses cheveux, d'un noir de jais et qu'elle conserva tels jusqu'à sa mort, auraient pu dans leur abondance lui couvrir le corps. Sa voix était douce, mais peu étendue. La faiblesse de son organe ne nuisait point cependant à sa netteté. Ce qui dominait dans les agréments de sa personne, c'était la grâce. Elle parut longtemps jeune; sur le milieu de l'âge, elle prit de l'embonpoint....(1.)

Le poète se rappelle certaines faiblesses qu'elle avait; elle ne pouvait danser ni se mettre à genoux; on était obligé de commencer par elle pendant sa première communion pour ne pas la laisser trop longtemps agenouillée. Elle était sérieuse, ne s'adonnant pas au plaisir, aimant la musique et la lecture, surtout des moralistes et des historiens, et se vouant avant tout à l'art. Somme toute

...son esprit était juste et sensé, et non dépourvu...du sentiment de l'idéal; mais c'était sous le rapport moral qu'elle était vraiment supérieur...(2.)

Son fils raconte un incident de l'occupation étrangère de Paris de 1815 qui témoigne de sa force de volonté:

....Une troupe de Russes entra sur le minuit, dans notre habitation, et demanda avec des voix grossières un logement et des vivres. Ma mère, sans s'effrayer de cette soldatesque, se lève, s'habille à la

1. Page 8, loc. cit.

2. Page 11, loc. cit.

hâte, et, tout de suite, avec le plus grand sang-froid, distribue à ces gens le logement qui leur est dû, et les vivres qu'ils réclament. Plus tard, un de ces soldats à moitié ivre poursuit sa domestique, en levant le sabre sur elle, ma mère arrive et, par la seule force de sa dignité et de son regard, arrache cette pauvre fille à la brutalité du soudard. (1.)

Elle était toujours prête à porter secours à ses amis et à ses connaissances, ne réservant pour elle-même que le strict nécessaire. Sa maison était parfaitement bien tenue, et elle se plaisait à y recevoir ses amis:

...C'étaient gens de robe, avocats, avoués, médecins, hommes d'administration qui composaient (sa société.) Quelques nobles déchués, et quelques hommes de lettres la traversèrent. Cette société d'honnêtes bourgeois n'a pas été sans influence sur mon éducation et a balancé, par ses formes contenues, la mauvaise éducation des pensions où mon père avait été obligé de nous mettre.....(2.)

Le reste de l'étude décrit la douloureuse maladie et la mort de Madame Barbier. L'erreur de la part d'un médecin ignorant paraît avoir été la cause, vingt ans avant la mort, de la formation d'un squirre dans l'estomac qui s'est développé avec les années, et a'est augmenté à l'époque où elle soignait son vieux père, gravement malade d'une espèce de scorbut. Après, elle a supporté huit ans de torture, selon son fils;(3.) pendant cette période elle est restée toujours douce et patiente.

Le seul bonheur qu'elle eût dans ses dernières années fut d'assister à mes débuts heureux dans la carrière des lettres. Le plaisir que mes succès lui causèrent est certainement la plus douce récompense, que j'aie jamais obtenue de mes travaux. (4.)

1. Idem, Pages 11-12.

2. Idem, Page 13.

3. Comme il arrive souvent, la mémoire de Barbier lui fait défaut ici; il donne ailleurs ~~comme~~ l'âge de son grand-père comme 96 ans, ce qui, selon l'acte de mariage de Constance-Henriette, le ferait mourir en 1833. Ensuite, il dit qu'après la mort de son père, Madame Barbier a été malade pendant huit ans avant sa propre mort. Ou Barbier s'est trompé sur l'âge de son grand-père, qui est peut-être mort en 1830, à l'âge de 93 ans, ou bien sur la durée de la maladie de sa mère, qui n'a peut-être duré que cinq ans.

4. Souvenirs. Page 14.

En 1837 le mal s'est empiré. On a arraché les dents de la malade, mais sans résultat. Elle ne pouvait sortir et souffrait beaucoup d'une extrême faiblesse; elle se forçait toujours cependant à manger avec les autres, et à cacher ses souffrances. Enfin, elle a dû rester au lit, et pendant quarante jours a subi la crise fatale. Dans ses moments de relâche, elle parlait continuellement à ses enfants, confiant leur avenir à Dieu.

Elle croyait en Dieu et en un meilleur avenir pour ceux qui souffrent ici-bas, par les raisons les plus simples, par la logique du coeur. Le devoir avait été sa vie. Fille dévouée, épouse irréprochable et mère tendre, elle avait suivi la ligne que le ciel lui avait tracée avec toute la rigueur possible: beaucoup de sévérité pour elle et beaucoup d'indulgence pour les autres.....(1.)

Jusqu'à la fin elle a conservé ses sentiments d'ordre et de devoir; et elle a soigneusement réglé ses affaires:

...Le matin même de sa mort, profitant d'un reste de force, elle fit passer devant ses yeux toutes les quittances des différents fournisseurs de la maison, et elle ne replaça la tête sur l'oreiller que lorsqu'elle fut assurée que tout était en règle et qu'on ne devait rien...(2.)

Le moment final est venu. Vers midi elle a souffert de grandes douleurs, comme si un animal déchirait son estomac. (On pense à la dernière maladie d'Alfred de Vigny.)

Après une défaillance qui suivit des étroitesⁿ atroces, elle demanda instamment un verre de bordeaux.

Comme je consultais de l'oeil le médecin pour savoir s'il fallait satisfaire à son ~~désir~~ désir, elle me dit rudement: Dépêche-toi donc! cela me fit mal et sur-le-champ j'allai chercher ce qu'elle demandait.

Lorsque je reparus avec le verre et le lui présentai elle me remercia avec un doux sourire qui semblait me dire: Ne m'en veux pas, je ne sais plus ce que je dis, tant je souffre. (3.)

Son dernier effort a été de faire des signes d'adieu à sa famille, avant de mourir. Barbier est resté plongé dans la douleur:

....Je ne pouvais me détacher de ce qui était ma mère. Je restai quelque temps seul avec elle, la main sans sa main, les yeux fixés sur son visage et abîmé dans une douleur profonde...(4.)

1. Souvenirs. Page 16.

3. Idem, Page 18.

2. Idem. Page 17.

4. Idem, Page 19.

Et il termine un récit qui a dû lui être fort pénible en citant le mot que l'avocat de la famille avait prononcé sur elle: C'était une âme noble et ferme....une stoïcienne avec du coeur.(1.)

Né le 20 mars, 1806, la soeur de Barbier avait un an de moins que lui. Les deux enfants ont donc grandi ensemble, et partagé sans doute les mêmes plaisirs et les mêmes leçons dans les premières années. Barbier parle de "pensions" où son père les a mis; et nous savons que Madame Barbier a supplée à cette éducation insuffisante par des leçons de dessin et de peinture, et plus tard pour sa fille, en lui procurant des leçons de ~~musique~~ musique. Le milieu dans lequel les deux enfants (et Armand, le troisième, dont nous ne savons pas la date de naissance,) ont développé, a dû être assez typique de bien des familles bourgeoises de l'époque, tranquille, assez restreint, car c'étaient des jours inquiets, et l'époque des guerres napoléoniennes; mais jouissant quand même d'un certain degré de culture et d'aisance.

Constance s'est mariée jeune, à l'âge de dix-neuf ans. Les parents, surtout Madame Barbier, ont arrangé l'affaire, et peut-être même choisi le gendre. Barbier nous raconte une conversation qu'il a eue avec l'avocat de sa mère après la mort de celle-ci. L'avocat se rappelle le mariage en question:

J'ai eu l'occasion de juger du ~~véritable~~ mérite de Madame votre mère dans une grave circonstance. C'était au sujet du mariage de sa fille. Comme patron du jeune homme qu'elle devait avoir pour gendre, j'ai eu plus d'une conférence avec elle. Eh bien, elle a débattu les conditions de cette importante affaire avec une justesse d'esprit remarquable et une grande tendresse de coeur. (2.)

Les parents Barbier ont dû être contents de l'affaire, car le jeune homme en question s'est déjà assez distingué dans la vie. Il s'appelle Alphonse-Florin Dobignie: en 1825, au moment de son mariage, à l'âge de

1. Page 19. Souvenirs.

2. Loc. cit.

vingt-neuf ans, il est déjà avocat et avoué à la cour royale de Paris.

M Barbier ne parle pas très souvent de sa sœur dans ses écrits; sur la vie de celle-ci après son mariage nous n'avons que peu de renseignements. D'après l'acte de succession de Madame Barbier, du 25 octobre, 1838, il paraît qu'Alphonse-Florin Dobignie est devenu à cette époque juge en première instance à Auxerre dans l'Yonne. Donc Constance ne demeurerait plus à Paris au moment de la mort de sa mère.

(2)
L'année d'après son frère lui adresse un poème, une Épître Fraternelle qui nous apprend un peu la nature de cette femme. Elle semble avoir été craintive, presque mélancolique parfois. Tel est le bilan du poème: son frère lui demande pourquoi elle est si souvent triste:

Pourquoi donc si souvent les larmes
Viennent-elles mouiller tes yeux?....
Rien du monde ne t'intéresse,
Rien par toi n'est regretté,
Tu fuis la foule qui t'opprime,
Et la douce et mortne tristesse
Marche toujours à ton côté....

Elle trouve partout des causes d'inquiétude et de détresse; dans la santé de ses enfants, dans le souvenir des angoisses de sa mère, dans la carrière de son mari. Il est vrai, dit le poète, qu'elle a eu jusqu'ici de vraies raisons de tristesse: mais la providence lui versera bientôt du bonheur; tout a son lendemain:

Oui, de beaux jours peuvent encore
Luire à tes yeux, et la santé
Peut rendre à ton front attristé
Les fraîches couleurs de l'aurore.....
Crois au retour des hirondelles,
Au départ des sombres autans,
A l'écho des bonnes nouvelles,
A la santé de tes enfants.....

Quand elle douterait de tout, elle pourrait toujours être sûre d'une chose, au moins, de l'affection et du cœur de son frère.

Nous ne trouvons aucune mention de Constance-Henriette après 1839; mais d'après un des nombreux journaux donnant un compte-rendu de la mort de Barbier en 1882, il paraît qu'elle lui a survécu. (1.) Le nom Dobignie ne figure pas parmi les assistants à l'enterrement du poète, donc il semble probable qu'aucun neveu ou nièce n'a survécu, surtout quand on se rappelle que les exécuteurs testamentaires n'ont pas été des parents, mais des amis intimes, MM. Grenier, Lacaussade, Hons-Olivier, qui ont remplacé pendant les derniers jours du poète la famille qu'il avait comme perdue de vue.

ANNEES D'ETUDES.

Nous avons vu ce qu'a pu être l'éducation d'enfance de Barbier, et l'influence morale et culturelle que sa mère a pu exercer sur lui.

Il a fait ensuite ses classes au collège Charlemagne; et quand on se rappelle l'adresse du vieux Henry Duvergier en 1825, et probablement quelques années avant, --- 9, rue des Barrés-Saint-Paul, 646 --- on se demande si la proximité de cette maison au collège Charlemagne a déterminé le choix de ce lycée pour le petit Auguste. Si son grand-père y habitait depuis pendant que le poète allait au collège, celui-ci a pu prendre le repas de midi chez les Duvergier, et a dû subir tout jeune l'influence de ces deux personnalités extraordinaires, son grand-père et son oncle.

En 1824, à l'âge de dix-neuf ans, nous le trouvons inscrit à la Faculté de Droit de l'Université de Paris. Tout ce qu'on a pu fournir

1. Paris -Journal, 16 février, 1882.

comme renseignements à l'Ecole de Droit, c'est que sa première inscription est de novembre, 1824, sa dernière de juillet, 1827, qu'il a été reçu au premier examen du Baccalauréat en droit le 28 octobre, 1825, au second, le 2 janvier, 1827; qu'il a obtenu son diplôme de Licencié en droit le 2 septembre, 1828; et qu'à cette époque il habitait, comme nous le savions déjà, 9, rue de Bourbon.

Son livret d'étudiant, si la chose existait à l'époque, a dû être assez typique. Il sera bientôt ^{évident} que le droit ne l'a jamais beaucoup intéressé; mais il a fait ce qu'on lui a demandé, et sans le succès si inattendu des Iambes, serait sans doute resté dans la profession que son père lui avait choisie, faisant des Rimes Légères à ses moments de loisir. Si Jean-Baptiste Barbier n'a jamais lu les Iambes, comme on l'atteste, du moins a-t-il dû être fort impressionné par la renommée qu'ils ont acquise, pour laisser ainsi à son fils le libre choix d'une carrière.

Dans son étude d'avoué No. 19, quai Malaquais, Jean-Baptiste avait été suivi par Fortuné Delavigne; et c'est chez Fortuné Delavigne que le jeune Auguste a fait son apprentissage en matières de droit, en 1828. Le caractère tout spécial de cette étude est à remarquer. Quand on se rappelle que l'avoué lui-même était le frère de Casimir Delavigne, dont tout Paris allait voir les pièces à cette époque; quand on jette un coup d'oeil sur les noms des clercs qui y travaillaient en 1828, on se rend bien compte que cette étude et les connaissances et rapports qu'elle a valus à Barbier n'ont pu manquer d'exercer quelque influence sur le futur poète. Voici la liste que Barbier nous donne du personnel de l'étude:

....Le second clerc était M. Jules de Wailly, auteur dramatique; le troisième M. Olivier Fulgence, littérateur et compositeur de

romances; le quatrième M. A. Barbier, aspirant poète; le cinquième M. Damas-Hinard¹, traducteur du Romancero, et le sixième, M. Natalis de Wailly, le bibliographe. Il n'y avait réellement que le maître clerc qui fût homme de Palais et qui aimât les dossiers. On s'occupait donc beaucoup plus de littérature que de procédure; on allait aux pièces du frère du patron, et on en discutait à perte de vue les mérites et les démérites....(1.)

(1)
Louis Veuillot était le "petit clerc, celui qui faisait les courses." Eugène Veuillot, dans sa biographie de son frère, nous fournit un témoignage des préoccupations littéraires des camarades de cette période de sa vie. Louis lui-même a décrit ces jeunes étudiants, fils de bourgeois parisiens, s'intéressant à tout, mais surtout aux lettres, se plaisant à discuter, à se rendre au théâtre pour y applaudir fidèlement les nouvelles pièces de Casimir Delavigne, ébauchant, peut-être en secret, leurs propres efforts littéraires. C'étaient de bons coeurs, dit Louis:

...on ne manqua pour moi, ni de générosité, ni d'indulgence, mais personne ne s'occupa de mon âme....Les rues de Paris faisaient l'éducation de mon intelligence, les propos de quelques jeunes gens au milieu desquels j'avais à vivre, celle de mon coeur,.... C'étaient d'honnêtes jeunes gens, mais ils sortaient de collège, ils faisaient leur droit, et, selon la mode du temps, ils étaient libéraux....(2.)

C'était, bien entendu, le genre dramatique qui les intéressait surtout. D'Eugène Veuillot nous avons encore un détail intéressant:

....L'étude comptait parmi ses clients un certain nombre de gens de lettres et de vaudevillistes, Scribe, Bayard, Casimir Delavigne.... Lorsqu'il y avait première représentation d'une pièce de l'un de ces écrivains; on fermait l'étude dès quatre heures, et tous les clercs étaient convoqués sous le lustre pour donner un coup de main au client....(3.)

C'est sans doute ainsi que s'explique le premier penchant de Barbier vers le théâtre, penchant dont il a fait l'aveu à Madame Récamier un soir qu'il lui rendait visite dans la rue d'Anjou/-Saint-Honoré. Elle lui avait demandé ce qu'il comptait faire. (C'était au moment où il venait de sortir de classe.)

1. Silhouettes contemporaines, Pages 352-3.
3. Eugène Veuillot: Louis Veuillot, Page 23.
4. Idem.

..Je lui répondis que mes goûts m'entraînaient vers la littérature. --Et quel genre de littérature? --Le théâtre, Madame. --La tragédie, peut-être? --Non, Madame, mais une composition dramatique sur les temps modernes: comme, par exemple, la conspiration de Mallet. --La conspiration de Mallet ! fit-elle avec surprise. --Oui, Madame, --C'est un sujet intéressant, brûlant même; mais c'est de la politique, et à votre âge, Monsieur, je croyais qu'on avait l'esprit tourné ailleurs. --Je ne sais, Madame; mais cet événement m'a frappé l'imagination, et je voudrais en faire un drame historique non représentable sur la scène; j'en reconnais l'impossibilité, mais dans un livre où j'aurais plus de liberté et où je tâcherais de mettre mon meilleur style. Eh bien, Monsieur, loin de vous détourner d'un tel projet, je vous y encourage. Livrez-vous donc à votre inspiration; on ne fait bien que ce qui vous plaît. (1.)

Barbier n'a sans doute jamais achevé ce projet; ce drame historique ne se trouve nulle part dans son oeuvre----et il n'a jamais consenti à détruire quoi que ce soit. Il admet l'avoir commencé, (2.) puis, mécontent de ses efforts, il a dû l'abandonner. Il est curieux qu'il n'ait même pas conservé l'esquisse de ces premières scènes, tant il cherchait toujours à éviter ce qu'il appelle "le crime de l'infanticide" chez les auteurs.

L'année 1828 a vu le commencement d'une grande amitié, une des ces grandes amitiés qu'on rencontre quelquefois, qui durent toute une vie sans se laisser obscurcir par la jalousie professionnelle. Cette amitié entre Barbier et Brizeux a duré jusqu'à la mort du poète breton. Quel meilleur témoignage de leurs relations que les paroles mêmes de Barbier?

...C'est dans l'atelier du peintre Ziegler, en 1828, que je fis sa connaissance, et depuis ce jour jusqu'à sa mort, arrivé en 1863, (sic,) il n'y a pas eu ombre de désaffection entre nous. (3.)

Un amour commun de la poésie les a rapprochés. Chacun s'essayait en vers à cette époque,; chacun se trouvant un jour chez Ziegler a récité

1. Silhouettes contemporaines, Page 311.
2. Idem, Page 312.
3. Idem, Page 234.

à son tour un poème qu'il avait composé. Désormais ils ne devaient plus se quitter. Comme Barbier, Auguste Brizeux était clerc d'avoué; mais il n'était pas, comme Barbier, parisien. Il était breton, et d'un tempérament, paraît-il, tout à fait opposé à celui de Barbier. On s' imagine celui-ci, même à cette époque, calme, modéré, raisonnable; voici l'impression que Brizeux, par contre, a produite chez Fontaney en 1831, selon le journal de ce dernier:

Lundi, 22 août, 1831.

J'ai rencontré Brizeux, avec son esprit interr^{og}atif, moqueur et sautillant, et son chapeau gr^{as}...

Mardi, 30 août, 1831.

Brizeux, toujours élastique, rebondissant, allant çà et là, et jama^{is} jamais droit...(1.)

Les deux poètes se sont tout de suite liés d'amitié; et ce sera ensemble qu'ils feront le voyage en Italie qui était le rêve de tout jeune poète romantique de l'époque.

En 1829 Barbier a été introduit chez Victor Hugo. Il commence déjà à se faire des connaissances. La première visite à la rue Notre-Dame-des-Champs a eu lieu le soir de la lecture d'Hernani faite devant un groupe d'admirateurs et d'amis. Paul Lacroix y a amené Barbier qui, dans ses Silhouettes contemporaines, nous décrit cette soirée historiqu^e.

...M. Paul Lacroix, invité à la soirée, m'emmena avec lui, et m'int^{ro}duisant au milieu du cénacle... Tous les chefs du romantisme avaient été fidèles au rendez-vous....

..La lecture de la pièce commença. Le poète lisait bien, mais son organe était désagréable. Sa voix, composée de deux tons extrêmes, le grave et l'aigu, allait continuellement de l'un à l'autre, ce qui nuisait un peu à l'effet. Néanmoins, l'ouvrage plein de beaux vers et de sentiments chevaleresques jetés à profusion sur une fable peu naturelle, produisit un enthousiasme à décrire. La lecture achevée, tout le monde alla féliciter l'auteur...(2.)

Ce soir aussi, Barbier a vu Alfred de Vigny pour la première fois, mais il n'a pas eu l'occasion de lui parler. Vigny est arrivé tard,

1. Journal de Fontaney, publié par Jasinski, 1925.
2. Silhouettes contemporaines, Pages 357-8.

et Barbier a pu bien remarquer tous les détails de son apparence en le voyant ^{faire} son entrée seul, après tous les autres:

...je vis passer à travers les rangs des Jeune-France barbus et chevelus, un gentleman d'une tenue parfaite, en habit noir, cravate noire et gilet blanc. Sa taille était élancée, sa figure pâle et régulière; des lèvres minces, un nez légèrement aquilin, et des yeux gris-bleu sous un beau front encadré de cheveux, un air de grande distinction....(1.)

Après la lecture, Vigny

..toujours la figure froide et réservée, (vint) serrer la main de son confrère et ami, après quoi il s'éclipsa discrètement...(2.)

Barbier ne l'a pas revu avant 1830. Après cette année, donc après le succès de La Curée, se trouvant chez Brizeux, déjà ami intime de Vigny, Barbier a eu l'occasion de faire la connaissance de celui-ci:

Mon ami me présenta au gentilhomme poète et ce dernier, après compliments sur les premiers Iambes, m'invita à le venir voir à ses jours de réception du mercredi. Je n'y manquai pas, et c'est ainsi que nous nous liâmes.... (3.)

A cette époque donc, qui précède la composition des Iambes, Barbier fréquentait déjà des milieux artistiques et littéraires. Il a connu Fontaney, qu'il appelle:

...une figure qui n'est pas bien importante dans la poésie, mais qui a touché à mes commencements de vie littéraire....(4.)

Il semble l'avoir connu après 1830. Nous avons quelques mentions intéressantes des relations entre ces deux jeunes gens après 1830, dans les écrits de Fontaney aussi bien que dans ceux de Barbier.(5.) Fontaney semble avoir fréquenté tout le monde sans être disciple de personne. Son milieu favori a d'abord été celui de Nodier à l'Arsenal, où l'ont attiré les sourires de Marie Nodier: et

1. Silhouettes contemporaines, Page 357.
2. Idem, Page 358.
3. Idem, Page 358.
4. Idem, Page 259.
5. Fontaney, Journal.
Barbier, loc. cit.

grand ami des Devéria, de Boulanger, de Hugo et de Sainte-Beuve, il était de toutes les soirées du cénacle, où il lisait des élégies. (1.)

Il n'a pas été de la coterie de Vigny, mais il en a connu tous les membres Brizeux, Emile Deschamps, son frère Antoni, (toujours monomane, toujours fou,) (2.) Léon de Wailly et sa femme, (la petite fée,)(3.) Tony Johannot; il est un peu malicieux quelquefois pour Alfred de Vigny, dont il semble avoir douté de la sincérité; il l'appela en 1831:

Alfred de Vigny, mielleux, maniéré, complimenteur et amer...(4.)

Ses relations avec Barbier semblent avoir été assez intimes; ce sont, du moins, deux jeunes gens qui fréquentent les mêmes milieux. Ils se voient de ^{en temps} temps dans la rue:

Samedi, 15 octobre, 1831.

(5.)

Rencontré sur le boulevard Tom et Barbier; il va publier ses Iambes.

Mercredi 9 novembre.

Rencontré Brizeux, Barbier, Tony Johannot, faubourg Saint-Honoré. (6.)

ou au théâtre de la porte Saint-Martin:

Mercredi, 26 décembre, 1832.

Je vois le Tartuffe avec Madame Dorval; puis elle vient dans notre loge voir les deux derniers actes de Roméo avec Miss Smithson. De Vigny et Barbier étaient là. (7.)

ou bien ils se rendent visite:

Lundi, 28 novembre, 1831.

Je vais chez Barbier, qu'il me lit une des pièces de son livre dont il a les épreuves dans les mains; il y a là de bien belles choses, bien belles. (8.)

Ils se sont vus en Angleterre en 1835 lors du séjour de Barbier à Londres:

M. Fontaney était venu me rendre visite à l'hôtel que j'habitais dans Leicester-Square; il m'invita aimablement à prendre le thé un soir, chez lui. J'y allai. Il habitait un quartier fort éloigné du centre, dans une maison de très modeste apparence. Son appartement était situé au-dessus de la boutique d'un épiciers par laquelle il fallait passer pour y monter.....

1. Loc. cit.

2. Fontaney, Journal, Page 14.

3. Idem, Partout.

4. Idem, Page 4.

5. Idem, Page 52.

6. Idem, Pages 70-71.

7. Idem, Pages 166-167.

8. Idem, Page 88.

.....Je ne pus me défendre d'un sentiment de peine en pressant la main de mon compatriote dans un si humble logis. Madame Fontaney, qui était déjà malade d'une affection de poitrine, avait voulu assister à ma réception et avait fait tout un bout de toilette.

Mais c'est à peine si elle pouvait se tenir debout, et elle fut obligée de s'étendre sur un divan, d'où elle me servit une tasse de thé. C'était le portrait exact de sa mère avec vingt ans de moins. Figure fine, intelligente, encadrée de cheveux blonds abondants, de beaux yeux bleus, les plus beaux du monde. La pauvre enfant voulait être aimable, mais elle toussait à chaque parole, et ses efforts étaient poignants. Je la priai de nous écouter et je parlai des choses de la France, et de nos amis; M. Fontaney m'entretint de celles d'Angleterre, et, à la fin de cette conversation, je lui demandai comment il se trouvait dans ce pays.

--Affreusement, répondit-il, mais si ma femme se portait bien je m'y croirais en Paradis. Je vis les yeux de la jeune femme se remplir de larmes et elle serra vivement la main de son mari. Je partis bientôt, En quittant Fontaney, sur le seuil de la porte, je l'engageai fortement à emmener sa femme loin de ce climat funeste.Il m'assura qu'il le ferait aussitôt qu'il le pourrait, et je regagnai mon hôtel l'âme pleine de tristesse et de noirs pressentiments. (1.)

Barbier ne fréquentait pas avant 1830 les frères Deschamps, mais ses amis qui les connaissaient le tenaient au courant de tout ce qui se faisait ou se disait chez eux.

...C'est par l'un d'eux, M. Brizeux, disait-il, que j'appris en 1829 l'intronisation d'Alfred de Musset dans le monde poétique et son acclamation par le cénacle. (2.)

1. Silhouettes contemporaines, Pages 260-1. Nous citons ce passage en entier à cause de son grand intérêt pour l'étudiant de la vie de Fontaney. M. Jasinski semble avoir ignoré l'existence de cette étude, avec ses détails sur la vie pénible qu'ont menée Fontaney et Gabrielle Dorval pendant leur séjour en Angleterre.

On se rappellera aussi à ce propos l'incident de l'enterrement de Gabrielle en 1837, incident si révélateur de la froideur qui s'était accrue entre Sainte-Beuve et Victor Hugo. Barbier assistait aussi à la cérémonie. Sainte-Beuve écrit à ce sujet à Ulric Guttinguer, le 28 avril, 1837; (Correspondance Tome II, Page 179):

"..nous nous y sommes acheminés neuf...Nous étions dans un fiacre cinq, entre autres Hugo, Barbier, moi, Bonnaire, (de la Revue des Deux Mondes,) etc. Il n'y manquait que De Vigny! en tout, trois, Hugo d'une part, Bonnaire et moi de l'autre, qui ne se parlaient pas, qui ne se connaissaient pas...

et l'on pense à son poème des Pensées d'août (septembre, 1837) Quand de la jeune amante, en son linceul couchée,

Accompagnant le corps, deux amis d'autrefois.....
Nous pûmes, dans le fiacre où six tenaient à peine,

L'un devant l'autre assis, ne pas mêler les yeux...."

2. Silhouettes, Page 256.

Barbier connaissait Musset depuis déjà quelques années. Il avait comme ami pendant ses études en droit un certain de Guer, qui habitait à cette époque la même maison que les Musset, et il a eu ainsi l'occasion de voir le jeune Alfred.

...Je fus même invité, par l'entremise de mon camarade de Guer, à une soirée donnée par M. et Madame de Musset. Là, entre deux parties d'écarté, j'entendis le jeune rhétoricien débiter devant l'assemblée d'une voix vibrante et émue, les deux mains appuyées au dos d'un fauteuil, une Messénienne de Casimir Delavigne: "Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers roses?... (1.)

Plus tard, pendant que lui et son ami travaillaient chez celui-ci à leur troisième examen de droit, ils recevaient la visite de Musset, "tout frais sorti de classe.."

..Il venait regarder, du haut des fenêtres de M. de Guer, jouer dans le jardin de la maison les jolies filles du peintre Roëhn, locataire du rez-de-chaussée. Il leur faisait des niches et leur débitait toutes sortes de folies. C'était alors un fort gentil blondin, élancé, à figure aristocratique, et affectant déjà des allures de dandy, parlant de chevaux, de courses, de femmes et des habits bleus à boutons d'or de lord Byron... (2.)

Un jour Musset leur a montré des poèmes en manuscrit, et l'un des Contes d'Espagne, Don Paez. Les jeunes étudiants ont trouvé fort louables ces premiers essais; ils en ont même été étonnés:

Nous ne nous attendions guère à cette production de la part d'un si jeune homme et nous lui en fîmes nos compliments....Chose curieuse... la ballade à la lune se trouvait au nombre de ces poésies, mais sans le préambule ironique "du point sur un "i" sur le clocher jauni," et sans cette fin si graveleuse que l'on a lue dans les dernières éditions.... (3.)

Les deux poètes n'ont jamais été intimement liés; et après la Révolution de Juillet, ils se sont perdus de vue. Ils se sont vus à un dîner donné par de Guer la veille de l'apparition de La Curée, en août, 1830. Quelques jours après, ils se sont rencontrés sur le Pont Royal:

1. Op. cit. Page 298.

2. Idem; Page 299.

3. Idem; Pages 299-300.

R6 De Musset... vint à moi et me dit: Vous ne nous aviez pas parlé l'autre jour de votre satire.

C'est vrai, lui répondis-je, je ne savais pas encore si j'aurais la chance de la voir paraître.

Ma foi, je ne vous soupçonnais^{pas} une telle énergie. (1.)

Barbier a connu aussi à cette époque Alphonse Royer et en collaboration avec lui s'est essayé dans le genre du roman historique. C'était bien le moment; un des genres les plus favorisés de la jeune école romantique était encore le roman historique. Dix-sept ans plus tard, dans un article de la Revue des Deux Mondes, sur la Production littéraire en France depuis 15 ans, Charles Jouandre dira, en des termes qui s'appliquent fort bien à cet essai de Barbier et de Royer, (sauf que dans ce dernier il s'agit, non du moyen-âge, mais du seizième siècle:)

...Le roman historique, né de Walter Scott, est en pleine floraison en 1830. Lors même qu'il se cantonne dans le moyen-âge, toutes ses sympathies sont acquises aux classes perverses et dangereuses. Il établit son quartier-général dans la Cour des Miracles; il s'inspire de la Bazoche, des Mystères de la table de Marbre, des oubliettes de Saint-Germain; il s'accoude avec le roi des ribauds sur les tables vermoulues des tavernes, en blasphémant contre les saints, en vandant au besoin son âme au diable, et les truands qu'il fait agir et parler sont aussi faux que les Romains ou les Grecs de Mlle. de Scudéry. (2.)

Voici un résumé du roman de Barbier et de Royer, de ce mélange en deux volumes de brigands et de chevaliers, d'égyptiens et de basochiens, de la cour et des oubliettes de Saint-Germain. Le roman n'exige pas de commentaire; il est typique de l'époque, pas meilleur, pas pire que la plupart des exemples contemporains de ce genre. Est-il même plus exagéré dans ses exploits, plus osé dans ses contrastes, que le Notre-Dame de Paris du maître lui-même?

Le but principal des auteurs a été de donner un tableau vivant et vrai de Paris au seizième siècle; leur style est modelé même sur le français de cette époque. Voici la réclame éditorielle (de Renduel)

1. Loc. cit. Page 300.

2. 1847. 15 novembre. Page 682.

qui a précédé l'apparition du roman:

Le vieux Paris ne nous est guère connu que par de sèches analyses et de savantes compilations. Rien pour la physionomie, rien pour le pittoresque des mœurs et du langage. Faire revivre Paris au 16e. siècle, avec l'insolence de ses gentilshommes, ses abbés turbulents, ses désordonnés soudards, son luxe et sa misère, c'est à coup sûr bien mériter de l'histoire. Le livre des Mauvais Garçons nous semble destiné à remplir cette lacune de la chronique parisienne. C'est un tableau large et varié, qui nous montre tour à tour les écoles de l'Université, la basoche et les mystères de la table de marbre, l'hôtel royal des Tournelles, une passe d'armes dans la rue Saint-Antoine, les oubliettes de l'abbaye Saint-Germain, les salons du chancelier Duprat, des bals et des supplices, des orgies de brigands avec leur argot, le lit de mort du vertueux Briçonnet, abbé de Saint-Germain des Prés; et ce tableau, animé par l'intérêt d'un drame coloré par un style formé à l'école de Rabelais, de Fleurange, et du délicieux chroniqueur de Bayard...(1.)

Le travail a été vraiment long: les auteurs ont étudié Rabelais, Marot, Marguerite de France Navarre, Bonaventure Des Périers, Fleurange, les du Bellay, et "l'admirable historien du chevalier Bayard," Amyot et Montaigne---

...tout ce que contiennent ces grands auteurs de riche et de varié dans le tour et la naïveté des phrases, de fort et de pittoresque dans l'expression, a été recueilli à grand'peine, et avec la plus scrupuleuse attention, semé dans ce livre, comme dans un champ, un ingrat peut-être, et stérile par lui-même, mais qui gardera du moins ces précieuses semences, dont de plus habiles pourront profiter. (2.)

Le roman est long, son intrigue est compliquée: L'histoire se passe entièrement à Paris ou dans les environs de Paris, sous le règne de François Ier., pendant son emprisonnement à Madrid. Le pays est en proie à un désordre intérieur laissant libre carrière à des troupes de brigands, dont celles des Mauvais Garçons, qui répandent la terreur dans la capitale.

Nous sommes d'abord transportés au quartier de l'Université, à la rue du Fouarre, où nous assistons à une querelle entre des étudiants. Dans la mêlée qui s'ensuit, un jeune étudiant allemand, Ludder, notre héros, s'élance à l'aide d'une dame qui avait tâché de traverser la foule en litière; elle le remercie et lui laisse son gant; ainsi se

1. Cité par Champfleury, Les Vignettes Romantiques, Page 382.
2. Préface des auteurs.

rencontrent deux des personnages principaux du roman, le héros et la comtesse de Laborne, qui en sera comme la femme fatale.

Les auteurs nous présentent ensuite aux hôtes de Ludder, le mercier, maître Oudard, et sa fille, qui demeurent rue du Paon. On y célèbre le mariage de la gouvernante de Oudard, Yolande Quatre-Livres, avec un certain Buschard. La description de la maison et des convives est soigneusement faite; nous voyons Oudard, facile à la colère, son commis Rigolet, calme et timide, Jacqueline, sa fille, douce et belle.

On se rend le lendemain à la foire, sur l'ancien emplacement de l'Hôtel de Navarre, et Oudard y prépare sa boutique. C'est l'occasion d'une visite de la cour; la comtesse arrive et reconnaît Ludder, tandis que la beauté de Jacqueline n'échappe pas à son fils, Hugues de Laborne. La visite terminée, le calme préoccupé de la foire est interrompu par un coup de sifflet, signal de l'arrivée des Mauvais Garçons. Ludder fait fermer la boutique et la sauve du pillage universel. Enfin, un nouveau coup de sifflet termine la lutte, et on rouvre la boutique pour laisser entrer Buschard, dont les brigands ont enlevé la femme!

Un tournoi qui fête le retour du roi de Madrid forme le sujet du chapitre suivant, avec sa couleur et son éclat, ses traditions et ses intrigues. Ludder apparaît, richement monté, portant les couleurs de la comtesse, avec un écuyer mystérieux, qui refuse de donner son nom ou de lever sa visière. Les passes d'armes s'ensuivent: notre héros est blessé, et on le conduit à l'Hôtel des Tournelles, dans l'appartement des Laborne. Il y reste quelque temps, soigné on ne peut mieux par la comtesse qui laisse percevoir son amour pour lui. Dom Enguerrand, prieur de Saint-Germain-des-Prés, et amant de la comtesse, les interrompt.

Nous ayant montré une foire, un tournoi, une querelle d'étudiants,

nos auteurs continuent à nous plonger dans une atmosphère du seizième siècle en décrivant un "Mystère" au Palais de Justice; (Pierre Gringoire en est l'auteur.) Jacqueline est enlevée, pendant la mêlée, par les hommes d'Hugues de Laborne. A Ludder, qui tâche d'aider Oudard à retrouver sa fille, reparaît l'écuyer mystérieux qui lui donne rendez-vous au gibet de Montfaucon, lui promettant des nouvelles de Jacqueline.

La jeune fille a été emportée dans le quartier Saint-Jacques, chez une certaine dame Macette, dans la maison de laquelle on cachait les jeunes filles enlevées. Un bohémien masqué, un Mauvais Garçon, arrive, lie le jeune comte et le laisse dans un coin, et, à l'aide de deux confédérés, enlève la jeune fille. Ce bohémien, qui se nomme Azan, avait été l'écuyer mystérieux de Ludder. Celui-ci est en route; il avait demandé la route à un paysan, qui, terrifié par l'idée de cet endroit hanté et de mauvais renom, le conduit à mi-chemin, puis lui indique Montfaucon:

Avisiez-vous cette plaine aride et cette marne où reluit la lune, si tellement blanche, qu'on dirait des ossements épars? là est le domaine de Montfaucon, où à cette heure vont s'ébattant sorcières et démons. Dyez ces bruits horribles comme des cris de corneilles et de hiboux, c'est la plainte des morts que nul mortel n'oserait troubler....(1.)

Azan et Ludder se rencontrent. Ludder est rassuré sur le sort de Jacqueline, qu'on a restaurée à son père. Azan révèle ensuite qu'il connaît Ludder et les détails de sa vie; puis il disparaît mystérieusement. Revenu à la maison du mercier Ludder ne trouve que confusion et détresse; Oudard est si distrait qu'il ne se rend même pas compte du retour de sa fille, et il accuse Ludder de son enlèvement. Le jeune homme se fait conduire à la prison de l'abbaye de Saint-Germain

où deux prisonniers veulent le voir. Là il retrouve les bohémiens qui avaient été sa famille adoptée, le vieux Moughaïré et sa fille Léa, dans un horrible cachot. Le mystère qui avait entouré le jeune homme est à demi dévoilé, mais le vieillard refuse de révéler tout le secret.

Ludder tâche d'organiser un complot de moines contre le prieur; et un duel ~~est~~ s'engage entre celui-ci et le jeune étudiant. Les complications s'entassent. Dans la cellule des bohémiens arrive un prêtre qui doit tâcher de les convertir. Pendant qu'ils discutent, Moughaïré croit soudain reconnaître le moine: a-t-il jamais été soldat sous le comte de Laborne, et n'a-t-il pas pris les ordres parce qu'il avait tué un camarade, et jeté un enfant dans la Seine une nuit? Le prêtre admet tout, et Moughaïré, tout en se moquant de lui, promet de garder le secret.

Ludder est vainqueur dans le duel et obtient la promesse de dom Enguerrand à l'égard des bohémiens. Puis, revanés à une certaine Hôtellerie des Trois-Pintes, lui et ses compagnons s'endorment à force de boire du vin drogué. On emporte Ludder dans une chambre où se trouve une femme en noir. C'est un vrai intérieur de sorcière:

Une statue de Satan, portant cornes en tête et couronne ducal au front, s'élevait au milieu de la chambre, avec cette inscription au front, tirée des psaumes: "Venite adoremus," traduite dans toutes les langues du monde. Au plafond, parmi des mouettes et des sippes, oiseaux propres à faire ~~dévo~~ découvrir l'avenir, pendaient des verges de coryle ou baguettes divinatoires pour découvrir les sources et les métaux. Des crocodiles et des serpents empaillés s'y balançaient parmi des squelettes d'enfants sans tête. Une truie et ses trois petits porcs aspiraient les vapeurs d'un cuvier à demi plein de sang, sur lequel on voyait surnager des ongles et des cheveux. Quelques chauves-souris....balayaient de leurs ailes de larges toiles d'araignée. (1.

Ce chapitre est bourré de complications. La dame noir et deux autres vieilles sorcières essaient, à l'aide de charmes et de potions, de faire parler Ludder et de savoir qui il aime. La femme en noir lui dit que le prieur ne tiendra pas parole, et que les bohémiens mourront. Il faut

qu'il aille prier une certaine dame dont le nom est sur un parchemin qu'elle lui donne, d'intervenir. Ludder dans sa joie s'écrie qu'une fois les bohémiens sauvés il pourra épouser Jacqueline. Le nom fait sensation, les trois femmes disparaissent, Ludder s'éveille et lit sur le parchemin le nom de la comtesse. Il retrouve Buschard, qui vient d'apprendre que les bohémiens seront exécutés à l'heure de sexte.

Ludder se rend ensuite chez la comtesse qui d'abord ne veut pas le recevoir. C'était elle la mystérieuse femme en noir de la veille. Elle est si jalouse de Jacqueline que Ludder lui dit enfin, pour sauver la jeune fille, que c'est elle et non pas Jacqueline, qu'il aime: et la comtesse promet d'intervenir auprès du prieur.

Mais celui-ci a avancé l'heure de l'exécution; tout est prêt et on amène les prisonniers. Azan le bohémien s'élance de la foule et tue un des gardes. Dom Enguerrand apparaît et malgré les efforts de la foule, qui lui jette de la boue et des pierres, et de Buschard, qui apporte un rouleau disant que les prisonniers ont été achetés par l'Université, le supplice commence. On plonge les prisonniers dans des chaudières d'eau bouillante. Ludder arrive, apportant leur grâce, mais trop tard. Les Mauvais Garçons lui viennent en aide, et un combat s'ensuit entre les soldats et les brigands.

Nous retrouvons Ludder ensuite caché avec Buschard dans une petite maison de la rue Saint-Christophe; et ~~avant~~ avec la fin du premier tome nous les quittons en route pour le bal du chancelier Duprat, en compagnie de maître Olivier.

Le second tome nous présente des personnages fort intéressants. Marguerite de Valois assiste au bal, et y parle à Marot, qui sort de prison. Rabelais est décrit dans le détail:

Sa physionomie était franche et ouverte, son ~~te~~ teint vermillonné, ses yeux brillans d'un feu et d'une expression tout à part. Sa bouche régulière, quoique fort grande, laissait voir des dents bien rangées et d'une blancheur éblouissante. (1.)

Il harangue l'assemblée en allemand, italien, hollandais, danois, portugais, suédois, espagnol, anglais, et il est bientôt le centre d'une foule admiratrice.

Pendant ce temps, Ludder et ses camarades, déguisés en dominos, guettent Hugues dans une galerie, l'accostent, ~~et~~ le blessent et le laissent pour mort. Ludder avoue à la comtesse, qu'il rencontre dans la foule, qu'il a, comme il croit, tué son fils. En vérité Hugues n'est pas tout à fait mort. Ludder et Buschard s'enfuient; après diverses aventures, ils sont pris par les Mauvais Garçons et emmenés à la forêt du Bourget.

Dans le chapitre suivant, nous nous trouvons, quinze jours plus tard, dans le tribunal du bailli de Saint-Germain, où l'on a entraîné Oudard, accusé d'usure et de juiverie. Jacqueline reste seule à la maison; l'hôtesse de l'Hôtellerie des Trois-Pintes arrive pour lui suggérer un moyen de sauver son père, en se rendant à l'abbaye de Saint-Germain. Jacqueline la suit, mais s'arrête en route au tribunal; là elle entend la sentence de son père, -- confiscation de corps et de biens. Mais les Mauvais Garçons arrivent, et dans la mêlée Oudard et la sentence disparaissent.

Dans la forêt du Bourget les bohémiens et les Mauvais Garçons ont des encampements voisins. On est en train de ~~for~~ forcer Buschard et son compagnon Olivier à être de la bande, on leur apprend l'argot, et leur fait choisir leur moyen de mendier. Buschard retrouve sa femme, mais ne veut pas d'elle. Nous nous trouvons ensuite dans une autre forêt, celle de Montmorency, où la cour est en train de chasser le cerf. La comtesse

de Laborne s'égare, avec son page et son chapelain, qui n'est autre que le moine qui avait tâché de convertir Moughaïré en prison. La comtesse raconte un rêve qu'elle a fait; elle a vu son mari, mort depuis longtemps, venir dans son lit et crier vengeance. Celui-ci l'avait cruellement traitée de son vivant et elle avait cherché la protection du roi François Ier., au prix de son honneur et de la vie de son mari. Elle confesse tout au chapelain qui lui-même avait été, comme il suppose, l'agent de la mort du jeune fils du comte.

Dom Enguerrand vient souper chez la comtesse, dans son château. Hugues arrive, amenant deux convives, ~~et~~ un chevalier du guet qu'il vient de rencontrer, un gentilhomme espagnol et son écuyer. Hugues raconte au prieur qu'il a ramené Jacqueline aussi au château; l'écuyer l'entend et lui dérobe la clef de la chambre où elle est enfermée. La comtesse paraît troublée vers la fin du repas. Elle a reconnu Ludder, bien entendu, dans l'Espagnol, et par l'intermédiaire de son écuyer, lui donne rendez-vous dans sa chambre. Là, entendant approcher le prieur, elle le cache. Dom Enguerrand vient lui dire que l'Espagnol est traître, que c'est Ludder déguisé, et qu'il est venu à la recherche de Jacqueline. La comtesse, déçue, veut se venger et livre Ludder au prieur; Hugues fait prisonnier l'écuyer, qui est Azan, comme on l'aura deviné. Jacqueline arrive et prie pitié de la comtesse pour Ludder. Soudain on apprend que Ludder s'est échappé et que tout est en flammes; le château est en proie aux Mauvais Garçons. Ludder est avec eux, il enlève Jacqueline, et tous s'en vont. Dans un combat qui s'ensuit entre bandits et soldats, les brigands sont triomphants. Pendant ce temps Azan emporte Jacqueline vers la campagne; il lui en veut d'avoir été la cause innocente de tant de malheurs aux bohémiens. Il ne sait que faire d'elle et la jette dans la Seine.

Nous retrouvons le château de Laborne, toujours en train de brûler. Madame de Laborne veut se tuer, mais le chapelain arrive et lui révèle que le fils du comte, qu'elle avait cru tué selon ses ordres, a été sauvé et enlevé par des bohémiens, et qu'il n'est autre que Ludder lui-même! Le prieur arrive, tâche en vain de gagner l'amour de la comtesse, et le lendemain, quand elle essaie de le tuer, fait écrouler dans l'eau le pied de la tour qui est tout ce qui reste du château. Tous disparaissent, rien ne reste ni du château ni de ses habitants.

Azan et Ludder cherchent en vain les traces du camp des bandits. Ils se séparent et se retrouvent au cimetière de Montmartre où Ludder est venu chercher Macqueline. Elle est là, au couvent, mais dans son vercueil. Les deux jeunes gens s'en vont enfin à Montfaucon, où sont pendus leurs compagnons. Azan conduit Ludder dans une maison où se trouve un curieux étranger qui prie tous ceux qui restent des bohémiens de l'accompagner outre-mer; ils doivent le rejoindre cette nuit même à la frontière espagnole. Eusèbe le moine est là, déguisé, apportant pour Ludder une lettre de la comtesse, lui révélant le secret de sa naissance. Mais bien qu'il soit maintenant comte de Laborne, Ludder décide d'aller avec Azan, au Pérou, à la suite de l'étranger, Francisco Pizarro; et sur cette décision nous les quittons.

Il est vrai que cet essai de jeunes écrivains dans le genre du roman historique paraît dépasser toutes les bornes en fait de coïncidences, de "dei ex machini," d'évasions miraculeuses, et de morts non moins inattendues. Un chapitre sans coïncidence devient presque une déception, et l'on arrive à se demander comment des personnages éhantés par une destinée funeste, et dont la vie n'a été qu'une succession d'évasions à la mort, avaient jamais survécu jusqu'à l'époque

où commence le roman; si toute la vie s'était passée pour eux comme ces quelques semaines, il aurait été vraiment étonnant que le destin les eût gardés intacts pour notre amusement dans le roman. Evidemment nous n'avons jamais l'impression que ce sont de vraies personnes. Jacqueline est trop parfaitement vertueuse, le prieur dom Enguerrand trop complètement méchant; la comtesse n'est que l'esclave de ses passions, et quant à Ludder, le héros, c'est le héros romantique typifié, plus vertueux, peut-être, que la plupart, mais non moins qu'Hernani, un "agent aveugle et sombre" qui apporte ~~à~~ le malheur aux gens qu'il rencontre, à Jacqueline et son père, à la comtesse, aux bohémiens. Azan est intéressant: c'est le plus réel de tous, une espèce de mentor qui aime Ludder tout en lui faisant des reproches, et qui le suit dans toutes ses aventures d'une façon si désintéressée que le lecteur s'attache à lui, et aussi, il faut l'admettre, s'attend toujours à ce qu'il trouve le moyen de ~~travaux~~ tirer le héros d'embarras.

En fait de psychologie et d'intrigue le roman a donc peu d'intérêt. Quant au tableau qu'il présente du Paris du seizième siècle, nous avons eu l'impression que les auteurs ont voulu insérer dans l'espace de deux volumes tout ce qu'ils savaient de l'époque, et qu'ils en savaient trop! Cependant cette succession de tableaux vivants destinés à nous transporter dans une époque passée n'est pas sans attrait, et témoigne du moins des soins scrupuleux des auteurs et du travail qu'une telle étude de la période a dû leur coûter.

Mais le genre du roman n'est pas et ne sera jamais le moyen d'expression convenable au génie du jeune Barbier: il excellera plutôt en commentant l'actualité qu'en étudiant l'histoire. Comme le disait Gustave Planche en 1834:

Quand il promenait laborieusement sa pensée dans le vieux Paris de François Ier., il n'avait pas encore trouvé son vrai chemin, il attendait un guide mystérieux....(1.)

Ce roman des Mauvais Garçons n'a pas été le seul essai littéraire de Barbier avant les Iambes. Quelques poèmes qui n'ont été publiés en recueil qu'avec les Silves en 1864 sont de ces années 1828~~1829~~1830. Telles les deux premières parties du premier poème des Silves, intitulé Les Éléments. Le premier élément, c'est L'Eau, ou Les Jeux de Nisa, poème écrit en 1829, et publié en septembre, 1830, dans la Revue de Paris, après La Curée et sous des circonstances assez amusantes, comme nous le verrons plus tard. (Z) Le second élément, le Feu, fait le sujet du second poème, écrit en 1828 et publié dans le Mercure du dix-huitième siècle, pour 1829, signé discrètement d'un B., et intitulé Rêverie au Coin du Feu. (Z.)

Que le lecteur ne cherche pas dans ces morceaux une promesse de la vigueur satirique des Iambes. Ce sont plutôt des élégies légères, dont la première est une étude de baigneuse telle qu'on en trouve partout à l'époque, et dont la deuxième rappelle presque une ballade du moyen-âge. C'est la chanson d'une jeune fille qui donnerait ses plus chères possessions pour rester auprès de son amant. Nous ~~ne~~ en citons quelques vers pour montrer de quel éclat de foudre Barbier a dû être frappé avant d'écrire les Iambes, lui qui avait débuté par la sereine naïveté de ces deux poèmes:

Voici l'hiver: l'oiseau quitte la branche,
La bise souffle, et sur ma vitre blanche
Le froid commence à dessiner des fleurs;
L'hiver est triste et long pour une fille;
Pourtant auprès du foyer qui pétille
Je dis tout bas en essuyant mes pleurs:

Ah! ai l'ami que rêve ma jeune âme

De mon foyer était la douce flamme,
L'hiver vaudrait les plus belles saisons...

.....
S'il était feu, pour sa moindre étincelle
Je donnerais tous mes biens de pucelle,
Mes fins joyaux, mon petit coffret d'or,
Mes bracelets, ma colombe au pied rose,
Le myrte blanc que tous les jours j'arrose,
Mon luth d'ébène et mon beau chien Médor...

Sans la Révolution de Juillet et les espérances qu'elle a fait naître dans l'esprit de la nouvelle génération, Barbier aurait-il jamais découvert son génie juvénalesque, ou se serait-il borné à des productions du genre des Silves, dont, sans les Iambes, le monde littéraire ignorerait l'existence? Nous ne ~~ne~~^{le} croyons pas. Il y avait en lui certaines qualités qui devaient produire tôt ou tard une oeuvre telle que La Curée, ---l'enthousiasme de la jeunesse, appuyée de cette indignation d'honnête homme à laquelle à a donné libre carrière dans les Iambes, avant ~~qu'il~~ que l'âge ne lui ait imposé la modération et une sorte de timidité indifférente. La Révolution a fourni le cadre qu'il fallait pour ces qualités de jeunesse; aussi les Journées de Juillet ont-elles réussi à faire un génie d'un jeune clerc d'avoué.

CHAPITRE DEUX.Les Iambes.La France Politique et Littéraire en 1830.

Pour bien apprécier l'importance des Iambes, et le succès presque inattendu de la satire politique en général à l'époque de la Révolution de Juillet, il faudra jeter un coup d'oeil sur l'état de la France avant la Révolution et sur les événements qui l'ont préparée.

Charles X était roi depuis 1824, roi d'une France prête à accepter une monarchie démocratique; un tel régime aurait pu contenter toutes les classes, donné un roi sachant ~~L'Amos~~ l'imposer. Charles X n'était pas ce roi. La classe paysanne ne voulait que la paix et l'ordre; la classe bourgeoise ne cherchait que le pouvoir financier qu'un tel régime donne toujours à cette partie de la population; la classe, aristocratique, son ancien prestige restauré, aurait pu espérer regagner en quelque sorte ses anciens droits féodaux. Seule la classe ouvrière aurait eu raison de mieux espérer; mais cette classe n'aurait pu faire la Révolution de Juillet. Sans le mécontentement de la classe bourgeoise et des milieux intellectuels, le peuple de Paris n'aurait pas réussi à ébranler la monarchie pendant les Trois Journées.

Quelles étaient les raisons de ce mécontentement? Charles X avait été bien reçu par les Parisiens, lors de son entrée dans la capitale, le 26 septembre, 1824. Il avait promis de maintenir et de consolider la Charte, il avait fait cesser quelques mesures de rigueur et adouci les peines de quelques condamnés politiques; le 29 septembre, contrairement à l'avis de ses ministres, il avait supprimé la censure. Mais les espérances de ses sujets avaient été vite déçues. Une ordonnance du

1er décembre mit à la retraite 250 généraux de l'Empire et de la Révolution, en maintenant sur les cadres beaucoup de vieux émigrés. Les actes d'injustice s'accumulèrent; et la popularité initiale du nouveau roi disparut aussi subitement qu'elle était née. La cour se composait d'anciens émigrés, remboursés par l'Etat, de marquis et de comtesses du faubourg Saint-Germain, dont Barbier s'est moqué dans La Curée; c'étaient comme des étrangers pour le peuple de Paris. On remplaça le tricolore par la fleur-de-lys; on célébra l'anniversaire de la mort de Louis XVI. Des droits amplifiés furent vite accordés à l'église et firent rêver le clergé à des pouvoirs plus étendus encore; le reste du pays craignait un retour à l'Inquisition. Le roi était dévot, et paraît avoir été sincère. Il se fit sacrer à Reims le 29 mai, 1825, avec presque tous les anciens rites; seules quelques parties du cérémonial furent omises ou modifiées.

Ce ne sera pas une exagération de dire que, pendant le règne de Charles X, l'ancien régime fut peu à peu restauré; ce sont les six dernières années avant 1830, qui constituent la vraie Restauration dans tous les sens du terme. Pendant 1825 et 1826 la presse devint de plus en plus violente dans ses attaques dirigées contre le ministère et surtout ^{contre} les pouvoirs du clergé et la propagande des Jésuites; inévitablement le roi essaya de faire taire ces reproches indignés. Le 29 avril, 1827, la Garde Nationale fut dissoute; deux jours plus tard une ordonnance royale rétablit la censure sur tous journaux et toutes périodiques. Une autre ordonnance du 5 novembre créa soixante-seize nouveaux pairs, tous partisans du roi et de son ministère; et une autre ordonna la dissolution de la Chambre des Députés, et de nouvelles élections. Mais Villèle, ministre du roi, fut fort déçu par les résultats; le parti libéral,

regagnant son influence, composait presque la moitié de la nouvelle chambre; Villèle dut se retirer; et Charles X dut réconcilier dans un nouveau ministère sous la direction de Martignac les éléments libéraux de l'opposition et les éléments ultra-monarchiques qu'il avait lui-même créés. Martignac, à son tour, dut servir de médiateur entre la famille royale et le pays. Il commença par réconcilier les libéraux, et restaura en apparence, le 10 avril, 1828, la liberté de la presse; puis il s'attaqua aux Jésuites et aux séminaires de l'église catholique; mais les libéraux continuaient, et non sans raison, de se méfier de ces concessions; et Martignac dut se retirer en juillet, 1829.

Charles X cessa désormais d'accepter une politique ~~de~~ de conciliation qu'il n'avait jamais approuvée. Il s'était décidé pour l'absolutisme; il ne restait qu'à l'imposer, à l'aide de Polignac, son nouveau ministre. Les journaux devenaient de plus en plus violents, de plus en plus unis dans leur indignation: on y parlait déjà d'une Révolution comme la Révolution anglaise de 1688, et Charles X fut plus d'une fois comparé à Jacques II. Quand la Chambre se réunit en mars, 1830, l'opposition s'était préparée et tous ses divers éléments étaient d'accord. Royer-Collard, en tête d'une députation de la Chambre demanda au roi de changer de ministère; celui-ci refusa, et, pour aggraver l'affaire, décida de promulguer de nouvelles ordonnances qui lui assureraient des droits absolus sur le pays.

La première suspendait la liberté de la presse périodique. Aucun journal, aucun écrit de moins de vingt pages, ne pouvait paraître sans l'autorisation du gouvernement. La seconde dissolvait la Chambre des Députés. La troisième réduisait à 238 le nombre des députés; les collèges des arrondissements ne feraient plus que présenter des

candidats aux collèges de départements; les patentes ne seraient plus comprises dans le cens électoral. La quatrième convoquait les nouveaux collèges aux 6 et 13 septembre. Une ordonnance supplémentaire rappelait au conseil d'Etat les anciens chefs de police, Franchet et Delavau, et, avec eux, tout ce qu'il y avait de plus violent parmi les ultras.

Contre les Bourbons s'étaient enfin réunis bonapartistes, libéraux républicains, armée, peuple, bourgeoisie, cette dernière convaincue enfin que la transmission de pouvoir qu'elle désirait ne saurait s'effectuer que par un changement violent. Ce furent des ouvriers et des étudiants qui, le 27 juillet, commencèrent l'affaire après avoir entendu la nouvelle que le gouvernement allait saisir les imprimeries des journaux libéraux; pendant trois jours on se battait; peuple, étudiants, gardes nationaux d'un côté, et l'armée du roi de l'autre. Les barricades s'étendaient partout; on remit le tricolore à l'Hôtel-de-Ville et aux tours de Notre-Dame.

Le peuple parisien montrait un merveilleux instinct de la guerre des rues. Cette armée sans général agissait spontanément avec autant d'ensemble que si elle eût été dirigée par un grand capitaine.... Jamais ne s'était vue une pareille unanimité. Il semblait qu'il n'y eût plus un royaliste dans Paris. La température même venait en aide à l'insurrection. La chaleur était excessive. Les insurgés, rafraîchis, secourus de partout, combattaient, les bras nus, comme d'anciens Gaulois...(1.)

Les députés, jusque-là irrésolus, se décidèrent le 28 à reconnaître la victoire du peuple; mais le roi refusa toujours de reconnaître sa défaite. Le 29 le ministère partit le rejoindre à Saint-Cloud, Le même jour les Tuileries et le Louvre furent pris; le peuple parisien était vainqueur; le 4 août Charles X prit le chemin de l'exil.

Le peuple, la "sainte canaille" avait fait l'impossible. Voici l'éloge que prononça Chateaubriand à la Chambre des Pairs, le 7 août:

1. Martin: Histoire de France, IV. Pages 437-8.

Jamais défense ne fut plus juste, plus héroïque que celle du peuple de Paris. Il ne s'est point soulevé contre la loi, mais pour la loi; tant qu'on a respecté le pacte social le peuple est demeuré paisible. Mais lorsqu'après avoir menti jusqu'à la dernière heure, on a tout à coup sonné la servitude; quand la conspiration de la bêtise et de l'hypocrisie a soudainement éclaté; quand une terreur du château a été organisée par des eunuques a cru pouvoir remplacer la République et le joug de fer de l'Empire, alors le peuple s'est armé de son intelligence et de son courage. Il s'est trouvé que ces boutiquiers respiraient assez facilement la fumée de la poudre, et qu'il fallait plus de quatre soldats et un caporal pour les réduire....

Barbier ne sera ni le seul ni le premier à chanter la victoire du peuple et la révolution des barricades. Delavigne écrira La Parisienne, qui deviendra l'hymne officiel du règne de Louis-Philippe; Barthélémy et Méry donneront L'Insurrection; Hugo, ancien royaliste, se fera le chantre de la Révolution dans son poème Dicté après Juillet, 1830; Lamartine écrira Contre La Peine de Mort. Presque toute la nouvelle école littéraire témoignera de son admiration pour le Paris des Trois Journées Glorieuses, journées où

C'était sous des haillons que battaient les coeurs d'hommes,
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et repoussaient la foudre;
C'était la bouche aux vils jurons
Qui mâchait la cartouche et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens: "Mourons!" (1.)

Après les rêves fiévreux de la révolution, survinrent vite le réveil et le désillusionnement. Une telle diversité entre les parties qui avaient fait la révolution, de telles différences de buts et d'espairs, devaient faire craquer la solidarité apparente de l'opposition victorieuse. Le nouveau roi, ~~Louis-Philippe~~ Louis-Philippe, ancien duc d'Orléans, était populaire à ses débuts. Se plaisant dans le rôle de "roi-citoyen," il aimait à se promener en ville en chapeau rond et avec un parapluie, et semblait typifier par sa vie et ses habitudes le nouvel esprit, la nouvelle moralité, la nouvelle suprématie de la classe bourgeoise.

Parmi les classes bourgeoises ^{elles-} ~~aux~~ mêmes il existait des divisions et du désaccord; et entre le peuple et les bourgeois il ne pouvait y avoir que différence de volonté et d'objet. La Chambre était loin de représenter la volonté de la nation. On accorda quelques réformes; on rétablit la Garde nationale, on institua un jury pour les procès de presse, on réduisit le cens de trois cents à deux cents francs, on grâcia les condamnés politiques, et accorda une allocation aux blessés de la Révolution et aux veuves et enfants des combattants morts.

Mais les espérances de beaucoup furent déçues; les éléments de la droite l'emportaient, et le peuple, qui avait fait la Révolution, n'en bénéficia pas. Bientôt la classe intellectuelle devait se séparer de la classe financière. Il y aura désormais entre ces deux partis libéraux une scission profonde.

Nous allons voir se traduire dans les fables de Barbier toutes ces différences et toutes ces scissions. C'est un vrai commentaire de l'époque que ce recueil de satires, critiquant, flagellant la France de 1830 et des années qui suivent, ces années qui inspireront non seulement Barbier, mais bien des autres écrivains de l'époque, déçus comme lui, mais rêvant, comme lui, à l'avènement d'une société meilleure.

La France Littéraire.

L'année de la Révolution de Juillet marque aussi une étape dans l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle, et notamment dans celle de l'école romantique. C'est à partir de cette année, que semble changer complètement l'aspect du romantisme, que se nouent de nouvelles amitiés, que se dispersent les anciens groupes. C'est même à partir de 1830 que peu à peu commence à paraître cette déception décrite par Théophile Gautier dans son Histoire du Romantisme:

Un grand vide se fait dans l'âme lorsque les choses qui ont passionné votre jeunesse disparaissent les unes après les autres; où retrouver ces émotions, ces luttes, ces fureurs, ces emportements, ce dévouement sans bornes à l'art, cette puissance d'admiration, cette absence complète d'envie qui caractérisent cette belle époque, ce grand mouvement romantique qui, semblable à celui de la Renaissance, renouvella l'art de fond en comble, et fit éclore du même coup Lamartine, Hugo, Alexandre Dumas, Alfred de Musset, Sand, Balzac, Sainte-Beuve, Auguste Barbier, Delacroix, Louis Boulanger, Ary Scheffer, Devéria, Decamps, David (d'Angers), Barye, Hector Berlioz, Frédéric Lemaître et Madame Dorval...(1.)

Gautier veut désigner ici une époque postérieure, mais ses paroles pourraient à bien des égards s'appliquer aux scissions et aux changements que va amener le régime de Louis-Philippe.

En 1830, au moment de la Révolution, au moment de l'apparition des Iambes, c'est toujours la "belle époque" du romantisme; c'est toujours le règne de la jeunesse. Jetons un coup d'oeil sur ce qu'à pu faire cette jeunesse enthousiasmée pendant les quelques dix années qui précèdent 1830.

C'est à partir de 1825 qu'a vraiment commencé ce mouvement de rénovation qui sera le mouvement romantique. Le chemin a été préparé d'avance, bien entendu, par Chateaubriand, par Madame de Staël, par Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, par les écrivains étrangers qu'on va se vanter d'admirer, par la Révolution française qui va rendre plus facile l'acceptation d'une révolution littéraire. Et cependant, dès à l'époque de la Restauration, les révolutionnaires en littérature ne sont pas révolutionnaires en politique. Les jeunes poètes qui vont bientôt se faire connaître seront tout ce qu'il y a de plus royaliste et de plus catholique; il restera aux libéraux, qu'ils soient républicains ou bonapartistes, de soutenir les traditions classiques et conservatrices en fait de littérature.

Ce sont les classiques qui dominent encore pendant les premières années de la Restauration, dans les journaux, aux théâtres, à l'Académie. Mais la jeunesse va accueillir les nouvelles idées, et dans très peu de temps le nouveau mouvement, gagnant chaque jour en vigueur et en audace, emportera tout devant lui, non seulement dans le domaine littéraire, mais dans celui de la critique, de l'art, de la musique.

Nous signalons quelques faits notables de la période de la Restauration. L'année 1819 voit la publication par Henri de Latouche de la poésie d'André Chénier. En 1820 paraissent les Méditations poétiques de Lamartine, et les premières Odes de Victor Hugo. La révolution poétique est plus que commencée---elle est déjà un fait accompli. La fin de l'année 1819 a vu la formation du Conservateur littéraire des frères Hugo, qui va durer jusqu'en mars, 1821, et dans lequel Victor Hugo va se révéler non seulement un poète infatigable, mais un critique littéraire et dramatique et même un écrivain politique.

En 1822, il publie ses Odes et Poésies diverses; Alfred de Vigny donne ses Poèmes, sans nom d'auteur. 1823 marque une étape importante; la nouvelle école est établie. Le premier volume des Annales Romantiques paraît; Stendhal publie son Racine et Shakespeare, Lamartine de nouvelles Méditations poétiques, Hugo son premier roman, Han d'Islande. La Muse française est fondée, et durera jusqu'en 1824; et ses collaborateurs vont se grouper autour de Charles Nodier, qui vient d'être nommé, à la fin de 1823, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal.

Les Nouvelles Odes d'Hugo sont de 1824, comme l'Eloa de Vigny et le Massacre de Skios de Delacroix. Cette année voit aussi la fondation du Globe, journal qui jusqu'en 1830 ne s'occupera que de la littérature et sera très favorable aux nouvelles idées; en 1825 ces idées reçoivent comme une marque de l'approbation royale, car Hugo et Lamartine sont

nommés chevaliers de la Légion d'Honneur.

Une édition bien plus complète des Odes et Ballades paraît en 1826, avec ~~son~~ le roman de Bug Jargal. Vigny aussi publie cette année ses Poèmes antiques et modernes, et Cinq-Mars. Mais c'est peut-être l'année 1827 qui marque l'épave la plus importante de cette dizaine d'années, car elle voit paraître non seulement la Réf Préface de Cromwell, brillant manifeste d'un Hugo devenu chef d'école, mais aussi le Second Cénacle, se groupant autour de celui-ci. Plus que jamais le romantisme est à l'ordre du jour; plus que jamais les nouvelles idées l'emportent, et les acteurs anglais qui jouent à l'Odéon, sifflés et méprisés en 1823, seront cette fois accueillis et acclamés, et le Shakespeare qu'ils interprètent sera salué comme un génie et un maître.

C'est en 1828 que vient l'édition définitive des Odes et Ballades; et la même année voit paraître sur la scène Amy Robsart du même poète, pièce⁴ qui a, cependant, tristement échoué. Sainte-Beuve aussi se lie à la nouvelle école, et manifeste ses sympathies dans son Tableau de la poésie française du seizième siècle. En 1829 et jusqu'à la représentation d'Hernani en 1830, Hugo est à l'apogée de sa gloire comme chef d'école. Ses plus beaux moments sont ceux qui précèdent la scission. En 1829 il publie le Dernier Jour d'un Condamné et les Orientales; Marion de Lorme est de cette année aussi comme le Joseph Dehorme de Sainte-Beuve, l'Othello de Vigny, Henri III et sa cour de Dumas; en même temps Lamartine voit s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie française.

Comme dernière floraison avant la Révolution de Juillet, 1830 voit paraître les Contes d'Espagne et d'Italie du jeune Musset, les Harmonies poétiques et religieuses de Lamartine, et les Poésies de

Gautier. Berlioz aura le Prix de Rome, et, suprême événement qui résumera pour la postérité l'essence et l'esprit même du romantisme de 1830, Hernani sera représenté au Théâtre français au mois de février. Gautier est un des partisans les plus fervents de la pièce :

Pour cette génération (de 1830) Hernani a été ce que fut Le Cid pour les contemporains de Corneille. Tout ce qui était jeune, vaillant, amoureux, poétique, en reçut le souffle. Ces belles exagérations héroïques et castillanes, cette superbe emphase espagnole, ce langage si fier et si hautain dans sa familiarité, ces images d'une étrangeté éblouissante, nous jetaient comme en extase, et nous enivraient de leur poésie capiteuse. Le charme dure encore pour ceux qui furent alors captivés.....Il s'opérait un mouvement pareil à celui de la Renaissance. Une sève de vie nouvelle coulait impétueusement. Tout germait, tout bourgeonnait, tout éclatait à la fois.

Des parfums vertigineux se dégageaient des fleurs, l'air grisait, on était foy de lyrisme et d'art, il semblait qu'on vint de retrouver le grand secret perdu; et cela était vrai, on avait retrouvé la poésie. (1.)

Telle donc a été l'école romantique au moment de la Révolution de Juillet, dans ses derniers jours comme école proprement dite, avant que les nouvelles valeurs, les nouveaux idéals du régime bourgeois de Louis-Philippe n'aient réussi à la disperser ou à en faire plusieurs groupes indépendants. Elle garde toujours dans ces derniers moments, ce qui l'a caractérisée dès le début, son individualisme et son lyrisme subjectif; son amour de la nature et du naturel sous toutes ses formes, même les plus grotesques, son mépris/des mépris des conventions littéraires et artistiques, comme de celle des unités; son horreur du prosaïque et du matériel, Elle est toujours chrétienne, aimant surtout ce qu'a de si pittoresque la religion du moyen-âge; elle subit encore l'influence des littératures étrangères, et prend comme modèles Shakespeare, Byron, Scott, Ossian, Goethe, Hoffmann, Dante et tant d'autres, tout en conservant des traits nationaux, et un aspect très français. Elle a été royaliste en 1820; en 1830 elle est devenue républicaine et bonapartiste. C'en est fait des Bourbons---la jeune école les a abandonnés; la Révolution peut éclater!

Publication des Iambes.

On peut s'imaginer l'état d'esprit du jeune Barbier à la veille de cette révolution qui devait lui apporter la renommée. Il était libéral en politique, avec des goûts littéraires pas entièrement romantiques, peut-être, mais entraînés vers le romantisme par sa connaissance des chefs de cette école. Surtout, comme vont le révéler ses Iambes, il avait de l'enthousiasme, cette enthousiasme de la jeunesse, qui ne choisit pas ses mots, qui n'hésite ni à admirer ni à s'indigner, s'il en est besoin.

Barbier n'était pas à Paris quand la Révolution éclata. En vacances à la campagne, à douze lieues de Paris, dans une propriété de Seine-et-Marne, il se rendit tout de suite à la capitale en compagnie du général Jouanez. Il nous a décrit, dans ses Souvenirs personnels, l'aspect que leur présentait Paris quand, les Trois Journées terminées, la capitale était encore en proie à la guerre civile:

Nous ne pûmes point passer par la barrière de Charenton. Il nous fallut aller rejoindre le faubourg Saint-Antoine, dont la voie était plus large et plus dégagée. Nous vîmes des monceaux de pavés qui avaient servi à la fondation des barricades et, plusieurs fois sur notre chemin nous rencontrâmes des troupes d'hommes mal vêtus et armés de toutes sortes de manières...

Arrivés à la place Baudoyer, un jeune homme, en moussache et en habit bourgeois, s'élance au cou du général et s'écrie en le serrant dans ses bras: Ah! mon général, que je suis content de vous revoir. ---Et moi aussi, ajouta mon compagnon, surtout après un pareil événement. ---Ah! mon général, nous avons fait de bien belles choses. ---Comment? de belles choses? répliqua celui-ci en se reculant, vous vous êtes fait battre par la canaille. Mon général, le peuple a été sublime....(1.)

Tel était aussi l'avis de Barbier: il se promena un peu, voir les empreintes qu'avait laissées partout le combat, et contempler ce tableau qui était, dit-il, "si beau et si nouveau pour moi." L'assaut

des places, la curée acharnée ne commencèrent que quelques jours plus tard; et ce fut alors que Barbier, en exprimant son indignation, put se rappeler cette vue de Paris sous les barricades et la décrire dans des termes si énergiques:

Quand l'assaut scandaleux des places m'inspira...La Curée, toutes ces images guerrières étaient dans ma tête comme si j'avais assisté à la bataille....(1.)

La première rédaction de La Curée diffère sensiblement de celle qu'on connaît aujourd'hui---- ou qu'on connaissait-----car il est vrai qu'on commence à l'oublier. C'est Jules Travers qui a révélé l'existence de cette première esquisse;(2;) Il paraît qu'un jeune homme nommé Daguiet qui avait étudié sous Travers au collège de Caën, se rendit un jour à Paris, où il fut adopté par son oncle, M. Houël; celui-ci lui donna son nom et sa fortune, et l'envoya en Italie. Il y fit la connaissance de Barbier, qui était là en ce moment avec Brizeux. Les deux jeunes gens se lièrent assez intimement pour que Barbier pût emprunter de l'argent à Houël afin de se rendre à Milan. La liaison continua assez longtemps, et Houël rendit souvent visite à Barbier dans son cabinet de travail à Paris:

...où sa bibliothèque tenait sur un seul rayon, qui ne contenait guère que des auteurs satiriques.(3.)

On parlait un jour de La Curée et Barbier avoua qu'il avait fait un premier essai dont il n'était pas du tout content. Après avoir lu l'article de Saint-Marc-Girardin dans le Journal des Débats, du 16 août, 1830, il l'avait entièrement condamné; heureusement il l'avait gardé, et en fit don maintenant au jeune Houël. Celui-ci le confia plus tard, à un cousin, Ephrem Houël, qui aussi avait étudié sous Travers, et qui prêta à celui-ci le manuscrit pour le copier.

1. Souvenirs, Page 3.

2. Mémemoranda de l'Académie de Caen, 1882. Une révélation littéraire

3. Idem.

..et c'est cette copie, soigneusement conservée depuis plus de quarante ans, que je me promettais de faire connaître un jour, si je survivais à Barbier, dit Travers. }

Voici le poème, tel qu'il était en manuscrit:

Le Lendemain: Diatribe.

La Curée.

Ainsi la jeune France, aux eunuques livrée,
Pour ses tyrans tout neufs retourne sa livrée!
On refait notre joug et l'on défait nos droits;
D'égoïsme infectés, nos pillards faméliques
Dans ces charniers pompeux, nommés charges publiques,
Pendent le peuple aux crocs des rois.

O Darcole, à quoi sert qu'un grand peuple se lève?
Son joug est de la boue et sa justice.....un rêve?
Regardez! à couvert sous le royal manteau,
Ces charlatans, tarés par toute tyrannie,
Sortent leurs haillons d'or, traînés aux gémonies,
Et donnent à Juillet pour autel....un tréteau.
Laissez!.....Par peur d'abord masqués d'un faux sourire,
Ils vont bientôt par haine affamés de proscrire
Clouer, pour plaire aux rois, l'homme libre au poteau.

Pourtant, Juillet, du haut de ta brillante zone,
(Quand la Plèbe insurgée, héroïque Amazone,
Ouvrait sa marche au genre humain)
Vis-tu ces grands si fiers, le coeur mort, les traits hâves,
Montrant leur peur de femme aux soupiraux des caves,
Matamores du lendemain.

Non, l'audace manquait à ces martyrs posthumes,
Entrepreneurs de rois et sauveurs patentés
Qui pour eux dans le sang ramassaient les costumes
De trois défunctes royautés.

Et ces vainqueurs du jour, amnistiant la veille,
Osent du grand triomphe engloutir la merveille!
Toisent à reculons l'élan du peuple au leur,
Ils ont fait avorter l'espoir des jeunes races;
Tous nous lauriers tondus par ces larves voraces
De l'avenir en germe ont vu ronger la fleur.

O jeune homme! on nous trompe: où sont tes nobles rêves?
On recoud du passé les sanglants oripeaux:
Toi qui de nos égouts à pleins pieds te soulèves,
Oses-tu salir nos drapeaux,
Fange de la victoire, égoïsme des âmes!
Tu viens, éclaboussant la palme des vainqueurs
Etouffer les sublimes flammes
De ce trépied civique où s'embrasent nos coeurs!
Secouons-la pour qu'elle tombe!

Notre populaire hécatombe
 Serait-elle une orgie et verrions-nous sortir
 Du cadavre sanglant d'un grand peuple martyr
 Cette vermine de la tombe?

S'inspirant ensuite de l'article de Saint-Marc-Girardin sur la curée des places, Barbier composa l'iambe que nous connaissons. L'ayant écrit il le montra à Louis Veuillot qui lui conseilla de l'apporter chez Véron, directeur de la Revue de Paris. Muni d'une lettre de son ami et collaborateur, Alphonse Royer, Barbier se rendit donc chez Véron à son domicile rue Godot-de-Mauroy. Il nous fait lui-même le récit de cette visite:

Il me reçut très gracieusement et prit ma pièce, disant qu'il m'en ferait bientôt connaître la destinée. J'attendis quelques jours sans entendre parler de rien. Je croyais que la pièce avait été mise au rebut et m'apprêtais à quitter Paris, lorsqu'un matin je le vis entrer chez moi et, m'ouvrant les bras, m'appeler grand homme.

Fort étourdi de l'apostrophe, je lui en demandai la signification et alors il me dit: Votre pièce a le plus grand succès. --Tenez, voilà ce que m'écrit M. Saint-Marc-Girardin: Mon cher, je vous félicite, vous avez trouvé un poète. (1.)

Il paraît que ce n'est pas à Véron que Barbier doit d'être devenu célèbre, mais à Henri de Latouche, à qui Véron avait demandé son opinion sur ce poème que lui-même n'avait pas compris. (Le mot est de Barbier!) Latouche en avait été vivement frappé, et avait dit qu'il fallait faire imprimer tout de suite cette pièce; et elle a paru dans la Revue de Paris, (2;) non sans cette réserve de la part de l'éditeur:

Parmi les nombreuses pièces de vers qui nous sont adressées depuis un mois sur les événements de notre grande révolution, celle que nous publions aujourd'hui, écrite sous l'inspiration du moment, nous a paru si remarquable que nous n'avons pas craint de l'offrir à la curiosité de nos lecteurs. C'est une boutade énergique et brutale, échappée sans doute dans un quart d'heure de colère, contre les gens du lendemain. Cependant nous sommes loin d'approuver le poète dans la forme et le fonds de ses idées. Nous pensons

1. Silhouettes contemporaines, étude sur Véron, Pages 349-50
 2. 1830, XVIII^e. Page 138.

d'abord que, dans leurs positions diverses, toutes les classes de la société ont également bien mérité de la patrie aux jours de la grande semaine. Nous croyons ensuite que, même dans le but véritable de l'art, la satire et l'indignation ne suffisent pas pour légitimer un choix d'images et une crudité d'expression qui tournent quelquefois au cynisme. En publiant ce morceau nous avons voulu surtout engager l'auteur, homme de talent, à ne pas vouer tant de verve à la peinture d'une liberté hideuse, celle de '93, et, qui, heureusement, n'est pas celle de 1830.

~~Néanmoins~~,

Véron réclama tout de suite une seconde pièce et Barbier, n'ayant rien à lui offrir dans le genre de La Curée, lui donna Nisa, cette idylle de baigneuse qu'il publia plus tard dans son volume de Silves, et qui, suivant la Curée, "a complètement dérouté le lecteur." (1.) Nous en citons ici les trois premières strophes pour servir de contraste à l'indignation vigoureuse de La Curée:

Sous l'ombrage d'un pin à la tige hautaine,
Où le tiède courant d'une pure fontaine
Vient creuser un bassin,
Une enfant d'Agrigente a jeté dès l'aurore
Sa tunique aux rameaux, et la vierge est encore
Là depuis le matin.

Elle est là, comme au monde elle s'en est venue,
N'ayant pour vêtement, sous l'onde, toute nue,
Que le voile des eaux;
Elle est là sur le sable et sur la fine mousse,
Comme à l'abri du ciel une naïade douce
Au creux de ses roseaux.

Et pourquoi s'en aller? Pour Nisa l'enfantine,
Pour Nisa les yeux bleus, à la bouche argentine,
Aux quatorze printemps,
Après, les belles fleurs, les baisers de sa mère,
Sous un arbre embaumé se baigner en l'eau claire
Est tout son passe-temps....

et ainsi de suite! Néanmoins, en attendant mieux, Véron publia Nisa, en septembre, 1830, la faisant suivre, en février 1831, par l'iambe de La Popularité. Et voilà, dit Barbier:

...comment je suis né à la célébrité. Il s'en est fallu de peu que, croyant à un coup d'épée dans l'eau, je ne gardasse tout à fait le silence. Je serai donc toujours reconnaissant à la mémoire de M. de

Latouche du service qu'il m'a rendu sans me connaître. (1.)

Les autres Iambes suivirent bientôt; Quatre-Vingt-Treize est de janvier, 1831; La Popularité et L'Emeute de février; la Revue des Deux Mondes publia l'Idole en mai; et en 1832 parut chez Urbain Canel et Adolphe Guyot la première édition des Iambes réunis. A ceux dont nous avons déjà fait mention, s'ajoutent dans le recueil un poème, La Tentation, qui n'a pas été réimprimé avec les Iambes, mais qui reparait dans les Silves en 1864; et d'autres Iambes, comprenant le prologue, comme il est nommé plus tard, (dans cette édition il est simplement numéroté Iambe I;) Varsovie, (ici Iambe VIII;) un Iambe, (no. IX) qui ne reparait pas dans les autres éditions, mais qui est réimprimé par les exécuteurs testamentaires de Barbier dans les Poésies posthumes sous le titre de Morosités; La Cuve, (Iambe X,) Le Rire, (Iambe XI;) Melpomène, (Iambe XII;) Dante, (Iambe XIII) et Desperatio, (seule avec La Tentation à avoir un titre dans ce recueil, au lieu d'un numéro,) qui sert d'épilogue au recueil.

D'autres Iambes, qui paraîtront dans des éditions postérieures furent écrits après 1832. Les Victimes parurent en décembre 1832 dans la Revue de Rouen; (2.) Terpsichore en février, 1834, dans la Revue des Deux Mondes; (3.) L'Amour de la Mort y parut en 1836; (4.) sous le titre de Mortis Amor; et La Reine du Monde dans la Revue de Paris en 1837; (5.) Les éditions des Iambes postérieures à 1844 comprenaient Les Homicides qui furent de 1844, et Le Progrès, dernier Iambe de l'édition définitive

1. Loc. cit. Page 351.
2. Tome I. Pages 71-73.
3. Tome I. Pages 461-465.
4. Tome VII. Pages 352-356.
5. Tome XL. Pages 122-125.

Analyse des Iambes.

Le poète s'imaginait qu'il est enlevé de la terre par un Esprit mystérieux qui le transporte sur la montagne Arar. Là, l'esprit

.....jeune homme blanc et beau,
Appuyé sur le bout de deux ailes pendantes,
se met en face de lui, et lui désignant le monde en bas,

Toute la fourmilière où s'agitent les hommes,...
promet de lui apprendre toutes choses, tous les secrets de la terre, si
le poète veut être à lui. "Tu seras mon prophète," dit-il,

Je te ferai plus haut que le trône des rois,...
Hésitant, un peu craintif, le poète ne répond pas tout de suite; il
prie l'Esprit de ne pas le tenter. Sans lui répondre, l'Esprit l'emporte
jusqu'au dessus d'un volcan, abîme tout noir, où le poète ne voit rien,
n'entend rien que la voix de l'Esprit qui ne cesse de crier: "Sois à
moi! sois à moi!" lui promettant cette fois une compréhension des
secrets de l'enfer, de ce qu'il faut de péchés afin d'y être condamné,
de la nature des tristes douleurs du "ténébreux archange." Seul entre
les vivants le poète saura ce que c'est "que souffrir en damné."

Mais le poète ne répond toujours rien; et cette fois l'Esprit
l'emporte loin, bien loin de la terre, là où il n'y a que

Du ciel, toujours du ciel, pour contour et pour cime...
Ce sont maintenant les plaisirs de l'Eden qu'il décrit au poète, le
bonheur des anges, les délices du Paradis; il prononce le nom de Marie
et tout de suite le poète croit voir ouvrir à ses yeux "le céleste
jardin" et

Marie au pied du Christ dans sa pose modeste,
Relevant vers le ciel sa paupière céleste.

Plus l'Esprit parle, plus son visage s'allume; on dirait un exilé qui veut rentrer dans son pays natal; et le poète, qui croit entendre toujours les chœurs des anges, implore l'Esprit de ne pas rentrer en Paradis sans lui.

Mais un changement soudain se produit. L'Esprit perd ses ailes blanches, son aspect d'ange, et se révèle dans sa propre personne. Reconnaisant Satan, le poète bénit Dieu de l'avoir ainsi sauvé. Satan ne l'aura jamais, ses tentations ne réussiront pas. Et voilà que tout de suite il se retrouve sur la terre, errant comme auparavant à la campagne, joyeux de sa délivrance, et se disant combien sont heureux les pauvres d'esprit, qui vivent toujours en paix et en joie, sans pensée amère; bienheureux ceux-là

Car toujours la pensée est l'enfer ou la mort.

Pour La Tentation, qui n'est pas strictement un iambique, on reconnaît une multitude de sources sans pouvoir signaler définitivement un vers ou un passage directement emprunté. C'est bien l'œuvre d'un jeune homme, dont l'esprit est rempli de ses lectures récentes. Voici presque un inventaire ~~explet~~ complet de sa bibliothèque de jeune romantique: on retrouve des traces du Faust de Goethe dans les promesses faites par l'Esprit au poète; dans le passage sur l'enfer il est évident que Barbier pense à Dante:

Alors, alors, poète à la bouche de fer,
 Tu pourras bégayer quelques mots de l'enfer,
 Tu pourras, au retour de ton voyage étrange,
 Redire les douleurs du ténébreux archange,
 Devant la tourbe humaine entre-bailler le lieu
 Qui l'attend au sortir de la face de Dieu.
 Car parmi les vivans, toi seul, poète austère,
 Tu sauras ce que c'est, comme on dit sur la terre,
 A l'aspect d'un lépreux sur sa couche enchaîné,
 Tu sauras ce que c'est que souffrir en damné...

Cette préoccupation de la personne de Satan témoigne d'une égale préoccupation des poèmes de Milton, et, sans aucun doute, d'une connaissance de l'Eloa de Vigny; et l'atmosphère de sombre fatalité qui entoure le poème est celle du Manfred ou du Caïn de Byron. Barbier ne sait pas encore assimiler ses lectures. Sa pensée devient plus originale après la Révolution de Juillet, et l'on comprend qu'il n'a plus voulu réimprimer La Tentation avec la seconde édition des Iambes.

Le Prologue.

Le Prologue sert d'apologie au jeune poète qui croit, non sans raison, avoir beaucoup osé en fait de langage et d'expressions. On dira, croit-il, puisqu'il choisit la langue des halles:

Que mon vers aime à vivre et ramper dans la boue.

Mais il s'en soucie peu:

Que me font, après tout, les vulgaires abois
De tous les charlatans qui donnent de la voix,
Les marchands de pathos et les faiseurs d'emphase,
Et tous les baladins qui dansent sur la phrase?

Son langage est digne du siècle, qui ne mérite rien de meilleur; la hauteur des buts du poète peut tout excuser:

Mon vers rude et grossier est honnête homme au fond.

Avec le Prologue surgit tout de suite la question de l'influence de Chénier. Nous savons que c'est d'après Chénier(1.) que Barbier a adopté la forme de l'iambe ~~que~~/Barbier/ comme moyen d'expression satirique, bien plutôt qu'à l'imitation des auteurs d'iambes de l'antiquité. Le Prologue de Barbier n'est pas écrit en iambes, mais il ne manque pas pour cela de rappeler tout de suite le deuxième iambe de Chénier. Tous deux croient devoir trouver des excuses pour l'amertume et la violence de leurs vers. Ainsi Chénier s'écrit à ceux qui vont dire que

1. Chénier a dû être pour quelque chose dans Nisa, - (idylle antique.)

Sa langue est un fer chaud; dans ses veines brûlés
Serpentent des fleuves de fiel...:

que c'est la patrie et ses maux qui inspirent ses vers foudroyants.

Barbier, de même, s'imagine ce que diront ses lecteurs:

On dira qu'à plaisir je m'allume la joue,
Que mon vers aime à vivre et ramper dans la boue...

et déclare:

Si mon vers est trop cru, si sa bouche est sans frein,
C'est qu'il sonne aujourd'hui dans un siècle d'airain..

Les excuses des deux poètes sont différentes, mais tous deux sentent le besoin de s'excuser, et présentent leurs apologies sous des formes pareilles.

Barbier a emprunté ailleurs à Chénier quelques traits de style, les modifiant parfois, ou les amplifiant. Tous deux se servent de l'invocation, que ce soit d'une personne ou d'une qualité; mais l'invocation de Chénier est plus purement celle de la poésie de l'antiquité. Le vocabulaire de Chénier aussi est plus classique; et cependant nous trouvons parfois chez lui des passages tels que Barbier nous en donnera; nous en verrons des exemples dans d'autres Iambes.

La Curée.

Dès le commencement du poème nous sommes en pleine révolution. Sous le lourd soleil de juillet le peuple de Paris gronde comme une mer montante. C'est le peuple partout, le peuple qui fait tout le combat, qui conduit Paris à la gloire ou à la mort. Que faisait alors l'aristocratie du "boulevard de Gand" pendant que

La grande populace et la sainte canaille
Se ruaient à l'immortalité...?

Tremblant de peur, ces jeunes élégants se cachaient derrière un rideau.

Suit la fameuse personification de la Liberté, forte femme du

peuple qui n'est pas

.....une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,

mais une amazone qui a

Du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
qui aime le peuple et les révolutions avec leur bruit de tambours, leur
hurlement de cloches, leur tonnerre de canons. C'est elle qui avait
conduit le peuple pendant la première révolution; la même qui,
favorisant Napoléon:

.....devint vivandière
D'un capitaine de vingt ans...

et qui maintenant, revenue "toujours belle et nue," a fait la Révolution
des Trois Glorieuses.

Mais ici le poète s'écrie contre Paris, Paris qui avait été si
magnifique, qui avait si courageusement combattu, jusqu'à mériter la
jalousie du monde entier:

Paris n'est maintenant qu'une sentine impure
Un égout sordide et boueux,
Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux....

On n'y voit plus que des "coureurs de salons," qui dans cette "halle
cynique" cherchent pour eux-mêmes

Un misérable coin de guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer...

Le poème se termine par la puissante métaphore d'où dérive son
titre: l'image de la curée. Le pouvoir royal qui vient d'expirer devient
le ~~sanglier~~, sanglier, retiré à demi-mort au fond de sa bauge, et entouré
entouré d'une meute de chiens affamés, dont chacun cherche sa part du
festin. Le tableau est émouvant, quand nous voyons que chaque bête

Chiens courants et limiers, et dogues et molosses,
Tout se lance et tout crie: "Allons!"

Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
Allons, allons, les chiens sont rois---
Le cadavre est à nous, payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois...

car il faut que chacun revienne au chenil y porter "sa part de royauté."

Nous savons que pour écrire La Curée dans sa forme définitive Barbier s'est inspiré d'un article de Saint-Marc-Girardin, paru dans le Journal des Débats du 16 août 1830. Voyons jusqu'à quel point cet article a pu lui servir d'inspiration.

Tous deux débutent par une comparaison entre les Trois Journées Glorieuses et les jours qui suivent, où l'on ne pense qu'à solliciter une place quelconque. Mais la description de la révolution se fait, dans l'article, dans un demi-à-peu paragraphe:

Il y a quinze jours c'étaient les heures de l'insurrection populaire, heures de courage et d'enthousiasme, heures de vertu et de dévouement, Aujourd'hui, c'est une toute autre insurrection; c'est l'insurrection des solliciteurs; c'est la levée en masse de tous les chercheurs de place. Ils courent aux antichambres avec la même ardeur que le peuple courait au feu....

Chez Barbier la description de la Révolution se fait dans cinq pages; (1. la description des coupeurs, par contre, est bien moins longue que celle de Saint-Marc-Girardin, qui nous en fait un récit coloré et détaillé:

...Dès sept heures du matin, des bataillons d'habits noirs s'élancent de tous les quartiers de la capitale; le rassemblement grossit de rues en rues, à pied, en fiacre, en cabriolet, suant, haletant, la cocarde en chapeau et le ruban tricolore à la boutonnière, vous voyez toute cette foule se pousser vers les ~~Nous~~ hôtels des ministres....

Une fois arrivés, ils restent dans la ferme volonté d'avoir leur part de royauté, malgré tous les efforts ministériels pour les chasser. C'est une foule qui grossit tous les jours:

...il en vient de tous les régimes, depuis celui de '89 jusqu'à celui de 1830; de toutes les générations, de toutes les provinces, tout se remue, s'ébranle, se hâte, le nord, l'orient, l'occident,

et, pour comble de maux, la Gascogne, dit-on, n'a pas encore donné... Cette chasse au pouvoir, Barbier l'a transformée dans sa magnifique image de la chasse au sanglier, image qui ne doit rien à Saint-Marc-Girardin.

Comme Barbier, celui-ci avait loué le dévouement désintéressé du peuple de Paris:

....J'aime ce peuple qui a montré que son éducation était faite, qu'elle avait appris à l'école de la liberté le désintéressement, l'abstinence, l'humanité, et surtout l'intelligence, si difficile, des conditions auxquelles la société se maintient, c'est-à-dire, l'ordre et le respect de la propriété; ce peuple dont il faudrait baiser les haillons, puisqu'il les a gardés au milieu de toutes les tentations de la révolte et de la guerre...

On peut constater que Barbier n'a certainement emprunté ni expressions ni images à Saint-Marc-Girardin. Ce qui a pu l'inspirer, ce sont tout au plus les idées exprimées dans l'article, le dégoût, la déception, l'admiration du peuple, l'indignation de quelqu'un qui espérait mieux de la Révolution de Juillet.

Nous trouvons chez Chénier une suggestion, presque insignifiante, de la métaphore de la curée:

Que la tombe sur vous, sur vos reliques chères,
Soit légère, ô mortels sacrés;
Pour qu'avec moins d'efforts, par les dogues vos frères
Vos cadavres soient déchirés....(1.)

Voici, pour le fameux passage:

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse.....
une source possible dans le Purgatoire de Dante, qui y dit, de l'Italie:

Non donna di province, ma bordello.... (2.)
avec la même force de contraste que chez Barbier.

Le Lion.

Ici le peuple devient le 'lion populaire,' muselé par le nouveau

1. Iambe III.

2. Purgatorio.Canto VI.

gouvernement après avoir fait la Révolution de Juillet, Le poète le décrit
 décrit comme il avait été pendant les Trois Journées, rugissant, terrible,
 terrible, magnifique, puis tombant, de guerre lasse, sur les marches du
 Louvre, pour se reposer en triomphe. Et l'on s'est mis à le flatter, à
 le caresser, à le nommer

....son lion, son sauveur et son roi...

Mais il n'a été qu'un roi en apparence, et quand il a voulu

Rugir en souverain....il était muselé.

Quatre-Vingt-Treize.

Le poète évoque des souvenirs de cette année, ses triomphes et ses
 craintes, craintes, la peur des rois, leur joie quand il semblait que la Révolu-
 tion allait échouer. Mais la France s'est redressée pendant cette année
 sombre, elle a pu vaincre ses ennemis, et restaurer la paix en Europe.
 Qu'elle ne se relève pas du fond des temps passés, s'écrie le poète.
 Elle aurait honte de voir cette nouvelle génération française, qui n'a
 plus ni force ni courage:

Nous devenons poussifs, et nous n'avons d'haleine
 Que pour trois jours au plus.

La Popularité.

Tout le monde est ambitieux aujourd'hui, dit le poète, personne ne
 peut se contenter de rester chez soi en paix; chacun veut se mêler aux
 affaires du gouvernement. Il faut surtout plaire au peuple:

Tout sur le noir pavé se précipite en masse
 Et vers le peuple tend ses bras..

Certes, avoue le poète, le peuple est grand; il est digne d'admiration:

Ce maçon qui d'un coup vous démolit les trônes,
 Et qui, par un ciel étouffant,
 Sur les larges pavés fait bondir les couronnes...

Mais que c'est pitié de voir cette flatterie servile et fausse de la part de ceux qui cherchent à en tirer l'amour du peuple et la popularité. Est-ce un besoin de la nature humaine que de flatter, "de toujours courber le dos," devant le peuple, oubliant qu'on devrait adorer la seule Liberté?

Hélas! nous vivons dans un temps de misère,
Un temps à nul autre pareil,
Où la corruption, mange et ronge sur terre
Tout ce qu'en tire le soleil;
Où dans le coeur humain l'égoïsme/à déborde,
Où rien de bon n'y fait séjour;
Où partout/ la vertu montre bientôt la corde,
Où le héros ne l'est qu'un jour....

Si, de cet abîme où est tombé l'humanité il pourrait sortir un jour/ un homme fort, pour gouverner le pays, le poète l'acclamerait, le priant toujours d'aller son chemin sans chercher à flatter, redoutant l'amour du peuple et n'en désirant que l'estime! La popularité ne vaut rien/ c'est une mer changeante, d'abord souriante, ensuite furieuse et démontée:

Bondissant, mugissant dans sa plaine salée
Comme un combat de cent taureaux....

toujours elle change, jamais on ne peut se fier à elle, De même il ne faut pas se fier à l'amour du peuple.

L'Emeute.

Les émeutes de février/ 1831 à Paris et en province ont profondément frappé le poète. Leur bruit a roulé de faubourg en faubourg, comme le grondement d'un orage, apportant partout la peur et la consternation. C'est l'Emeute

....aux mille fronts, aux cris tumultueux...
qui hurle en battant les murs comme une femme soûle...

Elle n'attaque pas le Sénat et le gouvernement aujourd'hui:

La haine du pontife aujourd'hui la travaille...

et ce sont les églises et le palais de l'Archevêque qu'elle cherche à ébranler. En sera-t-il toujours ainsi?

Toujours verra-t-on dans la ville craintive
Les pâles citoyens désertir leurs foyers.
Toujours les verra-t-on, implacables guerriers,
Se livrer dans la paix des guerres intestines?

Qu'ils cessent de lutter entre eux, qu'ils se souviennent qu'ils sont tous fils de la même patrie.

L'Idole.

Nous assistons d'abord à la fonte de la statue de Napoléon qu'on va mettre sur la colonne de la place Vendôme. Qu'on y mette tout ce qu'on a comme métal, qu'on fasse flamber le feu! Voici que tout est prêt, qu'il sorte donc, l'empereur hautain:

Dans ton moule d'acier, bronze, descends esclave,
Tu vas remonter empereur!

C'est toujours et partout Napoléon! Quel jour honteux pour la France que celui où l'ennemi, entré à Paris, a fait tomber la statue de l'Empereur:

Au front de tout Français, c'est la tache éternelle,
Qu'il ne s'en va qu'avec la mort....

Barbier se rappelle l'invasion. (Il avait dix ans en 1815.)

J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair;
Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
S'en venir respirer notre air...

Il a vu les femmes françaises accueillir les cosaques ennemis, et pendant ces jours de honte et de douleur, dit-il:

Je n'ai jamais maudit qu'un être de ma haine;
Sois maudit, ô Napoléon!

Le "Corse aux cheveux plats" est responsable de tout. Avant son arrivée la France était "indomptable et rebelle," une cavale que nul n'avait outragée. Elle ne craignait personne, elle effrayait le monde. Napoléon

est monté botté sur son dos, et pendant quinze ans lui a fait faire la guerre, sans plus lui donner de repos. Elle a demandé grâce à la fin:

Mais, bourreau, tu n'écoutes pas!

.....

Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents;
Elle se releva; mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins...

Et maintenant, il renaît, l'empereur; on a oublié tous ses crimes:

Grâce aux flatteurs mélodieux,
Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges...

c'est un Dieu que tout le monde adore.

Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole
Autour du grand Napoléon....

A quoi bon être un roi démocratique, éviter toute tyrannie? De tels monarques seront tout de suite oubliés: le peuple n'aime que celui qui fait la guerre, qui lui fait bâtir des pyramides: c'est comme une femme qui n'a d'amour

Que pour l'homme hardi qui la bat et la fouaille
Depuis le soir jusqu'au matin...

(1.)
On a signalé dans l'image de la cavale un emprunt évident à Dante, qui, au sujet de la domination d'Albert d'Allemagne en Italie, avait dit:

Che val perchè ti racconciasse 'l freno
Giustiniano, se la sella è vota?
Sanz' esso fora la vergogna meno...
Ahi gente che dovresti esser divota,
E lasciar seder Cesare ~~in~~ in la sella,
Si bene intende ciò che Dio ti noté:
Guarda com' esta fiera è fatta fella
Per non esser corretta dagli sproni,
Poi che ponesti mano alla predella...
O Alberto Tedesco, ch'abbandoni
Costei ch'è fatta indomita e selvaggia,
E dovresti inforcar li suoi arcioni,
Giusto giudicio dalle stelle caggia
Sovra 'l tuo sangue, e sia nuovo ed aperto...(2.)

1. Albert Counson, Dante en France. Pages 146-147.
2. Purgatorio. VI. Vers 88-102.

Antoni Deschamps, en 1835, ~~se~~ va évoquer de nouveau cette image, sous la double inspiration de Dante, dont il a traduit une partie de la Divine Comédie, et peut-être de Barbier, dont il était l'ami et l'admirateur. C'est dans la quatrième satire de ses Dernières Paroles qu'il se sert de cette image; et nous remarquons que le poème en question est daté d'avril, 1835, tandis que L'Idole a été publiée en mai de cette année. Il est plus que probable que c'est Antoni Deschamps qui a ~~signalé~~ signalé à Barbier cette image dans l'original italien. Peut-être ont-ils tous les deux écrit leur poème ~~dans~~ sous l'inspiration d'une conversation ou d'une discussion sur Dante, sans s'imiter consciemment l'un l'autre. Les trois poètes se servent de l'image de façon différente: ce n'est qu'une comparaison entre le peuple et une cavale, un despote et un cavalier brutal, qu'ils ont en commun. Voici une partie de la satire de Deschamps:

Napoléon, despote, à la France sut plaire;
Ce mitrailleur du peuple est toujours populaire:
C'est que le peuple admire et craint les hommes forts,
Et ne bronche jamais tant qu'il sent bien le mors;
C'est un cheval rétif au cavalier timide,
Et docile à la main qui lui tient haut la bride...(1.)

Ce qui est vraiment remarquable, c'est que cette image de Napoléon cavalier se trouve aussi dans le Mémorial de l'Empereur lui-même. (2.) Barbier l'aurait-il lu et imité? Ce serait vraiment de l'ironie malicieuse. Victor Hugo trouvera la même image pour décrire Napoléon, dans le vers (antérieur à L'Idole):

1. Dernières Paroles. 1835. Satire IV. Page 167.
2. Tome II. Page 468. M. Souriau (Histoire du Romantisme, II. Pages 31-32,) a remarqué cette ressemblance; mais il ne fait pas mention de la source dantésque, qui nous paraît la plus probable des deux.

Le talon qui, douze ans, éperonna le monde...(1.)

Une réminiscence de l'Hugo des Orientales:

Toujours Lui! Lui partout! Ou brûlant ou glacée
Son image sans cesse ébranle ma pensée,
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre;
Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
Sur le seuil du siècle est debout...(2.)

reparaît dans le vers de Barbier:

Encor Napoléon! encor sa grande image...

et celui-ci s'est sans doute rappelé dans ce poème, pour le passage descriptif des femmes françaises qui accueillent les troupes cosaques en 1815, ces vers de Chénier:

Car ce sexe ébloui de tout semblant de gloire,
Né l'héritage du plus fort,
Quel que soit le vainqueur, suit toujours la victoire;
D'une lèvre arbitre de mort
Etale le baiser, le brigue avec audace....(3.)

Varsovie.

Barbier exprime dans cet iambe la douleur qui s'est répandue dans tout Paris à la nouvelle du triomphe des Russes en Pologne. Il en fait un trio entre la Guerre, le Choléra-Morbus et la Mort. D'abord c'est la Guerre qui a fait tout ce qu'elle pouvait pour détruire Varsovie:

Hourra! hourra! j'ai courbé la rebelle,
J'ai largement lavé mon vieil affront,
J'ai vu des morts à hauteur de ma selle;
Hourra! j'ai mis les deux pieds sur son front...

Elle ne peut plus rien faire; elle n'a plus rien à faucher."

Le Choléra-Morbus également y a apporté toutes les horreurs dont elle était capable;

Mieux que la balle et les larges mitrailles,
Mieux que la flamme et l'implacable faim,
J'ai déchiré les mortelles entrailles,
J'ai souillé l'air et corrompu le pain...
Partout les vers ont des corps à manger,

1. Chants du Crépuscule: Ode à la Colonne, (9 octobre, 1830.)
2. Orientales: Lui. 3. Iambe VII.

Pas un vivant, et partout un squelette,
O mort! Ô mort! je n'ai rien à ronger...

Que veulent-elles, répond la Mort; il faut, tôt ou tard, qu'il vienne un moment qu'elle n'ait rien d'autre à leur offrir. Qu'elles reposent en paix, c'est elle qui va veiller:

Et quand, de loin, comme un vol de corneille,
S'élèveront des cris de liberté,
Quand j'entendrai de pâles multitudes,
Des peuples, des milliers de proscrits,
Jeter à bas leurs vieilles servitudes...

Je ne manquerai pas d'être là, dit-elle, car je ne dors jamais, et j'aime avant tout à prendre des victimes humaines.

Dante.

Le poète regarde le masque de mort de Dante; il est frappé par les marques de douleur apparente qui y sont imprimées. Est-ce l'âge ou les veilles qui ont ridé ce front? Ce sourire, est-ce un "ris de pitié"? Le mépris lui va bien, car le poète est né dans une "ville ardente," où éclataient des guerres civiles, des flots de crimes; oui, on comprend le dégoût du poète de l'Inferno pour les choses du monde:

O Dante Alighieri, poète de Florence,
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance...

on comprend pourquoi

...les petits enfants, qui, le jour, dans Ravenne,
Te voyaient traverser quelque place lointaine,
Disaient en contemplant ton front livide et vert:
Voilà, voilà celui qui revient de l'enfer!

L'iambe de Dante fait penser aux passages de Byron sur le maître florentin.(1.) On ne peut y relever aucune ressemblance exacte, mais l'idée générale qui frappe d'abord les deux poètes est la même; tous deux sont préoccupés par la pensée de l'exil de Dante, et des injustices qu'il a souffertes aux mains des Florentins.

1. Childe Harold. IV. LVII.

2. La Prophétie de Dante.

Melpomène. (Dédié à Alfred de Vigny.)

Barbier flagelle ici le théâtre contemporain. Où est la beauté pristine de la muse dramatique? Elle a échangé ses chastes habits blancs contre des haillons sales, ses accents n'ont plus "l'idiome de miel" des anciens jours. L'immoralité règne au théâtre; on n'y apprend que le vice; et le poète décrit un auditoire typique, et la pièce typique qu'elle regarde:

Tout un peuple accroupi sur de noires banquettes,
Écoutant à plaisir la langue des bourreaux:...

Dans ces temps maudits, il n'y a pas que les ouvriers en révolte qu'il faudrait blâmer. Ceux-ci n'attaquent que la matière; mais les vrais coupables, ce sont les auteurs qui cherchent à tirer profit des instincts les plus bas de l'âme humaine; qui fouillent l'histoire à la recherche de crimes dont ils pourront faire des sujets de drame, basant quelquefois leurs ouvrages sur la vie de personnages à peine morts. Ne savent-ils pas quelle influence leurs écrits peuvent exercer sur les mœurs du pays? N'ont-ils aucun sentiment de honte? Ils ne pensent qu'au gain, qu'à

L'argent, l'argent fatal, dernier dieu des humains,
C'est pour cela qu'ils font un monstre de cet art qui fut

...créé pour enseigner la parole des Dieux.

Le Rire.

Les Français n'ont plus le gros rire gai et franc de leurs aïeux. Il est triste maintenant, ce rire, "il chante à demi-voix," Tout est cynisme et effronterie:

Et puis la lâcheté, l'insulte à la misère,
Et des coups aux vaincus, des coups à l'homme à terre...

Quels jours de malheur ce rire a-t-il dû voir, pour être si changé;

quels jours de régicide et de révolution, où il a présidé, ce rire de destruction,

....adieu qu'en délaissant la terre
De son lit de douleur laissa tomber Voltaire...

On se moque ces jours-ci de la poésie, comme on se moque de tout. Ce
rire cynique la frappera dans son vol vers les cieux, et la muse

....s'en ira bien loin, vers quelque coin obscur,
Gémissante, traînant l'aile et perdant sa plume,
Mourir avant le temps, le coeur gros d'amertume.

La Cuve.

Cette cuve c'est le Paris de 1831, un volcan fumeux, un précipice

Où la fange descend de toute nation....

Là, il y a peu de soleil et trop de bruit. Personne ne dort, on ne se
plaît qu'à la débauche, on ne croit plus à rien:

Là, tant d'autels debout ont roulé de leurs bases,
Tant d'astres ont pâli sans achever leurs phases,
Tant de cultes naissants sont tombés sans mûrir...

et l'homme, ne sachant plus ce qu'il faut aimer, s'attache au seul
amour de l'or. Après mille ans de changements et de crimes, il reste
encore une ville aussi méchante que la Rome antique. On y trouve le même
délire, les mêmes ambitions et intrigues, les mêmes vices et immoralités.

Moins l'air de l'Italie et la beauté des formes...

Les Parisiens ne sont pas beaux comme les Romains:

La race de Paris, c'est le pâle voyou,
Au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou...

qui n'a aucun respect, aucune foi, qui est libertin et vicieux, mais
brave cependant, jusqu'à s'immoler pour la liberté. Il est toujours
prêt à faire l'émeute, à nier Dieu, "à mouvoir du feu ou du pavé."

C'est une race unique:

Race qui joue avec le mal et le trépas,
Le monde entier t'admire et ne te comprend pas...

On pense, en lisant cet iambique, à l'élévation de Vigny intitulé Paris, écrite, comme le poème de Barbier, en 1831, et probablement antérieure à La Cuve, étant datée du 16 janvier, (1.) Les idées des deux poètes sont loin d'être identiques. Le poème de Vigny n'est pas une satire; celle de Barbier est toute satirique. Par tout le poème de Vigny on sent combien le poète est fier d'être Parisien; et cependant, il n'y a rien de très actuel, un Romain aurait pu l'écrire au sujet de Rome, un Athénien au sujet d'Athènes, exception faite des références à Lamennais, à Constant, etc. Chez Barbier aussi, il y a de l'affection pour sa ville natale; la force même de son indignation le prouve; mais il en voit un aspect tout différent.

On peut citer très peu de passages ou d'expressions dans les deux poèmes qui s'apparentent exactement. C'est plutôt l'impression d'ensemble que ces poèmes laissent dans la mémoire, ce coup d'oeil jeté sur la ville d'en haut, qui se ressemblent. Ce passage de Vigny cependant rappelle celui où Barbier s'écrit :

...les saints monuments ne restent dans ce lieu
Que pour dire: Autrefois il existait un Dieu...

Vigny dit:

...Tu vois? pas de statue
D'homme, de roi, de Dieu, qui ne soit abattue,
Mutée à la pierre et rayée au couteau,
Démembrée à la hache et broyée au marteau...

La métaphore même de la cuve a pu être empruntée à un iambique fragmentaire de Chénier, La Loire, le Rhône, la Charente, chez Chénier, sont:

.....des lacs de soufre et de poisons,
Ces océans bourbeux où fermentent les crimes...(2.)

1. L'iambique de Barbier n'est pas daté aussi précisément; l'année seule est donnée; mais puisqu'il est précédé d'autres poèmes de date postérieure à janvier 1831, (L'Idole est de mai,) on peut supposer que le poème de Vigny est antérieur à La Cuve.

Desperatio.

Le poète avait demandé au ciel de l'inspirer; mais le ciel est vide d'inspiration, desséché par le vent de la terre.

L'homme enfin ne peut plus parler avec les anges...

Le ciel n'est plus qu'un gouffre vide, qu'une nuit sans lumière. Sans le ciel, qu'est-ce qui va arriver à la terre? Elle ne sera qu'un "triste et mauvais lieu," sans foi, sans amour, sans liberté, sans Dieu, sauf le dieu de l'or.

Que le poète abandonne toute sainte pensée, qu'il rentre dans la foule; qu'il fasse son chemin dans le monde, seul, "le coeur vide," qu'il se souviene, en mourant, que le ciel aussi n'est qu'un vide, qu'il n'y a espoir nulle part.

Les Victimes.

Le poète a vu (en rêve) passer des victimes devant un autel ténébreux. Toutes avaient le front marqué de rouge, toutes s'étaient sacrifiées pour l'humanité et étaient condamnées sans justice; c'étaient de vieux sénateurs romains, des jeunes gens morts pour la Liberté, des martyrs d'arène, des sages, des orateurs, des poètes, même des amants et des mères avec leurs enfants. Tous

Demandaient vainement le prix du sacrifice
Au Dieu puissant de l'univers.

L'idée centrale du poème fait penser tout de suite à Virgile et à Dante. Barbier semble ajouter un cercle aux cercles dantesques de l'enfer. Il invente une catégorie nouvelle de victimes, celles qui sont mortes pour la Liberté; mais il en fait la description d'une manière toute dantesque, surtout en les comparant à un troupeau de moutons,

Toutes avaient au front une trace luisante;
Toutes, comme un maigre troupeau,

Dont le tondeur a pris la toison blanchissante,
Portaient du rouge sur la peau...

Terpsichore.

Le poète a condamné le théâtre dans Melpomène. il s'attaque maintenant à la danse. Puisqu'il n'y a plus de foi, et que le vice règne partout, qu'est-ce qu'on peut faire de la vie?

Alors, il faut la barbouiller de lie,
La couvrir de haillons, la charger d'oripeaux,...

Jusqu'à ce que la mort vienne la mousser dans le fossé commun. Vains sont les appels à la religion, les cloches, les autels, les prêtres. C'est l'ennui qui s'est accaparé de tous les coeurs, et pour y échapper on tente tous les moyens. Tous, même les hommes de la pensée, s'adonnent au carnaval, et apprennent à danser d'une façon éhontée.

La chair a tout vaincu, l'âme n'est plus maîtresse...
Où ont disparu la pudeur et la vertu? Qu'elles se couvrent le visage, et que le poète aussi rentre en lui-même, et réfléchisse sur le sort de l'humanité! Que les muses de la danse restent aux cieux, sans voir cette profanation de leur art!

L'Amour de la Mort.

Le poème débute par une description réaliste de la Mort;

.....ce laid produit de l'antique nature,
La Mort, le vaste effroi de toute créature...

La Mort a trouvé un amoureux sur terre; c'est la France, qu'elle préfère maintenant à tout autre pays. En France on encourage le suicide et le duel, on court voir les exécutions, on meurtrit en riant.

La vie n'est-elle pas déjà assez courte? N'y a-t-il pas assez de maladies pour la terminer? On peut toujours mourir pour la patrie, pour sa famille, pour son honneur. Mais en France à présent,

C'est pour de vils hochets, des rêves d'hommes souls,
 Une vaine piqure, une raison folâtre,...
 Le désir d'occuper les langues après soi...

qu'on cherche la mort. Tout est vanité; ce n'est que la vanité qui cause
 tous les malheurs du monde. Le vicieux ne craint pas de mourir,

Car sur le champ de meurtre et même à l'échafaud
 O vanité, c'est toi qui lui tiens le front haut,
 Et lui donnes, grand Dieu! souvent plus de puissance
 Que n'en donne au coeur pur la sainte conscience...

La Reine du Monde.

Gutenberg avait beaucoup espéré de son invention de l'imprimerie.
 Il en avait été tout fier. Mais cette belle jeune fille s'est montrée
 en réalité

...une croupe allongée de reptiles informes,
 Un faisceau de monstres hagards....

qui cause la guerre et la discorde, qui étouffe le génie, qui détruit
 tout pour l'or,

Souillant tout, et voyant enfin
 Du sang pur écoulé des cent mille blessures
 Pour lui faites au genre humain....

Qu'il y a bien des honnêtes gens qui vont jusqu'à souhaiter que
 Gutenberg n'eût jamais existé, et à regretter son amour pour la Liberté!

La Machine.

Le poète admire les hommes qui ont eu du pouvoir sur la matière, mais
 dans leur oeuvre la Mal et la Cupidité se sont vite introduits. L'homme
 a voulu trop faire, les machines se sont tournées contre lui, et causent
 plus de morts que la guerre:

Le flambeau divin qu'on appelle science
 Ne fut pas mis aux mains des la mortelle engeance
 Pour en elle augmenter les passions du mal...

On devrait se servir des découvertes de la science pour soulager les
 souffrances, pour rendre l'existence plus facile. La Machine est comme

Hercule, faisant d'abord du bien, détruisant les fléaux, mais plus ~~at~~
tard perdant la tête, déracinant tout:

En aveugle outrageant la superbe nature.

Les Homicides.

Nous avons ici encore un trio, comme dans Varsovie, cette fois entre le Prolétaire, le Despote et la Justice humaine. Le Prolétaire demande à la Justice de l'aider à tuer le Despote. Tous les rois sont lâches et égoïstes et devraient mourir.

Est-il juste, grand Dieu! qu'ici-bas d'un seul homme
Des millions d'humains soient des bêtes de somme?

Il faut en finir avec les injustices!

Le Despote aussi invoque la Justice, lui demandant de frapper ces créatures sans respect qui veulent tuer les rois. Que deviendrait le monde si les peuples tuaient ainsi leurs guides? Il n'y aurait plus de religion, car les rois sont un reflet de la face de Dieu. Que le peuple apprenne donc le respect dû aux rois!

La Justice leur répond qu'ils sont tous deux des homicides. L'un se nomme vengeur de la société, l'autre le représentant de Dieu, excusant ainsi des actes de tyrannie.

L'un est plus insensé, mais l'autre est plus coupable;
L'un sera donc frappé par le fer équitable,
Quant à l'autre, il n'échappe à mon glaive de feu
Que pour mieux rencontrer la justice de Dieu.

Le Progrès.

Cet iambique est le dernier, il résume à certains égards tout ce qui a précédé. A quoi servent les leçons de l'histoire, si les mêmes excès vont toujours paraître? Que de déceptions ont suivi la Révolution de Juillet! On chantait la Liberté sans penser ce qu'il faudrait souffrir encore pour elle. On avait rêvé la paix et le bonheur,

Et nous avons revu presque tous les scandales
Des siècles les plus éhontés....

tous les anciens crimes sont revenus, la cupidité, le régicide, l'émeute,
l'assassinat,

Enfin, les cieux forfaits d'une époque cruelle
Se sont tous relevés, hélas!
Pour nous faire douter qu'en sa marche éternelle
Le monde ait avancé d'un pas.

On aura retrouvé dans les Iambes de Barbier les traces de divers écrivains antérieurs, l'influence sur le jeune poète de mainte oeuvre de prédilection. Ses critiques l'ont plus d'une fois comparé à Juvénal; voyons ce qu'il a du satirique latin. Ce qu'il lui doit surtout, c'est d'abord son impersonnalité, puis son indignation toute sincère, qui l'amène à décrire en détail et avec, souvent, une crudité étonnante, les vices et les travers qu'il veut châtier. Son Paris est comme la Rome de Juvénal, une cuve débordante de crimes et de corruption; et les termes par lesquels il le décrit ne s'appliquent pas seulement à la France de 1830, mais aux capitales de tous les âges, comme s'y appliqueraient également les diatribes de Juvénal. Voici sa propre description du poète latin: elle décrit aussi son oeuvre à lui:

Le style du poète est un véritable fer chaud qu'il promena sur les chairs gangrenées de la civilisation romaine en décadence.....Voulut-il sa guérison ou simplement faire de sa pourriture un sujet de déclamation poétique, "ut fit declamatio," comme il le disait si bien de la gloire du grand Africain. Ni l'un ni l'autre, à notre sens. Si ses mordantes hyperboles n'eussent contenu que des descriptions de vices et des portraits de scélérats, peut-être; mais elles renferment des observations de moeurs très profondes, des maximes de vertu très haute et souvent des cris d'indignation d'une vérité saisissante. D'un autre côté, le poète avait un sens trop juste des choses, une vue trop claire de la société humaine, et de son mouvement, pour espérer sa guérison et vouloir l'entreprendre. Son oeuvre ne fut que "l'éloquente protestation d'un coeur honnête." (1.)

et l'on pense au vers de son Prologue:

Mon vers rude et grossier est honnête homme au fond.

Critiques contemporaines des Iambes.

L'étudiant de la littérature française du dix-neuvième siècle, se sentant déjà fort éloigné des événements de 1830, et faisant de la vie de Barbier un examen rétrospectif, pourra très facilement perdre de vue ce phénomène des Iambes, et ne pas reconnaître la puissance du "coup de foudre" qu'a été le poème de La Curée. Le succès de La Curée, et du volume des Iambes réunis qui l'a suivie en 1832, a été, en effet, exceptionnel. Impossible d'exagérer l'enthousiasme avec lequel on les a accueillis. Barbier serait, disait-on, un Juvénal français; il avait retrouvé le secret perdu de la satire;(1.) d'un seul bond il avait atteint le génie, c'était un poète nouveau qui débutait comme finissant les maîtres;(2.) l'apparition de La Curée ne fut rien moins qu'un événement politique et littéraire.(3.) Vigny en 1831 put résumer ainsi l'effet des Iambes:

(4)

Tous cela vient de saisir le public d'une sorte d'effroi et de plaisir. Barbier prend tout de suite sa place parmi les poètes établis; c'est, selon Sainte-Beuve;

...le seul poète que nous ait donné la Révolution de Juillet...(5.)
et, selon Balzac;

....avec Lamartine, le seul poète vraiment poète de notre époque...(6.)

1. Gustave Planche, Les Royautés Littéraires, Revue des Deux Mondes, 1834, Tome 17. Page 518.
2. Idem.
3. Gérusez: Revue de Paris, 1832, Pages 186-194.
4. L'Avenir, 3 avril, 1831. Article signé Y.
5. Revue des Deux Mondes, 1831. Tome IV. Article sur Marie et les Iambes.
6. Correspondance, Tome I. Lettre sur du 25 novembre, 1831, à Urbain Canel.

Avant de considérer l'opinion des critiques de métier, voyons l'accueil qu'ont accordé aux Iambes les hommes marquants de l'époque. Victor Hugo est "ganté par les Iambes:"

Il y a dans son volume des vers étonnants comme il n'en aurait sans doute pas pu refaire, mais comme personne d'autre n'en fera jamais: a-t-il dit au colonel de Rochefort. (1.)

Lamartine l'appelle un "poète unique dans notre temps;"

...C'est lui qui dans une(sic) iambe intitulée La Curée, a égalé Pindare en verve et dépassé Juvénal en colère...

...De telles satires sont des coups de foudre, et non des coups de laminière. Cela ne blesse pas, cela écrase...(2.)

Gautier remarque la vive impression produite par

....le lyrisme de la satire, la violence du ton et l'emportement du rythme...(3.)

Dumas voit dans La Curée une

(4.)

...torche secouée par un poète inconnu.....un terrible iambe...(5.)

Pour Berlioz Barbier c'est "notre grand Auguste Barbier." (6.)

Léon de Wailly se rappelle le succès immense de La Curée, cette poésie

...qui savait revir les coeurs sans mendier le secours de la musique;
...une robuste et vivace fleur de poésie...(7.)

Baudelaire admet sa grandeur:

Auguste Barbier est un grand poète et justement il passera toujours pour tel.....

bien qu'il modifie ensuite son opinion:

....mais il a été un grand poète malgré lui....(8.)

1. Les Aventures de ma Vie. Tome II. Page 53.
2. Cours Familier de Littérature. Tome III. Pages 260-2.
3. Histoire du Romantisme. Progrès de la Poésie française depuis 1830. Pages 257-8.
4. Mémoires, Chapitre 65.
5. Idem, VIII. Page 196.
6. Correspondance, II. Page 135.
7. Les Poètes français, recueillis par Crépet, Notice sur Barbier par Léon de Wailly. Tome II.
8. Art Romantique; Article sur Barbier.

La Curée est devenue tout de suite historique; elle a personnifié pour le public de la monarchie de Juillet ces moments d'espérance fiévreuse, de lutte idéaliste qu'il avait vécus: c'est elle qui a représenté depuis dans la poésie française la capitale telle qu'elle était au moment de la révolution de Juillet. Les jugements de l'époque sont de toute espèce. Il y en a d'entièrement admirateurs; il y en a qui ne font que condamner une brutalité choquante qu'ils n'osent pas citer. Il y a aussi, comme toujours, les critiques de juste-milieu, qui remettent à l'avenir le moment de former un jugement définitif.

Parmi les critiques favorables est Jean Reynaud, qui s'occupe, dans un article de la Revue Encyclopédique, (1.) de l'aspect politique des Iambes. Il sympathise avec le peuple, qui après avoir lutté si vigoureusement, a été trompé par ses nouveaux gouvernants comme il l'avait été par les anciens. L'article fournit à son auteur un prétexte de polémiques: et ce n'est que vers la fin ~~de~~ que mention est faite de Barbier comme représentant de cette poésie politique qui devrait être le but de tout poète contemporain. Barbier seul a mis sa muse au service de son pays:

Seul parmi cette cohue entraînante, ce choeur assourdissant de voix à heure fixe, un poète laborieux et constant a su retenir sa muse alexandrine dans le respect de la rime et de la prosodie, tout en la façonnant à l'exactitude hebdomadaire du service....Voici un jeune poète ...qui se précipita tout haletant dans la lice; l'aspect d'un peuple passionné avait rempli son âme....le dédain et la colère l'avaient envahi....

Barbier ne lui semble pas, cependant, un génie naturel; il est né de l'occasion. Son livre a été bien reçu parce que l'esprit du public dès son apparition était captivé par des préoccupations politiques. La poésie de Barbier

...est venue s'adapter à la populace de la rue et de l'émeute de la place publique...

C'est à son actualité qu'elle doit la plupart de son succès.

Le critique anonyme de L'Artiste, (1.) trouve en Barbier "un digne rival" de Juvénal et d'Archiloque, et compare les Iambes du poète romantique aux plus beaux d'André Chénier. L'Artiste avait à cette époque des préoccupations surtout théâtrales; et c'est vers l'iambe "théâtral" de Barbier que le critique tourne ensuite son attention. Il fait de Barbier un partisan des idées de L'Artiste en disant que son iambe de Melpomène résume

...les combats énérgiques engagés depuis quelques mois par MM. de Loève-Weimars et Jules Janin contre l'avilissement ignominieux où le théâtre est descendu...

Approuvant ainsi le sujet il excuse aussi le style de Melpomène, iambe le plus brutal de tous au point de vue du langage.

Toutes les objections faites à M. Barbier reviennent à peu près à celles-ci: Quel dommage que les Iambes de Barbier n'aient pas été versifiés par M. Alexandre Soumet?

Vigny a profité de sa Première Lettre Parisienne parue dans l'Avenir, (2.) pour parler de deux de ses amis, Barbier et Antoni Deschamps. Ses jugements, somme toute, sont favorables pour tous deux; et il se déclare content de l'iambe de La Popularité, qui, venant après le succès de La Curée:

...a moins séduit la foule, mais a satisfait les âmes poétiques et les esprits généraux qui craignaient de ~~révoir~~ voir un beau talent esclave de cette "sainte cahaille"...qu'il avait louée, en empruntant à la langue qu'elle parle quelques expressions plus que hardies...

L'Européen a toute une série de mentions et d'articles; (3.) il en parle même avant la publication du volume:

1. 1831, II. Page 222.

2. Loc. cit.

3. 4 décembre, 1831, Pages 12-3. 24 décembre, 1831, Pages 56-7.
7 janvier, 1832, Pages 89-90. 4 février, 1832, Page 152.

Il est si rare aujourd'hui que la littérature nous offre quelque chose de puissant et de réel, que l'apparition de quelque oeuvre grave et consciencieuse est une étrangeté littéraire...

Le critique admire L'Idole, tout en désavouant pour son compte de pareils sentiments à l'égard de l'ex-Empereur; mais La Popularité et Melpomène l'ont déçu:

...nous engageons ce jeune poète, que nous avons admis des premiers, à ne s'inspirer que de lui-même, et à ne pas croire que le sentiment chrétien consiste à regarder dans le ciel et se trouver bien;...

Le 24 décembre une courte notice promet de "rendre compte incessamment" des Iambes; et le 7 janvier apparaît un plus long article, suivant la publication du volume de Barbier, et lui accordant une "supériorité marquée sur les autres poésies récemment publiées.." Barbier n'est pas un poète subjectif; c'est déjà un mérite:

...ne pas parler de soi, uniquement de soi, ne pas s'attendrir de ses joies et de ses peines, est déjà une espèce de supériorité qui semble singulière...
.....les mots "moi" et "je" semblent inconnus à M. Barbier; aussi, l'impression qu'il produit en est d'autant plus, fort...

Le critique remarque les qualités dramatiques des Iambes, les pouvoirs descriptifs de Barbier, surtout quand il s'agit de Paris sous tous ses aspects. Il veste au poète de voir la capitale comme "le cerveau du monde"; jusqu'ici il n'y a vu que la place publique. Le style du recueil a une force et une précision remarquables, malgré certains exemples de mauvais goût. Mais Barbier n'a pas surpassé La Curée; en effet, les poèmes qui la suivent n'en sont souvent qu'une paraphrase, "moins la grande pensée sociale qui domine dans cet admirable morceau." Le 4 février, dans la même périodique, un commentateur des Artistes d'Aujourd'hui voit en Barbier le représentant du "commencement de l'époque juive des petits prophètes," qui

...pour pénétrer jusqu'à la conscience des hommes du jour, a été

obliger de se jeter dans la forme la plus cynique de la satire..

La Revue de Paris a cru devoir louer, par la plume du critique Géroze, le jeune poète qui avait débuté dans ses pages.(1.) L'auteur de l'article trouve, il est vrai, que Barbier exagère. La Rome antique avait besoin d'un Juvénal, mais Paris n'est pas encore descendu à de telles profondeurs de dépravité. Géroze croit à la perfectibilité de l'humanité, à sa marche inévitable vers le progrès. Barbier, dit-il, a tort de ne rien admirer de son siècle. Pourquoi le Paris glorieux de La Curée s'est-il si vite changé en l'égout de bassesse que décrit La Cuve? N'avait-il pas trop espéré des Trois Glorieuses?

Le sort de la Révolution de Juillet est d'avoir été belle comme une oeuvre d'artiste. A ce titre elle a sollicité les imaginations poétiques et enivré les coeurs généreux...

Barbier est avant tout moraliste; ses objections sont religieuses plutôt que politiques comme celle de Barthélemy. Sa satire est impersonnelle.. "...il semble qu'il ne sache pas un nom propre.." Mais ses critiques faites, ces excès de moralité remarqué, Géroze, arrivant à la poésie elle-même, n'a que louanges à offrir. Il rappelle l'inoubliable effet de La Curée, "événement politique et littéraire.."

On pardonna presque aux intrigants en faveur de la vigoureuse poésie qu'ils avaient inspirée...

Il regrette presque que Barbier n'en soit pas resté là; il sera toujours et avant tout l'auteur de La Curée. Son style fait complément à son sujet il représente le mot cru dans sa lutte contre les périphrases et les faux synonymes. Mais si les matériaux de Barbier sont vulgaires, son oeuvre ne n'est point; son cynisme sort de l'indignation, sa plume reste pure malgré son vocabulaire. Et le critique termine par une citation de l'image de la cavale, qui lui semble

...a peu près la plus haute expression du talent de l'auteur...

En 1834 Barbier est toujours pour Gustave Planche une des Royautés littéraires de l'époque; (1.) il prend sa place avec Lamartine, Vigny, Sainte-Beuve, Béranger, Hugo, Mérimée, Chateaubriand. Planche aussi se rappelle l'apparition de La Curée:

Il y avait dans ce hardi défi jeté aux viles ambitions une virilité tyrtéenne qui semblait impossible au milieu de l'effémination générale des mœurs et du langage... On s'enquerrait avidement des études et des amitiés de ce poète nouveau qui débutait comme finissent les maîtres...
Jamais, vous le savez, le symbolisme poétique n'avait été ~~si~~ si hardiment réalisé. Jamais la langue n'avait plus franchement dépouillé sa dédaigneuse coquetterie. Il semblait que le secret de Juvénal fût retrouvé, Une fois maître d'une image harmonieusement unie à sa pensée, il la mène à bout, il la déploie et la drape; il promène le regard parmi les plis onduleux et lumineux, il ne laisse ignorer aucune des richesses du vêtement qu'il a choisi. Une image unique lui suffit parce qu'il en devine toutes les ressources, et qu'il sait les appliquer toutes aux besoins du sentiment qui les domine...

Quatre ans après la première publication de La Curée, le critique peut résumer les commentaires qu'a excités le poème. Il y a eu des envieux qui ont trouvé que le secret des Iambes n'a consisté qu'en l'exagération et la substitution du sens figuré pour le sens propre.

...Vous savez, mon ami, ce que valent ces découvertes prétendues, ces recettes pour jouer le génie. Depuis que la formule est publiée, personne encore n'en a fait usage.

et il passe ensuite à une considération du Pianto.

Des critiques calomniateurs, C.T. du Correspondant est parmi les plus virulents. (2.) Barbier a couvert la poésie de haillons; il s'est plu

...à remuer la fange la plus impure et à la colorer avec du sang, pour faire la plus hideuse peinture de la plus hideuse liberté...

Ces vers "choqueraient les oreilles les moins délicates;" et peut-être qu'après tout cet adorateur de la "sainte canaille" est un des jeunes gens élégants qu'il a dépeints; peut-être ne cherche-t-il qu'à être

1. Revue des Deux Mondes, Lettre à Victor Hugo. 1834. I. Page 518.

2. 9 novembre, 1830. Pages 150-1.

original:

..Hans une société aussi raffinée que la nôtre... on va toujours cherchant le bizarre et l'extraordinaire pour sortir de la foule...

La Gazette de France (1.) est à peine plus bienveillante. Barbier exagère, il porte des lunettes trop noires. Oui, son "vers rude et grossier est honnête homme au fond," mais pourquoi faut-il des vers rudes et grossiers?

En attendant que M. Barbier nous ait dit ce que c'est qu'un voyou, nous lui dirons que sa muse peut être une fort brave femme et son vers un très-honnête homme, mais que si les honnêtes gens rencontraient de tels personnages dans la rue, ils détourneraient la tête avec dégoût et que ce serait tout au plus si les maçons et les décrotteurs daigneraient s'attrouper autour d'un prédicateur de cette force...

Il a dénaturé le peuple de Paris; ses accents ne ressemblent plus qu'aux ...hurlements rauques d'une peuplade sauvage...

La Phalange en 1836 (2.) admet la grandeur des Iambes. Barbier aurait pu aller loin, secouer l'indifférence de la foule, s'attaquer à tous les travers. Il en a, en effet, signalé toute une quantité; et il a chanté l'Italie, dans "cette sombre douleur" du Pianto. Mais l'article continue sur un ton tout fouriériste; Barbier flagelle trop, et n'espère point. Il ne voit dans l'Amour de la Mort, par exemple, que la vanité de la race humaine. Cette vanité elle-même ne pourrait-elle engendrer le bien tout aussi bien que le mal? n'est-elle pas une "grande et belle passion que Dieu a mise au coeur de l'homme"? Tout ce qu'il faut faire, au lieu de la détruire, c'est lui fournir une société et un milieu plus harmonieux, la conduire dans des chemins plus idéalistes. Il faut plutôt prendre en pitié les victimes d'un système qui ne permet pas le développement naturel des tendances et des instincts humains. Le poète doit plutôt enseigner que blâmer:

Reconnaissant que la nature humaine éternelle et immuable est bonne de

1. 3 janvier, 1832.

2. 10 août, 1836. Article d'Izalguier.

création, il faut demander au mauvais milieu où elle s'agite la raison de ses errements et de ses propensions actuelles au mal...

L'article anonyme du Globe se rage parmi les modérés. Paris est encore une fois comparé à la Rome antique, Barbier à Juvénal:

Son oeuvre restera le dernier monument des vengeances poétiques..ce qui ravit le poète ce sont les cheveux hérissés de la révolte...c'est l'odeur du sang....

Barbier est trop sévère. Il faut être vertueux soi-même pour avoir le droit à l'imprécation: Barbier est vertueux, mais le sera-t-il toujours?

Cazalès dans la Revue Européenne consacre aux Iambes une étude détaillée et consciencieuse.(2.) Il se rappelle, comme tant d'autres, le succès inattendu des Iambes; leur auteur s'est révélé comme

...un poète de plus; et les poètes sont rares par le temps qui court.. Pourquoi ce jeune homme riche et heureux s'est-il adonné à la satire, aux rudes invectives? Il n'a pas de raison de se plaindre:

C'est que la société est sans avenir, ou que ~~tout~~ du moins elle doit paraître telle, hors de nos doctrines, à tout ce qui a de la portée dans l'esprit et de l'élan dans le coeur. Il y avait sous la restauration un mouvement politique, philosophique et littéraire qui semblait devoir aboutir à quelque chose de grand; l'attente d'une ère nouvelle de l'esprit humain soutenait le courage et exaltait l'imagination. La révolution de juillet est venue tout à coup comme pour en finir avec le passé et ouvrir ce siècle de merveilles prédit par le libéralisme. Mais jamais plus douces illusions n'ont été plus cruellement déçues; jamais plus éclatant démenti ne fut donné à tous les enthousiasmes, à tous les désirs, à tous les rêves de gloire et de liberté....

On ne peut plus avoir foi à rien; toutes les espérances ont été déçues; partout c'est mensonges et roueries. La philosophie ne saurait consoler; l'art et la littérature ont manqué à leurs promesses tout autant que le régime politique; la moralité n'existe plus. On ne s'étonne donc pas du dégoût et de la mélancolie de la jeune génération. Une ~~régen~~ régénération chrétienne se prépare et sera sentir son influence, mais pour le moment

1. 28 janvier, 1832. Page 112.

2. 1832. Tome III. Pages 77-92.

on se réfugie dans la solitude de la nature, ou bien dans des attaques contre un siècle si mauvais. Voilà ce qui arrive à Barbier:

S'il maugît, s'il invective, c'est qu'on a arrêté son essor vers les cieux, et forcé ses plus douces aspirations à se tourner en fiel.

Un de ses mérites principaux, c'est qu'il n'est pas, comme Barthélémy un homme de parti. Il n'oublie pas un seul des vices de son âge; et il n'est pas plus indulgent pour la foule que pour les courtisans.

Melpomène effarouche les critique: Barbier a eu tort de se laisser aller à de tels abus de langage:

...dans les mœurs modernes où les femmes tiennent tant de place, la chasteté du langage, la décence extérieure, est une loi nécessaire que l'art n'a pas le droit d'effrainer...

Le poète a eu tort de perdre tout espoir dans Desperatio; il faut plutôt croire en Dieu; au lieu de "vous cacher sur le flanc pour crever comme un chien;"

...sachez comprendre que la société a un avenir pour lequel chacun doit travailler et que, n'en eût-elle d'autre qu'une dissolution finale, chaque homme a le sien que la mort lui ouvre et dont l'approche doit lui être d'autant plus douce que la vie est plus pesante et le spectacle du monde plus amer...

Une conclusion qui s'impose à tout lecteur de ces quelques critiques, c'est que Barbier et son ouvrage ont admirablement servi aux diverses philosophies, politiques, religions, de l'époque comme base de propagande. On a vu dans les Iambes ce qu'on a voulu y voir. On y a cherché l'acceptation ou la négation de ses doctrines à soi. Rappelons que la Revue Encyclopédique, qui s'est occupée dans sa critique exclusivement de l'aspect politique des Iambes, était en 1831 l'organe de Pierre Leroux; que La Phalange s'est entièrement vouée aux doctrines fouriéristes, comme en témoigne l'article d'Izalguier que nous avons cité; que le Globe qui "découvre la marche de tous, à travers la boue,

(1.)

vers le bonheur et la vertu," est en ce moment l'organe de l'école saint-simonienne, et que L'Européen appartient à l'ancien saint-simonien Buchez.

Il sera intéressant de tracer avec les années le développement de l'opinion de Sainte-Beuve à l'égard de Barbier. Pour le moment, et "en public," pour ainsi dire, il n'a que de l'admiration pour l'auteur des Iambes. (2.) Sa juxtaposition de Marie et des Iambes n'est pas inconsciente; il connaît bien l'amitié qui liait les deux jeunes auteurs. Il refuse de prendre trop au sérieux les crudités de Barbier:

Osez percer au-delà de cette monstrueuse orgie...et vous sentirez dans l'âme de cette muse une intention scrupuleuse, un effort austère, un excès de dégoût, né ~~pas~~ d'une pudeur trompée, une délicatesse dédaigneuse qui, violée une fois, s'est tournée en satirique invective, une nature de finesse et d'élégance, que l'idéal ravirait aisément et qui ne ferait volontiers qu'un pas de La Curée au monde des anges..

Barbier est enfant du soleil de Juillet; avant cette date sa muse n'avait pas encore trouvé sa voie. Le critique a une exacte compréhension des exigences de la satire; il sait comme ne l'ont pas su les autres critiques que nous avons cités, ce qu'il faut d'exagération et de violence dans ce genre tout spécial. Aussi trouve-t-il deux camps de lecteurs qui n'ont nullement compris les Iambes:

....plusieurs personnes, qui pourtant les admirent, n'y cherchent guère qu'un plaisir étrange, un tour de force inouï jusqu'à présent, des exploits pour les yeux, l'intrépidité extraordinaire dans les plus périlleuses images que jamais poète ait tentées. D'autres personnes au contraire, d'un goût plus féminin, se sont révoltées à ces mêmes images, à ces abus de parole où se délectent les audacieux⁷. Des deux côtés il y a méprise, ce nous semble, et jugement superficiel.

Peut-être Barbier s'est-il laissé aller parfois en pur artiste à un "caprice d'énergie," mais l'intention morale de son oeuvre est toujours évidente:

M. Barbier a voulu nous montrer à quelles conséquences dernières, en politique, en morale, en art, descend, malgré quelques élans brisés,

1. Article cité.

2. Revue des Deux Mondes, Tome IV. 1831.

une société sans croyances, une terre qui n'a pas de dieux; il pousse à l'extrémité cette idée de néant, il décharne son squelette, il le traîne encore saignant au milieu de la salle du festin, et l'inaugure dans les blasphèmes pour nous mieux effrayer...

C'est un article clairvoyant et généreux: on y remarque l'absence de tout sentiment de parti pris. Et cependant, dans cette même année de 1831, Sainte-Beuve n'avait-il pas écrit à Victor Favier:

...il y a des vers de Barbier qui sont des horreurs! (1.) ?

En 1833, dans une petite mention du Pianto faisant partie d'une étude sur Musset, il verra dans le Barbier des Iambes:

...un idéal de beauté et d'élévation qu'il confrontait violemment avec la cohue de vices qu'un brusque orage avait soulevée...

La semaine d'après il abordera Il Pianto dans Le National; il ne fait pas allusion aux Iambes, mais il est toujours favorable pour Barbier. Déjà en 1836, cependant, il pourra dire à Fontaney:

Barbier n'est pas un poète, c'est un homme d'art qui sait et comprend tout, mais qui ne sait pas où il va; il est toujours ~~et~~ ivre et ahuri; son talent est plus fort que lui....(2.)

En 1843 il dictera en secret au jeune critique Asseline un article sur Barbier qui est des plus malicieux: et peu à peu, ~~à~~ à mesure que les ouvrages qui suivront les Iambes le décevront, il deviendra de plus en plus maligne, de plus en plus ouvertement sarcastique aux dépens de leur auteur; et dans les Nouveaux Lundis, celui-ci ne sera plus pour le critique que

...ce grand poète d'un jour et d'une heure... (4.)

1. Correspondance générale (recueillie par Bonnerot,) Stock, 1935.
2. Tome I. Page 263. Lettre du 18 septembre.
2. Fontaney: Journal Intime. P. 197. 9 août 1836.
3. Voir sur les Nouvelles Satires, Page 286.
4. Tome X. Pages 118-9.

Influence des Iambes.

Nous avons pu juger de l'opinion contemporaine au sujet des Iambes; nous avons remarqué les partis pris des différents organes de la presse et noté le jugement de critiques établis tels que Sainte-Beuve et Gustave Planche, celui de poètes et de littérateurs tels que Vigny, Fontaney, Balzac. Voyons maintenant ce qu'a été l'influence directe des Iambes, d'abord au point de vue d'idées, et ensuite en fait de style et d'emprunts verbaux.

La question d'idées et de thèmes poétiques n'est pas facile à résoudre. Impossible de dire avec certitude que les satiriques sociaux qui ont suivi Barbier lui ont emprunté ses sujets et ses idées: ce sont souvent des idées communes à l'époque, qu'on a pu emprunter à la même source que Barbier, ou bien aux Iambes, ou bien ailleurs. Cette déception qui a suivi la Révolution de 1830, cette perte graduelle de toutes les espérances évoquées par le mouvement de Juillet, ont marqué très nettement la littérature du commencement du règne de Louis-Philippe, où tourbillonne une masse d'idées et de théories, basées pour la plupart sur la désillusion. On peut, en fait de poésie, comparer à Barbier l'Hugo des Chants du Crépuscule, mais sans pouvoir constater définitivement des emprunts ou des influences réciproques. Antoni Deschamps se fait satirique dans des vers qui rappellent à plusieurs égards ceux de son ami Barbier; et l'on a vu, dans le Stello d'Alfred de Vigny, (1.) la marque du cynisme qui caractérise les Iambes. Mais le cynisme et la satire, la critique et la désillusion, étaient à la mode. On avait commencé même avant les Iambes à écrire des vers satiriques, et on

1. Pierre Flottes: Alfred de Vigny: la pensée politique et sociale.
Pages 104-5.

continuera après; ce n'est que çà et là que nous pouvons définitivement noter l'influence d'Auguste Barbier. Le chemin de la satire avait été aplani par la rapidité des événements:

Un nouveau genre---la satire politique--- prit tout à coup un essor imprévu, sous l'influence des circonstances nouvelles qui ouvraient à la liberté du poète satirique une carrière plus vaste et imprimaient aux âmes des émotions profondes dont il pouvait devenir l'interprète..(1)

La Révolution de 1830 a inspiré mainte effusion poétique. Nous avons trouvé dans la Bibliographie de la France pour l'année 1830 une liste de plus de cent oeuvres poétiques ainsi inspirées--- liste qui ne comprend pas, d'ailleurs, les poèmes non recueillis en volume, mais paraissant, comme La Curée, dans des revues. Il a dû y avoir une centaine de poèmes de cette espèce aussi.

Ce grand nombre d'oeuvres a dû paraître assez remarquable à l'époque même. En 1831 a paru une anthologie, La Lyre Nationale, ou 1789, 1815, 1830. Dédicée à la Jeune France, aux Gardes Nationales du Royaume, étant un "recueil complet des Odes, Dithyrambes, Chants Guerriers et Civiques, que la Glorieuse Révolution de 1830 a inspirés à tous nos poètes lyriques, ou que l'ancienne police avait défendus."(2.) On y a inséré de Barbier La Curée, d'Hugo l'Ode à la Colonne, et A la Jeune France, de Barthélemy et Méry L'Insurrection.

N'est-il pas d'autant plus remarquable, donnée cette masse de poésie patriotique, que le recueil de Barbier soit parmi les seuls de ces ouvrages qui aient survécu à l'époque, ou dont l'influence se soit marqué sur l'avenir? Dans le genre satirique, Barbier a certainement plus marqué que Barthélemy et Méry, que Casimir Delavigne, et même plus que l'Hugo des Chants du Crépuscule.

1. Nettement, Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet. Tome II. Pages 80-82.
2. Paris, 1831.

Pour ce qui est du thème de La Curée nous en retrouvons l'écho, sans sa métaphore si frappante, dans la Némésis de Barthélemy, où il dit:

J'entrai dans un salon où la lèvre rougie
Des hommes inconnus, convives turbulens,
S'indigéraient de vin et de mets succulents....
Alors, on me jeta, comme un don clandestin,
Quelques miettes, débris du splendide festin.....(1.)

Mais ce sera plutôt au point de vue du style que La Curée trouvera des imitateurs.

Les émeutes à Paris qui ont suivi la Révolution de Juillet ont évoqué plus d'une protestation poétique. Nous en citons quelques-unes, les comparant à l'iambe de Barbier au même sujet, mais sans vouloir conclure à des influences réciproques. Dans les Euménides, publiées en 1840, Edouard d'Anglemont donne un poème écrit en 1836 sur l'émeute, intitulé L'Eglise Saint-Germain-l'Auxerrois, et débutant:

Oh! quel horrible aspect que l'émeute à Paris...

Nous allons voir que ce poème se rapproche de celui de Barbier par le style autant que par l'idée. La même remarque s'applique à la satire d'Antoni Deschamps, Les Hommes Politiques, où il prie le peuple de respecter les monuments sacrés, et où le vers

L'émeute au pied confus sur nos places publiques.... (2.)

est entre ceux qui rappellent l'Emeute de Barbier. La Némésis de Barthélemy aussi (3.) écrite au mois de juin, 1831, se rapproche du poème de Barbier (qui est de février de cette année.) Barthélemy dit:

...les flots populeux élançés par raffales (sic)
Heurtent du boulevard les portes triomphales...

1. Némésis, II. Page 33.

2. Revue de Paris, XXIV. mars, 1831. Pages 168-74.

3. Au Roi, Page 29.

On se rappelle à ce propos des vers d'Hugo dans les Chants du Crépuscule (xv) vers qui sont de 1834:

.....De moment en moment
La tourbe s'épaissit, grosse et désespérée
Et terrible, et qu'importe, à l'heure où leur marée
Sort et monte en hurlant du fond du gouffre amer,
La mitraille à la foule et la grêle à la mer!

On s'attendrait à ce que L'Idole, l'iambe dont on se souvient le plus facilement de tous, eût eu la plus grande influence. Au point de vue d'idées, pendant la période 1830-1840, ce poème a dû rencontrer plutôt de l'opposition; ces vers de haine contre Napoléon sont en contraste direct avec l'oeuvre d'une foule d'adorateurs de l'Idole impériale; ce qui met d'autant plus en relief ces paroles de Lamartine sur Napoléon prononcées en 1834:

Il n'y avait pas une idée qui ne fût foulée sous son talon, pas une bouche qui ne fût baïllonnée par sa main de plomb... (1.)

C'est plus tard dans le siècle qu'il faut chercher la vraie influence des sentiments de L'Idole, parmi cette génération de la fin du Second Empire, qui élira Barbier à l'Académie française en témoignage d'hostilité envers Napoléon III; qui verra en lui le digne interprète de leurs opinions anti-bonapartistes. En étudiant ce courant d'opinion dans la génération du Second Empire, il faudrait comprendre le livre des Châtiments de Victor Hugo. Hugo a connu les Iambes, nous le savons; selon le colonel Rochefort, il en aurait même été envieux! (2.) Mais autre chose est l'admiration, autre chose est l'imitation voulue. Les

1. Œuvres complètes, Paris 1861. Tome I. Pages 30-1.

2. Henri Rochefort: Les Aventures de ma Vie. II. Pages 53-4.

...Quant au jugement de Barbier sur Napoléon, il (Hugo) me la citait de temps en temps...

Il aurait voulu atteindre ce déchaînement révolutionnaire et aurait donné beaucoup de ses plus beaux vers pour avoir écrit ces deux-ci: "O Corse à cheveux plats, que ta France était belle.
Au grand soleil de Messidor...4."

Châtiments sont essentiellement Hugo; c'est très rarement qu'on peut signaler des souvenirs possibles des Iambes. Victor de Laprade surtout se rappellera la haine de L'Idole, et admettra l'avoir imitée dans son poème de Pernette, quand, à propos de la chute de Napoléon et de l'invasion alliée, il fait dire par l'un de ses personnages:

Tu sais bien qui nous vaut cette honte et ce deuil!
 Quel est l'homme enivré de sang et fou d'orgueil,
 Qui nous ôta l'honneur et corrompit l'histoire
 En nous tenant quinze ans gorgés de fausse gloire;
 Qui courba tant de front fiers devant les~~l~~ bourreaux,
 Qui fit tant de laquais avec tant de héros;
 Ce contempteur profond de la nature humaine,
 Qu'il nous faut à jamais charger de notre haine!
 L'invasion du sol, les périls d'aujourd'hui,
 Nos propres lâchetés, tout est son oeuvre à lui!
 Chacun, lui retorquant sa première insolence,
 A droit de lui crier: Qu'as-tu fait de la France,
 Nous laissons là cet homme et son trône abattu,
 Mais chez qui le vieux sang garde quelque~~q~~ vertu,
 Qui, sauvés à demi par notre solitude,
 Sommes demeurés purs malgré la servitude;
 Oublions notre haine et ce joug détesté;
 Montrons ce que l'on peut avec la liberté! (2.)

Nous avons trouvé un curieux poème d'un certain Lassailly, (3,) Sur la Mort du Fils de Bonaparte, qui a certainement subi l'influence de Barbier, mais d'une façon particulière. Il n'approuve pas les expressions de deuil poétiques que cette mort a inspirées, et cependant nous sentons à la base du poème un sentiment de pitié pour un Empereur qu'on n'a pas compris, et pour le fils qui vient de mourir. Le poème est écrit en iambes, et, par certaines analogies verbales avec les poèmes de Barbier, méritera une place dans notre étude.

La question de la Pologne, qui agitait alors tous les esprits, a trouvé aussi sa place dans la poésie de l'époque. Béranger, Delavigne, Barthélemy, Hugo, tous l'ont chantée, et ce serait un travail fort

1. Lettres à Charles Alexandre. Page 124. Lettre du 18 janvier, 1868
2. Pernette, VI. Page 91.
3. Renduel, 1832.

de tâcher de prouver que le poème de Barbier a donné lieu aux autres. C'est un sujet qu'on discute partout à l'époque; il aurait même été étonnant que Barbier eût manqué de le traiter. Comme nous l'avons vu, sa manière est originale par son réalisme. Nous pouvons y comparer ces vers de Barthélemy, où il fait mention du Choléra-Morbus, qui a envahi Varsovie, mais où il est presque le bienvenu:

Dans ses remparts infects, la noble Varsovie
Grâce au fléau qui tue, a prolongé sa vie....(1.)

A travers toute l'œuvre satirique d'Antoni Deschamps, le lecteur a presque l'impression que les deux jeunes amis ont collaboré; du moins semblent-ils avoir beaucoup discuté ensemble des idées qui leur sont communes. Voici les sujets que traite Deschamps dans ses Dernières Paroles. (2.) Dans le premier poème, il s'agit de Paris en général, du manque de naturel de ses femmes, du cynisme impie des Parisiens, de l'adoration universelle de l'or; et l'on pense à La Cuve, à Melpomène, à Desperatio. Ces thèmes reviennent à diverses reprises, dans les Dernières Paroles. Ce sont les gens de finance qui dirigent tout, (ii) on ne pense qu'à l'or, (iii) tout n'est qu'égoïsme et flatterie intéressée, (xii et x) l'art n'est plus respecté... (vi)

La sainte poésie et la musique sainte,
Paris, ne régne plus dans ta coupable enceinte;
Mais, comme aux temps impurs des antiques Césars,
La danse à l'oeil lascif, le dernier des beaux-arts,
Et la chanson lubrique et la peinture obscène,
Le drame sans pudeur, opprobre de la scène...

Il n'y a plus de foi, (xi) de vertu militaire, (vii) d'harmonie civile. (viii.) Dans les Trois Satires Politiques, (3.) le titre Les Flatteurs de Populace rappelle tout de suite les iambes du Lion, et de La Popularité.

1. Némésis. I. Page 237. 28 août 1831.
2. Dernières Paroles,
3. 1831. Riga.

Un autre poète allait paraître plus tard, ami de Barbier lui aussi, Nous avons déjà constaté l'influence de l'Idole sur Pernette. Dans les Poèmes Civiques aussi de Victor de Laprade (1.) nous avons plus d'un souvenir des thèmes des Iambes, chez ce poète qui sent en lui-même une mission de satirique, de flageoletteur des maux de cette société plutôt matérialiste du Second Empire.

Moi, quand j'ai vu le mal debout sur mon chemin,
J'ai marché le front haut et la hache à la main...(2.)

et voici un écho de Desperation dans le même poème:

Poètes et penseurs, nous sommes les vaincus,
Nos Dieux s'en vont! Eh bien, fiers de notre défaite,
Suivons-les au désert sans détourner la tête;
Dans le camp des vainqueurs surpris de nos dédains
Les Muses n'entrent pas....(3;)

La satire de Laprade diffère de celle de Barbier en ce qu'elle est plus personnelle, et partant amère plutôt qu'indignée. Mais les deux poètes ont tous deux une haine sincère du mal, qu'ils expriment avec vigueur.

Ce qui nous a surtout intéressée et occupée dans cette question d'influences, ce sont les preuves d'une connaissance approfondie de l'oeuvre de Barbier chez le maître du Parnasse, Leconte de Lisle. Nous nous proposons d'examiner en détail cette question en traitant des rapports de Barbier avec l'école parnassienne; pour le moment qu'il suffise de noter que cette influence s'est exercée à divers moments du développement poétique de Leconte de Lisle. Là où celui-ci s'est essayé à la satire, il rappelle tout de suite Barbier tant par les idées que par le style et la vigueur de l'expression.

Ce sera plutôt le style vigoureux et osé des Iambes, leurs métaphores frappantes, qui se refléteront dans la poésie satirique et sociale de la monarchie de Juillet; et des traces en persisteront à travers le

1. Publiés en 1879.

2. Pro Aris et Focis.

3. Idem, Pages 20-21.

second Empire, et même, dans ce genre spécial, jusqu'à la fin du siècle. Aucun poète qui adoptera désormais la forme poétique de l'iambe ne pourra le faire sans quelque réminiscence de Barbier. C'est l'auteur des Iambes bien plus que son prédécesseur, André Chénier, qui aura vulgarisé cette forme pour l'expression de la satire.

Edouard d'Anglemont, dans ses Euménides, adressera au duc de Reichstadt, dans un poème de 1831, des iambes qui ne sont pas loin, pour l'expression et le sentiment, de l'Idole:

Ennemi du vautour, à deux têtes immondes,
Qui, se vautre en déloyauté,
Ami, de mon pays, plus que tout être au monde,
Je hais ce veuf de royauté.....(1.)

et nous notons le verbe "se vautrer," qui se retrouve si souvent chez Barbier.

Le poème sur La Mort du Fils de Bonaparte de Lassailly, dont nous avons parlé, est écrit en iambes, après un court prologue en alexandrins. Voici le commencement de la partie en iambes:

Bonaparte n'est pas ce que pense la foule,
Ce que chantent les coupletiers,
Qui sacrent tous les fronts de l'éternelle ampoule
De leurs aveugles bénitiers;
Un conquérant qui va, gâté par la victoire,
Egoïste par son drapeau,
Conduire les Français à des moissons de gloire,
Comme au pâturage un troupeau...

et ailleurs, nous lisons:

Voyez-le, le front blanc, et la joue amaigrie,
Cet homme taillé dans le roc,
D'un sabre intelligent protéger la patrie,
Aux murs vendéens de Saint-Roch,
Car il ne savait pas qu'il faut qu'on se dévoue
A ne pas sembler innocent,
Lorsqu'é la Liberté veut qu'on graisse la roue
De sa charrue avec du sang....

Bien plus tard Sully-Prudhomme se servira de l'iambe pour Les Funérailles de Monsieur Thiers, poème sur lequel nous reviendrons.

1. Euménides, Au Duc de Reichstadt. 1831.

Le poète italien Carducci pense évidemment à Barbier en écrivant ses Giambi, bien que la forme métrique ne soit pas exactement pareille à la française. Dans la préface de ses Giambi ed Epodi, donnant ses idées sur ces formes poétiques, il dit:

Poesia come quella degli epodi e dei giambi non è che d'un periodo, e d'un breve periodo, della vita, nel quale l'artista sentente e rende un momento storico rapido e sfuggente che gli è antipatico o simpatico; passato quel momento, se l'artista se ostinasse a vestire delle stesse forme quello che nella mobile evoluzione dei fatti e dei sentimenti non è più lo stesso fenomeno e ch'egli non percepisce più con la stessa energia, l'artista non sarebbe più nella vera condizione d'artista, ma nella posa, imitatore e caricaturista di se stesso; ecco perché Auguste Barbier non lancia i suoi giambi oltre il termino di tre anni, e gli ultimi accusano già l'arco rilassato.. (1.)

Leconte de Lisle aussi a fait quelquefois usage de l'iambe, divisant (2.) ses poèmes en strophes de trois quatre vers, comme dans le Sacre de Paris.

Si l'on veut honorer Barbier, c'est quelquefois la forme de l'iambe qu'on choisit. Ainsi en 1840 un iambe est adressé à Barbier par M. E. de CH.; nous n'avons malheureusement pas pu trouver le poème en question; cette indication est celle de la Bibliographie de la France de l'année 1841. A l'occasion du centenaire de Barbier en 1905, c'est en iambes qu'Emmanuel des Essarts écrira le poème fort médiocre qu'on lira plus bas

Passons aux emprunts faits aux poèmes mêmes de Barbier. S'adressant à Barthélemy, qu'il flagelle dans ses Verges de Fer, Clément Renoux nous fait penser au "vers rude et grossier" du Prologue de Barbier, en parlant de son "vers rude et brutal;" (3.) et voici ce que dit Barthélemy en 1832:

Voilà mon style à moi; c'est la vérité crue;
Pour la traduire en vers je l'emprunte à la rue,
Et je me fais l'écho du trivial bon sens,
Que jette en mots grossiers la bouche des passants.
J'abjure la pudeur de la noble grammaire,
Mon désespoir brutal crée une langue amère...(4.)

1. Opere, 24. PP. 170-1. Préface aux Giambi ed Epodi.

2. Poèmes tragiques. 3. Verges de fer.

4. Némésis. II. La Conférence de Londres. 22 janvier. 1832. Page 175.

La Curée, bien entendu, pour ses phrases et ses métaphores, a suscité une foule d'imitateurs. Voici d'abord quelques emprunts voulus, et reconnus comme tels par leur auteur. Nous avons d'abord la réponse délibérée de Sully-Prudhomme à la description de la Liberté chez Barbier:

Car notre Liberté n'est pas une ivrognesse
 Qu'on ramasse au bord du chemin,
 Une femme qu'un crâ de mort met en liesse,
 Qui mêle de sang son carmin.
 C'est une auguste mère aux prodigues mamelles,
 A la voix calme, aux purs appas,
 Qui, levant pour drapeau l'azur de ses prunelles,
 Conquiert le monde pas à pas;
 Enseigne à lire au peuple, innocent des mêlées,
 Où l'ont entraîné les tambours!
 A l'horreur de la poudre, exècre les volées
 Des cloches et des canons sourds,
 Qui ne prend ses amours qu'en la plus juste race
 Et n'accorde son chaste flanc
 Qu'aux hommes francs comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse
 Avec des bras vierges de sang...(1.)

C'est une caricature tout à fait habile; quelquefois il n'a fallu changer qu'un mot ou deux du vers de Barbier.

Clément Renoux pense évidemment à Barbier ~~dans~~ quand il met entre guillemets la phrase "la sainte canaille;" (2.) et Carducci, qui emploie la même phrase ("santa canaglia") dans son iambe Nel vigesimo anno dell' VIII agosto 1848, (3.) tout en niant avoir emprunté cette expression à Barbier, (4.) admet qu'elle peut paraître un souvenir du poète français; et admet, en outre, qu'il a certainement ^{subi} l'influence du passage:

C'est que la Liberté.....

1. Loc. cit. Les Funérailles de M. Thiers.

2. Verges de Fer.

3. Opere, III. Pages 19-23.

4. Note à l'iambe en question, Op. III. Page 138.

Page 21., v. 20: Anche questo verso può parere una rimembranza dei due bellissimi di A. Barbier (La Curée,)...ma il fatto è che egli ha un'origine più umile; me lo suggerì un deputato del Parlamento italiano, quando dello sciopero politico bolognese nel marzo del 1868 disse non essere popolo ma canaglia che tirava sassi. Al Barbier debbo il movimento della strofe 23 (Marchesa, etc..) al Barbier che scrisse pur nella Curée: C'est que la Liberté....
 ...carmin.

pour ces strophes:

La santa Libertà non è fani^gulla
Da poco rame;

Marchesa ella non è....

Dura virago ell' è, dure domanda
Di perigli e d'amor prouve famose...

Voici des vers de Barthélemy qui ne manquent pas de rappeler:

(Sur la Liberté:)

Tu croyais voir, sans doute, une vierge au front pur,
Blonde, à l'oeil caressant, de guirlandes parée...
Eh bien, elle parut, mais le salpêtre aux dents,
Mais rouge de sueur, de carnage repue,
Secouant dans ses mains une chaîne rompue,
Ses pieds nourcis de boue et par le sang lavés,
Sublime d'impudeur, reine du peuple-roi...(1.)

Le singulier poème de Lassailly contient un passage sur la Révolution de Juillet qui fait immédiatement penser au début de La Curée; nous croyons que l'auteur a voulu rappeler son modèle, dans une intention ironique, évidemment:

Le soleil faisait chaud son beau mois de juillet,
Paris, reine des capitales,
Remémorait son coeur, devinant un feuillet
De quatre-vingt-neuf sur ses dalles.
Les braves jeunes gens et les bons ouvriers,
Comme aux plus solennels dimanches,
D'abord se promenaient sous les feux meurtriers,
Sans retrousser encore leurs manches,
Tandis que les poltrons barbouillaient des écrits
Limés à l'huile, au fond d'un antrè;
Et que certains vantaïrds, qui sont de grands esprits,
La peur les tirailait au ventre.
Le peuple soupçonna que toutes ces hauteurs
Mettraient bientôt genoux en terre,
Et prit enfin pitié des temporisateurs
Qui lui marchaient leur colère.
On s'arma de bâtons; pour s'armer de fusils,
Sous les mitrillades royales;
Le vieillard, déjà veuf, précédait ses deux fils,
Et les femmes fondaient des valles.
La liberté jeta sa crinière à tout vent:
Elle s'en alla, la tigresse,
Broyant des régiments d'un seul bond, et buvant

Le premier sang avec ivresse,
 Le fracas des boulets, le tocsin, les tambours,
 Pour inaugurer le spectacle,
 Voilà ce qui remue un coeur, lorsqu'en trois jours
 Le peuple a fini son miracle! (1.)

Et dans le même poème, l'auteur, parlant des ennemis des Montagnards pendant la Révolution de 1789, les appelle

.....ces voleurs-là (qui) gaspillaient en curée
 L'héritage de tant de saints...

Victor de Laçrade aussi fera écho plus tard à la fameuse investive de Barbier, quand il dira:

Passez, tribuns d'hier, orateurs de banquets;
 Passez, la bouche close, en habits de laquais.
 Passez, nobles de race, admis à la curée,
 Par amour du galon prêts à toute livrée.... (2.)

et ailleurs, dans le poème Jeunes Fous et Jeunes Sages, le vers

Comme tous ces beaux fils porteront la livrée... (3.)

rappelle chez Barbier:

....tous ces beaux fils aux tricélores flammes,
 Au beau linge, au frac élégant....

Le mot de "canaille" reviendra plusieurs fois. Boulay-Paty dit sur le rôle du peuple dans la Révolution de Juillet:

Oh! les beaux ouvriers! oh! la hoble canaille!
 Elle allait fourmiller autour de la mitraille,
 Grossir, tambour battant, les voix de la bataille...(4.)

Barthélemy dit, à propos de Rigny:

Ce qu'il a fait! aux jours de la grande bataille,
 Il ~~adés~~ a désavoué la sublime canaille...(5.)

et Antoni Deschamps en 1834 se montrera las de cet âge où

....l'on ne ~~pe~~ peigne "en beau" que la canaille...(6.)

1. Lassailly, op. cit.
2. Poèmes Civiques, Pro Aris et Focis. Page 8.
3. Op. cit. Page 32.
5. Némésis I. 1832. Page 23. Poème écrit le 10 avril, 1830.
4. Par Odes Nationales, Paris, 1830.
6. Paris, poème paraissant dans la Revue de Paris, 1834. 199-201.

Plus d'un poète contemporain àde Barbier ou postérieur, témoigne d'une connaissance de L'Idole. Nous, avons déjà signalé les vers d'Antoni Deschamps qui rappellent la cavale de Barbier, (1.) mais qui peuvent tout aussi bien dériver de Dante.

Nap^hléon, despote, à la France sut plaire,
Ce mitrailleur du peuple est toujours populaire:
C'est que le peuple admire et craint les hommes forts,
Et ne bronche jamais lorsqu'il sent bien le mors,
C'est un cheval rétif au cavalier timide,
Et docile à la main qui lui tient haut la bride...(2.)

Les vers de Laprade sur Une Statue de Machiavèl sont un écho lointain du commencement de L'Idole:

Donnez du bronze encore! afin qu'à plein soleil
L'autre face du socle ait son tableau pareil....(3.)

Clément Renoux a dû penser aux paroles^d de Barbier en maudissant Barthélemy^y celui qui dirait en 1831:

(Sois maudit), ta conduite est d'un traître et d'un lâche...(4.)
ne pourrait s'empêcher d'entendre au fond de sa mémoire le

Sois maudit, ô Nap^hléon! de Barbier.

L'Émeute est souvent décrit dans des termes pareils à ceux de Barbier
Selon Antoni Deschamps le peuple en révolte est comme un flot orageux:

.....torrent dont le flot indomptable
Gronde et bondit toujours dans cette grande ville....(5.)

Comparons Barbier:

L'Émeute aux mille fronts, aux cris tumultueux,
A chaque bond grossit ses rangs impétueux,
Et le long des grands quais, où son flot se déroule,
Hurle en battant les murs comme une femme soule...

et, plus loin:

.....l'Émeute à longs flots inondant le saint lieu,
Bondit comme un torrent contre les murs de Dieu...(6.)

1. Voir à la page 72/

2. Satires, 1831. Les Hommes Politiques.

3. Poèmes Civiques?, Page 37.

4. Verges de fer. A Barthélemy.

5. Les Hommes Politiques, Ep. 170-1. 6. lambes, L'Émeute.

Barbier parle de:

...l'émeute au pied rebelle....

Deschamps de

...l'emeute au pied confus.....

Comparons Edouard d'Anglement, qui décrit l'Emeute:

Avec sa mer qui roule en longs débordements,
Sa tempête semblable aux vagues mutinées...
La voyez-vous hurlant des mots, des chants impies,
Avec ses bras de fer et ses mains de harpies
Rompre la grille antique à coups impétueux,
Se ruer dans l'enceinte en bonds tumultueux...(1.)

et Barthélemy, selon qui:

...les flots populaires, élançés par raffales(sic)
Heurtent du boulevard les portes triomphales...(2.)

et qui décrit:

....l'émeute, vivace, hydræ des carrefours....(2.)

Celui-ci dit ailleurs du peuple:

Nous voyons devant nous le peuple souverain
Démantelant ses murs comme un bélier d'airain...(3.)

Enfin Barthélemy a aussi une invocation qui rappelle Melpomène:(4.)

O fille du soleil, immortelle Androgyne,
Qui pourrait aujourd'hui nier ton origine? (5.)

Un mouvement pareil a été noté par M. Citoleux dans La Maison du Berger
d'Alfred de Vigny: (6.)

Ah! fille sans pudeur, fille de Sainte-Orphée....

N'avons-nous pas ici dans Victor Hugo un souvenir de La Popularité,
cette "grande impudique" dans ce vers des Rayons et des Ombres:

1. Euméides: L'Eglise de Saint-Germain l'Auxerrois, 1836.

2. Némésis. Au Roi. 19 juin, 1831. Page 129.

3. Idem, Le Mois de Juillet, Page 157.

4. Barbier avait dit: O fille d'Euripide, ô belle fille antique,
O Muse, qu'as-tu fait de ta blanche tunique?..

5. Loc. cit.

6. M. Citoleux: Alfred de Vigny: Pages 490-1.

La popularité, cette grande menteuse...(1.)

et voici d'Hugo aussi des vers du poème célèbre, Dictés après Juillet, 1830, que nous n'avons pas cité en parlant de l'influence de La Curée parce que nous hésitons à y trouver une influence directe. Le poème est daté du 10 août, 1830, mais avant de le faire imprimer avec les Chants du Crépuscule, Hugo a dû connaître La Curée. La ressemblance est frappante; nous soulignons quelques vers qui ont leur équivalent dans l'Iambe de Barbier:

Alors tout se leva.....l'Homme, l'enfant, la femme, (2.)

quiconque avait un bras, quiconque avait une âme,

Tout vint, tout accourut, Et la ville à grand bruit

Sur les lourds bataillons se rua jour et nuit. (3.)

En vain boulets, obus, la balle et les mitrailles

De la vieille cité déchiraient les entrailles;

Pavés et pans de murs, croulant sous mille efforts, (4.)

Aux portes des maisons des amoncelaient des morts;

Les bouches des canons comme une mer qui roule (5.)

Et de son râle affreux ameutant les faubourgs

Le tocsin haletant bondissait dans les tours! (6.)

C'est avec les mêmes réserves que nous signalons dans Les Châtiments quelques ressemblances aux Iambes. On y cherche d'abord, bien entendu, des exemples de la forme métrique de l'Iambe. L'Iambe de Chénier et de Barbier, celui qui fait suivre un vers alexandrin d'un vers octosyllabe, ne se trouve dans les Châtiments qu'une seule fois, dans La Reglade, poème qui cependant ne doit à Barbier que sa forme métrique. Mais l'énergie, l'entraînement du rythme, la hardiesse du langage ne sont-elles pas tout aussi typiques de l'Hugo des Châtiments que du Barbier des Iambes? Hugo emploie plus souvent une forme pareille à l'Iambe, et qui, faisant

1. Sunt Lacrymae Rerum.

2. Cf. La Curée:le peuple soulevé...

3. Idem: Se ruaient à l'Immortalité..

4. Idem: Ses chemins dépaillés et ses pans de murailles...

5. Idem: ...comme une mer qui monte...

6. Idem: ...les cloches hurlaient....

suivre un vers alexandrin d'un vers de six syllabes, retient toutes les qualités de surprise et d'emphase que cette alternation de vers longs et de vers plus courts avait données à l'iambe. Cette forme s'emploie dans des poèmes tels que: Nox, (troisième partie,) le Te Deum du 41er. janvier, 1852; A l'Obéissance Passive; (troisième partie;) A Un Qui veut se détacher; On dit: Soyez Prudents.

A part ces quelques ressemblances métriques, une idée ou une image de Barbier se retrouve parfois dans les Châtiments. On se rappelle la fameuse invocation à l'année Quatre-Vingt-Treize:

Tous les rois de l'Europe, attentifs au naufrage,
Tremblèrent que la masse, heurtant quelque rivage,
Ne mît du même choc les trônes au néant...
Sombre Quatre-Vingt-Treize, épouvantable année,
De lauriers et de sang, grande ombre couronnée,
Du fond des temps passés, ne te relève pas!
Ne te relève point, pour contempler nos guerres,
Car nous sommes des nains à côté de nos pères,
Et ta pitié rirait de nos maigres combats.....
Oh! nous n'avons plus rien de ton antique flamme...

Hugo n'a-t-il pas dû y penser en écrivant:

Toi, qui mainquis l'Europe et qui pris dans ta main
Les rois, et les brisa les uns après les autres,
Né pour clore les temps d'où sortirent les nôtres,
Toi qui par la terreur sauvas la liberté,
Toi qui portes ce sombre nom: Nécessité!
(Reste seul à jamais, Titan Quatre-Vingt-Treize!
Dans l'histoire où tu luis comme en une fournaise. ✓
Rien d'aussi grand que toi ne viendrait après toi! ? (1.)

et cette même comparaison entre les géants de la Révolution et les nains de l'époque actuelle reviendra dans Quelles de Séraïl:

Après tous ces géants, après tous ces colosses,
S'acharnant malgré Dieu, comme d'ardents molosses,
Quand Dieu disait: Va-t'en!
Après ton océan, République française,
Où nos pères ont vu passer Quatre-Vingt-Treize,
Comme Léviathan;

Après Danton, Saint-Just et Mirabeau, ces hommes

Ces titans, ;....aujourd'hui cette France où nous sommes
Contemple l'embryon,
L'infiniment petit...

Les sentiments de l'Idole:

Maintenant tu renaiss de ta chute profonde;
Pareil à l'aigle radieux,
Tu reprends ton essor pour dominer le monde,
Ton image remonte aux cieux.
Napoléon n'est plus ce voleur de couronne.....
Grâce aux flatteurs mélodieux,
Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
César est mis au rang des dieux.
Son image reluit à toutes les murailles....

reparaissent dans L'Expiation:

L'empereur mort tomba sur l'empire détruit,
Napoléon alla s'endormir sous le saule,
Et les peuples alors, de l'un à l'autre pôle,
Oubliant le tyran, s'éprirent du héros.
Les poètes, marquant au front les rois bourreaux,
Consolèrent, pensifs, cette gloire abattue,
A la colonne veuve on rendit sa statue,
Quand on levait les yeux, on le voyait debout
Au-dessus de Paris, serein, dominant tout,
Seul, le jour dans l'azur et la nuit dans les astres,
Panthéons, on grava son nom sur vos pilastres...

Barbier avait trouvé des termes vigoureux pour décrire Paris dans La Cuve:

Il est, il est sur terre une infernale cuve,
On la nomme Paris; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours,
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine,
Qui remue à longs flots de la matière humaine,
Un précipice ouvert à la corruption,
Où la fange descend de toute nation;
Et qui de temps en temps ~~l'eau péline~~ plein d'une vase immonde,
Soulevant des bouillons, déborde sur le monde...

Hugo parle de L'Egout de Rome, mais on sent que lui aussi veut désigner

Paris:

Ceci, c'est le cloaque, effrayant, vil, glacé,
Et Rome tout entière avec tout son passé,
Joyeuse, souveraine, esclave, criminelle,
Dans ce marais sans fond croupit, fange éternelle,
C'est le noir rendez-vous de l'immense néant;
Tout ordure aboutit à ce gouffre béant???./.....

Aux assez rares moments où Théophile Gautier s'essaie à la satire, l'influence de Barbier saute aux yeux du lecteur. A ces moments, Gautier se sert parfois de l'l'Ambe, Ainsi dans ses Premières Poésies, (1830-2,) les poèmes de Colère, de Justification, de Débauche, ont cette forme. Comparons le style du premier avec le langage de Barbier:

Hypocrisie et vice, oui, c'est bien là le monde;
Belles maximes et grands airs,
Jetés comme un manteau sur le cloaque immonde
D'un coeur tout gangrené de vers

Il empruntera plus tard la métaphore même de La Curée dans sa satire

Les Vendeurs du Temple:

Les bons et braves chiens, lorsque le cerf est mort,
S'en vont. Toute la meute alors arrive et mord,
Mêlant ses vils abois à la trompé de cuivre,
Le noble cerf dix cors, qu'à peine elle osait suivre,
Et les bassets trapus, arrivés les derniers,
Ont de plus gros morceaux que n'en ont les premiers.
Vous êtes les bassets. Vous mangez la curée...(1.)

L'image de La Cuvée aussi reparait chez lui, dans un poème de la même année que l'l'Ambe de Barbier:

De l'or et de la fage.- Incroyable chaos,
Babel des nations, mer qui bout sans repos,
Chaudière des damnés, cuve immense où fermente
Vendage de la mort, une foule écumante....(2.)

Monsieur Jasinski, dans sa belle thèse sur Théophile Gautier, a signalé un emprunt fait à L'Idole, qui lui semble incontestable.(3.) Il se trouve dans Albertus:

Il faisait un grand froid, la flamme était ardente;
Le papier se tordit comme un damné de Danté
En dardant un jet de gaz bleu...

Mais déjà, dit M. Jasinski, Barbier avait dit dans L'Idole:

1. Poésies Diverses. 1833-8.

2. Premières Poésies.

3. Les Années Romantiques de Théophile Gautier. Page 109.

C'est bon, voici la flamme, ardente, folle, immense,
 Tout s'allonge et se tord, s'embrase et se déchire,
 Comme des damnés en enfer...

Enfin, Gautier paraît bien s'être souvenu de L'Idole dans Justification où il reprend l'image de Napoléon forçat, et dit:

.....Las de traîner depuis vingt ans
 Son boulet de forçat au bagne de la vie...(1.)

Sans vouloir exagérer l'influence que Barbier a exercée sur la poésie de son époque, nous pouvons constater qu'elle a été considérable, sur la satire surtout, et que l'auteur des Iambes est vite devenu un modèle souvent imité dans ce genre.

Raisons pour le Succès des Iambes.
 à-----

Deux aspects des Iambes, leur style et leurs thèmes, ont fait appel au public du jour et expliquent l'énorme succès de ce recueil. Le style des Iambes y a été pour beaucoup. Qu'est-ce qu'il avait de particulièrement attirant, ce style, pour les Français de 1830? Les Iambes étaient nouveaux à plusieurs points de vue. En 1830 l'école romantique est établie, mais déjà elle tombe dans des excès de langage et de style qui vont finir par ennuyer la génération suivante; il a dû y avoir quantité de gens las du lyrisme sucré, des rêveries mélancoliques, des paysages idéals, que leur offrent les imitateurs du Lac, et prêts à accueillir toute poésie apportant dans la littérature quelque chose de mâle et de vigoureux. Ils commencent à avoir assez de la tristesse voulue, des épanchements d'âme du jeune égoïste qui ne cherche qu'à s'éloigner de la foule banale; et ils ont dû se réjouir de trouver d'une façon si inattendue un jeune homme qui se plaisait à décrire la sainte canaille dans le langage du peuple, avec parfois une crudité et une hardiesse qui ont dû plaire avant

1. Premières Poésies.

tout aux bousings; et dans un style simple et direct, au rythme entraînant, sous une forme métrique nouvelle à l'école romantique.

Les thèmes du recueil étaient également aptes à gagner l'intérêt et la sympathie du lecteur de 1830, qui venait lui-même d'assister aux trois Glorieuses. L'indignation était à la mode; la déception qui a suivi la Révolution de Juillet était universelle. Ce sont des thèmes tout actuels. La curée des ~~pl~~ places, commencée tout de suite après la victoire populaire de Juillet, était commentée partout. Comme l'article de Saint-Marc Girardin dans les Débats, le poème de Barbier arrivait fort à propos; témoin quelques-unes des pièces théâtrales de l'époque: Les Hommes du Lendemain, représentés à l'Odéon le 11 septembre: (1.) La Foire aux Places au Vaudeville, le 25 du même mois. (2.)

Le nouveau régime s'est presque tout de suite montré sous ses vraies couleurs, et n'a pas perdu de temps à museler le peuple, comme l'explique Le Lion. Des vrais socialistes et révolutionnaires de l'époque ont dû en être dégoûtés, et auront accueilli avec faveur les premiers iambes au moins, avec leur apothéose du peuple de Paris. La Popularité, par contre, aura plutôt attiré les idéalistes, qui se croyaient sans illusions et méprisaient un peu le peuple, tout en espérant un gouvernement sincèrement démocratique. Les gens de gauche de toute espèce ont espéré du mouvement de 1830 un bouleversement comme celui de la première Révolution; et Quatre-Vingt-Treize aura exprimé toutes leurs déceptions, tout le dégoût que leur inspirait une jeunesse pusillanime et craintive. Les émeutes de Paris et des villes provinciales ont beaucoup inquiété les modérés; celle de février 1831 surtout, avec son attaque dirigée contre l'archevêché de Paris, a dû choquer les catholiques entre autres, qui auront approuvé et secondé l'indignation de Barbier.

On sait à quelles proportions s'est grossie la légende napoléonienne à cette époque. Le nom de Napoléon exilé, mort dans l'exil, solitaire et hautain, avait acquis un prestige incroyable. On a étudié en détail cette question du bonapartisme des derniers jours de la Restauration et du début de la Monarchie de Juillet; (1.) nous pouvons encore consulter avec profit cet ouvrage fort bien documenté, Après à propos des "flatteurs mélodieux", des "poètes menteurs" contre lesquels s'indigne le poète de L'Idole; au théâtre, dans les domaines de la poésie et de la peinture, partout Napoléon était, en effet, "mis au rang des dieux."

Sous la Restauration, les écrivains libéraux se firent complaisamment les vibrants échos de l'opinion publique, revenue à Napoléon par opposition au pouvoir. Les uns, comme C. Delavigne, agirent plus particulièrement sur la classe moyenne. D'autres, Barthélemy et Méry, les fougueux pamphlétaires, mais surtout Béranger, l'immortel chansonnier, s'adressèrent à la foule aisée à persuader, à l'ardente jeunesse, et leur inculquèrent, avec une aversion profonde pour les hommes de l'ancien régime, un culte excessif pour la mémoire du plus fameux des Bonaparte.

Pendant la monarchie de Juillet, le mouvement, loin de s'affaiblir par suite de la mise hors combat des adversaires naturels de Napoléon, ne fit que s'accroître. La Légende venait de trouver en Victor Hugo un protagoniste d'autant plus ardent que son admiration pour l'Empereur et son évolution libérale succédaient, dans son âme passionnée, à une courte période d'exaltation légitimiste et ultra-catholique. Edgar Quinet, Alexandre Dumas, s'associaient, avec moins d'éclat, à la propagation du culte napoléonien. Le célèbre Balzac se proposait de créer, dans de puissantes conceptions, l'histoire militaire fictive de l'Empire... Thiers... élevait un monument historique à la renommée de Napoléon. Les théâtres populaires retentissaient au nom du grand homme. (2.)

Voici quelques pièces à la mode:

Le Passage du Mont Saint-Bernard. (Henri Villemot.) 31 août, 1830, au Cirque.

Schoenbrunn et Sainte-Hélène, (Dupeuty et Regnier-Destourbet,) à la Porte Saint-Martin.

L'Empereur, suite de tableaux. (Saint-Albe, Ferdinand Laloue et Adolphe Franconi,) au Cirque.

1. J. Garson, Les Créateurs de la Légende Napoléonienne: Barthélemy et Méry. Bruxelles, 1899.
2. Op. cit.

Joséphine ou le retour de Wagram. (Gabriel et Delaboulaye,) à l'Opéra-Comique.

Bonaparte, Lieutenant d'Artillerie, (Duvert et Saintine,) au Vaudeville

Napoléon à Berlin, (Dumersand et Dupin,) aux Variétés.

Napoléon en Paradis, à la Gaîté.

Quatorze ans de la Vie de Napoléon, ou Berlin, Potsdam, Paris, Waterloo et Sainte-Hélène, (Clairville,) au Luxembourg.

Bonaparte à Brienne, aux Nouveautés.

Napoléon, (Alexandre Dumas,) à l'Odéon. (1.)

Quel contraste donc, quelle indignation inattendue, dans l'iambe de Barbier! Le petit groupe d'anti-bonapartistes qui restait a dû lire et relire avec approbation et enthousiasme le "Sois maudit, ô Napoléon!" du jeune poète; les modérés en auront apprécié l'originalité et l'audace; et même la foule d'adorateurs a dû être étonnée, et peut-être même un peu intriguée, par ces strophes osées, ces diatribes virulentes.

Le thème de Varsovie n'était pas moins actuel. La question de l'esclavage de la Pologne agissait tous les esprits:

Il'y eut dans Paris douleur universelle et profonde, douleur jusqu'au délire, quand on apprit que Varsovie était au pouvoir de l'autocrate, et que l'héroïsme des Polonais n'avait fait que prolonger leur agonie! (2.)

Béranger a chanté dans Poniatovski et Hâtons-Nous la révolution polonaise, Hugo la Pologne vaincue; (3.) et Casimir Delavigne les a célébrées aussi dans Varsovienne et Dies Irae de Kosciusko.

Dante et la littérature italienne commençaient de plus en plus à intéresser la nouvelle génération littéraire: Barbier suit la mode en se préoccupant de Dante; mais sa pensée est originale en ce qu'il rattache l'idée des vicissitudes du vieux poète florentin à celle des troubles de la France

1. Cité par Muret: L'histoire par le théâtre, 1789-1851. Page 92.

2. Revue Encyclopédique. 1831. Tome III. Page 9.

3. Feuilles d'Automne. XL.

contemporaine. Il y avait une section de la population que dégoûtait depuis déjà quelque temps les spectacles de théâtre et les danses de l'époque; ce sont les sentiments de ceux-là qu'exprime Barbier dans Melpomène et Terpsichore. Une vague de suicides, produit du spleen, du mal du siècle, avait effaré les citoyens plutôt raisonnables; c'est un sujet que traitera Hugo aussi dans les Chants du Crépuscule, (1.) reprenant le thème de L'Amour de la Mort de Barbier. C'est l'âge de la machine, des inventions industrielles; et le monde poétique ne l'a pas encore accepté comme naturel. Comme Barbier dans La Machine, Vigny dans La Maison du Berger se récrie contre les dangers de ces inventions que l'homme ne sait pas entièrement dompter, et qui peuvent elles-mêmes arriver à la maîtriser.

Les Iambes ont attiré une grande partie de la population, et auront plu à des lecteurs divers pour des raisons diverses. C'est, d'ailleurs, le moment où la poésie romantique commence à se faire didactique, où le poète voit en lui-même le prophète de l'humanité, le Messie d'un monde abandonné. Hugo exprime on ne peut mieux cette nouvelle tendance à la fin de ses Feuilles d'Automne, en un poème écrit en novembre 1831:

Je suis fils de ce siècle! Une erreur, chaque année,
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée,
Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie, et sainte liberté!
Je hais l'oppression d'une haine profonde.
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier;.....
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les mille chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain!

Cette époque, enfin, est l'époque de la jeunesse et de l'enthousiasme, une époque effrénée, rétive, s'empressant à la recherche du nouveau et du sensationnel. C'est le moment entre tous de se faire une réputation

du jour au lendemain. On voulait être choqué, amusé, secoué; il suffisait de quelque chose d'original et de sensationnel pour faire accabler de louanges son auteur. Les Iambes ont de l'originalité, ils ont du sensationnel¹⁷ et quand nous ajoutons à ces qualités un vrai talent poétique, et une sincère conviction humanitaire, nous ne nous étonnons point de la renommée soudaine de ce jeune Auguste Barbier jusqu^u-là inconnu.

CHAPITRE TROIS.Barbier et l'Italie.Voyage en Italie avec Brizeux, 1831-1832.

Le récit de ce voyage a été fait plus d'une fois par les biographes de Brizeux. (1.) C'est à la fin de 1831 que les deux amis quittèrent Paris. Barbier venait de publier quelques-uns des Iambes pendant le cours de l'année, et la première édition de ses poèmes se préparait. Elle a dû être prête au mois de décembre, car le poète en ⁿenvoya un exemplaire à Vigny, avec une lettre datée du 11 décembre, (2.) bien que la première édition elle-même porte la date de 1832. Brizeux aussi venait de publier Marie, et ce fut avec un sentiment de travail accompli que les deux poètes purent se mettre en route.

Un article sur Brizeux que La caussade a donné à la Revue Contemporaine (1.b.) comprend une longue lettre de Barbier à Lacausade, qui lui avait demandé des détails et des souvenirs. Selon cette lettre, ils seraient partis à la fin de novembre: mais il paraît qu'ici la mémoire de Barbier lui a fait défaut. La date exacte du départ est fournie dans un document cité par Ernest Dupuy; (3.) c'est la lettre d'adieux de Barbier à Vigny dont nous avons déjà fait mention; elle est datée du 11 décembre, la veille du ~~départ~~ départ:

1. Nous signalons à ce propos:

- a. La thèse de l'abbé Lecigne sur Brizeux, Paris, in-8, 1898.
- b; L'article d'Auguste Lacausade dans la Revue Contemporaine octobre 1858, Pages 527-568.
- c. L'article d'Ernest Dupuy sur Brizeux et Vigny dans la Revue des Deux Mondes Tome 59. 1910. 325-363.
- d. Barbier: Silhouettes contemporaines, sur Marceline Desbordes-Valmore, Balzac, Lamennais, Bellini, Vernet, Winterhalter.
- e. Brizeux: Fragments d'un Livre de Voyage, Revue des Deux Mondes 1833. 1er. avril, Pages 54-62.
- f. Brizeux, Fragments... Revue de Paris, 1842. Tome III

2. Citée à la page 206.

3. Alfred de Vigny: rôle littéraire. Page 67.

Monsieur et cher ami,

...Je pars en vous priant d'agréer ces tristes et malheureux iambes.

....Que Dieu... vous tienne toujours en sa sainte et digne garde.

Votre dévoué voyageur,

Augusté Barbier. (1 et 2.)

Barbier voulait partir pour raisons de repos; Brizeux désirait un changement d'ambiance; tous deux rêvaient depuis longtemps à ce pays enchanté et ensoleillé, terre de Virgile et de Dante, de Michel-Ange et de Raphaël! L'affaire se décida sans hésitation, et ils partirent, sinon avec la même bourse, comme le croit Léon Séché, (3.) du moins avec l'intention de tout partager. Ce fut sans doute la mère de Barbier qui subvint à ses frais; (4.) comme ce fut la grand-mère de Brizeux qui, fière de sa nouvelle renommée, lui offrit ce cadeau.

Ils se mirent donc en route. A Lyon, "tout brûlant encore d'une formidable émeute," (5.) ils rendirent visite à Madame Desbordes-Valmore. Le récit qu'a fait Barbier de cet épisode (6.) est si révélateur que nous n'hésitons pas à nous y attarder. C'était au mois de décembre: le temps était pluvieux et glacial, et nos voyageurs avaient passé deux jours en diligence. Brizeux voulait faire visite à "la reine des muses contemporaines," et Barbier, qui ne la connaissait pas encore, se laissa volontiers amener chez elle. Tout en haut d'une vieille et laide maison ils arrivèrent enfin à la trouver, dans son "nid d'hirondelles." On parla de choses et d'autres, --- de cette Italie où elle voudrait pouvoir les

1. Cette lettre sera citée en entier à la page 206.

2. Dupuy dit, à tort, que Lecigne avait donné comme la date du départ la fin de septembre. Lecigne se fie, au contraire, à la mémoire de Barbier, et donne la fin de novembre. De toute façon, l'affaire est définitivement décidée par la lettre à Vigny.

3. Alfred de Vigny et son temps, Page 146.

4. Voir les Souvenirs personnels, Page 12.

5. Lettre à Lacauzade, Revue contemporaine, 1858.

6; Silhouettes contemporaines, Margeline Desbordes-Valmore, Page 338--

accompagner, de ses enfants et de son mari, de l'émeute rédente qui avait terrorisé toute la ville, et qu'elle leur décrivit:

Cela a été horrible. Il y a eu des faits d'acharnement inouïs. On a vu des vieillards, des femmes et des enfants massacrés sans pitié. Un dragon flottait dans le Rhône tenant un homme à chaque main; les ouvriers avaient inscrit sur leurs drapeaux: Vivre en travaillant ou mourir en combattant! Et, en effet, ils se sont battus comme des lions. Ils ont été victorieux de la garde nationale et de l'armée, les maîtres de la ville; mais après, sans plan, sans direction, et sans doctrine, ils ont rappelé d'eux-mêmes les autorités et sont rentrés comme des moutons dans leurs ateliers. (1.)

Hélas, dit-elle, quel serait le monde sans les consolations de l'art et de la poésie? Et elle leur montra une lettre dont elle était toute ravie, envoyée par Lamartine avec une épître qu'elle leur lut:

Cette pauvre barque, ô Valmore,
Est l'image de ton destin!
La vague d'aurore en aurore
Comme elle te ballotte encore
Sur un Océan incertain.

Tu ne bâtis ton nid d'argile
Que sous le toit du passager,
Et comme l'oiseau sans asile
Tu vas glanant de ville en ville,
Les miettes de pain étranger....

Les deux poètes, ayant loué ces vers et la réponse de Madame Valmore, firent finalement leurs adieux, espérant la revoir à Lyon ou à Paris. Barbier décrit les adieux:

Je lui pressai la main très affectueusement, et Brizeux l'embrassa de tout cœur. Comme nous gagnions la porte, elle appela ses deux enfants qui étaient restés dans un coin de la chambre, immobiles et silencieux. Ils s'approchèrent, et elle leur dit: Vous voyez bien ces messieurs? Eh bien, mes chers enfants, ce sont deux poètes, souvenez-vous.... Les petites filles nous regardèrent avec de grands yeux et sans doute comme des êtres extraordinaires, mais sans trop comprendre l'aimable exaltation de leur maman. Nous les embrassâmes, et nous partîmes. En regagnant notre logis, nous disions, Brizeux et moi: Quelle charmante femme, quelle admirable nature, de poète, tout sentiment, tout cœur, tout âme. Elle est évidemment la première de nos lyres féminines. ---Et point la dernière de nos lyres masculines, ajouta Brizeux. (2.)

1. Silhouettes contemporaines, loc. cit.
2. Idem.

De Lyon ils passèrent par Marseillae, où ils virent de Belloy(1.) et un de ses amis, M. Thevenot:

...poètes aimables tous deux, causeurs spirituels, et qui se rendaient comme nous en Italie. Ce fut à quatre une bien agréable matinée! Après quelques jours donnés à la cité phocéenne, nous nous embarquâmes pour Livourne, commençant notre pèlerinage par Pise et Florence...(2.)

Ce fut le 3 janvier qu'ils parvinrent à Livourne, étant arrivés à Gênes la veille. Ils la voyaient enfin, cette Italie tant souhaitée! Et ils ne furent pas déçus: en 1858 Barbier a pu dire encore, de ce voyage déjà assez lointain;

Rappeler quelles furent nos premières sensations sur cette terre classique de l'art, est superflu. Ce fut un enchantement continu. (3.)

Pise, nous le savons, a inspiré le Campo Santo, l'une des meilleures parties du Pianto de Barbier; à Brizeux elle a inspiré le poème L'Eglise Byzantine, dont voici un extrait:

Une lueur d'argent se penchait sur la terre:
Nous, dans Pise-la-Sainte, arrivés, aussitôt,
Nous avons fait trois fois la tour du Baptistère,
Comme des pèlerins au temps du bon Giotto,
Et là, tous enivrés d'extases enfantines,
Dôme, nous embrassions tes portes byzantines,....
Et nous allions encor par la noble cité,
Aspirant son air doux, rasant ses larges dalles;
Tout brillait, revêtu d'une molle clarté,
Les vieux murs crénelés et les tours féodales;
Et le chantre, évoqué, des choses idéales,
Dante nous précédait avec solennité...(4.)

Le soir même de leur arrivée à Pise, tout fatigués qu'ils étaient du voyage ils oublièrent presque de souper pour aller voir au clair de lune le Baptistère, le Dôme et la Tour Penchée.(5.) Brizeux écrivit sur son journal le 7 janvier:

Nous étions comme des pèlerins du treizième siècle et tout pénétrés de

1. Voir Revue française, 1858. Pp. 146-7. 20 mai, Article de Belloy sur Brizeux: Je les rencontrai tous les deux à Marseille; ils se rendaient par mer à Rome, où j'allai moi-même par terre...
2. Lettre à Lacauzade,
3. Idem.
4. La Fleur d'Or Pages 62-3. Edition de 1853.
5. Voir Lecigne sur Brizeux.

catholicisme. A la lueur du soir nous nous assîmes sur un des bancs du Duomo, et nous regardions. Je touchais avec respect une colonne jaune et sculptée du Baptistère.

A Florence, selon Barbier, (1.) Brizeux était particulièrement ravi, y préférant les oeuvres de Ghiberti, de Donatello, de Lucca della Robbia, puis les peintres catholiques, Masaccio, Giotto, Cimabue, Angelico da Fiesole...

Des oeuvres de la Renaissance non religieuse, il n'acceptait guère que la statue du Persée, de Benvenuto Cellini: mais c'était un véritable enthousiasme. Il l'a formulé dans une pièce de vers de sa Fleur d'Or. Elle fut littéralement improvisée devant moi, un matin que j'entraais dans sa chambre. (1.)

Selon le journal de Brizeux ils seraient partis pour la Ville éternelle le 15 janvier; (2.) En quittant Florence, accompagnés du sculpteur Etx, ils rencontrèrent Winterhalter, peintre allemand qui se rendait à Rome pour y étudier aux frais de son gouvernement, et On y voyagea ensemble fort amicalement, s'arrêtant un soir à une hôtellerie où, le vin et la conversation ayant mis Brizeux de bonne humeur, il improvisa l'Hôtellerie:

Nous sommes de gais voyageurs,
Un peintre de Baden, un sculpteur, deux poètes,
Pour toute belle chose ayant des âmes prêtes,
Les fermant aux soucis rongeurs;
Nous sommes fils de l'art et de gais voyageurs.

Pays du Latium, adieu!
Au pied de ses volcans, voici la Grande-Grèce,
Où l'esprit est esclave et la terre maîtresse;
Salut à la terre de feu!
Pays du Latium et d'Etrurie, adieu!

Vienne, Liber, le dieu pourpré!
Winter, entonnez-nous un refrain d'Allemagne.
Et moi, qui sais aussi plus d'un air de montagne,
Sous ces vignes je chanterai:
Auprès du barde blond vienne le dieu pourpré! (3.)

Arrivés à la Ville éternelle, dit Barbier, chacun d'eux se logea séparément. On se voyait chez Lepré ou au café Greco, on visitait ensemble les musées et les galeries particulières. On se voyait aussi à la villa

1. Lettre à Lacauassade.

2. Cité par Lecigne.

3. La Fleur d'Or, Page 106.

Médicis, où régnait Horace Vernet, directeur de l'Académie de France.

Barbier lui avait été spécialement recommandé et fut tout de suite admis dans son atelier; (1.) à la villa Médicis également il fit la connaissance de Berlioz et dès lors naquit entre les deux une amitié de longue durée. De cette première rencontre avec le compositeur, Barbier dit:

Il (Berlioz) pensait déjà à traduire en musique Roméo et Juliette de Shakespeare, et il me proposa d'en écrire le libretto. Ayant d'autres choses en tête je ne pus donner suite à sa demande ...(2.)

A Rome aussi ils virent Lamennais; (3.) Barbier lui fit deux visites; (4.) d'abord en compagnie de Brizeux, et puis seul, avant de partir pour Naples. La première visite fut courte et de "peu d'intérêt;" on parla de politique et de religion et ^{Brizeux} Barbier écrivit après dans son Journal:

Les Girondins, a dit Lamennais, n'étaient que des hommes mous et corrompus. Oui, lui ai-je dit, et qui se faisaient guillotiner pour la Liberté! Ah! la Liberté n'est qu'un rêve, répondit Lamennais...(5.)

Barbier a fait le récit, dans son étude sur Lamennais, de la seconde visite qu'il lui fit. On discuta les doctrines de Lamennais, qui ne manqua pas de tâcher de convertir Barbier; celui-ci était loin d'être à cette époque la catholique fervent qu'il est devenu plus tard.

(Barbier): Il y a, Monsieur, une partie de votre système à laquelle je me rallie sans peine, celle qui est relative à m'ordre temporel; quant à l'autre partie, je ne puis l'accepter.

--Et pourquoi?

--Parce que je n'ai pas foi dans la papauté.

--Mais vous croyez en Dieu?

--Certainement.

--Eh bien?

--Eh bien, Monsieur, je vous avouerai que, même relativement à ~~à~~ la divinité il m'est venu depuis quelques temps de grands troubles dans l'esprit.

--Et lesquels?

--L'idée de l'infini qui, pour moi, est celle de Dieu, et l'idée de personne qui comporte borne et limite, me paraissent tellement contradictoires que je ne peux plus saisir nettement la notion de Dieu.

1. Silhouettes contemporaines, Page 347.

2. Idem, Page 230.

3. C'est à Sainte-Beuve qu'ils durent cette entrevue. Cf. Correspondance, recueillie par Bonnerot, I. Pp. 274-5; lettre à Lamennais du 9 déc., 1831.

4. Silhouettes... P. 284.

5. Cité par Lecigne, P. 129.

--Allons, allons, mon enfant, ...n'arrêtez pas trop votre esprit sur ce point. Regardez bravement le mystère et vous reviendrez à penser comme moi sur Dieu et sur le rôle de l'église en ce monde. 6...Réfléchissez bien à tout ce que je vous ai dit, et j'espère que vous serez des nôtres. (1.)

La visite a inspiré à Barbier le quatrain suivant de ses Rimes de Voyage:

Balut, frère gaulois, dans la ville éternelle,
Venu pour te soumettre à son vieux souverain!
Puisse-tu repartir avec le coeur serein
Apôtre libéral malgré Rome et pour elle. (2.)

A propos de ce séjour de Barbier à Rome, nous avons trouvé une anecdote fort amusante racontée par Roger de Beauvoir. (3.) Nous allons avoir affaire plus tard à un imposteur qui prétendra être l'auteur des Iambes. Voici, en 1832, quelques mois après le départ de Rome du poète, un autre faux Barbier, mais un imposteur sans le vouloir cette fois.

Sachant que le célèbre Auguste Barbier était en Italie en ce moment, et s'empressant toujours de réunir à l'ambassade française à Rome tous les Français possesseurs de tant soit peu de renommée, au moins à l'étranger, un des secrétaires de l'ambassadeur se réjouit un jour d'avoir, comme il le croyait, trouvé le grand poète. Roger de Beauvoir dit avoir entendu sa description du logement de "Barbier":

...un vrai logement de poète, une table chargée de livres et de papiers, aucune anti-chambre; quand il m'a reçu il était au lit...(4.)

On lui fit promettre de venir prendre le café aux salons de l'ambassade ce soir-là; et Roger de Beauvoir, fort surpris de n'avoir pas rencontré Barbier, qu'il connaissait, dans les rues de Rome, s'attendit avec plaisir à voir paraître le jeune auteur de La Curée. Il venait, dit-il, de passer avec Barbier une délicieuse quinzaine de jours à Milan; (ce qui rapporte cet incident à une époque où Barbier sera certainement rentré en France; car il est allé à Milan après ses visites à Rome et à Naples.)

1. Silhouettes...Pages 284-7.

2. Revue des Deux Mondes, 1864. LII. Pages 990-8.

3. Article de la France littéraire, 1840, Tome II. Nouvelle série, 1522.

4. Article cité p. 152.

Mais voici l'apparition, telle que Beauvoir la décrit :

Les portes du salon s'ouvrent en effet, et nous entendons retentir le nom de M. Barbier. Mon désappointement fut grand en voyant un gros homme en habit d'étoffe noire lustrée, qui tenait à sa main droite un chapeau gris. Il s'avança vers la réine de ce salon, avec une respectueuse humilité, parcourant le cercle de ses yeux, et prit par contenance deux tasses de café coup sur coup. Mon compagnon de voyage me serrait les bras à en faire craquer les os, j'étais inondé d'une sueur froide; je trouvais inouï qu'un homme pareil osât prendre le nom d'Auguste Barbier. Nous nous promîmes mutuellement, mon ami et moi, et nous ne voulûmes point désillusionner le salon. Peu à peu nous en vîmes même à rire de bon coeur à la vue de ce poète tombé du ciel, aussi inconnu probablement à Paris qu'il était déjà célèbre à Rome. Nous nous abstenions de le juger, jusqu'à ce qu'il dît des vers, car on lui avait fait promettre qu'il en dirait. D'abord il s'en défendit, mais après quelques secondes, nous le vîmes se coller lui-même à la cheminée, en guise de sonnet; j'avoue qu'un horrible frisson me courut en ce moment par tout le corps. Quand il ouvrit la bouche, je m'attendis à lui entendre prononcer les magnifiques vers: O Corse à cheveux plats... et tout le reste de la strophe. Il n'en fut rien, car M. Barbier nous dit une fable. Elle s'appelait, je crois, le Castor et le Lion. M. Barbier faisait des vers et était en plus commis en soieries, vous jugez de son ~~to~~ étonnement en recevant une invitation à l'ambassade! On sut bien dès le soir même qu'il n'était pas poète, mais on ne sut que le lendemain qu'il était commis.

Mais revenons au vrai Barbier. Nous savons ce qu'il a rapporté de Rome en fait de poésie, le Sampo Vaccino du Pianto. Rome lui parut triste et sale; ce qui choqua son compagnon, ce fut la religiosité outrée des Romains. Les deux poètes se réfugièrent dans de vives discussions artistiques. En voici une que Barbier nous a rapportée:

A Rome, notre ami fut tout à Raphaël. On peut dire que Raphaël le posséda comme un dieu, et jamais je ne l'ai vu varier sur le compte de ce grand artiste. Son admiration était si vive qu'elle suscita un soir une discussion des plus chaudes entre lui et moi. C'était au fameux café Greco, lieu chéri des artistes, et en présence de M. Etez, qui peut s'en souvenir. Je tenais pour Michel-Ange, pour ses sublimes conceptions et ses hardiesses grandioses. Brizeux, lui, soutenait le peintre d'Urbino, et ses puissantes harmonies, les exagérations arrivèrent naturellement de part et d'autre, et Brizeux, non content d'attribuer la supériorité à son cher Sanzio, s'écria; Michel-Ange n'est qu'un barbare, qui n'a fait de son vivant que des barbaries, et qui, après lui, ne fera que des barbares. Là-dessus, il se leva et sortit fort animé. Je croyais ne pas le revoir de quelques jours; mais point; le lendemain, il vint m'embrasser, en me disant qu'il était fâché d'avoir choqué si fort mon sentiment. (1.)

A Naples, où ils se rendirent au moment du Carnaval, donc au mois de février ou de mars, les discussions continuèrent. Cette fois il s'agissait souvent des mérites des auteurs grecs et latins; Brizeux ne manquait pas de citer le Virgile dont il avait toujours un exemplaire dans la poche. Voici encore, un récit de Barbier à ce propos:

...j'eus le malheur de dire que j'aurais mieux aimé avoir fait le Prométhée d'Eschyle que les églogues du Mantouan. Il releva mes paroles de la même façon qu'il les avait relevées à propos de Raphaël, et il s'ensuivit une discussion qui, après avoir été aussi violente que la première, finit de même. Ce sont là, du reste, les seuls cas de divergence et de désaccord que nous eûmes l'un et l'autre dans tout le cours de notre voyage. (1.)

On s'imagine l'effet que produisit sur deux jeunes poètes sensibles la vue de Naples au printemps, à une saison où rivalisaient avec les couleurs de la nature tout l'éclat et la gaieté du Carnaval. Ils y restèrent jusqu'au commencement de mai, dans ce beau pays où

....la nature était (pour eux) un motif perpétuel de courses et d'admiration....(1.)

Ce qui semble avoir été le grand événement de ce séjour à Naples c'est le jour où ils virent Sir Walter Scott qui cherchait alors un peu de chaleur au soleil d'Italie. Barbier dit:

Comme nous nous promenions un matin dans la rue de Tolède, l'auteur d'Ivanhoë passa devant nous en calèche. Plusieurs personnes dirent tout haut: Voilà Walter Scott! et la voiture s'éloigna. Brizeux aussitôt de me prendre la main et de m'entraîner à sa suite en répétant: Le barde....le barde....voyons le barde! et nous voilà tous les deux courant après la voiture qui s'enfuyait au grand trot vers le port. Ce ne fut pas sans peine que nous l'atteignîmes, et qu'au risque de prendre une fluxion de poitrine nous pûmes contempler un moment la figure sombre et malade de l'illustre écossais. (1.)

Se rappelant cet incident dans son étude sur Balzac, qu'il n'aimait pas, Barbier déclare qu'il n'aurait pas couru le même risque pour le romancier français!(2.)

1. Lettre à Lacauzade.

2. Silhouettes contemporaines, Page 222.

C'est dans la Revue de Paris que Brizeux a évoqué le souvenir de cet incident. Cela lui a semblé comme l'ombre de Scott qu'ils virent là, au milieu de la foule napolitaine. On avait passé une joyeuse journée de carnaval, puis:

Comme nous dinions, voilà un grand bruit. La voiture du roi illuminé et tirant force coups de canon descendait la rue de Tolède. Nos verres ~~à~~ et nos cornets en main, nous courûmes au balcon. Mais ce fut trop de hâte. Le cortège était encore loin, et bien d'autres voitures précédaient la voiture royale..... cependant, une d'entre elles défilant sous notre fenêtre, un Anglais se découvrit, et cria: Dieu vous garde, sir Walter! Comme un éclair, ce pieux salut dirigea mes yeux sur le front du noble barde! Hélas! je pus les voir, ces traits souffrants et amaigris! Fantôme d'Ossian égaré sous le ciel bleu de Naples! (1.)

La description qui suit est si vivante, si pleine de l'esprit de Carnaval, que nous la citons textuellement:

Mais les cris de la foule devenaient plus grondans, les coups de canon plus forts, et le vaisseau du roi (car la voiture s'était ainsi déguisée,) descendait le "corso" à pleines voiles. Tout l'équipage portait le costume turc; dans les mâts, des mousés qui chantaient à pleine tête; aux batteries, de terribles canonnières qui lançaient des feux de Bengale, et, à l'avant, le capitaine avait son porte-voix d'où tombaient à chaque commandement des dragées. Pauvres rois ennuyés du Nord! Devant nous la canonnade était des plus vives. Nous essuyâmes hardiment la bordée et répondîmes en braves. Princes et rois durent criblés de nos balles. Vraiment c'était une magie. La nuit venant, on avait allumé les torches; or, les maisons éclairées par en bas, et à toutes les fenêtres garnies de spectateurs, qui battaient des mains; dans la rue ce peuple enivré et sous les costumes les plus étranges; riant, criant, se provoquant; ses voix, ces lumières, cette musique, ce pêle-mêle, tout cela, dis-je, était comme une résurrection de ces heureuses fêtes païennes que les yeux de Virgile ont vu courir le long du golfe, du Pausilippe à Baya, La Grande-Grèce avait reparu. Le proverbe sur Naples est éternellement juste, et Scott peut à présent mourir.

La mémoire de Barbier doit encore une fois lui faire défaut dans la lettre à Lacausade, où il dit:

Nous quittâmes Naples et ses enchantements au commencement de juin pour retourner à Florence, d'où nous prîmes la route qui mène à Bologne, et de Bologne à Venise, en passant par Ferrare.

Une lettre de Brizeux à Vigny, datée de Venise le 15 mai, fournit une preuve plus sûre qu'ils ne restèrent à Naples que jusqu'au commencement de mai au plus tard. Dans cette lettre, après avoir exprimé de graves inquiétudes à propos du choléra qui envahissait Paris en ce moment, Brizeux parle de l'élévation de Vigny sur les Amants de Montmorency que lui et Barbier avaient vue à Naples dans la Revue des Deux Mondes:

...c'était comme une lettre¹ de vous, et que Barbier et moi avons lue avec un grand plaisir. Je pense que vous avez ajouté ce vers:

Le vent léger disait de sa voix la plus douce...
Nous répétions cela à Chiaia, devant le golfe, quand déjà la verdure partait de toutes parts et s'étendait sur le mont Pausilippe...(1.)

Il décrit l'enchantement de l'Italie:

Comment vous parler de ce délicieux pays? Nous y venions pour trois semaines et nous y sommes restés deux mois; et quand, sur le maudit bateau qui nous emmenait à la fin, nous passâmes pour la dernière fois devant le cap Misène, et toute cette admirable terre de l'Enéide, volontiers comme des enfants nous aurions voulu pleurer.

(Post-scriptum) J'ai écrit à Mlle. Duchambge qui ne m'a point répondu. Elle apprendra avec plaisir que sa musique se chante à Naples. Amitiés à Fontaney. Barbier a sa part dans cette lettre.

Pour ce voyage à Venise, Barbier dut emprunter de l'argent à un ami de voyage, nommé Houël; c'est à celui-ci qu'il confia plus tard le manuscrit de la première Curée.(2.) Sa lettre à Lacauzade nous laisse supposer qu'à Venise Barbier s'intéressait plus que Brizeux à la peinture. Nous y lisons une phrase qui est presque un reproche:

Je ne crois pas même qu'à Venise il ait donné une heure à la contemplation des oeuvres du Véronèse et du Titien?

Le poète de Marie suivait plutôt les traces de Byron, dans les palais où le poète anglais avait habité, et sur le rivage du Lido. Ces moments passés à la poursuite d'un souvenir, Brizeux les a rappelés dans un article qu'il donna à la Revue des Deux Mondes en 1833:(3.) Il s'est résolu, dit-il, à réparer une négligence qu'on lui avait reprochée à Pise, où il avait

1. Citée par Dupuy, Alfred de Vigny. Rôle littéraire. P. 18.

2. Voir à la page 564

3. 1er avril, 1833. Pages 54-62.

manqué d'aller visiter le palais Lanfranchi. Pendant sa deuxième visite à Pise il y trouva la demeure de Byron. A Venise il se fit conduire au couvent des Arméniens, où Byron était allé étudier leur langue. Après une description du couvent et de ses environs, et de la réception qu'on avait faite au "Pélerin," il raconte ensuite son voyage en gondole au Palazzo Mocenigo. La pensée de Byron ne le quitte pas. Il dit au lecteur :

...je ne vous apprends rien touchant sa vie, mais je vois les lieux où elle s'est passée; je vais où il a été, et je vous le dis: je cherche, pour parler comme lui, ce qu'il a laissé de son âme sur ces rivages qu'il aimait.

Nous n'avons pu visiter la "Mira"...nous n'y irons pas non plus sous les grands sapins de Ravenne, mais hier j'ai vu le Lido...

et il termine par son poème du Lido:

.....aux grèves désolées,
(Au) sable jaune et fin, où, confuses, mêlées,
On retrouve le soir, des traces des serpens
Au soleil de midi déroulés et rampans.

Ils revirent Scott un jour à Venise, par pur hasard, au palais des Doges.

Voici les impressions de Brizeux:

....surpris hier par mon compagnon, de voyage, je l'accompagnai au palais des doges. Ne craignez rien; salle des Dix, prisons souterraines, pont des soupirs, je vous saute la description de ce palais, aujourd'hui sombre musée politique, que ne gardent même pas ses maîtres naturels. Mais arrêtez-vous dans la salle du conseil, devant ces portraits des vieux doges, oeuvres de Tintoret, de Palma et de Bassano. ---Comme nous examinions cette curieuse galerie, la porte du fond s'ouvrait; puis, soutenu d'un côté par un jeune homme, s'appuyant de l'autre sur un bambou, entre, se traînant traînant à peine, un vieillard. Il fit le tour de la salle, l'oeil hagard, comme hébété, sans rien voir. Arrivé devant le voile noir qui remplace le portrait du grand criminel d'état, soit en souvenir de Faliero, soit de Byron, il s'est arrêté comme vivement ému. On lui a présenté une chaise; nous pûmes approcher; c'était sir Walter Scott. Oh! toutes les ombres vénitienues avaient disparu devant cette ombre vivante! Elle était bien triste, cette rangée muette de grands hommes morts pour une patrie morte comme eux; mais quoi de plus triste que ce pauvre vieillard infirme de naissance, maintenant paralysé d'une partie du corps, et faisant ainsi, sans espérance, ce voyage où la jeunesse vient se mûrir ou jeter le trop plein de sa sève! Le voilà donc, le grand conteur! Il suit encore sa carrière d'études. A Naples il faisait les bibliothèques; ici il consulte les archives et visite les musées. Que veut-il donc? Ce qu'il a voulu, même dans sa force

Ses yeux veulent voir, son esprit veut savoir. Plaisir d'autrefois, aujourd'hui remède. Nous étudions avec pitié cette ruine vivante. Déformé sans doute par la maladie, Walter Scott ne m'a rappelé aucun de ses portraits. La figure est petites, couperosée, et manque de noblesse. Pour le front superbe et immense dans le buste de Chantrey, je n'ai pu le voir. Du reste, dans toutes les habitudes du corps, à cette redingote noire et courte avec poches sur le côté, voilà bien le "country gentleman" tel que Scott lui-même se plaît à se représenter. Nous pûmes entendre sa voix. Durant cette pose d'un instant, il échangea avec le cicerone quelques paroles en français, mais d'une bouche toute gênée par la paralysie. Puis on le releva, et avec la même démarche souffrante, toujours appuyant sur le jeune homme, qui était son fils, il redescendit lentement la galerie, et disparut. C'était, si on peut le dire, l'image du néant qui avait passé devant mes yeux.

Il nous fallut sortir de ces tristes émotions.

Barbier aussi a décrit cette vue du romancier écossais dans ses Rimes de Voyage:

L'Arioste du Nord était là, dans la salle
Des doges, regardant comme nous leurs portraits,
Mais les cheveux blanchis, les traits pâles défaits,
Et le corps tout frappé d'une roideur fatale.
Il se fit indiquer par son fils le tableau
Où manque le portrait du traître Faliero,
Il le vit et ce fut assez; sur sa poitrine
Sa tête retomba; puis son fauteuil roulant,
Il disparut bientôt à notre oeil larmoyant,
Hélas! c'était aussi le génie en ruine! (1.)

Venise leur fit à tous les deux une assez triste impression. Brizeux la trouve "mélancolique" par comparaison avec la joyeuse Naples; on sait d'ailleurs quelle impression avait produite sur Barbier la vue de cette Venise esclave:

.....Venise au sein de son Adriatique,
Expire chaque jour comme une pulmonique;
Elle est frappée au coeur et ne peut revenir....
C'en est fait de Venise, elle manque de voix...(2.)

Ils passèrent de Venise à Milan, où, dit Barbier:

Son musée, sa fresque à demi effacée de Léonard et sa cathédrale visités, il ne restait pas grand(chose à faire. (3.)

Barbier y fit la connaissance de Bellini, qui lui demanda un sujet d'opéra.

1. Revue des Deux Mondes, 1864. Tome III.
2. Il Pianto: Bianca.
3. Lettre à Lacausade.

Barbier lui suggéra la tragédie des Macchabées, conseil que le compositeur n'a cependant jamais suivi. C'est à Milan également que les deux poètes furent témoins d'un incident qui révélait un aspect de la tyrannie autrichienne dans l'Italie du Nord:

Nous assistions un dimanche à la parade, sur cette grande place où sont rangés en permanence des batteries de canons. Un jeune homme du peuple voulut passer devant, et le sous-officier autrichien lui cingla sa baguette à travers le visage, ce qui fit pousser un cri à l'homme et arracha un frémissement d'indignation au peuple. Bientôt un fort détachement de troupes, baïonnette en avant, fit évacuer la place, et tout rentra en silence...(1.)

On avait ~~eu~~ eu l'intention d'aller à Parme, mais Brizeux ayant reçu la nouvelle de la mauvaise santé de sa grand'mère, (à qui il devait d'avoir pu faire ce voyage,) on se quitta à Milan, Brizeux pour rentrer en France par la Suisse, Barbier, comme nous le laisse supposer la lettre à Lacaussade, pour se rendre à Parme. Il a donné comme date de cette séparation la fin du mois d'août, mais ici encore Dupuy a trouvé une lettre de Brizeux à Vigny pour prouver que Brizeux rentra bien plus tôt, et qu'il était à Paris le 23 juillet, ^(2.) datée de la lettre en question. Selon Fontaney aussi, nous savons que Brizeux était de retour à Paris le 8 juillet, jour où il alla chez Fontaney. (3.)

Nous n'avons pu préciser le moment où Barbier lui-même rentra en France. Peut-être au mois de septembre, puisqu'il croyait que Brizeux ne le quitta qu'à la fin d'~~août~~ août. C'est en janvier 1833 que le Pianté, fruit de ce voyage en Italie, parut pour la première fois dans la Revue des Deux Mondes.

1. Lettre à Lacaussade.

2. Alfred de Vigny: Rôle littéraire.

3. Journal, édité par Jasinski, Page 146.

Analyse du Pianto.

Bien que le poème du Pianto ait des accents plus^ô purement lyriques que le premier recueil de Barbier, bien que par moments le poète semble s'adoucir, comme le pense Alfred de Vigny:

Barbier vient de publier Il Pianto. Les délices de Capoue ont amolli son caractère de poésie... (1.)

cependant, dans son Prologue, il se montre toujours conscient de son rôle de satirique: son devoir de poète est de flageller le mal, c'est là, le destin qu'on lui a accordé:

Il est triste de voir partout l'oeuvre du mal,
D'entonner ses chansons sur un rythme infernal,
Au ciel le plus vermeil de trouver un nuage,
Une ride chagrine au plus riant visage...

Dans des vers dignes du héros romantiqué, vers qui sont la pleine expression d'un fatalisme que Barbier niera dans des oeuvres postérieures, il dit:

Tout mortel porte au front, comme un bélier mutin,
Un signe blanc ou noir tracé par le Destin;
Il faut, bon gré, mal gré, suivre l'ardente nue
Qui marche devant soi sur la voie inconnue;
Il faut courber la tête, et, le long du chemin,
Sans regarder à qui l'on peut tendre la main,
Suivre sa destinée au grand jour et dans l'ombre...

il reconnaît bien la sienne:

Pour moi, cet univers est comme un hôpital,
Où, livide infirmier levant le drap fatal,
Pour nettoyer les corps infectés des souillures,
Je vais mettre mon doigt sur toutes les blessures.

Dans le sonnet Le Départ, cependant, il oublie pour le moment son triste rôle dans la joie que lui inspire la pensée d'un voyage prochain dans son ^àpays de prédilection. Malgré tous les obstacles que lui opposera le passage des Alpes, (2.) les torrents, les pics, la neige, le vent, rien ne

1. Journal d'un Poète. 1833.

2. On se rappellera que les deux amis ne sont pas allés en Italie par la route des Alpes, mais par Marseille et Gênes.

l'empêchera de voir

Les champs délicieux de la douce Florence,
Et les vieux monts sabins que Virgile adora.

Mais comme son prologue, le premier poème est imprégné de mélancolie. Le poète est arrivé à Pise; il est allé visiter le Campo Santo, dont la terre fut apportée de la Judée, et qui était jadis le cimetière des chrétiens florentins; maintenant, dit le poète, c'est un endroit triste et solitaire:

Un terrain sans verdure et délaissé des cieux,
Un cimetière aride; un cloître curieux
Qu'un voyageur pargoiën, dans sa course rapide,
Heurte d'un pied léger et d'un regard stupide...

Il l'aime quand même, ce cimetière abandonné:

J'aime à voir s'allonger ses longues galeries,
Et là, silencieux, le front bas, le pied lent,
Comme un moine qui passe et qui prie en allant,
J'aime à faire sonner le cuir de mes sandales
Sur la ~~terre~~ tête des morts qui dorment sous tes dalles...

Il jette un ~~seul~~ regard autour de lui et contemple l'oeuvre d'Orcagna. Là sont dépeints de beaux jardins, des gens joyeux dans un monde où règnent l'amour et le bonheur; mais un "monstre ailé..plane dans les airs;" la Mort ne manquera pas de mettre fin à tout:

Elle met tout à bas, même des Médicis,
Elle met tout à bas, avant le jour et l'heure...

Elle laisse les vieillards et les malades, les fiévreux, les "catarrheux branlant comme vieille muraille;" là elle est sûre d'avoir sa proie un jour.

La vieille aime à lutter, c'est un joueur en veine
Qui néglige les coups dont la chance est certaine...

C'est pourquoi elle guette les jeunes et les joyeux; voici dépeints des chasseurs, de grands seigneurs qui cherchent le danger et la mort; celle-ci n'est pas très loin: trois tombeaux sont ouverts sur leur chemin et on voit là-dedans ce que deviendra toute la race humaine. Le poète compare ces jeunes chasseurs aux "hommes du Seigneur" dont la vie est innocente et

tranquille; les animaux ne les craignent pas, et

L'inaltérable paix dort en leur solitude.....
 Heureux l'homme isolé qui met toute sa gloire
 Au bonheur ineffable, au seul bonheur de croire,....
 Heureux seul le croyant, car il a l'âme pure,
 Il comprend sans effort la mystique mature...
 Et lorsque sur son front la Mort pose ses doigts,
 Les anges près de lui descendront à la fois,...
 Et emportent (son âme) toute blanche au céleste séjour,
 Comme un petit enfant qui meurt sitôt le jour.

Telle est la leçon qu'Orcagna a voulu nous faire comprendre:

Heureux l'homme qui vit et qui meurt solitaire!

et toute sa vie témoigne de ses efforts pour remplir lui-même ces conditions
 Qu'il dorme en paix, dit le poète; s'il pouvait revenir il n'en aurait que
 plus de douleur.

Tu verrais que la Mort, dans les lieux où nous sommes,
 N'a pas plus respecté les choses que les hommes;
 Et reposant tes bras sur ton cintre étouffé,
 Tu dirais plein d'horreur: La Mort a triomphé!

La Mort plane par toute l'Italie:

Déjà sa tête antique a perdu la beauté,
 Et son coeur de chrétienne est froid à son côté.
 Rien de sain ne vit plus sous sa forte nature.

Il s'attaque au catholicisme, épuisé, sans influence malgré toute sa pompe:

Mort est ce vain éclat, car il ne frappe plus
 Que des fronts de vieillards ou de pâtres velus,
 Tous ces chants n'ont plus rien de la force divine,
 C'est le son mat et creux d'une vieille ruine,
 C'est le cri d'un cadavre encor droit et debout,
 Au milieu des corps morts qui l'entourent partout;...

La foi n'existe plus en Italie; on ne bâtit plus de grands monuments,
 on ne fait plus de ravissantes statues:

Plus d'artistes brûlants, plus d'hommes primitifs
 Ebauchant leur croyance en traits secs et naïfs.

C'est désormais le règne de la Mort:

Le vieux catholicisme est morne et solitaire,
 Sa splendeur à présent n'est qu'une ombre sur terre,

La Mort l'a déchiré comme un vêtement vieux;
Pour longtemps, bien longtemps, la Mort est dans ces lieux.

Avant de considérer d'autres aspects de l'Italie moderne, avant de se plaindre de nouveau, Barbier s'adresse à trois des gloires artistiques du pays; et les louanges qu'il en fait semblent se contraster avec l'amertume que lui inspire toute l'Italie et qu'expriment les plus longs poèmes. Ces sonnets s'adressent à Mazaccio, à Michel-Ange, et à Allegri. Dans le premier, Barbier est amené à plaindre les "talents malheureux;" tel le peintre florentin Mazaccio, avec son air de victime, mort jeune, "les deux mains sur la toile:"

...du beau ciel de l'art, ~~et~~ jeune et brillante étoile,
Astre si haut monté, mais si vite abattu...

Dans Michel-Ange, sonnet qui est une des plus belles compositions du poète, Barbier contemple le visage sombre et triste du maître italien:

Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Il n'a jamais pris de repos; son art a été son seul bonheur:

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement, plein de gloire et d'ennui.

La musique d'Allegri sait rappeler l'esprit de Barbier à la religion et aux choses saintes:

Mon âme par degrés prend de l'émotion,
Et monte avec tes chants au séjour des archanges...

Après le Campo Santo, c'est ensuite le Campo Vaccino à Rome qui inspire le poète. Il débute par une magnifique description d'un jour ensoleillé à Rome:

C'était l'heure où la terre appartient au soleil,
Où les chemins poussiéreux luisent d'un ton vermeil,
Où rien n'est confondu dans l'aride campagne,
Où l'on voit les troupeaux dormir sur la montagne...

S'adossant contre des "murs antiques" le poète contemple Rome au-dessous

de lui, Rome où il ne voit maintenant que des ruines:

Sublime paysage à ravir le pinceau!
 Le Colisée avait tout le fond du tableau;
 Le monstre, de son orbe envahissant l'espace,
 Foulaît de tout son poids la terre jaune et grasse.
 Là, ce grand corps sevré de sang pur et de chair,
 Etalait tristement ses vieux membres à l'air,
 Et le ciel bleu luisant à travers ses arcades,
 Ses pans de murs croulés, ses vastes colonnades,
 Semait des larges reins de feux d'azur et d'or,
 Comme au soleil d'Afrique un reptile qui dort ...

Il voit les jardins de Néron, le temple de la Paix, les remparts, Castor
 et Pollux, l'arc de Sévère, et enfin

La terre de Rémus, le vieux pavé romain...
 Mais las! dans quel état tout meurtri par la main
 Et par le pied brutal de cent hordes guerrières,
 Un terrain encombré de briques et de pierres,
 Et semé de trous noirs et si larges, que l'eau
 Y fait plus d'une mare en cherchant son niveau.
 Comme des souvenirs, là de frêles colonnes
 Dressent de loin en loin leurs jaunâtres couronnes;
 Et leurs feuilles d'acanthé et leurs fûts cannelés
 Rappellent la splendeur des siècles écoulés...

Quelques colonnes demeurent çà et là comme des filles de guerriers
 vaincus, qui restent à pleurer leurs pères et à protester contre la
 barbarie et les nouveaux dieux. Où sont les gloires de la Rome antique?
 où est la puissance que représentait l'arc de Titus?

Grand Titus, tu n'as plus là que la couleur sublime
 Dont les siècles toujours décorent leur victime...

Mais on ne saurait les retrouver, des vertus et la foi de la Rome
 impériale; tout ce que demande le poète:

..... ce sont les saints exemples,
 C'est le respect aux morts, c'est la paix aux vieux temples...

L'Avarice est partout: on ne respecte plus les églises en ruines; on a

Volé les dieux d'airain, fondu les portes saintes,
 Et comme des goujats avides de trésors,
 Jusqu'au dernier lambeau déshabillé les morts...

Rien ne reste de leur ancienne beauté, et le poète fait appel aux
 Romains de se rappeler que les églises sont les âmes des villes.

Ce sont des prêtres saints que l'âge use toujours,
Mais qu'il faut honorer jusqu'à leurs derniers jours....

Il n'y a plus de place pour l'art dans le monde; l'homme ne pense qu'aux choses matérielles. La pureté et la beauté de la forme ne sont plus appréciées; plus l'empire de l'homme s'étend sur la terre, plus la forme perd de son ancienne pureté:

Si bien qu'un jour, ridé comme un homme en vieillesse,
Le globe, dépouillé de grâce et de jeunesse,
Faute de forme irait, sans secousse et sans maux,
Replonger de lui-même au ventre du chaos...

Le poète pense à tous les gens qui gardent un amour sincère de la forme artistique, aux poètes, aux peintres, à tous ceux qui aiment la beauté; il comprend la douleur qu'ils ressentent quand la forme adorée a perdu sa pureté. Cela l'amène à penser à Goethe, dont on vient d'annoncer la mort. Barbier s'adresse au poète allemand:

Et toi, divin amant de cette chaste Hélène,
Sculpteur au bras immense, à la puissante haleine,
Artiste au front paisible avec les mains en feu,
Rayon tombé du ciel et remonté vers Dieu;
O Goethe, ô grand vieillard, prince de Germanie!
Penché sur Rome antique et son mâle génie,
Je ne puis m'empêcher, dans mon chant éploré,
À ce grand nom croulé d'unir ton nom sacré,
Tant ils ont tous les deux haut sonné dans l'espace,
Tant ils ont au soleil tous deux tenu de place;
Et dans les coeurs amis de la forme et des dieux
Imprimé pour toujours un sillon glorieux....

Goethe a depuis longtemps dominé l'univers; il avait fait de Weimar une ville qui rappelait l'antique Athènes; on avait même commencé à le croire immortel:

Depuis qu'elle est à bas cette haute colonne,
Il me semble que l'art a perdu sa couronne;
Le champ de poésie est un morne désert,
Où l'on voit à grand'peine un noble oiseau passer...

C'est ainsi que passent les grands empires et toutes les puissances du monde:

Comme un sable léger qui coule dans les doigts,
Comme un souffle dans l'air, comme un écho des bois....

Qu'ils dorment en paix; voici la fin du jour. Et le poème se termine sur une note purement lyrique et descriptive, par un tableau de Rome, le soir quand tout travail se termine, quand tout bruit se diminue et se tait.

Ce long poème est encore séparé de Chiaia par trois sonnets, à Raphaël, au Corrège, à Cimarosa. Le premier quatrain adressé à Raphaël nous rappelle l'Endymion de Keats par son apothéose de la beauté:

Ce qui donne du prix à l'humaine existence,
Ah! c'est de la beauté le spectacle éternel!
Qui peut la contempler dans sa plus pure essence,
En garde sur ses jours un reflet immortel.

Tel a été le sort de Raphaël qui n'a cherché que le beau, rejetant toujours le laid, et s'élançant

.....;vers Dieu comme le grand Archange.

La pudeur du Corrège égale et surpasse en beauté tout ce que Barbier a jamais vu; l'antiquité, un lever de soleil/ sur la mer, le corps humain, rien ne vaut la pudeur

.....cette rose à la fraîche couleur
Qui secoua sa tige et sa divine odeur
Sur le front(du)suave Corège.

Le sonnet sur Cimarosa a subi de grands remaniements; nous donnons en note la version originale;(1) et nous résumons ici la version définitive

1. Cimarosa.

Chantre mélodieux né sous le plus beau ciel,
Au nom doux et fleuri comme une lyre antique,
Léger Napolitain, dont la folle musique
A frotté, tout enfant, les deux lèvres de miel,
D'un souffle plus ardent, nu poète immortel
N'a célébré l'amour frais et mélancolique,
Et les chants écoulés de ton âme angélique
Ont par~~un~~éfumé ton nom comme un divin autel.
Oh! tu vivras toujours au fond des nobles âmes,
Tout ce qui sent en soi brûler de pures flammes,
Vers toi d'un doux élan sera toujours porté.
Car ton âme fut belle, ainsi que ton génie;
Elle ne faillit point devant la tyrannie,
Et chanta dans les fers l'hymne de Liberté.

Barbier invoque Cimarosa, Napolitain béni depuis l'enfance du don de la musique, compositeur gai et léger, et cependant plein de dignité, et capable de sérieux. Voici le deuxième quatrain et le premier tercet, que Barbier a beaucoup changés, en écrivant de ⁿouveaux vers qui s'appliquent directement à Cimarosa, au lieu de ceux de la première édition, qui pourraient se dire, d'une façon plus ou moins banale, de n'importe quel compositeur:

O bon Cimarosa! nul poète immortel,
Nul peintre comme toi, dans sa verve comique,
N'égaya des humains la face léthargique
D'un rayon de gaieté plus franc et naturel.

Et pourtant tu gardas à travers ton délire,
Sous les grelots du fou, sous le masque du rire,
Un coeur toujours sensible et plein de dignité...

Son âme était aussi belle que son génie, et même en prison il resta fidèle à la liberté.

Chiaia consiste en un dialogue au bord de la mer, près de Naples, entre Salvator Rosa et un simple pêcheur. Le peintre est triste, dégoûté de l'état du monde, envieux du pêcheur dans la vie est tranquille et sans inquiétude. La beauté de Naples et de ses environs ne peuvent plus le charmer.

Par la campagne ardente et nos pavés de lave,
Au soleil de midi, j'erre comme un esclave...

Le pêcheur comprend bien sa tristesse; et il la partage même. Qui peut être gai par ces jours de douleur et d'esclavage? Mais, dit Rosa, le pêcheur peut toujours aller à la mer,

Mais nous, mais nous, hélas! habitants de la terre,
Il faut savoir souffrir, mendier et nous taire;
Il faut de notre sang engraisser les abus,
Des fripons et des sots supporter les rebuts;
Il faut voir aux clartés de la pure lumière
Des choses qui feraient fendre et crier la pierre;
Puis dans le creux des doigts enfermer avec soin
Son pauvre âme, et s'en aller gémir dans quelque coin....

Le pêcheur est plus optimiste :

Toujours, ô mon Rosa, toujours les vents contraires
Ne déchireront pas le voile de nos frères...

Les dieux auront pitié de l'Italie, on verra enfin la fin de la misère, on sentira :

Les douceurs du printemps après le vent d'hiver...

un beau jour il pêchera la Liberté dans ses filets. Comment, s'écrie Rosa, la Liberté venir à Naples ! Elle n'aime pas la race napolitaine, léthargique, voluptueuse :

Sa robe est relevée, et, belle voyageuse,
Pour notre peuple elle est trop rude et trop marcheuse...

Ne désespérez point du peuple, dit le pêcheur,

Du peuple il faut toujours, poète, qu'on espère,
Car le peuple après tout, c'est de la bonne terre,
La terre de haut prix, la terre de labour;
C'est le sillon doré qui fume au point du jour,
Et qui, rempli de sève et fort de toute chose,
Enfante incessamment et jamais ne repose...

C'est du peuple que viennent les meilleurs hommes; malheur à qui tyrannise sur lui ! Mais l'autre insiste que le pêcheur ne comprend pas, qu'il ne sait pas ce que c'est que

D'être enfant du soleil et de vivre dans l'ombre...

Les jours se perdent dans les jours, la Mort s'approche,

Le génie a besoin de liberté pour vivre;
mais cette liberté tarde à venir; il ira la chercher ailleurs, Qu'il prenne garde, répond le pêcheur, de ne pas devenir trop égoïste :

Prends garde de tomber au vil amour de soi,
Dans le sentier commun où marchent tous les hommes...

Les dieux demanderont compte des dons qu'ils nous ont accordés; il faut, être patient, (et les vers qui suivent nous rappellent Vigny:)

Toujours une grande âme, en butte aux coups du sort,
Sous ce manteau divin se résigne et s'endort...

La réponse de Salvator termine le poème; il s'est décidé à s'en aller, il fait ses adieux à Naples. Il ira au mont Gargano, y vivre libre et isolé, adorant Pan et Cybèle, qui l'absorbera à sa mort:

Je disparaîtraï là comme un peu de fumier,
Comme un souffle perdu sous la voûte sublime,
Comme la goutte d'eau qui rentre dans l'abîme
Sans laisser après moi ce qui toujours vous suit,
La laideur d'un squelette et l'écho d'un vain bruit.

Ce poème est suivi d'un trio de sonnets pour séparer Chiaia de Bianca.
(1.) Le premier a pour sujet Dominiquin, dont l'inspiration artistique est due à la solitude et à la contemplation, et dont la vie triste et difficile a été couronnée finalement par l'immortalité. Barbier salue Léonard de Vinni, plus grand, plus glorieux, que tout soldat célèbre:

.....ta sublime nature
Sut à la fantaisie unir la raison pure,
Contemir à la fois deux pouvoirs merveilleux;

Semblable à l'astre d'or, qui, dans la voûte immense
Montant et s'abaissant toujours plein de puissance,
Fertilise la terre en éclairant les cieux...

Le sonnet au Titien rappelle les premiers jours de l'art italien qui inondait tout comme un fleuve puissant, et qui, prenant le Titien dans sa course,

.....le roulait un siècle au courant de son onde,
Et ne l'abandonnait qu'aux serres d'un fléau..

Le poème sur Bianca est un des mieux connus du recueil. Le poète débute par l'histoire de Bianca, jeune fille vénitienne, Elle aimait "un enfant de Florence," qui travaillait en face de la maison de son père, et alla chez lui un soir, laissant une porte ouverte derrière elle; mais le lendemain matin, en voulant rentrer à la maison, elle trouva la porte fermée. Barbier aime à se rappeler cette histoire charmante d'un amour sincère, comme il en était beaucoup à Venise dans le temps; et il dépeint la joyeuse gaîté de l'ancienne Venise, aux jours de sa puissance:

1. Dans la première édition il y en avait quatre; un sonnet sur Giòrgione, que nous n'avons pas retrouvé, a précédé Titien.

Mais tout change, les villes comme autre chose:

Comme le tronc noirci, comme la feuille morte,
Que l'hiver a frappés de son haleine forte,
Le peuple de Venise est tout dénaturé!
C'est un arbre abattu sur un sol délabré,
Et l'on sent, à le voir ainsi, que la misère
Est le seul vent qui souffle aujourd'hui sur la terre...

C'est une ville déchue, dont le commerce est mort, dont les palais sont
démolis, dont les citoyens ne vivent que dans la misère:

Enfin Venise au sein de son Adriatique,
Expire chaque jour comme une pulmonique;
Elle est frappée au coeur et ne peut revenir.
Le Destin a flétri son royal avenir,
Et pour longtemps sevré sa lèvre enchanteresse
Du vase d'Orient que lui tendait la Grèce.
Bien qu'il lui reste encore une rougeur au front,
Dans ses flancs épuisés nulle voix ne répond;
Pour dominer les flots et commander le monde,
Sa poitrine n'est plus assez large et profonde;
C'en est fait de Venise, elle manque de voix;
L'homme et les éléments l'accablent à la fois. (1.)

Qu'est devenu l'amour dans cette ville esclave? Ce n'est plus qu'un
commerce; les gondoliers ne chantent plus spontanément, ils sont payés
par "des habitants des lieux froids de l'Europe;"

De pâles étrangers que la brume enveloppe,
Qui, sans amour chez eux, à grands frais viennent voir
Si Venise en répand sur ses ondes, le soir...

1. Cf. Jules Lefèvre-Deumier: Le Clocher de Saint-Marc: 1824.

Cette ville aujourd'hui semble, en butte à l'orage,
Sur son ancre appuyée, attendre le naufrage,
La laine asiatique et le luxe des arts
N'ornent plus ses cafés, ses kiosques, ses bazars;
Sous le voile qui cache, ou qui feint la jeunesse,
Les femmes ne vont plus, brillantes d'allégresse,
Du ridotto muet éveiller les concerts,
Ou promettre à l'amour les faveurs de leurs fers.
On dirait qu'un fléau, venu d'un autre empire,
La peste, a poursuivi cet immense navire;
Au rivage du Maure un moment arrêté,
Ce n'est pas ce fléau, qu'il en a rapporté,
Qui gangrène aujourd'hui l'impure multitude,
C'en est un plus affreux.....car c'est la servitude...

Quelle profanation, dit Barbier; malheur à tous ces gens corrompus qui achètent l'amour:

Amour et poésie, anges purs de beauté,
Reprenez votre essor vers la Divinité,
Regagnez noblement votre ciel solitaire,
Et sans regret aucun de cette vile terre
Partez; car ici-bas, vous laissez après vous
Un terrible fléau que vous vengera tous....

Ce mal va tout détruire; c'est l'ennui, qui n'épargnera personne, et qui

... d'un vertige affreux frappant chaque cerveau,
Sous le manteau de soie ou la robe de laine,
Il pourrira les coeurs de sa mordante haleine...

Barbier n'est ni le premier ni le seul de sa génération à pleurer la décadence morale et politique de Venise. (1.) Mais son poème est de ceux qui auront le plus de retentissement: Théophile Gautier s'en souviendra dans son Italia d'une façon quelque peu moqueuse:

....Malgré ces beaux vers d'Auguste Barbier, et dussions-nous passer aux yeux du bilieux poète pour "de pâles étrangers enveloppés de brume," nous n'avons pas craint de donner quelques écus au vieux Girolamo.... Il faut dire aussi, pour circonstance atténuante, que nous n'avions acheté le corps de personne, et que nous étions étendus dans une chaste solitude sur le vieux tapis de Perse de notre gondole. (2.)

Il avait été plus indulgent pour Bianca dans ses Poésies Diverses, faisant au poète des Iambes le compliment d'une imitation verbale. Barbier avait dit:

Enfin Venise au sein de son Adriatique
Expire chaque jour comme une pulmonique...

Gautier plaint la ville de Versailles:

Comme Venise au fond de son Adriatique
Tu traînes lentement ton corps paralytique. (3.)

1. On pense entre autres à Byron, à Casimir Delavigne; à Brizeux (Funérailles d'un Amour,) à Lefèvre-Deumier; à Henri de Lacretelle (Le Pont des Soupirs à Venise;) à J.J. Ampère (Elégie sur Venise); à Edouard d'Anglemont (Odes); à Roger de Beauvoir (La Cape et l'Epée); à Arsène Houssaye (Voyage à Venise.)
2. Italia. 1852. Pages 199-201.
3. Poésies Diverses, 1833-8. Versailles.

C'est à Barbier qu'Alphonse Royer dédiera son roman de Venezzia la Bella en 1834, intitulant son premier chapitre Pianto, et y trouvant occasion de plaindre le triste état de la Venise de son temps, et de s'en prendre à Napoléon, initiateur de cette "oeuvre impie."

Dans un dernier sonnet Barbier fait son adieu à l'Italie. Malgré tous les malheurs du pays, malgré son esclavage et sa misère, il ne peut le quitter sans regret. En le contemplant pour la dernière fois, il croit laisser derrière lui sa jeunesse:

Et tout mon coeur soupire, oh! comme si j'avais
Aux champs de l'Italie et dans ses larges plaines,
De mes jours effeuillé le rameau le plus frais....
Et sur le sein vermeil de la brume déesse
Épuisé pour toujours ma vie et ma jeunesse...

Nous avons finalement l'appel à l'Italie qui est si connu. En voici les premiers vers:

Divine Juliette au cercueil étendue,
Toi qui n'est qu'endormie et que l'on croit perdue,
Italie, ô beauté! si, malgré ta pâleur,
Tes membres ont encor gardé de la chaleur,
Si du sang généreux coule encor dans ta veine....

s'il lui reste son ancienne vigueur, elle relèvera la tête un jour, et cherchera un soutien. Qu'elle n'aille pas le quérir à l'étranger, chez des pays barbares:

Belle ressuscitée, ô princesse chérie,
N'arrête tes yeux noirs qu'au sol de la patrie;
Dans tes fils réunis cherche ton Roméo;
Noble et douce Italie, ô mère du vrai beau!

Critiques contemporaines du Pianto.

Le public français, toujours ébloui par le succès des Iambes, s'est tout de suite montré impatient de lire ce nouveau recueil. Cherbuliez, dans la Revue Critique, nous fait savoir, assez malignement du reste, avec

quel enthousiasme on se hâtait de procurer le nouveau volume:

Si l'on mesurait le mérite de la poésie au prix qu'elle se vend, M. Barbier serait certes un grand homme, car sa mince brochure, dont les trois quarts sont de papier blanc, ne se donne qu'au poids de l'or, et ce pauvre Delille, avec ces dix volumes qui en pourraient former une vingtaine comme ceux de M. Barbier, ne serait bon qu'à faire des cornets; Mais c'est qu'au contraire les pleurs de M. Barbier au sujet de l'Italie et du Lazzaroni.... se sécheront probablement dans la boutique de son libraire, tandis que la muse douce et élégante du chantre des jardins deviendra la compagne de l'ouvrier.... et lui laissera dans le coeur une impression meilleure et plus utile sans doute que ne pourraient le faire les lamentations stériles d'un poète dégoûté de la vie...(1.)

Le critique de la Revue de Rouen est plus indulgent; il voit même dans Il Pianto une transformation, une douceur qu'on n'aurait pas soupçonnées chez Auguste Barbier:

Il y a bien encore tristesse, sauvagerie, humeur sombre et indignation contre les abus sociaux, ...mais plus souvent.... cette touchante et pathétique douleur d'une âme vaguement affligée des peines et des souffrances dont le génie paie sa gloire...(2.)

Cazalès, critique de la Revue Européenne, voit progrès égal sur les Iambes:

C'est la verve des Iambes s'exerçant dans une sphère plus haute et et plus poétique, ce sont les mêmes défauts, mais plus rares et moins choquants, c'est à la même pensée, moins vigoureuse peut-être, mais agrandie et épurée. Il s'attaque en Italie comme il l'a fait en France à cet esprit du siècle qui va desséchant et tuant toute foi, tout enthousiasme, tout amour, toute poésie; mais il a accablé la France de ses plus amères invectives; il a vidé son carquois sur elle, tandis qu'il ne trouve dans son coeur pour l'Italie que des plaintes et des lamentations. Cela est généreux et juste; c'est le " parcere subjectis et debellare superbos " mis en pratique...(3.)

Malgré les nombreux poètes qui avaient plaint l'Italie avant lui, Barbier a su rester original, dans le fond comme dans la forme. Ses négligences de syntaxe n'échappent pas au poète critique, qui les excuse cependant,

1. Mars, 1833. Tome I Page 8.
2. 1833. Page 191. (Ulric Guttinguer.)
3. 1833. Tome V bis. Pages 732-53.

trouvant que la profondeur du sentiment, l'originalité de la manière du poète, les rachètent. Mais Barbier est trop enclin à ne voir que le côté noir des choses; et l'étude se termine sur un ton tout optimiste, comme on s'y attendrait d'ailleurs chez cet organe du fouriérisme.

Le critique de la Revue de Paris (1.) joint à son étude sur Barbier une étude du Spectacle dans un Fauteuil de Musset. Il trouve Barbier trop sermonneur, monotone, ennuyeux, dans Il Pianto; l'admirateur des Iambes est déçu. L'analyse qu'il fait du recueil est malicieuse à plus d'un égard, bien qu'il semble tâcher d'être impartial. Chiaia constitue, selon lui, la meilleure partie du poème: Bianca aussi est

...comme une oasis, un bosquet charmé enchanté, qu'on trouverait après avoir traversé la sombre forêt du Dante "nel mezzo..."

Il n'admire pas les sonnets:

Nous ne croyons pas que les sonnets de M. Barbier soient dignes d'être cités; pas même celui sur Michel-Ange, ce "vieux tailleur de pierres" (sic) ainsi qu'il l'appelle, et qui, tout "lion fatigué" tout triste et périssant d'ennui que nous le montre M. Barbier, composait aussi des madrigaux d'amour et même des sonnets "su lo stesso argomento."

Il voit des progrès dans l'oeuvre de Musset: mais aucun chez Barbier, "dont les brillants débuts nous autorisaient à attendre davantage."

Jean-Jacques Ampère est parmi ceux qui regrettent le pessimisme du nouveau recueil:

Faut-il que la poésie désespère de la société? C'est du moins ce qu'a fait la muse de M. Barbier; c'est ce découragement des choses, né du désabusement des hommes; c'est cette mélancolie sociale....qui lui a inspiré ...ces lamentations....qu'il a intitulées Il Pianto. Après avoir fouillé des plaies vivantes, le poète est allé soulever le linceul d'une nation morte...Au Campo Santo de Pise, sur la plage au milieu des lagunes de Venise, il peint le hideux, le vide du présent, avec une sorte de complaisance et peut-être d'affectation. (2.)

1. Janvier, 1833. Pages 243-54.

2. La Grèce, Rome et Dante, Page 203.

C'est en terminant une étude sur Musset que Sainte-Beuve aborde la critique du Pianto; (1.) l'universalité du recueil le frappe:

La religion sans âme, la beauté vénale et souillée, ce n'est pas seulement Rome ou Venise; le paupre méprisé et fort, c'est partout la "terre de labour;" Juliette assoupie et non pas morte, Juliette au tombeau, appelant le fiancé, c'est la Vierge palingénésique de Ballanche la noble Vierge qui, des ombres du caveau, s'en va nous apparaître, sur la plate-forme de la tour; c'est l'avenir du siècle et du monde..

La semaine d'après il consacre au Pianto un article du National:

On n'avait rien rapporté jusqu'à ce jour en notre poésie d'aussi abondamment naïf et fidèle de cette contrée tant parcourue..(2.)

Il fait l'analyse du poème, comparant son plan:

...à un palais composé de quatre masses ou carrés, (les quatre chants,) avec un moindre pavillon à l'extrémité de chaque aile, (prologue et épilogue,) et avec trois statues, (des sonnets,) dans chaque intervalle des carrés; en tout neuf statues, Cette manière de traduire en architecture le plan du poète, toute singulière qu'elle peut paraître, le fait mieux comprendre que ne le pourrait une plus longue analyse..

Il aurait voulu que Barbier eût fait appel à la France comme Roméo de sa "divine Juliette;"

...n'y aurait-il pas eu plus de vérité à la fois et de pensée progressive, ou même inspiratrice, à nous montrer cette main noblement suppliante que l'Italie nous tend, que l'égoïsme de nos gouvernements a laissée jusqu'ici, mais que nous irons étreindre un jour, d'une main de frères? Ne l'oublions pas: si l'Italie a pour elle sa beauté, le don inné des arts et le génie impérissable de sa race, nous ne sommes pas déshérités non plus, nous avons l'action, le foyer, ardent et les lumières....C'est n'est pas à l'auteur de la Curée, au peintre de la Liberté des barricades, qu'il faut rappeler cela...

Quant aux défauts de grammaire, ce sont les défauts de "rapidité, d'oubli, de hasard, jamais de système;"

Le Pianto de M. Barbier, en un mot, porte une empreinte originale, et prend sa place tout d'abord entre les plus éclatantes productions de notre poésie contemporaine...

C'est sur cette originalité que nous voudrions insister, en examinant l'attitude de Barbier envers l'Italie et en la comparant avec celle de ses contemporains.

1. Revue des Deux Mondes, 15 janvier 1833. Pages 171-85.
2. 21 janvier, 1833?

L'Attitude de Barbier envers l'Italie.

C'était bien le moment, en 1833, de donner au public français un recueil de vers d'inspiration italienne. Il Pianto a paru dans la Revue des Deux Mondes du 15 janvier, 1833. La même revue a publié sur l'Italie en 1832, le 15 mars, le 15 juin et le 15 août, trois Etudes scientifiques et littéraires de l'Italie, par M.G. Libri; puis en 1833, après Il Pianto, la quatrième revue de la même série, et Le Comte Gatti d'Antoni Deschamps; le 15 mars, ont paru les Etudes sur l'Italie de celui-ci. Le 1er. avril, a vu la publication de l'André del Sarto de Musset, et les Fragments de Voyage de Brizeux; le 15 avril les Nouvelles Etudes sur l'Italie de Deschamps, et le 15 mai l'Histoire des anciens peuples italiens de Lamennais.

Les romantiques français ont fait de l'Italie un pays de rêve et d'ensorcellement artistique, le but vers lequel tendaient leurs plus ardents désirs. La question des rapports entre le romantisme français et l'Italie a déjà été profondément étudiée; nous voudrions seulement constater ici à quels égards l'attitude d'Auguste Barbier était typique de son âge, et marquer ce que, par contre, son recueil du Pianto apporte de nouveau et d'inattendu.

Ce qui l'a beaucoup frappé, c'est la dégradation politique d'un pays désuni et soumis à l'esclavage. En cela il est typique de sa génération et de son pays; plusieurs écrivains avant et après lui ont chanté et chanteront les maux italiens, de Byron, (qui devient un modèle pour les Français,) jusqu'à Antoni Deschamps, de Casimir Delavigne (1. jusqu'à Leconte de Lisle, (2.) de Barthélemy jusqu'à Roger de Beauvoir, (4.) d'Edouard d'Anglemont (5.) jusqu'à Jean-Jacques Ampère. (6.)

1. Messéniennes.

2. A l'Italie. (Poèmes Barbares.)

3. Les Nuits de Zerline.

4. Voyages, littérature et poésie.

5. Némésis.

6. Odes.

Comme d'autres aussi, Barbier est attiré par le moyen-âge et la Renaissance italiens, le moyen-âge pittoresque et romantique, (Bianca), le moyen-âge catholique, (Campo Vaccino) La Renaissance romanesque d'un Cellini, l'époque galante d'un Boccace. On ne peut pas citer tous les ouvrages contemporains à ce propos; mais on pense à l'oeuvre d'un Stendhal, d'un Roger de Beauvoir, d'un Alphonse Royer dont la Venezia Bella parue en 1834 est dédiée à Auguste Barbier.

L'Italie classique, la Rome impériale, ont eu leurs adorateurs aussi, depuis Chateaubriand jusqu'à Stendhal, depuis Ampère jusqu'à Delphine Gay avec son Dernier Jour de Pompéï, qui est de 1828. Barbier s'y est intéressé avec les autres; on se rappelle ses descriptions des ruines de Rome dans le Campo Vaccino, ses réminiscences de l'époque des "males sénateurs" et des "antiques guerriers."

La littérature et la peinture italiennes commencent depuis quelque temps à être mieux connues du public français. Depuis Madame de Staël surtout on s'était intéressé à accueillir avec enthousiasme les oeuvres des grands écrivains italiens, et les travaux universitaires d'un Sismondi et d'un Fauriël ont secondé cette nouvelle mode. Les ouvrages de Barbier par tout le cours de sa vie témoignent d'une bonne connaissance de la littérature italienne, d'une connaissance au-dessus de la moyenne même à cette époque d'intérêt renouvelé dans la culture italienne. Dante a été pour Barbier, depuis sa jeunesse, un auteur de prédilection. C'est à lui que le poète des Iambes a dédié une des pièces de son premier recueil; et il est évident que c'est à l'imitation du maître italien qu'est dû aussi l'iambe des Victimes. La pensée de ce sombre génie ne le quitte pas, la tristesse de ce visage l'obsède; dans Il Pianto il dit à Michel-Ange:

Comme Dante, on disait que tu n'as jamais ri.

Nous savons qu'il a dû bien connaître la Divine Comédie, car deux de ses meilleurs amis, Brizeux et Antoni Deschamps, se sont faits les traducteurs de l'épopée, et Barbier a dû mainte fois la discuter avec eux, et peut-être leur offrir des conseils. Lui-même dans Chez les Poètes a traduit de l'Enfer le célèbre passage de Francesca da Rimini; c'est son seul essai de traduction dantesque. Pour Boccace il a été plus ambitieux, car il a traduit tout son Décameron, (1.) avec une étude sur l'auteur qui devient presque une apologie des audaces de l'écrivain italien. Il a connu Michel-Ange non seulement comme artiste, mais aussi comme littérateur; il a traduit de lui ~~un~~ un sonnet adressé à Dante, pour le Parnasse Contemporain de 1871, traduction qu'il a réimprimée dans Chez les Poètes en 1882. La pensée de Pétrarque et de Laure l'a vivement intéressé; un de ses premiers essais poétiques a été le commencement d'une épopée sur ces deux amants célèbres; et un sonnet qui se range parmi ses plus beaux ouvrages est celui qui, écrit en 1830, parut d'abord dans les Annales Romantiques, en 1835, et célèbre la "chaste Laure" et l'immortalité que Pétrarque lui a donnée par ses vers. Du Tasse Barbier a du moins connu les Rime Eroiche, qu'il a imitées dans son propre recueil de Rimes Héroïques; et il loue le Tasse dans ses Etudes littéraires et artistiques:

Toujours de la fierté, de la vaillance, et du travail, un désir ardent de la gloire, un vol puissant aux voûtes sereines de la philosophie et un sentiment profond des grandeurs divines...(2.)

Des auteurs italiens contemporains il a ~~de dû connaître~~ dû connaître les ouvrages, mais il n'en fait pas mention. Il en aura connu en personne quelques-uns, car toute une colonie d'exilés s'était réfugiée à Paris, entre 1820 et 1840, se groupant autour de la princesse Christine de

1. Voir à la page 314.

2. Page 87.

Belgioioso. C'est dans ce milieu que Barbier a fait la connaissance du poète-diplomate, le comte Terenzio Mamiani della Rovere, et les deux jeunes gens se sont vite liés d'amitié. Les longs poèmes du Pianto sont dédiés aux amis particuliers du poète: le Campo Santo à Brizeux, le Campo Vaccino à Antoni Deschamps, Bianca à Léon de Wailly, Chiaia à Mamiani; celui-ci semble entrer autant que les trois autres dans les affections de Barbier. C'est à Barbier que Mamiani offre la dédicace de ses Poesie en 1836 (1.) "...al signor Auguste Barbier, Poeta chiarissimo..." lui expliquant ses buts dans cette poésie didactique et morale, et le saluant d'un ton assez formel:

Grande consolazione me avete dato, illustro signor Barbier, rispondendo à Miss Harvey ottima amica di ambedue, che accettavate assai volentieri la dedicazione di questi versi. La qual cosa quando non fosse stata, io non avrei saputo cercare altrove un segno e un dimostrazione di quella stima in vero profonda la quale io professo alle vostre virtù e alla felicità rara del vostro ingegno. A oltre cio, io mi sentiva in debito, comi italiano, di ringraziarvi pubblicamente di quella rime pietose ed elegantissime dove voi compatite alle miserie della mia patria e vi volgete a desiderare una prossima ristaurazione della sua gloria...

C'est d'ailleurs chez Mamiani que Barbier se rendra en 1860, à l'occasion de sa troisième visite en Italie, passant quelque temps chez lui à Turin et présenté par lui au comte Cavour.

L'art et la musique italiens l'ont attiré aussi comme d'autres Français de sa génération. Il Pianto en témoigne; nous y avons remarqué une appréciation des beautés artistiques de l'Italie, depuis le Campo Santo d'Orcagna jusqu'aux toiles de Raphaël; et des génies musicaux, depuis Allegri jusqu'à Cimarosa. Pendant le voyage fait en compagnie de Brizeux, quelle ferveur d'admiration, quelles excursions dévotées aux musées et aux centres artistiques! Ses sentiments à cet égard seront surtout traduits dans les Rimes de Voyage,⁽²⁾ écrites à l'époque du voyage de 1832, mais qu'on

1. Voir sur Henry Reeve à la page 160.

2. Voir à la page 350 et seq.

ne mettra au jour qu'en 1864; dans les Promenades au Louvre (1.) où la peinture italienne aura sa part d'admiration et d'étude; et dans les récits des deuxième et troisième voyages en Italie en 1838 et en 1860, récits qu'il fera dans ses Souvenirs personnels. Tous ses voyages témoigneront aussi du plaisir qu'il a tiré de la contemplation de l'architecture italienne; on se rappelle, par exemple, le soir de son arrivée à Pise avec Brizeux, avec quelle hâte ils se sont rendus tout de suite au Baptistère et au Dôme, pour les voir au clair de lune. Son nom sera associé en 1834 à l'Italie Pittoresque, essai de propagande sur "l'Italie, la Sardaigne, la Sicile et la Corse, par MM. de Norrins, Walkenaer, Em. Legouvé et A. Barbier." (2.)

Barbier a donc réuni dans son attitude envers l'Italie les vœux et les plaintes, les méditations et les louanges, de plusieurs groupes de contemporains. Il semble appartenir à chacun de ces groupes; il est allé en Italie en touriste, il s'est intéressé à son passé pittoresque, il a goûté les trésors de son art et de sa littérature, il a plaint son destin douloureux. Mais ce qu'il a apporté d'original dans Il Pianto, c'est l'unité de pensée qui lie tous les aspects de son culte pour l'Italie. Toujours au fond de son âme revient la pensée de la dégradation politique et morale du pays; il en plaint la tristesse, il cherche à l'encourager, il ne cesse d'espérer sa renaissance. S'il chante les beautés du pays, et son ciel ensoleillé, c'est pour les contraster avec les laideurs morales qu'il voit autour de lui; s'il pense aux aspects pittoresques, romantiques, puissants, de son passé, c'est pour faire ressortir la banalité, l'hypocrisie cynique, la pusillanimité du temps présent; et il semble même que les beaux sonnets intercalés entre les longs poèmes

1. Tablettes d'Umbrano. 1884.

2. Un autre prospectus contient en plus les noms de Roger de Beauvoir et de Berlioz, mais n'a plus celui de Barbier.

du recueil servent avant tout à mettre en rélief contraste la pureté de l'art et l'avilissement des mœurs et de la politique italiennes. Son livre est un vrai "pianto," et c'est cette idée de regret plaintif et de douleur dantesque qui pénètre le recueil. Dans les Iambes il s'était contenté de peindre tout en noir, de ne faire que flageller; dans Il Pianto il flagelle aussi, mais sur un ton plus doux; il peint en noir, parfois, les vices qu'il châtie, mais la plupart du temps, c'est par des regrets élégiaques, par des apothéoses des beaux jours du passé, qu'il exprime sa douleur. Cette douleur est toujours présente à son esprit; il ne se laisse pas divertir par l'histoire, se consoler par les beautés du pays ou de l'art; il ne se laisse jamais perdre dans la rêverie. Son invocation finale à la divine Juliette exprime le sentiment qui avait été à la base de tout le recueil, y ajoutant une note d'espoir à laquelle Antoni Deschamps, pour qui Barbier représente le défenseur de cette Italie esclave, répondra dans sa Jeune Italie:

Toi qui chantas ses pleurs, poète citoyen,
De tout beau sentiment, toi, le ferme soutien,
Dans le bel avenir que le ciel lui déploie,
De l'Italie un jour tu chanteras la joie...

CHAPITRE QUATRE.Barbier et l'Angleterre.

Malgré l'amertume et l'invective que nous allons trouver dans le poème de Lazare, à l'égard de l'Angleterre, il y avait des aspects de ce pays qu'Auguste Barbier affectionnait beaucoup. Il en connaissait assez bien la littérature, il y avait voyagé, il comptait des Anglais et des Anglaises parmi ses meilleurs amis. A une époque même, celle du voyage en Angleterre de 1833, il paraît avoir presque acquis la réputation d'un anglomane, car George Sand, dans une lettre du 4 juillet, 1833, dit à François Buloz, en lui envoyant à Londres les "nouvelles" de Paris:

Sainte-Beuve est sur le point d'épouser une jeune personne qu'il a enlevée; M. Alfred de Musset s'est brûlé la cervelle après avoir perdu 37000 francs au jeu. M. Ampère est parti pour l'Allemagne, M. Lacordaire pour l'Amérique du Sud; Barbier va épouser une lady et se fixer en Angleterre. M. de Vigny est devenu fou, et M. Magnin aveugle. Voilà ce que c'est que d'abandonner la Revue, Quand on revient, on ne trouve plus personne...(1.)

Barbier était, comme l'indique la lettre, en Angleterre à ce moment. Il n'a pas épousé une "lady," il ne s'y est pas fixé, mais son séjour lui a valu de bons amis, et malgré la poésie triste que lui a inspirée l'Angleterre de l'époque, au point de vue personnel du moins, il n'aura pas à regretter d'y être allé.

Le premier des amis anglais ~~anglais~~ du poète que nous devons compter était Henry Reeve; Barbier l'a connu en Angleterre, mais par l'intermédiaire de qui, nous n'avons pu découvrir. Qui était ce Reeve? Né en 1813, c'était le fils de Henry Reeve, M.D., le petit-fils de Mrs. John Taylor et le neveu de Mrs. Sarah Austin, sur qui nous reviendrons tout à l'heure

En 1820 Reeve a visité Paris pour la première fois, en 1832 pour la deuxième. Il a commencé à écrire en 1834 des articles pour la British and Foreign Quarterly Review; l'année 1835 le trouve de nouveau à Paris. Sa carrière a été des plus distinguées: en 1840 il est devenu membre du personnel du Times, journal qu'il a quitté en 1855, pour devenir rédacteur de l'Edinburgh Review, et il a continué à remplir cet office jusqu'à sa mort en 1895.

Comme nous l'avons vu, Reeve avait visité Paris en 1832, à l'âge de dix-neuf ans, et il est possible que parmi les nouvelles connaissances qu'il y a faites, tels que Hugo, Ballanche, Cousin, ait figuré aussi Auguste Barbier. Nous ne pouvons préciser si les deux jeunes gens se sont connus pour la première fois à cette époque, ou l'année d'après à Londres. M. Ernest Dupuy, dans son livre sur Alfred de Vigny, et ses amis, veut nous faire croire, sans toutefois avancer de preuves, que c'est chez Mrs. Austin à Londres en 1833 que Reeve a fait la connaissance de Barbier. (1.) C'est possible, mais nous hésitons à adopter cette théorie: M. Dupuy continue:

Au printemps de 1833, Reeve et Barbier avaient "vagabondé" ensemble à travers la bruyère en fleur des collines de Hampstead Head (sic) (2.) D'abord ce n'était pas au printemps, mais au mois de juin; et encore la bruyère ne fleurit qu'au mois d'août. Voici la référence exacte, dans la correspondance de Reeve; c'est une lettre écrite de Paris, à Edward Handley, le 18 janvier, 1835:

At this point yesterday Barbier entered and sat with me two hours... I could scarcely believe that eighteen solemn months have passed since we three were roaming together on Hampstead Heath. (3.)

1. Voir plus loin, Page 162. Mrs. Austin était probablement en Allemagne
2. Alfred de Vigny, Amitiés. Page 49. Mais dans le second volume, (Rôle littéraire), il cite exactement la lettre de Reeve sans inventer de bruyère!
3. John Knox-Laughton; ed. Memoirs of the Life and Correspondance of Henry Reeve. Vol. I. P. 37.

La mère de Henry Reeve demeurait à cette époque à Hampstead, et son fils y passait la plupart de son temps, à étudier le droit et à s'essayer en littérature. Au mois d'août de cette année il a fait visite à son oncle John Taylor, au nord du pays de Galles, d'où il est allé à Liverpool^(1.) Il serait intéressant de savoir si Barbier l'a accompagné et si c'est la vue du Lancashire lors d'une visite à Liverpool, qui lui a inspiré une partie de Lazare. De Liverpool à l'Irlande, d'ailleurs, le voyage n'est pas long. Barbier l'a-t-il fait en compagnie de Reeve, ou bien seul, laissant Reeve à Liverpool? Ce ne sont que conjectures; mais si Barbier était toujours en Angleterre au mois d'août, (ce que nous ne savons pas,) il est naturel de supposer que Reeve lui a suggéré une visite au pays de Galles et à Liverpool.

De toute façon, les deux amis se sont revus en 1835, année où Reeve est de nouveau à Paris; et pour cette période la correspondance de Reeve fournit des détails intéressants. Dans son Journal, il dit:

In January, 1835, I went to Paris and established myself in the Place de l'Odéon, Amédée Prévost introduced me to Lamartine, Alfred de Vigny and the Deschamps; and I knew Auguste Barbier. I soon found myself in excellent literary society....(2.)

et dans la même lettre que nous avons déjà citée, (3.) il donne une description amicale de Barbier:

Barbier is but little changed, but that little is for the better. His spirit of rebuke is less rough but more stern; his enmity to evil less rancorous, but more inexorable; his attachment clings less to the blandishments and more to the wisdom of art. In the workings which have thus far strengthened and secured his mind, I doubt not that some good work, or at least the materials for it, have been produced. But, as you know,

1. Knox-Laughton, op. cit. Page 30.

2. Op. cit. Page 34.

3. Voir à la page 157.

4.

I never ask for admittance behind the scenes of my friends' theatres, believing that, if ever I am to judge their works fairly and honestly, I must sit where the world sits, in front, in the pit...(1.)

Reeve se plaît beaucoup dans cette société littéraire parisienne, où on l'accepte tout de suite. Le 11 février, Vigny lui envoie un billet de faveur pour la première de Chatterton, avec la note que voici:

...Vous serez à côté de vos amis, Monsieur, Mr. Barbier et MR. de Wailly.

Mille compliments, Alfred de Vigny. (2.)

En effet, Reeve y a assisté, comme en témoigne une de ses lettres du 19 février, dans laquelle il écrit:

When I last wrote I was on the eve of dining with Mr. Digby, and going on to M. de Vigny's Chatterton----- and soñ, indeed, I passed my Thursday evening, February 12th... (3.)

Peut-être lui aussi a-t-il embrassé l'auteur à la fin, ce soir où Brizeux seul manquait au cercle d'amis autour de Vigny. On se rappelle la lettre de Vigny à Brizeux à ce propos:

Où étiez-vous, mon ami, où étiez-vous? Quand Auguste Barbier, Berlioz, Antoni et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant, où étiez-vous? Mon premier mot à Barbier a été: Si Brizeux était ici!....(4.)

Reeve ne manque pas de décrire ses nouveaux amis dans ses lettres:

With these men I mingle...and by their backward intuitions and high prognostications I console myself for the hideous present....De Vigny with his quiet and elegant sensibility; Barbier with his compassionate philosophy mixed with so rare a power of rebuke; de Wailly, his most intimate friend, the translator of Hamlet... (5.)

Barbier reste toujours un ami sympathique et intime. A sa mère le 29 mars, Reeve écrit:

The attack of sore throat has made way for a very severe ordinary cold in my head, and before you get this epistle I shall be quite recovered

1. Op. cit. Page 37.
2. Lettre citée par Paul Bonnefon, Mercure de France, 1er^{er}.juillet , 1916: Lettres et fragments inédits d'Alfred de Vigny.
3. Op. cit. Pages 41-42.
5. Op. cit. Pages 44-45.
4. Vigny: Correspondance, éditée par Sakellaridès. Page 57.

Barbier continues his amiable visits, and he and my doctor want to persuade me to go to Lyons and thence down the Rhone, to spend a few weeks in Provence...(1.)

et à sa mère aussi il écrit, l'année suivante:

I am writing a little notice (Italy in the British and Foreign Review, Vol. II, article VII,) of a book of poems, accompanied by a long philosophical preface, by a young Italian, Count Mamiani, a descendant of Julius II. By the way, the book is dedicated "all'illustrissimo Signor Barbier, clarissimo (sic) Poeta." That, however, is not my reason for reviewing it...(2.)

C'est la dernière référence à Barbier dans sa correspondance; mais il est plus que probable que l'amitié entre les deux a duré pendant de longues années. L'été de cette même année de 1836, Reeve est rentré en Angleterre, où il a revu Vigny, probablement à Londres; témoin une lettre de celui-ci à Antoni Deschamps:

Wandsworth, West Hill, nr. London.
19 août, 1836

.....J'ai vu notre ami Reeves (sic) avec qui je n'ai cessé de parler de vous, de Barbier et de nos amis, jusqu'à son départ pour la Hongrie où il est à présent.... (3.)

M. Dupuy suppose, mais sans le prouver, que Reeve~~et~~ avait confié à Barbier le secret des essais poétiques qu'il allait publier en 1838 pour un petit groupe d'amis. Il est probable que Barbier a été consulté pendant la composition de ces poèmes. Il est certain du moins que son esprit raisonnable d'honnête homme n'a pas manqué d'exercer une grande influence sur son ami anglais; Alfred de Vigny s'est rendu compte de l'admiration qu'a témoignée Reeve pour Barbier. Le 20 mai, 1839, il lui écrit:

Avez-vous les Satires de Barbier? Lisez Pot-de-Vin à Lady Blessington, je me figure qu'Alfred (d'Orsay) en rira de tout son coeur. L'ironie en est bien mordante et bien belle pour les admirateurs de Mammon...(4.)

Cette lettre semble indiquer qu'une certaine intimité existait toujours entre Barbier et Reeve, pour que Vigny suppose que Reeve a déjà lu, en 183⁹

1. Op. cit. Page 47.

2. Op. cit. Page 60. Lettre du 27 janvier, 1836.

3. Citée par Bonnefon, loc. cit.

4. Citée par Baldensperger, Lettres inédites d'Alfred de Vigny à Henry Reeve, R.L.C. 1924, Page 602.

les Satires qui n'ont été publiées qu'en 1840.

L'influence de Mrs. Sarah Austin sur le jeune Auguste Barbier est ind disputable. Cette beauté anglaise qui alliait à un grand charme une intelligence fort au-dessus de la moyenne, a eu beaucoup de succès dans le monde parisien entre 1830 et 1850. C'est la femme du juriste, John Austin, avec qui elle s'est mariée en 1820. Ils ont vécu en Angleterre, en Allemagne, à Malte et en France où ils ont été établis à Paris depuis 1836 jusqu'en 1848. Mrs. Austin écrivait dans ses moments perdus; elle a publié des réflexions sur l'éducation; elle a annoté et publié, après la mort de son mari, les notes de celui-ci sur la jurisprudence; et surtout elle a beaucoup traduit, de l'allemand et du français. Elle est morte ~~en~~ en 1867 d'une maladie de coeur.

Son salon à Paris a été fréquenté de tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les étrangers, de tout ce qu'il y avait de plus intellectuel dans les milieux littéraires et politiques français; et, ce qui nous intéresse surtout pour cette étude, la coterie Vigny, de Wailly, Barbier, pouvait se compter parmi ses intimes. Miss Doris Gunnell nous fournit une description de cette femme, que nous citons comme représentant tout ce que Barbier a admiré en elle. (1.)

...C'était...une femme également remarquable par le caractère et par l'intelligence... Ses vives sympathies, sa patience à consoler les malheureux et à se sacrifier pour ses amis, gagnaient le coeur de tout le monde à cette "petite mère du genre humain," comme l'appelait Michel Chevalier. Elle alliait à une tendresse et à une abnégation toutes féminines une puissance de volonté, une décision de caractère, et une solidité de principes que l'on ne demande que rarement aux femmes. Les conditions de sa vie avaient été singulièrement dures. Les travaux juridiques de son mari trop en avance sur son époque, n'ayant pas reçu au commencement l'accueil qu'ils méritaient, il lui fallait à la fois lutter contre la pauvreté, soigner un mari malade et surtout l'encourager.

1. Mercur de France, 1er. juin, 1909. Quelques amis anglais de Vigny.

le pousser au travail...Mais elle était restée bonne, douce et gaie, et surtout elle n'a rien perdu du vif intérêt que lui inspiraient les choses de l'esprit....

M. Dupuy croit, à tort, selon nous, que Barbier a connu Mrs. Austin à Londres pendant son séjour en Angleterre en 1833; (1.) ceci n'est guère possible, car à moins qu'elle ne soit rentrée à Londres en vacances cette année, car de 1827 à 1836, les Austin demeureraient à Bonn, en Allemagne. Selon nous, cette connaissance date plutôt de l'époque où Mrs. Austin est venue à Paris, c'est-à-dire, vers 1836; peut-être est-elle due à l'intermédiaire de Henry Reeve, qui se sera empressé de présenter à sa tante tous ses bons amis dans les milieux littéraires parisiens. Un problème se pose dans la question d'un séjour fait par Barbier à Boulogne-sur-mer au même temps que Mrs. Austin et Henri Heine. Nous avons trouvé trois dates possibles pour ce séjour: selon Mrs. Janet Ross, petite-fille de Mrs. Austin, il aurait daté de 1835; (2.) selon Barbier dans ses Silhouettes contemporaines, dans l'étude sur Heine, de 1837:

En 1837 j'étais à Boulogne-sur-mer.... M. Heine s'y trouvait aussi.... je le voyais plusieurs fois chez une dame de ma connaissance...M. Heine lui faisait une cour assidue dans l'espoir qu'elle voudrait bien traduire un de ses livres.

Dans plusieurs de nos entretiens Mrs. Austin essaya de me faire comprendre les plus jolies pièces d'un recueil du poète appelé Le Livre des Chants.

Mais dans ses Histoires de Voyage il affirme avoir été à Boulogne-sur-mer en 1836; (4.) évidemment il est possible qu'il y soit allé deux années de suite. L'important c'est qu'il y a été en même temps que Mrs. Austin et au moment où il pensait à la traduction de Jules César, au sujet de laquelle Mrs. Austin lui a donné des conseils très utiles.

1. Alfred de Vigny, Rôle littéraire, Page 87. Note.
2. Three Generations of Englishwomen. Tome II. Pages 176, 223.
3. Page 265.
4. Page 89.

C'est à elle, d'ailleurs, qu'il a dédié cet ouvrage.

En 1839 Barbier est l'intime de la famille; Vigny écrit à Reeve, le 19 mai, à propos du mariage de la fille de Mrs. Austin:

Barbier, que j'ai vu aujourd'hui même, en est tout réjoui, et vous embrasse tous....(1.)

Il fréquente son salon jusqu'à la fin du séjour de Mrs. Austin à Paris en 1848. Macready l'y trouve en 1845:

January 20th., 1845.

Went to Mrs Austin's early in the evening. Mr Austin was in the room when I entered, but after salutation retired, and I saw him no more. M. Barbier was present and he read part of his translation of Julius Caesar into French prose...(sic)....(2.)

et en 1846 Vigny écrit à Mrs. Austin, le 6 juin, l'invitant chez lui:

D'abord M. votre frère n'arrivera pas aujourd'hui. Ensuite la musique est plus chaude que la sérieuse conversation de mes amis, parmi lesquels Barbier vous attend...(3.)

ce qui semble indiquer que Barbier ~~était~~ était particulièrement favorisé.

Une autre lettre de Vigny appuie nos suppositions. Il écrit, toujours à Mrs. Austin:

M. Reeve vous dira que Barbier avec qui ~~j'ai~~ il va passer la soirée chez moi aujourd'hui, est toujours un fidèle et loyal ami. Je vois toujours votre portrait placé chez lui au-dessus de tous et nous parlons souvent de l'absente qu'il représente...(4.)

et à Busoni, le 2 janvier, 1844, il avait écrit:

Je me propose de vous faire connaître une femme d'un grand mérite, Mrs. Austin, de qui, Barbier a, je crois, parlé très souvent. (5.)

La dernière trace que nous ayons de cette amitié entre Barbier et Mrs. Austin se trouve dans la lettre que Barbier a adressée à celle-ci en 1861, après lecture de sa préface aux oeuvres de son mari qu'elle a annotées. En voici la traduction anglaise: (6.) nous n'en avons pu trouver le texte français:

1. Citée par Baldensperger, Revue de Littérature Comparée, loc. cit.
2. Macready's Journal, ed. Pollock. Volume II. Page 255.
3. Traduction anglaise, voir Three Generations....Tome I. Page 205.
4. Citée par Dupuy, (Rôle Littéraire, Page 87, Note.)
5. Alfred de Vigny, Correspondance, Tome I; éditée par Séché.
6. Three Generations of Englishwomen, Tome III. Pages 105-6.

Paris, April 17th., 1861.

Dearest Madame,

I have read your preface; it is admirable. Impossible to describe better the eminent man England has lost. In a few striking, simple and eloquent words, you have depicted him physically and morally with a master-hand: "He was never sanguine, he was intolerant of any imperfection. He was always under the control of severe love of truth. He lived and died a poor man." How true is all this, but how sad are those last words, in spite of their grandeur!

What touched me deeply is the picture you draw of the last years of his life. They were, you say, tranquil, peaceable, and just what he desired. Poor great intellect, at last he was able to rest from the terrible struggle of life for some time! This repose was in great measure due to your tenderness and your courage. If anything can soften the bitterness of your grief, it must assuredly be the thought of the happiness you procured him. There now remains the work of his life, which has become yours. Alas! how much I regret that I am so ignorant of the serious topics which will form the subject of your studies; and how I should have liked to trace in his works the safe and true foundation of our social condition delineated by so powerful a hand as his! But I am only a putter-together of rhymes, a searcher after images, unfit to attain to the virile conceptions of pure reason. My idea of the heart and the mind of Mr. Austin was a very high one, but your writing has increased and vivified it. Continue, dear friend, to publish the thoughts of your eminent husband; it is a service you render to science. Your Preface is a peristyle of Roman simplicity and beauty, which decorates in the most worthy manner the monument left by the great jurist to the glory of his country. Give me your news and

Believe me ever your devoted friend,

Auguste Barbier.

Barbier a dû avoir d'autres connaissances anglaises, si ce n'est que dans les milieux formés autour de Mrs. Austin et de Henry Reeve; mais pour ces connaissances nous n'avons pas de preuves définitives. Pendant sa visite en Angleterre en 1833, Barbier a rencontré Edward Handley, l'ami à qui Reeve adresse une si grande partie de sa correspondance de jeunesse; (1.) et Reeve l'a sans doute présenté à sa mère; par l'intermédiaire de Reeve aussi il a pu avoir une entrée dans le salon de Lady Blessington; par Alfred de Vigny, ^{aussi} il a pu connaître cette société de Gore House, Kensington. Mrs. Austin demeurait avenue Marbeuf pendant son séjour à Paris; comme

1. Voir la lettre à Handley, citée à la page 157.

nous l'avons vu, c'est là que Barbier et Macready se sont rencontrés en 1845. Une autre Anglaise que Barbier a connue, probablement après 1840, c'est Miss Jane Harvey. Elle ~~se~~ aussi semble avoir tenu son petit salon à Paris, auquel se sont rendues des célébrités internationales. C'est là que Barbier se rappelle avoir vu Ingres, en 1844, (1.) en compagnie de Babinet, de l'Académie des Sciences, d'Aimé Martin, et du comte Mamiani della Rovere, celui qui avait dédié à Barbier ses poèmes de 1836. (2.) C'est à Miss Harvey, d'ailleurs, que Barbier a dédié son conte de Allan Morrison, écrit en 1868, et publié dans le volume Contes du Soir en 1879.

Les Voyages en Angleterre.

Un fait que semble avoir échappé aux critiques et aux biographes de Barbier, tels que Charles-Marie Garnier et Ernest Dupuy, c'est que le poète a été deux fois en Angleterre, en 1833 et en 1835; les critiques ne notent que le séjour de 1833. La preuve définitive du voyage de 1833 se trouve dans la lettre de Henry Reeve de janvier 1835, que nous avons citée. (3.) Quant à la ~~1833~~ visite de 1835, Barbier dit dans ses Silhouettes contemporaines, parlant de Fontaney et de Gabrielle Dorval:

En 1836, durant mon séjour en Angleterre, j'eus l'occasion de voir ce jeune couple. M. Fontaney était venu me rendre visite à l'hôtel que j'habitais dans Leicester Square; il m'invita aimablement à prendre le thé, un soir, chez lui. J'y allai. Nous étions en novembre, aux jours les plus sombres, et il pleuvait beaucoup.

Il revint en France quatre ou cinq mois après cette visite. Il ramena sa jeune femme encore plus malade et la ~~pêdit~~ perdit dans les premiers jours de mai... (4.)

Comme il arrive souvent, Barbier s'est trompé d'année; c'est en 1835 que Fontaney et Gabrielle Dorval étaient à Londres, c'est au milieu de 1836 qu'ils sont revenus à Paris, et c'est en avril 1837 que Gabrielle

1. Silhouettes... Page 272.

3. Voir à la page 157.

2. Voir à la page 153.

4. Op. cit. Pages 260-1.

est morte. (1.) Barbier s'est^t trompé sur les détails des dates, ---on s'y trompe facilement,--- mais il n'aurait pas dit qu'il avait vu Fontaney à Londres si c'était inexact; c'est ^{un} de ces incidents dont on se souvient. (2.)

Nous avons malheureusement très peu de détails sur les séjours de Barbier en Angleterre. Il en parle peu lui-même, il semble être venu seul, nous ne pouvons même pas préciser les endroits qu'il a visités. Tout ce que nous avons en fait de documents c'est le passage, déjà cité, de la lettre de Reeve à Handley où il dit en janvier 1835 que dix-huit mois se sont passés depuis que Reeve, Handley et Barbier se sont promenés ensemble sur Hampstead Heath; ce qui semble préciser la date d'une partie du premier séjour de Barbier: il était à Londres au mois de juin, 1833. A part cette référence nous n'avons comme guide et indication que le poème de Lazare, qui ne nous fournit rien d'exact à ce point de vue.

Qu'est-ce qui a donné à Barbier l'idée d'aller en Angleterre? L'influence peut-être d'Alfred de Vigny, de qui il devient peu à peu l'ami intime; le désir de voir un pays si différent à tant d'égards de l'Italie qu'il vient de quitter; des connaissances anglaises, telles que Reeve, qu'il a pu connaître à Paris en 1832; le désir de se perfectionner en anglais et de voir le pays de Byrön et de Shakespeare, pour lesquels il a déjà une si vive admiration.

Malgré le pessimisme presque voulu de Lazare, Barbier a dû tirer quelque plaisir de ces visites outre-Manche. Il a dû avoir quelque motif de divertissement malgré la détermination sérieuse du Prologue de son poème, où il donne comme son but:

(La nef aux flancs salés qu'on nomme l'Angleterre:)
Je vais voir ce qu'il faut de peine et de misère
Pour te faire flotter sur l'eau!

.....

1. Jasinski, op. cit. Page xxvii.

2. L'incident en question ne peut pas dater de 1833, car Fontaney n'était à Londres qu'en 1835-6 (non pas jusqu'en novembre.)

Ah! ma tâche est pénible, et grande mon audace!
 Je ne suis qu'un être chétif,
 Et peut-être bien fou contre une telle masse
 D'aller heurter mon frêle esquif...

Qu'on s'imagine ce jeune homme de vingt-huit ans, très sérieux, se lançant comme un Chevalier de ^{la} Table Ronde à la recherche et à la destruction du mal, prêt à s'indigner contre les injustices, à soutenir tous les malheureux. Selon Reeve, il a dû être bien amer à cette époque dans son attitude envers la vie: il a dû être prompt à parler sans penser d'abord, à exprimer son indignation dans des termes plus violents que réfléchis.(1)
 En 1835, selon ^{la lettre à} Handley, il a déjà changé:

...His spirit of rebuke is less tough but more stern; his enmity to evil less rancorous but more inexorable.(2.)

Nous aurons à considérer son attitude envers l'Angleterre en examinant son Lazare; pour le moment nous nous contentons de faire quelques conjectures sur les endroits que Barbier a pu visiter lors de ses deux séjours.

Il a visité Londres, et y a passé un certain temps, assez pour aller en touriste à de différents endroits de la capitale. D'abord il nous donne ses impressions de la ville en général, dans le poème de Londres sur lequel nous reviendrons. C'est surtout l'immensité de tout ce qu'il voit autour de lui qui le frappe:

C'est un espace immense et d'une longueur telle
 Qu'il faut pour le franchir un jour à l'hirondelle,
 Et ce n'est, bien au loin, que des entassements
 De maisons, de palais, et de hauts monuments,
 Plantés là par le temps sans trop de symétrie.

Quant aux habitants ce ne sont qu'un

.....peuple noir vivant et mourant en silence,
 Des êtres par milliers suivant l'instinct fatal,
 Et courant après l'or par le bien et le mal...

On disait que Barbier avait choisi exprès les endroits qu'il veut visiter pour donner à son poème l'aspect le plus lugubre possible.

1. Voir à la page 157.

2. Voir à la page 158.

Comme si une telle institution était typique de l'Angleterre, oubliant le Charenton de Paris, de réputation égale, il visite Bedlam, et le décrit dans ses vers. La vue de Westminster Abbey le fait penser à Byron, banni de son ombre. La Tamise ne lui inspire pas les méditations d'un Wordsworth; au contraire, il ne pense qu'aux Anglais désesp^érés qui peuvent être tentés de s'y jeter, ne trouvant rien en Angleterre qui puisse rendre la vie supportable. Ce qui l'impressionne dans le Musée des Indes Orientales, c'est un horrible jouet du sultan Tâppu-Saheb; ce dont il se souvient après avoir assisté à une élection, c'est de l'atmosphère de menace et de corruption qui s'y répand.

Dans quelques poèmes, (La Lyre d'Aitain, Les Mineurs de Newcastle, La Nature,) il s'agit des industries anglaises et de la condition de vie des ouvriers. Nous aurions voulu préciser quels endroits industriels Barbier a visités, et surtout s'il est vraiment allé à Newcastle. Nous inclinons à penser qu'il est simplement question, ici, d'une association d'idées; Barbier a voulu écrire sur les mines, comme étant un aspect important de la vie industrielle anglaise; et puisqu'à Newcastle a toujours été, surtout à l'époque où écrit Barbier, un centre de mines important, Barbier a ajouté le nom de Newcastle à son titre, dans un effort après la couleur locale et le réalisme. Nous aimerions également pouvoir dire que Barbier a visité l'Irlande; malheureusement nous ne pouvons pas le prouver. Là encore, nous avons un sujet qui flottait dans l'air à cette époque; il aurait même été curieux si Barbier, en sa qualité de critique de l'Angleterre, n'avait pas fait allusion aux injustices anglaises à l'égard de l'Irlande; et dans son poème, Les Belles Collines d'Irlande, il unit deux aspects de ce pays qui ont intrigué ses compatriotes, le malheur politique et social, et le pittoresque dans la nature.

Lazare est de 1837; c'est le résultat des impressions inspirées par deux voyages entrepris à différents moments de l'année...juin, 1833, et novembre, 1835. "Le ciel tourmenté, nuage sur nuage,..." du poème sur Mondres suggère peut-être la visite de novembre; mais nous hésitons à conjecturer ou à préciser. Malgré l'obscurité des détails sur les voyages, nous avons au moins des impressions toutes précises, fournies par Lazare, de la vie anglaise en général et surtout de son état social et politique.

Barbier et la littérature anglaise.

Barbier a subi les mêmes influences anglaises que la plupart de sa génération.(1.) Il a admiré Byron; témoin son poème de Westminster dans Lazare. Ce qu'il a surtout admiré chez le poète anglais, c'est le satirique, ce qu'il a imité, c'est tout au plus une certaine force d'invective qui appartient aux deux poètes, ou les plaintes pour l'Italie de Byron dont le Pianto de Barbier est quelquefois l'écho et l'amplification. Barbier n'est

1. Parmi les influences et forces qui ont contribué à former l'école romantiques, on n'a pas manqué d'étudier l'influence de l'Angleterre et surtout de la littérature anglaise. Nous renvoyons le lecteur à l'oeuvre très bien documentée de M. Eric Partridge: The French Romantics Knowledge of English Literature, 1820-1848; à celle de M. Edmond Estève: Byron et le romantisme français; à Maxwell Austin-Smith: L'influence des Lakistes sur le romantisme français; à Pauline de Lallemand: Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger jusqu'en 1840. Quant à l'influence de Shakespeare, nous avons consulté J.L. Borgheroff: Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration; A. Dubeux: Les Traductions françaises de Shakespeare; A. de Sessely: L'influence de Shakespeare sur Alfred de Vigny; et l'oeuvre plus proche de l'époque romantique d'Albert Lacroix: Histoire de l'influence de Shakespeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours (1856;). Pour l'influence de Sir Walter Scott on ne peut mieux faire que de consulter Louis Maigron: Le roman historique à l'époque romantique.

pas tombé victime du mal du siècle; il n'a pas abusé, comme tant de ses contemporains, de l'ennui moral et de la désillusion du héros byronien. Ce qu'il a choisi de Byron pour ses traductions du recueil Chez les Poètes ce sont les Derniers Vers du poète anglais, qui mêlent à la tristesse inspirée par le passage de la jeunesse

My days are in the yellow leaf,
The flowers and fruits of love are gone?....

une certaine fermeté stoïque dans la strophe finale, donnée ici dans les paroles françaises de Barbier:

Pourquoi vivre, si tu regrettes ta jeunesse?
N'as-tu pas devant toi les plaines de la Grèce,
La terre de l'honneur et d'une belle fin?
Debout! à la bataille et dans sa rouge imresse
Finis ton douloureux destin!

Voyageant en Italie en 1838 il pense, devant la cascade de Terni entre Rome et Florence, à la description de Byron dans Childe Harold, et il traduit en vers français ce passage qui exprime, dit-il, mieux qu'il ne saurait le faire, l'horreur qu'inspire cette cascade, ajoutant:

Toute cette poésie est l'expression vraie du tableau de la nature..(1.) Dans les Etudes Littéraires et artistiques nous avons une étude critique de la Parisina de Byron. Barbier y trouve une beauté presque antique, une pureté de ligne qui lui rappelle Phèdre:

Je me souviens, dit-il, qu'à la première lecture que j'en fis, je fus plusieurs jours à me remettre de l'émotion qu'il fit (le poème) m'avait causée. (2.)

Scott également l'a préoccupé pendant un certain temps, surtout dans sa jeunesse, époque où paraît le roman historique des Mauvais Garçons; nous savons qu'en 1832, à Naples en compagnie de Brizeux, il a risqué d'attraper une fluxion de poitrine pour voir passer en calèche le romancier écossais.

Nous sommes tentée de croire que de tous les écrivains,,de toutes les littératures, c'est Shakespeare qui a été le dieu, en matière littéraire, d'Auguste Barbier. Cet amour commun du maître anglais a été un des points de rapport entre lui et son ami Berlioz. Voici une anecdote à ce sujet qui est devenue célèbre: c'est Barbier qui la raconte:

Nous assistions tous deux à l'enterrement d'un ami commun. Pendant tout le service et au cimetière le compositeur resta silencieux et sombre. A la sortie du cimetière il me dit: Je rentre chez moi, venez-y; nous lirons quelques pages de Shakespeare-----Volontiers. Nous montâmes et, installés, il lut la scène d'Hamlet au tombeau d'Ophélie. Son émotion fut extrême et deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses yeux..(1.)

La première mention de Shakespeare qu'on trouve dans l'oeuvre de Barbier c'est le poème de quatre pages intitulé Shakespeare, et inséré dans Lazare. Nous aurons à revenir sur ce poème; pour le moment nous n'en citons que deux strophes qui expriment quelques-unes des idées principales du poème:

De Shakespeare aujourd'hui les tragiques merveilles
Déroulent vainement leurs tableaux enchanteurs;
Les vers du fier Breton ne trouvent plus d'oreilles,
Ses temples sont déserts et vides de clameurs.

Ton génie est pareil au soleil radieux
Qui, toujours immobile au haut de l'empyrée,
Verse tranquillement sa lumière sacrée
Sur la folle rumeur des flots tumultueux.

C'est en 1835 que Barbier a commencé sa traduction de Jules César qui a été publié pour la première fois en 1847; nous reviendrons sur cette étude, importante à plusieurs égards, mais qui n'est pas le seul essai de Barbier dans la traduction de Shakespeare. Chez les Poètes, son recueil de traductions, contient une version française de "All the World's a stage;" du sonnet LXVI de Shakespeare; et de l'invocation au Sommeil d'Henry IV (Acte III, Scène 1); et dans le premier volume des Etudes littéraires et artistiques c'est à Shakespeare qu'il voue le plus d'études. (2.)

1. Souvenirs personnels, Pages 132-3.

2. Voici les articles sur Shakespeare: un avant-propos général; Jeanne d'Arc jugée par Shakespeare; le Moine selon Shakespeare;
(suite à la page suivante.)

Mais il serait difficile de prouver que Shakespeare a exercé une influence directe sur la poésie de Barbier(1.) L'attitude de celui-ci envers Shakespeare a été plutôt celle d'un étudiant que d'un disciple; et d'un étudiant des idées plutôt que du style. Lisons ce qu'il dit dans les Etudes littéraires et artistiques à ce propos:

L'œuvre de Shakespeare est un livre moral, car bien que l'on y voie la méchante écraser souvent l'innocent, le courage, la résignation, le dévouement, toutes les qualités sublimes de l'homme, y sont peintes à leur avantage, et dans plus d'une page on sent percer la native bonté de l'auteur.

Le travail que nous avons entrepris à son sujet n'est pas précisément un ouvrage de critique et d'érudition, mais une interprétation de ses puissantes conceptions au point de vue moral et philosophique; c'est la pensée intime du grand tragique que nous avons tâché d'apercevoir à travers le voile de sa savante personnalité. (2.)

Et ailleurs, dans l'analyse de Jules César:

Il est des écrivains qui ont déclaré que ce vaste génie n'était qu'un sublime indifférent, un miroir impassible des vices et des vertus de la société humaine, un peintre colorant avec autant de plaisir la figure

Suite de la note 2. à la page 171:

Lady Macbeth; (il traduit la scène du somnambulisme en prose français) les monologues d'Hamlet; une étude générale sur Hamlet; le Mensonge de Desdémona; Coriolan; la Politique de Shakespeare. Barbier avait une connaissance profonde et érudite des œuvres de Shakespeare; il l'a lu et estimé sans préjugé national, et avec une vraie compréhension de l'universalité de son œuvre.

1. Il est, cependant, intéressant de noter ici ce qu'a dit Barbier au sujet des fables et du peuple dans l'œuvre de Shakespeare, et de le comparer avec sa propre façon de traiter ce sujet. Il dit: Shakespeare est le dramaturge qui a le plus souvent et le plus originalement mis le peuple en scène. Il ne le flatte pas, il le montre avec son ignorance, sa mobilité, ses passions aveugles et tumultueuses, son rire goguenard et son bon sens vulgaire... Quelquefois et individuellement, il lui prête des paroles généreuses et des actes de dévouement, mais le plus souvent il le représente insensé, cruel, et le jouet des ambitieux qui l'exploitent. (Analyse de Jules César, page 27.) Nous pensons tout de suite à la Popularité, où la faveur du peuple est mobile, à l'Emeute poème révélateur des passions aveugles et tumultueuses; à l'Idole, où le poète dit que le peuple n'aime que les despotes et les ambitieux; mais dans La Curée, le peuple est grand et généreux, pour redevenir dans Le Lion le jouet des ambitieux.

du monstre que celle du héros. Ils se sont trompés...hul poète autant que Shakespeare n'abonde en éloges pour le bien et m'aime plus que lui à rehausser de belles couleurs le visage des êtres aimables..(1.)

L'étude de l'intrigue et des personnages de Jules César mène Barbier à des réflexions morales sur le tempérament de Brutus, sur son rôle dans l'histoire, et sur ces hommes qui excusent n'importe quel crime politique par "la nécessité":

La nécessité est un dieu commode qu'invoquent sans cesse les gens à courtes vues et à bout de voies; c'est le dieu des hommes d'Etat secondaires...La vraie politique, celle à laquelle doivent tendre et pousser tous les hommes éclairés de notre âge, est celle qui, s'appuyant sur de bons moyens, marche au but loyalement et sans avilissement pour l'âme....Souvenons-nous toujours que s'il a existé des Borgia, il y a eu aussi des Washington, qui ont mené à fin d'immenses entreprises, et fondé la liberté d'un grand peuple sans la moindre tache à leur conscience...(2.)

Dans les morceaux de critiques des Etudes littéraires... c'est encore une fois l'étude des idées du poète anglais...sa conception de la personnalité de Jeanne d'Arc; son attitude envers la vie monastique et les moines; sa compréhension des différents effets de la terre sur des conséquences de leur acte sur les deux personnalités si différentes de Macbeth et de Lady Macbeth/. Une marque de la profondeur des études shakespeariennes de Barbier se révèle dans l'étude des monologues d'Hamlet. Barbier compare le monologue "To be or not to be" dans la première édition de 1563 avec celle de la troisième édition de 1578. Il traduit les deux monologues, et y trace le développement de la pensée de Shakespeare. Dans la première édition se trouve l'espérance d'une vie plus heureuse après la mort...(sans l'espérance des joies futures, qui voudrait supporter les dédains et les flatтерies du monde?) mais la troisième édition montre plutôt de l'appréhension devant un monde totalement ignoré, et sans doute à craindre, qui

1. Jules César, Page 45.

2. Idem, Page 48.

nous fait préférer de supporter les maux que nous sentons, plutôt que de fuir vers d'autres maux que nous ne connaissons pas.

Le Shakespeare de la troisième édition est devenu sceptique.

Quelle énigme que ce Hamlet pour qui la mort n'est qu'une grande porte sans issue, qui est

jeté sur cette terre au milieu d'une incompréhensible nature.... placé sur un théâtre dont il ne voit point l'architecte...et pourtant, obligé d'y jouer un rôle, d'obéir à la voix de sa conscience et d'agir selon les règles du juste et du bon...(1.)

Barbier étudie ensuite l'action de Coriolan en frappant sa patrie; et il passe de là, par une transition toute naturelle, à la politique de Shakespeare. Il trouve que celui-ci, comme Molière, a des tendances aristocratiques; bien que Molière s'attaque aux gens d'église et aux grands, la royauté reste pour lui comme un dieu; et bien que Shakespeare flagelle les crimes de certains princes,

la royauté et la noblesse..paraissent à Shakespeare les éléments constitutifs de l'ordre social...(2.)

mais il se rappelle que Shakespeare est né à une époque où la féodalité était encore toute puissante.

Ce qu'il a donc admis chez Shakespeare, c'est sa compréhension de l'esprit humain, ses idées de penseur raisonnable, la variété de ses ~~par~~ personnages, et de ses intérêts....en somme le psychologue allié au moraliste. Peut-être a-t-il attribué à Shakespeare plus de préoccupations morales que celui-ci n'en a eu! Evidemment, c'est ce que Barbier aura voulu trouver chez son poète favori, tellement il s'est préoccupé du but moral de sa propre poésie.

Barbier et Vigny ont eu un amour commun de Shakespeare qui a inspiré des discussions intéressantes. On se rappelle le passage dans la corres-

1.Op. cit. Page 168.

2. Op.cit. Page 184.

mondance de Vigny où il donne à Barbier dans une lettre du 11 mars, 1849, (1.) ses impressions avoir relu la traduction de Jules César. Après des remarques sur la pièce même, et sur les personnages, il dit en ami intime, en mentor littéraire:

Il faut, pendant que je suis plus occupé de vous que vous-même, que je vous dise aussi combien vous avez à vous reprocher d'étourderies. Tantôt quatre vers féminins de suite, etc...

Ils avaient discuté aussi, nous dit Barbier, la traduction d'Othello de Vigny. On parlait un jour du passage "My occupations are gone," qui avait présenté quelque difficulté au traducteur. Il l'a rendu "Ma tâche est terminée," au lieu de "Mes affaires sont finies." Barbier est d'accord qu'il y a des expressions shakespeariennes qui ne conviennent pas en français; il ajoute ici:

Ce n'est pas Virgile qui aurait dit par la bouche d'Hamlet, dans son fameux monologue:

My soul, take arms against a sea of troubles...

---une pareille façon de s'exprimer est vraiment barbare...(2.)

Des autres écrivains anglais qui ont attiré ses contemporains, Barbier a lu au moins une partie de l'oeuvre de Macpherson, car il en a traduit un passage dans Chez les Poètes; et il a aimé Shelley, dont il a traduit la description de la tête de Léonard de Vinci.(3.) De Shelley aussi il rend les beaux vers sur un soir à Pise, écrits vers la fin de la résidence de Shelley dans cette ville.(4.) Barbier a admiré dans Shelley non seulement le poète, mais l'homme; et ces vers lui rappellent l'incident qui est arrivé, un jour à Pise, quand un Anglais, ayant entendu prononcer le nom de Shelley, s'est écrié: Ah! vous êtes Shelley, l'athée! et lui a lancé un coup de poing sur la nuque, assez violent pour le faire tomber à terre. Shelley était-il vraiment athée? demande Barbier, lui qui voyait Dieu en tout et partout:

1. Pour toute cette lettre voir plus loin à la page 209.

2. Op. cit. Pages 135-6.

3. Souvenirs personnels, Page 102;

...(Il) a pu se tromper dans sa conception de Dieu, mais quel être fini n'a pas erré comme lui? Qu'importe à un autre que moi la religion que je professe! La religion n'admet aucune violence, aucune tyrannie..(1.

Cette largeur d'esprit est une des traits qu'on admire le plus chez Barbier; elle reparait à diverses reprises à travers son oeuvre.

Barbier n'a ^{presque} rien traduit de Keats, mais il en a connu néanmoins les poèmes. Se trouvant à Rome en 1838, il trouve le tombeau du poète anglais avec son inscription célèbre: (Here lies one ...)

Que ces lignes sont tristes! dit-il. Comme on y sent profondément le coeur blessé du poète et son découragement! Pauvre Keats! Ton amour du beau et ta douceur de caractère n'ont pas trouvé grâce devant les dents de la critique....Si elle savait ce que l'âme d'un poète contient de sensibilité, et ce qu'il lui faut d'efforts, de lenteurs et de veilles pour arriver à la réalisation de son rêve, peut-être y regarderait-elle à deux fois avant de le blesser...(2.)

Le poète des Iambes n'a pas seulement lu les auteurs anglais à la mode; sa connaissance de Keats et de Shelley témoigne d'études plus profondes de la poésie anglaise que n'y ont consacré la plupart de ses contemporains. Il a connu l'oeuvre de Coleridge, il a traduit son poème The Rime of the Ancient Mariner, (3.) préfaçant sa traduction d'une étude de la vie et de l'oeuvre de Coleridge. Il a admiré Burns, admiration qui se doit sans doute à l'influence de Léon de Wailly, qui a traduit toute l'oeuvre du poète écossais. Barbier aussi en a traduit deux poèmes dans Chez les Poètes, sur lesquels nous reviendrons.

En somme il a compris toute l'évolution de la poésie anglaise aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, son évolution du classicisme d'Addison, par des poètes tels que Thomson, Gray, Collins, Cowper, jusqu'à Burns et aux romantiques comme Wordsworth, Southey, Coleridge, Byron. Des quatre "poètes de transition" il a préféré Cowper, comme en étant le plus original

Si nous remontons au dix-septième siècle, nous trouvons que Barbier a

1. Souvenirs personnels, Page 102.

2. Op. cit., Pages 73-4.

3. Une version en prose, de Michiel, avait paru dans l'Artiste en 1837Z

connu au moins une partie de l'oeuvre de Milton. Peut-être doit-il cette connaissance du poète épique à ses discussions littéraires avec Alfred de Vigny, qui a subi d'une façon si marquée l'influence de Milton. Barbier n'a traduit qu'un des sonnets du poète aveugle, et la Songé on May Morning mais il a lu la correspondance de Milton, et il en rapporte quelques belles pensées.

Il a connu aussi l'oeuvre de Mrs. Felicia Hemans, dont il a traduit un poème, et du poète américain, Longfellow, dont il donne en vers français dans Chez Les Poètes, J'Excelsior.

Barbier a donc eu une connaissance plus qu'ordinaire de la littérature anglaise. Il l'a profondément étudiée; il s'en est inspiré à diverses reprises, il a eu comme amis intimes des poètes qui ont connu et aimé Shakespeare et la poésie anglaise; nous pensons surtout à ce propos, à Alfred de Vigny, à Léon de Wailly, à Brizeux, chez qui l'influence des "lakistes" anglais est évidente. Barbier s'est intéressé aux nouvelles publications anglaises et aux oeuvres non strictement littéraires; c'est lui qui a signalé à Alfred de Vigny la Correspondance de l'amiral Collingwood, pour sa Servitude et Grandeur Militaires. Dans les Etudes littéraires et artistiques, il parle d'un "illustre et brave amiral, dont j'avais

...dont j'avais fait connaître les Mémoires et les lettres intéressantes au poète Alfred de Vigny, et dont ce dernier a si bien dessiné la figure dans une de ses charmantes histoires de Grandeur et Servitude Militaires. (1.)

LAZARE.

En 1833 et en 1835 Barbier est venu en Angleterre. En 1837 il a donné à la Revue des Deux Mondes sa nouvelle satire de Lazare, parue le 1er.

1. Page 136. La référence est à la Selection from the public and private Correspondance of Vice-admiral Collingwood, interspersed with Memoirs of his life. G.L.N. Collingwood, London, 1828.

février; plus tard dans la même année, il a publié ensemble les Iambes, Il Pianto et Lazare, complétant ainsi sa trilogie satirique sur la France, l'Italie et l'Angleterre. Quels sentiments différents ces trois pays lui inspirent! en France c'est le citoyen indigné, avec son honnête colère; en Italie, l'amateur des arts dont l'indignation devient une plainte mélancolique; en Angleterre, c'est le sociologue et réformateur, avec moins une indignation personnelle qu'une colère impartiale. Peut-être révèle-t-il plus de travers dans Lazare; mais il se déplace moins; c'est une affaire de devoir plutôt que de ressentiment intime.

Barbier n'est pas le seul de sa génération littéraire à visiter l'Angleterre: il n'est pas le seul à nous en donner ses impressions. La question de ces visites a été bien étudiée: (1.) nous ne prétendons pas pouvoir la traiter en détail ici. C'est le côté industriel du pays, qui a frappé le jeune Barbier, comme tant d'autres. La question de l'Irlande agaçait bien des esprits français; on était intrigué et même un peu effrayé par la pensée d'industries telles qu'on n'en avait fait qu'ébauché en France; on se moquait un peu de ce royalisme démocratique, on se

1. Voir: E. Jones: Les Voyageurs français en Angleterre de 1815 à 1830.

Paris, Bocard, 1930.

M.-J. Pauly: Les Voyageurs français en Irlande au temps du romantisme. Paris, 1939.

E. Smith: Foreign visitors in England and what they thought of us London, 1889.

Pauline de Lallemand: Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger, jusqu'en 1840. Paris, Champion; 1927.

+ Pierre Jourda: L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand. Boivin et Cie, 1938.

Articles: F. Baldensperger: L'Angleterre et les Anglais vus à travers la littérature française, Bulletin universel et Revue suisse, mai 1905. Page 305.

Renard: L'influence de l'Angleterre sur la France depuis 1830. Nouvelle Revue, 1885. Tomes 35 et 36.

* M. Jourda traite surtout des écrivains célèbres de l'époque qui ont eu quelque connaissance du pays. Ils ne sont pas nombreux.

croyait supérieur intellectuellement à ce "pays de marchands;" et, derrière et au-dessus de toute conception de l'Angleterre persistait toujours le souvenir de Waterloo et de la Sainte-Alliance. D. Haussez, qui est allé en Grande-Bretagne vers le même moment que Barbier, et dont les impressions sont typiques, les a exposées dans un livre sur La Grande-Bretagne en 1833. Voici ce qu'il dit sur la situation industrielle:

(L'industrie)...s'est trop pressée de substituer des machines aux bras et d'exclure presque entièrement ceux-ci de la participation au travail et à ses bénéfices. Il en résulte qu'alors que la nation s'est enrichie, des classes se sont appauvries, et que des individus par milliers ont été privés des moyens de pourvoir à leur existence. À côté des manufactures dépeuplées d'ouvriers, dont le travail est remplacé par celui d'une machine, des familles meurent de faim et tombent à la charge, non du manufacturier qui fait tourner à son profit la plus grande partie de la somme qu'il économise par la suppression de leur travail, mais de la communauté, qui ne fait aucun bénéfice sur l'état de souffrance de tant de malheureux. (1.)

Barbier a peut-être vu cet ouvrage; il est à remarquer qu'il choisit souvent comme thème des aspects de la vie anglaise dont a déjà parlé Haussez; telle la question des femmes et des enfants travaillant dans les usines: celle de l'Irlande et des nombreuses émigrations forcées de l'époque; celle de Bedlam, "une espèce de tombeau provisoire," selon Haussez: celle des "hustings," et de la vénalité du système électoral.

E. Jones résume l'attitude des voyageurs de l'époque en disant:

La vie dans les grands centres d'industrie offre aux yeux des observateurs des laideurs qui les choquent et des misères qui révoltent leur sens de la justice... Avec le misère et la détresse matérielle des ouvriers, les richesses énormes et le luxe effréné des grands industriels font un contraste saisissant....(2.)

La thèse que nous venons de citer ne traite d'une période qui se termine en 1830; mais nous allons voir que ces remarques pourraient tout aussi bien s'appliquer à l'époque de Haussez et de Barbier; voici Henri de Latouche

1. 2 volumes, Paris, A. Pinard, 1834.

2. Op. cit., Page 204 et seq.

parlant en 1833 de l'effet du régime industriel sur les classes riches
(nous pourrions y comparer les idées de Barbier à ce sujet:)

...qu'on nous porte au pied de Westminster, sur le sol de la liberté, La Liberté, où est-elle? Que de gens! et de rangs séparés, et d'étiquettes honteuses! Que d'efforts pour disputer sa vie à une terre chargée d'enfants si inégalement déshérités! Mais voyez: à l'impuissance de l'homme succède le règne de la vapeur, et l'âme intelligente des machines. La vapeur est le premier et plus utile citoyen de cette grande île. Elle commande sur tous ces monotones gazons de velours vert, sous les tentures grises d'un ciel immobile, entre la majesté des vaisseaux et la vétusté des cathédrales. Les Anglais, où sont-ils? À promener l'ennui et le faste sur tous les continents. Mais la vapeur les remplace; elle continue les travaux commencés, elle occupe la patrie, elle ouvrira demain la session du parlement impérial. Ainsi, absence de joie, estime de l'argent, trafic de l'hymen, amour des titres, horizons de fumée; voilà donc cette terre qui regarde en pitié notre France! (1.)

Barbier semble s'être embarqué pour l'Angleterre avec l'intention consciente et déterminée de critiquer et de n'en voir que le côté noir. Il s'est donné comme but de flageller, de voir

....ce qu'il faut de peine et de misère pour soutenir la puissance des îles britanniques. Le cadre même du Prologue est lugubre. Nous sommes loin des Alpes et du ciel d'Italie; la Manche c'est la "plaine brumeuse" qu'il faut traverser, par vent et brouillard, pour aborder

....ce grand vaisseau de houille
Qui fume au sein de l'océan...
La nef aux flancs salés qu'on nomme l'Angleterre..K..

Il s'attend à tout ce qu'il y a de plus triste et de plus effrayant, à "des choses monstrueuses," mais il met sa confiance dans l'appui et l'encouragement de Dieu, qui le maintiendra toujours "dans les routes heureuses De l'éternelle vérité." C'est dans cet état d'esprit qu'il aborde l'Angleterre, avec certains préjugés déjà formulés,

Londres, tel qu'il le voit, passe devant nos yeux. Quelle impression de morne puissance, d'immensité sans lumière, de richesses sans plaisir!

Comparons Gautier parlant en 1842 des docks londoniens:

...les docks ont quelque chose d'énorme, de gigantesque, de fabuleux; c'est une oeuvre de Cyclopes et de Titans...les maisons et les vaisseaux vivent dans l'intimité la plus touchante et la plus cordiale L'Angleterre n'est qu'un chantier; Londres n'est qu'un port...(1.)

Ici Barbier, comme dira plus tard Leconte de Lisle, sur l'ensemble de son oeuvre, "voit les choses en masse":

.....des entassements
De maisons, de palais et de hauts monuments
De noirs et longs tuyaux, clochers de l'industrie.....
De vastes dômes blancs et des flèches gothiques
Flottant dans la vapeur sur des monceaux de briques...
De gigantesques ponts aux piles colossales
Des chantiers au travail, des magasins ouverts,
Capables de tenir dans leurs flancs l'univers....
Enfin dans un amas de choses, sombre, immense,
Un peuple noir, vivant et mourant en silence,
Des êtres par milliers suivant l'instinct fatal,
Et courant après l'or par le bien et le mal...

Le poème est presque un résumé de ceux qui suivront: Barbier reprendra la question industrielle, il reprendra le thème du

.....fleuve tout houleux
Roulant sa vase noire en détours sinueux...

il traitera des différents aspects de la vie de ce peuple noir, "vivant et mourant en silence."

Ce qui le frappe d'abord c'est la question de la folie et des maisons de santé: il visite Bedlam. Rien ne lui glace plus l'âme que l'aspect des

"....malheureux qui souffrent du cerveau....

et il fait une description réaliste des différentes espèces de ces malheureux qu'il voit à Londres.

Voyez ce bloc de chair! ainsi que dans l'enfance,
C'est un buste tout nu retombant en silence
Sur des reins indolents, --des genoux sans ressorts,
Des bras flasques et mous, allongés sur le corps

1. Caprices et Zigzags. Une Journée à Londres. 1848.

Comme les rameaux secs d'une vigne traînante;
 Puis la lèvre entr'ouverte et la tête pendante,
 Le regard incertain sur le globe des yeux,
 Et le front tout plissé comme le front d'un vieux...
 Pour lui le ciel est vide et le monde désert;
 L'été dans l'émouvoir passe comme l'hiver...

Dans celui-ci la matière est en vérité "rentrée dans la matière;" le
 "rayon divin" est "obscurci." Puis c'est le tour du violent:

Le silence jamais n'habite en sa muraille;
 La fièvre est toujours là, le roulant sur la paille,
 Et promenant, cruelle, un tison sur son flanc,
 Ses deux yeux retournés ne montrent que du blanc;
 Ses poings, ses dents serrées ont toute l'énergie
 D'un ivrogne au sortir d'une sanglante orgie...

Le poète est comme fasciné par ce spectacle; il pense aux

...longs hurlements; (aux) courts éclats de rire,
 Comme sillons de feu traversant son délire...

Mais le pire du mal en ce vagissement,
 Le comble de l'horreur n'est pas le grincement
 De délire.....
 C'est la mort toujours là, la mort toujours auprès,
 Frappant l'être à demi dans l'achever jamais.

Barbier trouve la cause de la folie dans l'orgueil, qui nous conduit tous

Au morne idiotisme, à l'aveugle fureur...

Il est vrai, dit-il, que ce grand problème est commun à tous les pays;
 pourtant Barbier se justifie d'y avoir pensé surtout en Angleterre: c'est
 que pour le temple central de la folie:

....le ciel brumeux de la sombre Angleterre
 Peut servir largement de dôme au sanctuaire...

Hauusez également semble avoir trouvé en Angleterre un système de maisons
 de santé pire que le système français. Des maisons telles que Bedlam lui
 semblent une espèce de tombeau provisoire où la victime

...attendra que la mort lui fasse passer dans un autre. Rarement il
 échappe à ce décès anticipé, parce que rarement on le rend l'objet d'
 d'un traitement rationnel qui lui fasse recouvrir sa raison. (1.)

De la folie, Barbier passe à l'ivrognerie, de Bedlam aux palais de

gin. L'Angleterre à ce point de vue avait acquis une réputation à cette époque. En 1830, au moyen du "Beer Bill," qui permettait la vente de la bière libre d'impôt, on avait espéré faire disparaître certains excès, en faisant préférer la bière au gin. Mais l'ivrognerie, au lieu de diminuer, s'est accrue, et pour rivaliser avec la bière à bon marché, des palais de gin, où on pouvait l'acheter très facilement, ont surgi partout

You would scarcely now be able to put down your foot without meeting a public house...

a dit un magistrat des villes du nord en 1834.(1.) Hennequin pendant son voyage en Angleterre en 1835 a remarqué que

...le gin exerce sur les basses classes une terrible influence...(2.)

Barbier adresse donc un poème à la boisson qu'il croit la plus typique de l'Angleterre, au

Fils du genièvre et frère de la bière,
Bacchus du Nord, obscur empoisonneur...

C'est le nouveau dieu des cités:

.....pour toi tout de damne,
L'enfance rose et se sèche et se fane;
Les frais vieillards souillent leurs cheveux blancs,
Les matelots désertent les haubans,
Et par le froid, le brouillard et la bise,
La femme vend jusques à sa chemise...

Le vin est trop cher pour les Anglais. Il est fade d'ailleurs, à côté du gin; pour boire le gin

Il faut un corps que le mal ait durci...

La Mort n'est jamais loin dans ce pays où l'on s'adonne à l'alcool; on est sans joie et sans intelligence:

...on voit passer sur bien des corps
Des chariots, des chevaux au pied fort;
Au tronc d'un arbre, au trou d'une crevasse;

1. 1834#. Commission on Drunkenness. Page 311; Citée par J.E. et Barbara Hammond: The Age of the Chartists.
2. Op. cit. Page 195.

L'un tristement accroche sa carcasse;
 L'autre en passant l'onde, du haut d'un pont,
 Plonge d'un saut dans le gouffre profond.
 Partout le gin et chancelle et s'abîme,
 Partout la mort emporte une victime;
 Les mères même, en rentrant pas à pas,
 Laissent tomber les enfants de leurs bras;
 Et les enfants, aux yeux des folles mères,
 Vont se briser la tête sur les pierres...

Le tableau est lugubre; et Barbier semble, en effet, choisir les aspects les plus révoltants de la vie anglaise; de l'imrognerie il passe à la prostitution dans son poème Le Minotaure. Londres, c'est le monstre du nouvel âge, qui a besoin chaque année, non de cinquante, mais de milliers de femmes. Barbier en fait parler quelques-unes; la première a été poussée vers cette forme de vie par la pauvreté; la deuxième a été une femme riche, mariée à un homme qu'elle n'aimait point.

Un autre avait mon coeur, on le sut trop un jour,
 De là ma chute immense, effrayante, profonde...

la troisième a été vaine et orgueilleuse; son père s'est ruiné en tâchant de s'enrichir, et elle n'a pas voulu prendre de travail honnête. C'est l'amour qui est responsable de la chute de la quatrième, qui a été trahie et abandonnée par l'homme qu'elle aimait. Et toutes se plaignent, car on les évite et les dédaigne:

Et les femmes nos soeurs, en passant par les rues,
 S'éloignent devant nous avec un cri d'horreur;
 Nous troublons leur pensée et nous leur faisons peur.
 Ah! nous les détestons! Ah! quelquefois nous sommes
 Malheureuses au point qu'au front même des hommes
 Il nous prend le désir d'attenter à leur peau,
 De mettre avec nos mains leur visage en lambeaux;
 Car nous savons d'où vient leur épouvante sainte,
 Nous savons que beaucoup ne tiennent qu'à la crainte
 De déchoir dans le monde et de perdre leur rang...

Rien à faire; elles seront toujours méprisées et maltraitées; mieux vaut oublier les injustices du monde, évoquer l'aide du gin et du whiskey et espérer une mort prochaine. On pense inévitablement à l'Hugo des Chants du Crépuscule:

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!
 Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe!
 Qui sait combien de jours sa faim a combattu! (1.)

Le sujet des injustices irlandaises revient à plusieurs reprises dans la littérature de l'époque.(2.) Diverses raisons poussaient alors la France vers l'Irlande. On sympathisait avec les Irlandais en fait d'idées nationalistes et libérales, on partageait la même religion, on condamnait l'oppression anglaise qui faisait de l'Irlande, aux yeux de la France, une autre Pologne. A ces sentiments on peut ajouter, pour l'école romantique, un amour du pittoresque et de l'original, une admiration de la beauté de la nature telle qu'elle se révèle dans la verte Erin. Mais c'est surtout la question politique qui attire, dès 1825, les écrivains des revues françaises telles que Le Globe, le Journal des Débats, la Revue Britannique; Montalembert surtout s'y est beaucoup intéressé; (3.) Hugo parle dans la préface des Feuilles d'automne de "l'Irlande dont on fait un cimetière;" on se rappelle à ce propos le dernier poème de ce recueil:

Quand l'Irlande sanglante expire sur sa croix...

Michelet est effrayé par les misères irlandaises:

...Dans la population je retrouve la France, mais enlaidie, abrutie, sauvage. La sensualité, l'ivrognerie, étaient sur tous les visages; presque à chaque porte, une femme triste et comme idiote tenant dans ses bras un, deux enfants..(4.)

et Haussez pense comme Barbier au grave problème de l'émigration forcée sur les familles irlandaises par la misère et la famine de la patrie; une fois à l'étranger, en Amérique ou en Angleterre:

...de nouvelles privations, une sorte d'esclavage même, les attendent, car pour vivre, pour obtenir des terres et les moyens de s'y établir, il faudra engager son travail, sa liberté de plusieurs années..(5.)

1.XIV. 1835.

2.Voir M.6J. Pauly, op. cit.

3.Lettre sur le catholicisme en Irlande, L'Avenir, 1er, 5 et 18 janv. 1830.
 Scènes populaires en Irlande,.. Correspondant, 18 juin 1830, 16 et 23 novembre, 1830.

4.Journal, 1834.

5. Op. cit. Tome II. Page 325.

C'est cet aspect du problème irlandais que choisit Barbier, mais il le traite ici d'une façon élégiaque/. C'est le paysan irlandais qui parle, qui se plaint d'avoir dû quitter sa campagne, ses collines chéries:

Là, les vents embaumés inondent les poitrines;
 Tout est si beau, si doux, les sentiers, les ruisseaux,
 Les eaux que les rochers distillent aux prairies,
 Et la rosée en perle attachée aux rameaux...

Pourtant on s'en va par milliers dans les bateaux:

Chercher aux cieux maintenant une meilleure étoile...

Pourquoi d'autres profitent-ils des richesses du pays, du travail des habitants? Voici qu'une note d'amertume se glisse dans la strophe:

Ah! depuis trop longtemps il est un vent fatal
 Qui loind des champs nous incline la tête,
 Un destin ennemi qui fait du nid natal
 De notre belle terre un pays de tempête,
 Le mépris et la haine!....

pour faire place dans la strophe finale à la plainte élégiaque du début:

Oh! les vents sont bien doux dans nos prés murmurants,
 Et les meules de foin ont des odeurs divines;
 L'oseille et le cresson garnissent les courants,
 De tous vos clairs ruisseaux, ô mes belles collines!

Ce poème fait contraste par son lyrisme aux noires invectives et à la mélancolique satire du reste du recueil.

Les misères causées par la révolution industrielle et les injustices souffertes par la classe ouvrière en Angleterre sont bien connues; Barbier n'est pas le seul voyageur français à s'en rendre compte. Miss Ethel Jones dans sa thèse sur Les Voyageurs français en Angleterre de 1815 à 1830¹ traitant de la période qui précède celle de la visite de Barbier, cite quelques auteurs que ces spectacles ont choqués. Des voyageurs tels que Custine, Blanqui, Walsh, Montulé, racontent leurs visites aux villes industrielles; le dernier, pour n'en citer qu'un, trouve à Birmingham que

1. Thèse Sorbonne, 1930.

toute une partie de la population condamnée aux "travaux forcés," à Liverpool cent mille "esclaves de besoin." (1.)

Les crâtiqes continuent pendant la période qui suit. Haussez, parlant en 1865 de l'emploi des femmes et des enfants, dit que ce nouveau régime industrielle n'est qu'une

...autre féodalité qui asservit des milliers d'individus; les condamne à un travail exorbitant, s'empare des femmes et des enfants, les expose à tous les genres de démoralisation, en exige un service disproportionné à avec leurs forces, et le salaire mesquin qu'elle leur accorde leur prive de toute éducation, et, maîtresse absolue de cette population dont l'existence et la direction sont entre ses mains, la livre à des privations contre lesquelles aucune ressource n'a été préparée, ou l'entraîne contre les lois, contre les gouvernements, contre la propriété....

.... Dès l'âge de huit ans, les enfants sont aptes à certains travaux dans les manufactures, notamment dans celles où le coton est filé... On les soumet à un travail de huit à dix heures de suite, qui reprend après une interruption de deux ou trois heures, et se continue ainsi pendant toute la semaine... (2.)

Voici ce qu'en dit Michelet, en 1834:

L'introduction à outrance de la machine dans les ateliers, agite, en ce moment, tous les esprits. Cette machine à vapeur est pour eux un être hostile qu'ils ont en horreur. Rien de plus éloquent que leur dernière réclamation:

"My lord, obtenez de cette odieuse machine qu'elle s'arrête au moins une heure par jour... qu'on exige de nous, seize, dix-sept heures de travail, s'il le faut, mais qu'on nous laisse une heure pour aller manger avec notre femme et nos enfants. Alors, nous redeviendrons des hommes. Aujourd'hui nous ne sommes plus qu'une chose.. (3.)

et ailleurs, sur l'emploi des enfants:

Pour remplacer l'ouvrière dans ses moments de chômage, qui a-t-on pris? L'homme? Non. On lui a pris son fils presque en bas âge, on a appliqué sa souple, sa délicate main d'enfant à la dure machine de fer. Une fois entré dans l'usine, le provisoire devenant du définitif, il y est resté à travailler un nombre d'heures disproportionné à ses forces, Et c'est ainsi que la vie s'est tuée dans son germe... (4.)

1. Montulé, Lettre sur l'Angleterre, ou Voyage dans la Grande-Bretagne en 1829. Paris, 1830. Page 31. Citée par Miss Jones, Page 204.
2. Op. cit., Tome II. Page 87.
3. Sur les chemins de l'Europe, Page 43.
4. Idem, Page 160.

et Hennequin dit:

Là, (dans une fabrique de Manchester,) je vis de mes propres yeux...une machine qui s'ouvrait et se refermait comme un tiroir; chaque fois un enfant jeune et chétif se pliait en deux et courait sur la mécanique essuyant rapidement tous les rouages; à peine avait-il le temps de se redresser qu'il lui fallait se courber encore...(1.)

Barbier appelle le poème qu'il a voué à ce sujet La Lyre d'Airain. L'Angleterre, selon lui, n'a pas de doux accents musicaux, de luths aux fibres mélodieux; mais ses fabriques lui fournissent des chants pleins de puissance: sa lyre a des cordes d'airain. Qu'ils viennent écouter, les autres pays d'Europe:

Etvous me direz s'il est musique au monde
Qui surpasse en terreur profonde
Les chants lugubres qu'en ces lieux
Des milliers de mortels élèvent jusqu'aux cieux...

Voici un passage dont la force exprime à merveille le mélange confus de bruits auquel pense le poète:

Ici, comme un taureau, la vapeur prisonnière,
Hurle, mugit, au fond d'une vaste chaudière,
Et, poussant au dehors deux énormes pistons,
Fait erier cent rouets à chacun de leurs bonds.
Plus loin, à travers l'air, des milliers de bobines
Tournant avec vitesse et sans qu'on puisse voir,
Comme mille serpents aux mal langues assassines,
Dardent leurs sifflements du matin jusqu'au soir.
C'est un choc éternel d'étages en étages,
Un mélange confus de leviers, de rouages,
De chaînes, de crampons, se croisant, se heurtant,
Un concert infernal qui va toujours grondant,
Et dans le sein duquel un peuple aux noirs visages,
Jette comme chanteurs des cris sourds et plaintifs.

Et, par contraste au hurlement des machines, Barbier en fait chanter ensuite les victimes; l'ouvrier d'abord, rongé de consommation et de fièvre, la force usée, le corps fatigué, qui doit cependant continuer pour avoir de quoi vivre; à son maître il dit:

Et si mon corps ne suffit pas
J'ai femme, enfants, que je fais vivre,
Ils sont à toi, je te les livre...

Les enfants, dans des vers qu'on a comparés au Cry of the Children d'Elisabeth Barrett-Browning, (1843) se plaignent à leur mère:

...nous mourons les yeux tournés vers les campagnes...

Pourquoi sont-ils nés dans la ville? pourquoi ne sont-ils pas laboureurs?

Alors, traçant en paix un fertile sillon,
Ou paissant des troupeaux aux pendhants des collines,
L'air embaumé des fleurs serait notre aliment,
Et le divin soleil notre chaud vêtement...

La machine les brise; ils ne peuvent dormir. La mère leur répond; son cas est encore plus piteux, car il lui faut endurer les maux du travail en même temps que les douleurs maternelles; elle ne peut s'arrêter un instant. La réponse du maître complète ce quatuor lugubre. Barbier le dépeint sans pitié, sans autre idée que celle du gain:

ll Je veux que ma fabrique en feu
Ecrase toutes ses rivales,
Et que le coton de mes halles
En quittant mes brûlantes salles
Pour habiter le genre humain,
Me rentre à flots d'or dans la main...

Et l'accompagnement des machines recommence dans la strophe qui suit:

Les leviers ébranlés entre-choquent leurs bras,
Les rouets étourdis, les bobines actives,
Lancent leurs cris aigus, et les clameurs plaintives....
Se perdent au milieu de ce sombre chaos...

Pour terminer Barbier pense à l'autre pays qu'il a chanté, à la douce et molle Italie, qu'on a accusée de léthargie et de volupté. Barbier préfère son "dolce far niente" et les illusions qui naissent sous son ciel bleu, aux "dons de cette autre déesse," car dans l'existence que celle-ci accorde à ses sujets,

.....pour faire à grand'peine un gain de quelques sommes,
Le fer use le fer, et l'homme use les hommes...

Le poème qui suit, La Conscience, semble presque déplacé ici, car il ne s'applique pas spécialement à l'Angleterre. Ce sont les réflexions de Barbier sur la conscience en général, et il ne semble y penser maintenant

que parce que ce triste pays lui présente la vue d'"êtres gémissants
cheminant vers la mort;" ils ne supportent leur pénible existence qu'à
l'aide de la conscience. Le poème ne contient aucune mention de l'Angleter-
-re, mais il est significatif que c'est dans un recueil sur ce pays que
le poète pense à ces êtres, à la nécessité de quelque appui moral pour
Les millions de gueux voués à la souffrance...

La conscience sert vraiment à quelque chose; elle est plus

.....qu'un mât par l'école inventé
Un nuage trompant l'oeil de l'humanité.
Puisqu'il est ici-bas tant de maigres natures,
De pâles avortons, de blêmes créatures,
Tant d'être mal posés et privés de soutien,
Qui n'ont pour tout trésor, pour richesse et pour bien,
Dans l'orage sans fin d'une vie effrayante,
Que le pâle reflet de ta flamme ondoyante...

Nul tableau de la vie londonienne ne serait complet dans mention du
fleuve; La Tamise donne les impressions de Barbier devant cette "onde
immense." Il s'adresse au suicide qui veut se débarrasser de la vie:

Comme on fait d'un mauvais manteau,
D'un habit que l'onde traverse,...

Pourquoi cherche-t-il la mort? ne pourrait-il pas travailler? Impossible,
répond le malheureux:

.....si vous connaissiez cette île,
Vous sauriez quel est cet enfer;
Que la brique rouge et stérile
Est aussi dure que le fer.
Bien rarement la porte s'ouvre
A celui que le haillon couvre...

On n'a ni l'oreille ni la main prêtes à aider les mendiants:

Ici ce n'est qu'en assemblée,
Dans une salle bien meublée,
Que le coeur fait la charité...

Pourquoi du moins ne s'adresse-t-il pas au ciel? Impossible également; le
ciel est si noir et ténébreux, les églises sont tristes et fermées:

Pas un christ et pas une image
 Qui vous redresse le visage,
 Et vous aide à porter la croix;
 Pas de musique magnanime,
 Pas un grain d'encens qui ranime,
 Rien que des pierres et du bois...

Dehors il fait mauvais temps, on ne peut aller nulle part. Ne vaut-il donc pas mieux se jeter dans la Tamise qui est là toute prête à recevoir de tels misérables?

Adieu! je suis le pauvre diable,
 Le faible et pâle matelot
 Que par une nuit effroyable
 L'aile des vents emporte aux flots.
 Sur l'onde il dresse en vain la tête,
 Les hurlements de la tempête
 De sa voix couvre les éclats;
 Il roule, il fend la vaste lame,
 Il nage, il nage à perdre l'âme,
 Les flots lui coupent les deux bras...

Le navire poursuit son chemin, impitoyable, sans lui jeté aucune aide;

Et le nageur reste en arrière,
 Entre l'onde et le ciel en feu,
 Perdu dans cette immense plaine,
 Et si frêle atome qu'à peine
 Il arrive au regard de Dieu!...

enfin, désespérant de tout, il ne tâche plus de nager, mais "sans un cri plonge au néant."

Dans Le Fouet, Barbier tourne son attention à la discipline militaire. Il voit punir un soldat par le fouet aux neuf queues, et cette vue le remplit d'horreur et d'indignation. C'est de la torture; l'Albion retient des méthodes qui n'appartiennent qu'à "la barbarie antique;" ce n'est pas seulement en Afrique Amérique qu'on voit punir les hommes de cette façon:

O Puissante Albion! ô matrone romaine!
 Il est temps d'abroger ta coutume inhumaine,
 De remplacer enfin l'ignoble châtiment
 Malgré les lords hautains de ton vieux parlement,
 Ah! fais vite, de peur que le monde en reproche
 Ne t'appelle bientôt: "Albion, coeur de roche!"

Il serait du plus grand intérêt de savoir si Barbier a visité Newcastle, mais nous ne le croyons pas. Le poème sur les mineurs de Newcastle ne paraît pas dans l'édition de la Revue des Deux Mondes de février 1837. Ce fait ne prouve pas qu'il a été composé après cette date, mais il appuie notre conjecture que le poème n'est pas fondé sur une visite à la ville de Newcastle elle-même, mais simplement sur les idées générales du poète à ce sujet, auxquelles il a attaché le nom de Newcastle comme un centre typique de l'industrie. Les mineurs, dans ce poème, décrivent leur propre vie: pas pour eux l'air de la montagne ou de la mer, pas pour eux la chaude lumière du ciel, le chant des oiseaux; ils sont enfermés comme ~~en~~ dans des caves, marqués dès la naissance "pour la peine et pour l'obscurité."

Nous vivons comme taupe, à six cents pieds sous terre;
Et là, le fer en main, tristement nous fouillons,
Nous arrachons la houille à la terre fangeuse;
La nuit couvre nos reins de sa mante brumeuse,
Et la mort, vieux hibou, vole autour de nos fronts...

C'est une vie dangereuse et pleine de pièges; malheur à celui qui glisse et tombe, malheur à celui qui oublie sa lampe; tous peuvent être victimes d'une roche qui tombe: c'est tout le temps au risque de la vie qu'ils arrachent à la terre le moyen de soutenir l'industrie.

C'est la houille qui fait bouillonner les chaudières,
Rugir les hauts-fourneaux tout chargés de matières,
Et rouler sur le fer l'impétueux wagon;
C'est la houille ~~qui~~ qui fait par tous les coins du monde,
Sur le sein écumant de la vague profonde,
Bondir en souverains les vaisseaux d'Albion....

Ce sont eux qui procurent aux lords qui les méprisent leurs sources de richesse; et on s'attend à ce que Barbier introduise la demande d'un changement complet de l'ordre social. Mais ses mineurs ne sont pas révolutionnaires:

Nous ne demandons pas le tumulte des choses,
Et le renversement de l'ordre d'ici-bas,
Nous ne te prions pas de nous mettre à la place

Des hommes de savoir et des hommes de race,
Et de remplir nos mains de l'or des potentats...

tout ce qu'ils veulent, c'est que Dieu rappelle aux "puissants de la terre"
que c'est des mineurs que dépend leur puissance, et

Qu'en laissant dépérir les fondements du temple,
Le monument s'écroule et tout tombe avec lui...

Barbier n'est pas le seul qu'ait intrigué le Joujou du Sultan.

Hennequin aussi, au cours de son "voyage philosophique" en 1836 a visité
le musée des Indes orientales, et a contemplé cet horrible jouet. Il dit:

Le musée, (des Indes orientales) s'est enrichi des débris de Tipu
Saïb; on y voit son cimetière, la selle de son éléphant ornée d'un
oiseau de fer qui faisait de ses ailes déployées un pavillon sur la
tête du monarque, un plan en relief de Seringapatam, un jouet inventé
pour l'amusement du despote. Ce sont les figures en bois grossièrement
sculptées, grossièrement peintes, d'un Indien couché par terre et d'un
tigre qui lui ronge la poitrine. En tournant une manivelle on entend
les cris déchirants de l'homme, les hurlements saccadés de la bête.
Palais asiatique, moins cruelle que les taureaux d'Agrigente et les
jeux du Cirque...(1.)

La description de Barbier peut s'y comparer:

Il est au cœur de Londres, en l'un de ses musées,
Un objet qui souvent occupe mes pensées:
C'est un tigre de bois, dans ses ongles serrant
Le rouge mannequin d'un Anglais expirant.
L'animal a le cou baissé, la gueule ouverte,
Et des saignantes chairs de l'homme à face verte,
Il paraît assouvir son appétit glouton...

Selon le poète la victime n'est pas un Indien, mais un Anglais; autrement le
jouet n'aurait pas de place comme thème ici; car Barbier s'en sert pour
développer ses idées sur les injustices britanniques à l'égard de
l'Inde. Tout en admettant que c'est une idée cruelle et barbare, il croit
comprendre les sentiments qui ont dû l'inspirer à un puissant empereur
qui voit

Du bout de la terrestre sphère,
D'un petit tas de fange appelé ~~M~~ l'Angleterre...

arriver des hommes pour lui prendre tous ses biens. Ne, serait-il pas

lâche de le permettre sans lever un doigt pour les arrêter? Et comme il a vécu, ainsi il est mort, en combattant toujours:

Certes, le fier Tippou n'avait pas les douceurs
D'un agneau dans le sang, mais ses blonds adversaires
Avaient-ils eux aussi des sentiments de frères?
Etaient-ils animés du feu de charité
Et d'une bonté vraie envers l'humanité?
Ces Clive, ces Hastings de sinistre mémoire,
Qui pour mieux assurer sur l'Inde leur ~~mémoire~~, victoire,
Outre le fer de Mars et la main des bourreaux,
Vilement employaient le mensonge et le faux?...

Aussi pendant que le poète voit de célébrer une grande fête à Londres, avec tout son étalage de richesses et d'extravagance, il y aperçoit, comme un autre Banquo, la forme du tigre de Tippou; et il se félicite de ne pas être de ces gens qui, selon lui, profitent ainsi de la misère de toute une population;

Une odeur de corps morts m'y poursuivrait sans cesse,
Dans ses coupes de verme, aux contours ravissants,
La pourpre des bons vins me paraîtrait du sang,
Et tous les diamants de ses plus belles femmes
Me perceraient le coeur de leurs célestes flammes...

C'est la pensée de Byron qui se présente à l'esprit de Barbier quand il contemple de l'abbaye de Westminster; de Byron qu'on avait naguère ~~félicité~~ refusé d'y enterrer, avec les autres grands poètes anglais, Un autre poète français en avait parlé en 1825, au moment où cette décision ~~à~~ était prise. Mais Jules Keffèvre-Deumier dédaigne l'abbaye, "Panthéon plus confus que l'Olympe de Rome;" mieux vaut ~~à~~ mettre Byron à Newstead:

De vingt siècles divers pourquoi mêler les os?...
Si nous avons besoin d'un asile où l'on pleure,
Préparez à Byron cette antique demeure,
Dont son génie enfant chantait la vétusté.
Il y naquit; c'est là que la postérité
Lui doit aller porter son encens tributaire.... (1.)

Casimir Delavigne au contraire dans son poème sur Byron (2.) demande qu'on lui fasse une place à l'Abbaye:

1. Le Clocher de Saint-Marc. 1825.

2. Masséniennes: Westminster

Majestés du talent, qui peuplez ces tombeaux,
 La voilà, sur le seuil, il s'avance, il se nomme....
 Pressez-vous, faites place à ce digne héritier!
 Milton place au poète! Howe, place au guerrier!
 Pressez-vous, rois, place au grand homme!

Barbier débute par une invocation à l'abbaye; (invocation qui ne paraît qu'à la fin de l'édition de la Revue des Deux Mondes mais qu'il emploie dans les éditions définitives comme une sorte de refrain, au début et à la fin également.) Les premiers vers sont beaux:

Vieille et sombre abbaye, ô ~~sa~~ vaste monument
 Baigné par la Tamise et longé tristement
 Par un sol tout blanchi de tombes délaissées....

Malgré toute sa splendeur et toute sa pompe, malgré tant de noms illustres, il y aura toujours des grands noms exclus, des âmes immortelles ~~qui~~ dont les
cris dédaignés, (les) plaintives clameurs,
 Dans le vaste univers soulèveront les coeurs.....

Et les strophes qui suivent composent le cri plaintif de Byron,

.....toujours en butte aux clameurs de la haine....

Ses os reposent dans une terre qui appartiennent à des étrangers; on l'a toujours calomnié, on l'a séparé de sa femme, accusé de folie, éloigné de sa fille qu'il aimait tant, Jusqu'à sa mort il n'a rencontré que l'injustice et la haine, (1.) et faudra-t-il qu'il souffre au-delà du tombeau?

Faut-il être toujours le Satan qu'on abhorre ?
 Et mes remords ~~cachés~~, et leur venin subtil,
 Et le flot de mes pleurs dans le champ de l'exil,
 Et l'angoisse sans fin de ma lente agonie!
 N'ai-je pas expié les fautes de ma vie?
 Westminster! Westminster! dans ton temple de paix
 Mes pâles ossements descendront-ils jamais?

Barbier répond à cette "grande ombre" qui a toujours tant souffert, et sans le mériter. On le hait parce qu'il a toujours exposé et calomnié les vices anglais:

.....tu n'as pas craint, jeune dieu sans cuirasse,
 D'attaquer corps à corps les défauts de ta race....

1. Il n'est pas besoin de dire que ce tableau est loin d'être juste

De toucher ce que l'homme a de mieux inventé,
Le voile de vertu par le vice emprunté...

L'hypocrisie et le "cant" sont tombés devant des coups; voilà pourquoi on s'est indigné contre lui. Qu'il ne s'en inquiète plus:

C'est l'éternel destin! c'est le sort mérité
Par tous les corps aimant trop fort la vérité!
Oui, malheur en tout temps et sous toutes les formes
Aux Apollons fougueux qui, sur les reins énormes
Et le crâne rampant du vice abâtardi,
Poseront comme toi leur pied ferme et hardi...

Byron typifie la conception que Barbier s'est faite du rôle de la poésie, qui flagelle et qui instruit, et qui sera toujours méprisée et rejetée. Et le poème se termine comme il a commencé, par la première strophe qui, suivant les vers sur Byron, a cette fois encore plus de force mélancolique

On lisait ensuite dans la Revue des Deux Mondes un poème sur La Menace et la Corruption, titre que le poète a changé après, et qui devient Les Hustings. Haussez a décrit en détail le système électoral anglais de l'époque; il ne l'approuve pas plus que Barbier:

...il fait bon voir un lord ôter son gant pour placer sa main dans la main rude et sale de son boucher, de son fermier; promettant à l'un de lui maintenir sa pratique, à l'autre de renouveler son bail; s'enquérant des intérêts de leurs familles et mêlant la demande d'un suffrage à une protestation d'attachement...

Chaque candidat est obligé de canevasser, c'est-à-dire de parcourir les villes et les campagnes, s'arrêtant chez chaque électeur, même chez ceux qu'il sait lui être les plus opposés, et ne pouvoir ramener, prenant toutes les mains qu'on lui présente..

Au jour désigné, les deux partis sont en présence. Sur une place publique, un ou plusieurs hustings ou échafauds sont élevés pour recevoir les concurrents qui arrivent à cheval ou en voiture, précédés des par des musiciens et suivis par leurs amis et la portion de la canaille qui s'est déclarée pour eux...(1.)

Barbier arrange son poème en forme de dialogue entre la Menace et la Corruption, qui sont les esprits moteurs des élections. Le style est exagéré et tombe dans le ridicule; la Menace et la Corruption s'adressent comme de vieilles commères:

O ma digne compagne, ô puissante Menace!
 Pour corrompre le coeur du peuple souverain,
 Avec toi j'ai lutté d'impudeur et d'audace,
 Et je pense, ma soeur, que ce n'est pas en vain;...

Elles ont menacé de déposséder les électeurs qui ne votent pas pour leur seigneur, elles ont fait tant de promesses et versé tant d'or qu'elles sont sûres de succès; il est vrai que tout nouveau parlement les traque et les poursuit; mais

En vain chaque parti nous chasse à coups de pierre,
 Radicaux et torys, papistes, protestants,
 Lorsque vient le moment d'étaler les bannières,
 Pour obtenir l'empire, ah! tous en même temps
 Nous tendant en secret leurs mains rudes et fiers....

Les riches seront toujours puissants, il faudra toujours leur céder; jamais
rien de beau dans ce monde ne dure...

Et elles se préparent pour le combat, pleines de défi:

Que...la Liberté, présente à ce tableau,
 Voile son front divin de sa toge romaine....

Dans la Revue des Deux Mondes en 1837 a paru un poème que Barbier n'a pas réimprimé avec Lazare; il l'a publié plus tard sous le titre du Dernier Temple, dans les Satires de 1865. Le poème s'intitule ici en 1837 Le Veau d'Or. Les sentiments du poème ne s'appliquent pas seulement à l'Angleterre, ce sont les idées qu'il a déjà exprimées dans les Iambes, (Desperatio, Melpomène, La Cuve,) et qu'il exprimera encore une fois dans Pot-de-Vin, (Nouvelles Satires, 1840.) On a abandonné les anciens temples et les vieilles cathédrales; un nouveau temple s'est élevé, celui du dieu de l'or.

Quels flots d'adorateurs, la rougeur au visage,
 L'haleine entre-coupée et les membres en nage,
 Gravitent à l'entour....Jamais les dieux païens
 Ni les tristes autels des vieux temples chrétiens
 Ne virent autour d'eux se courber tant d'échines...

Ici, comme à Paris, dès qu'on a franchi le seuil, on perd tout sentiment de moralité:

Les arts n'ont plus d'échos, et leur clameur splendide

S'éteint sous les calculs de la foule stupide;
 Ce temple est le réduit de toutes les démenes,
 Le grand marché public aux trônes et croyances,
 Et pour le monde jeune et pour le monde vieux,
 L'autre d'où sont tirés et les rois et les dieux...

C'est une triste époque; où va le genre humain? On n'aime que l'or, que
 l'industrie et ses profits:

L'or ruisselle de tout et par tout sur la terre,
 Et pour le déterrer, et l'arracher et l'extraire,
 Rien ne coûte à l'audace et rien n'est respecté;
 Et l'éternel du sein de sa divinité
 Voit exploiter aux mains de notre tourbe immense
 Jusqu'au plus saints décrets de sa toute-puissance....

Nous ne savons pourquoi Barbier a supprimé ce poème; peut-être parce qu'il
 craint se répéter, et qu'il va bientôt exprimer de nouveau les mêmes idées.

Du général Barbier passe au particulier, Pour William Pitt Il a, dans
Le Pilote, des iambes pleins d'amertume. Pitt, selon lui, a lancé sa patrie
 dans une guerre cruelle et coûteuse, pour mourir enfin, avant le temps, haï
 de ses compatriotes, épuisé de ses propres efforts; et tout cela pour
 empêcher que la révolution française ne soit imitée en Angleterre. On voit
 combien Barbier a mal compris le rôle de Pitt. Il admet que celui-ci a été
 un pilote puissant, qui a toujours su diriger le vaisseau de l'Etat; mais
 son influence n'a duré que pendant sa vie; pour un si court espace, fallait
 -il tant de victimes?

.....ton bras mort, le fleuve de nouveau
 Reprit sa course suspendue...
 Fallait-il donc faire pleuvoir le sang
 Comme la nue au ciel éclate,
 Et revêtir la terre et l'Océan
 D'un large manteau d'écarlate...?

Comme nous le savons, Barbier a toujours beaucoup admiré Shakespeare,
 et l'on s'attend à son indignation à la vue de l'oubli dans lequel est
 tombé le grand dramaturge à cette époque. On ne veut plus l'écouter:

Albion perd le goût de ses divins symboles;
 Hors du vrai par l'ennui les esprits égarés
 Tombent dans le barbare, et les choses frivoles
 Parlent plus haut au coeur que les chants inspirés....

Qui mieux que Shakespeare a compris l'âme humaine? Qui a mieux dépeint les passions? Peut-être le royaume de l'art est-il passé? le culte du beau oublié? Mais il prend courage à la fin; l'oeuvre de Shakespeare doit survivre:

Tout ce que ta pensée a touché de son aile,
 Tout ce que ton regard a fait naître ici-bas,
 Tout ce qu'il a paré d'une forme nouvelle,
 Croîtra dans l'avenir sans crainte du trépas!

Shakespeare est immortel; son génie régnera malgré le mépris de la multitude; on croit lire un passage de l'école parnassienne dans cette dernière strophe:

Ton génie est pareil au soleil radieux
 Qui, toujours immobile au haut de l'empyrée,
 Verse tranquillement sa lumière sacrée
 Sur la folle rumeur des flots tumultueux...

Avant Baudelaire, Barbier s'est inspiré du "spleen," mais il est allé le chercher dans son pays d'origine. C'est le Spleen qui parle d'abord dans le poème;

C'est moi, moi qui du fond des siècles et des âges,
 Fis blanchir le sourcil et la barbe des sages;
 La terre à peine ouverte au soleil souriant,
 C'est moi qui, sous le froc des vieux rois d'Orient,
 Avec la tête basse et la face pensive,
 Du haut de la terrasse et de la tour massive,
 Jetai cette clameur au monde épouvanté:
 Vanité, vanité, tout n'est que vanité!

Tous les empires, tous les peuples, se sont laissé vaincre à cause de lui; c'est lui qui fait changer tout régime et toute religion. Oui, dit le poète, on te connaît, Spleen ou Ennui:

Jour et nuit l'on te voit, maigre et décoloré,
 Courir on ne sait où comme un chien égaré...

C'est toi qui persuades au suicide, qui sèmes le mécontentement aux coeurs mêmes des riches.

O sanglant médecin! va voir les gueux tout nus,
Que la vie embarrasse, et, qui, sur chaque voie,
Présentent à la mort une facile proie,
Les mille souffreteux qui, sur leurs noirs grabats,
Se plaignent d'être mal et de n'en finir pas...

Mais l'Ennui se vante de mettre tous au même niveau. Inutile de chercher à échapper. Le vin, le libertinage, tous les plaisirs que peut acheter l'argent, rien ne servira à le tenir éloigné.

Je planerai sur vous, et vous aurez beau faire,
Nouer de longs détours, revenir sur vos pas,
Demeurer, vous enfuir; vous n'échapperez pas...

On n'a donc aucun moyen de l'éviter; qu'il fasse son pire, dit le poète, qu'il rende la terre aride, le soleil sans lumière, qu'il hébète les sens et les désirs humains; qu'il continue jusqu'au moment où

.....la terre vaincue et toujours gémissante
Aux bras du suicide abandonne son corps,
Et, sombre "coroner," que l'ange noir des morts
Rende enfin ce verdict sur ce globe sans vie:
Ci-gît un monde mort pour cause de folie!

Nous allons voir plus tard que le poème de La Nature peut être comparé à la Forêt Vierge de Leconte de Lisle.(1.) Ici Barbier fait parler d'abord les défricheurs, qui se vantent de leur pouvoir sur les forces de la nature. L'homme est maître désormais, et sait subjuguier la nature; la terre lui appartient:

Allons, noires forêts, vieilles filles du monde,
Tombez et périssez sous la hache féconde!
Races des premiers jours, antiques animaux,
Vieux humains, faites place à des peuples nouveaux!

On explorera les profondeurs de la mer, on fouillera jusqu'au ventre de la terre, on bouleversera toute la face du "globe taciturne." Le poète parle ensuite, se plaignant, tout en admirant ce prodige qu'est l'ingéniosité humaine. Malgré lui, il a des sentiments de regret pour

l'ancien ordre qui semble disparaître? Est-il donc possible que la nature se laisse vaincre si facilement? Est-ce qu'elle remonte au ciel, délaissant la terre?

O nourrice plaintive! ô nature! prends-moi!
Et laisse-moi vers Dieu retourner avec toi...

Mais la Nature n'est encore ni morte ni sourde, et elle répond à son enfant:

Je conçois ce que vaut pour l'âme droite et pure,
Pour le cœur déchiré par l'ongle de l'injure,
Pour un amant du bon et du beau, dégoûté
Des fanges de la ville et de sa lâcheté,
Le sauvage parfum de la rustique haleine;
Je conçois ce que vaut la douceur souveraine
Des vents sur la montagne à travers les grands pins,
La beauté de la mer aux murmures sans fin,
Le silence des monts balayés par la houle,
L'espace des déserts où l'âme se déroule...

Elle le rassure; qu'il se rappelle qu'elle n'est pas muette; qu'il pourra toujours entendre sa voix mélodieuse. Malgré tous les efforts de la race humaine, jusqu'au jour où la terre "effeuillée dans l'espace," s'en ira former un globe nouveau, les vents et la mer retiendront leur ancienne puissance, le soleil ne s'arrêtera pas; les forêts renaîtront à jamais, car la nature est indestructible.

Victor de Laprade aussi verra dans l'homme le destructeur des beautés naturelles dans Le Bûcheron, (1.) poème qui est dédié à Barbier, et dans son Ode à la Terre (2.) où un dialogue entre le poète et la ~~nature~~ terre, rappelle celui de Barbier dans La Nature; la Terre dit au poète:

Vos Titans sont tout prêts à trôner sur les faîtes;
Ils partagent déjà mes dépouilles entre eux;
Et sillonnent mes flancs de leurs fers orgueilleux,
Mais ils n'ont pas encore, avec leurs mains rebelles,
Ebranlé les créneaux de l'antique Cybèle,
Mon vieux front de ses tours n'est pas découronné,
Et du Sphinx des déserts l'Oedipe n'est pas né!

1. Symphonies. 1855? VII.
2. Odes et Poèmes, 1843? XIV.

De plans audacieux soyez toujours prodigues,
Multipliez vos chars, vos vaisseaux et vos digues;
Comme fait un coursier la poudre de ses crins,
Je puis tout disperser en secouant mes reins...

Dans son Prologue, Barbier s'était déclaré ferme dans sa décision de chercher et d'exposer la vérité, quoi qu'il lui en coûte; selon l'Epilogue cette vérité est triste, sans espoir pour l'avenir de l'humanité, La misère a pris possession de l'homme dès sa naissance, elle le hante, jusqu'à la mort. Barbier a voulu ~~prendre~~ la dépeindre dans les grandes cités, il a cherché des sentiments de pitié et de sympathie.

La seconde moitié du poème a été presque entièrement changée sur la première édition de la Revue des Deux Mondes. Les dix dernières strophes avaient été treize; mais dans l'une et l'autre version on trouve les mêmes sentiments de désespoir. Dans chacune le poète espère trouver pour son chant des échos sur la terre, éveiller des instincts de bonté et d'humanité. Quoi qu'on fasse, la misère triomphera:

Si bien que fasse l'homme,
Pour amoindrir le mal,
Et réduire la somme
De l'élément fatal;

Dans les cités humaines
Il restera toujours
Assez de fortes peines,
De maux cuisants et lourds,

Pour qu'en sa plainte amère
L'éternelle douleur
Loin de ce globe espère
Quelque monde meilleur.

C'est du pessimisme complet, fondé sur un fatalisme qui s'accorde mal avec le but que Barbier s'était donné. Si le mal est indestructible, si la misère persiste toujours, à quoi bon lutter contre eux; à quoi bon tâcher d'améliorer la vie? pourquoi

...mettre son doigt sur toutes les blessures...

s'il n'y a pas moyen de les guérir?

Critiques de Lazare.

L'apparition de Lazare en 1837 n'a pas suscité l'attention de la critique contemporaine. Seul Gustave Planche a saisi l'occasion de la publication des Iambes, du Pianto, et de Lazare en un volume pour écrire une critique de ces oeuvres.(1.) Planche a peut-être trop admiré les deux premiers recueils; dans Lazare Barbier lui semble quitter les chemins de la satire pour ceux de l'élégie et de l'ode. Il ne trouve pas d'unité dans le poème; et ne reconnaissant pas la signification symbolique du titre, l'attribue au pur caprice.

Il admire la peinture de la folie dans Bedlam, et sait gré au poète de la sobriété de sa description. Dans Le Minotaure aussi, Barbier a su éviter le cynisme et la pruderie. Le critique aurait voulu voir le sujet de l'Irlande plus profondément traité; le poème sur Shakespeare aurait gagné à être plus développé, ainsi que celui du Pilote. Malgré le manque de clarté qu'il trouve dans La Lyre d'Airain, ce poème lui paraît parmi les meilleurs du recueil;(2.) mais c'est La Nature qui est la plus belle pièce. Il est, somme toute, un peu déçu; et il termine en espérant de l'avenir du poète.

C'était sans doute l'avis de la plupart des contemporains de Barbier; on espérait un retour à la force des Iambes ou aux beautés du Pianto; mais avec l'apparition des ouvrages qui ont suivi Lazare, ils ont dû peu à peu se réconcilier à une médiocrité croissante. Sans doute sont-ils même arrivés à regretter Lazare, qui est, après tout, un ouvrage de vrai talent à côté des Nouvelles Satires de 1840 ou des Chants civils et religieux de 1841.

1. Revue des Deux Mondes, 1837. Tome III, 1er^{er} juillet, Pp. 54-78.

2. Cf. George Sand, (Revue Indépendante, 1842. 37-65.) qui appelle La Lyre d'Airain ...un véritable chef-d'oeuvre comme art et comme sentiment. (Article sur La Poésie des Prolétaires.)

Une critique bien plus récente de Lazare est celle de Sir Edmund G Gosse dans la Edinburgh Review de 1914.(1.) Intitulant son article A French Satirist in England, il s'étonne que la critique anglaise ne se soit pas occupée auparavant de ce commentaire sur l'état de notre pays vers 1835. Barbier, en arrivant ici, n'a pas eu l'esprit ouvert; il s'est attendu à tout ce qu'il y a de mauvais, et, comme il arrive en pareil cas, il l'a trouvé. Le tableau qu'il peint est à certains égards exagéré, bien que nous devions admettre la base de vérité de toutes ses allégations; nous n'avons qu'à y comparer les ouvrages de Dickens?. Bedlam surtout est très injuste: les conditions en Angleterre n'étaient pas pires, à cet égard, qu'ailleurs en Europe, même dans le Charenton nouvellement réformé de la France?. Le poème irlandais apporte un contraste charmant "...in a book where almost everything is so ugly." Partout Barbier est cruel et injuste "He must have been feeling extremely unwell " en écrivant La Tamise,

It is almost to be supposed that Barbier was in communication with some disaffected Englishman, who pointed out to him the national abuses which most loudly called for satire...

et partout Gosse nous le fait remarquer. Barbier n'est qu'un "poet of revolution, in a very bad temper;"

...he has an almost perverse determination to see nothing English in a roseate light.....The complete oblivion which immediately fell, upon this volume can be accounted for in several ways. Reaction against the exaggerated fame of the author of the Iambes led, at that moment, to a no less excessive depreciation, so that, merely as poetry, Barbier's work failed to arouse interest. As an attack on English manners, and the ruling class in Great Britain, the change in Parisian feeling caused by the death of William IV and the interesting accession of the girlish Victoria made the diatribes which Lazare contained tactless and ill-timed. Such satire was a kind of bad manners. It was therefore neglected in Paris, and the poet fell into great obscurity. In England on the other hand, it is almost certain that the volume never came under the notice of any critic; nor perhaps of any reader. Now after nearly 80 years, when England and France understand each other so perfectly, it may be presented as an amusing curiosity of literature which can do nothing but excite a smile on either side of the Channel.

Sir Edmund Gosse a indiqué, un peu sévèrement selon nous, la part d'exagération et de parti pris dans Lazare; Gustave Planche, au contraire, s'est laissé aveugler par la déception que Lazare lui a causé à côté des Iambes, jusqu'à un tel point qu'il n'a plus d'yeux pour les vraies beautés lyriques du recueil. Nous admettons que Lazare n'égale pas les Iambes, comme satire; qu'il n'a plus les qualités élégiaques du Pianob. Le recueil a pourtant un certain mérite, que nous avons tâché de démontrer; les diatribes de Barbier, si violentes soient-elles, s'expliquent selon nous par un désir très sincère d'amélioration sociale.

CHAPITRE CINQ.Auguste Barbier et ses amis.

Nous savons quelles ont été les relations sociales et littéraires de Barbier avant la publication des Iambes; il s'est peu à peu acheminé depuis vers des milieux plutôt restreints, et notamment vers celui où présidait Alfred de Vigny. L'amitié entre Barbier et Vigny, commencée par l'intermédiaire de Brizeux en 1831 après la publication des Iambes, a duré jusqu'à la mort de Vigny. Avant de partir pour l'Italie, comme nous l'avons vu, Barbier adressa à Vigny, avec un exemplaire des Iambes, une lettre où se révèle déjà un certain degré d'intimité:

Ce 11 décembre, 1831.

Monsieur et ami,

Je n'ai que le temps tout juste de vous tracer ces quelques lignes pour adieu. J'ai vu Brizeux qui m'a dit que vous étiez souffrant. Comment allez-vous? Le Docteur Noir aurait-il besoin lui-même du docteur? J'espère que non. Vous m'avez enchanté. Stello est toujours délicieux, et votre "silencieuse Anglaise" belle, belle, comme tout ce que vous faites. Vous êtes un grand accapareur. Vous êtes tout, voire même "Jean Paul." Je ne suis désolé que d'une chose, c'est de ne pas pouvoir lire votre dernière consultation. Je pars en vous priant d'agréer ces "tristes et malheureux iambes." Ils sont moites encore, ils ont l'aile mouillée, ce n'est pas de leur faute s'ils ne volent pas haut.....Mais ces éditeurs, la race des éditeurs!! que Dieu vous en préserve, et vous tienne toujours en sa sainte et digne garde.

Votre tout dévoué voyageur,

Auguste Barbier. (1.)

En 1836 Vigny lui écrit, le 2 mai, s'excusant de ne pas pouvoir tenir un engagement du lendemain:

2 mai, 1836.

Je souffre depuis deux nuits de telles douleurs, qu'à me viennent, je crois, de ce mauvais temps, qu'il me sera impossible de vous aller trouver demain, mon ami. Dites-le à Léon (de Wailly, à) Sitôt que je serai content de moi, je vous irai voir. Tout à vous,

Alfred de Vigny. (2.)

1. Citée par Dupuy, Alfred de Vigny, rôle littéraire, Page 67.

2. Alfred de Vigny: Correspondance, Tome I. (1822-18429.) (Notes et commentaires par Léon Séché.)

Dès 1831 une division s'était opérée dans l'école romantique; Vigny s'est silencieusement détaché de la coterie Victor Hugo, et Barbier n'a pas hésité à choisir comme maître celui qu'il désignera plus tard comme un "littérateur honnête et sans charlatanisme,"(1.) le préférant au "remueur de mots" qu'est pour lui Victor Hugo.(2.) De ce petit groupe exclusif, qui a compris aussi Brizeux, Busoni, Léon de Wailly et les frères Deschamps, Barbier a pu se nommer intime dès l'époque de la scission. Monsieur Pierre Flottes dit, parlant du groupe tel qu'il était en 1840:

...dans l'intimité, avec Barbier, Brizeux, Busoni, que le thé anglais du mercredi soir réunit rue des Ecuries-d'Artois, on médit des mondains, on préfère Rousseau à Voltaire; on déplore que Léon de Wailly. K..... cédant au dandyisme ambiant, ait déserté cette paisible demeure pour des succès de boulevard....(3.)

C'est un groupe restreint, mais lié par de vrais sentiments d'amitié; Vigny n'a pas été trop solitaire dans sa "tour d'ivoire," comme en témoignent les lettres qui ont passé entre lui et les divers membres de son petit "cénacle."

Alfred de Vigny a admiré le génie de Barbier dès l'apparition des Iambes, sans cependant se faire d'illusions là-dessus; il a bien compris de quoi était capable son jeune ami. Dans sa première contribution à L'Avenir, le 3 avril, 1831, (Première Lettre Parisienne, signée Y,) il a choisi comme sujets de ses éloges Barbier, Antoni Deschamps, Paganini, Madame Dorval. Voici ce qu'il dit de La Curée et de La Popularité:

...Le poème de La Curée est (un) coup d'essai. Il a réussi; la justesse de la comparaison des intrigants actuels aux chiens de chasse, l'âpreté sauvage et jusqu'à l'impureté rabelaisienne de ses expressions populaires, la forme rude de l'iambe d'André Chénier, qu'il semble affectionner, tout cela vient de saisir le public d'une sorte d'effroi et de plaisir qui va bien à notre temps. Il a depuis publié une seconde

1. Silhouettes contemporaines, Page 363.

2. Idem, Page 270.

3. P. Flottes: Alfred de Vigny. Page 189.

satire, La Popularité, qui a moins séduit la foule, mais a satisfait les âmes poétiques et les esprits généreux qui craignaient de voir ce beau talent esclavé de cette "sainte canaille" (selon son mot) qu'il a lue, en empruntant à la langue qu'elle parle quelques expressions plus que hardies. (1.)

Il Pianto l'a déçu; il écrit dans son Journal:

Barbier vient de publier Il Pianto. Les délices de Capoue ont amoindri son caractère de poésie, et Brizeux a déteint sur lui ses douces couleurs virgiliennes et "laquistes," dérivant de Sainte-Beuve. Ils ont mêlé leurs couleurs et leurs eaux; à peine retrouve-t-on dans ce Pianto quelques vagues du fleuve jaune des Iambes, L'eau bleuâtre qui entoure ces vagues est pure et belle, mais ce n'est pas celle du fleuve débordé d'où jaillit La Curée.

Brizeux est un esprit fin et analytique qui ne fait pas des vers par inspiration et par instinct, mais parce qu'il a résolu d'exprimer en vers les idées qu'il choisit partout avec soin.

Il a des théories littéraires et les a coulées dans l'esprit de Barbier, qui, dès lors, se méfiant de lui-même, s'est parfumé des formes antiques et latines qui étouffent son élan satirique et lyrique.

Barbier et Brizeux ne devraient jamais se voir malgré leur amitié. Il arrive à Barbier ce que je lui ai prédit: on s'écrie; C'est beau, mais c'est autre chose que lui. (2.)

Pendant toute sa vie il a admiré Barbier tout en le critiquant, et Barbier semble avoir plusieurs fois sollicité ses conseils et son jugement. En 1847 il paraît qu'il a demandé l'avis de Vigny à propos d'un titre: celui-ci lui répond:

Pour répondre à votre question, je vous déclare que je ne serais pas d'avis du titre de Iambes dramatiques. Ne quittez pas le mot vigoureux de Satires. Le vrai nom, le vrai titre, c'est le nom du poète.

Les satires de Juvénal, de Perse et d'Horace ont le même titre: Satires. Qui les distingue? Le cachet, le nom de chaque poète qui fait savoir que dans les mêmes flacons sont des vins différents. (3.)

Et pourtant à cette époque même, l'appellation de "l'auteur des Iambes" est déjà devenue le cachet qui fait lire les oeuvres de Barbier, plutôt que le nom même d'Auguste Barbier!

1. L'Avenir, 3 avril, 1831.
2. Journal d'un Poète, 1833.
3. Correspondance (éd. Séché,) lettre du 17 décembre, 1847. Il s'agit ici, selon nous, ou de la sixième édition des Iambes, qui paraît en 1849, (la 5e. est de 1845) ou bien, ce qui semble probable, puisque le mot "dramatique" est en question, d'une nouvelle édition des Nouvelles Satires qui avaient paru en 1840, et que Vigny avait admirées.

Vigny a beaucoup étudié et admiré la traduction de Barbier du Jules César de Shakespeare: le 22 novembre, 1848, il écrit à Busoni qu'il voudrait le voir représenter:

Dites-lui de ma part que c'est le moment de faire jouer le Jules César qu'il a traduit, à l'Odéon ou au Théâtre historique car c'est à présent qu'il est à propos de montrer au peuple un peuple dégradé, indigne de la Liberté, en criant "Qu'il soit fait César! au sortir du meurtre de César! (1.)

En 1849 Vigny fait toute une étude de cette traduction dans une lettre adressée à Barbier, le 11 mars, du Maine-Giraud: il vient de la relire à haute voix à sa femme:

Nos énormes fenêtres étaient ouvertes, et tandis que la lampe et les bougies éclairaient à l'intérieur, les bois et les rochers étaient éclairés par la lune.....J'ai été, mieux que jamais, en face de l'âme de Shakespeare, et j'ai besoin d'en causer avec vous...(2.)

C'est d'abord de Shakespeare qu'il fait la critique, en ce qu'il fait "un demi-dieu d'un assassin." Puis, à Barbier:

Vous avez fait une ingénieuse préface et relevé avec soin les actes de haute moralité du stoïcien Brutus, lui cherchant des appuis et des témoignages jusque dans Plutarque. Vous avez bien fait pour la cause de la justice et de l'humanité, bien supérieure en effet à celles des nationalités, mais les efforts même que vous faites.....prouvent le besoin que vous avez senti de compléter et d'éclaircir l'idée de Shakespeare.....

Passant aux questions de style et de technique, il poursuit:

...Pour revenir à la représentation, que je me suis donnée...je passais avec peine de la prose aux vers. Il y a des scènes où il semble que l'on joue au vaudeville, et quand un personnage comme le tribun Marcellus, après avoir grogné en prose, se met tout à coup à raisonner en vers, il semble qu'il va chanter un couplet, on attend la musique. Ne trouvez-vous pas qu'il serait bien intéressant pour l'art d'en faire l'essai devant le public? Busoni vous a-t-il lu tout ce que je lui ai écrit là-dessus deux fois pour vous?

..Cependant, que je vous dise encore que je crois vraiment (à l'éloge de notre langue et de vous) que j'aime mieux cet admirable duo de Brutus et de Cassius en français qu'en anglais:

En tout cas, noble ami, etc.....

Je l'aime mieux relire en vous que dans ces vers un peu secs:

If we do meet again....

Cependant le premier vers anglais est si mélancolique:

For ever and for ever, fare well, Cassius?

1. Correspondance, éditée par Séché, Tome I.

2. Idem.

que je ne sais s'il est rendu par
 ...Je vous fais mes adieux,
 Mes adieux éternels!.....
 Mais que j'aime ce vers:
 De nous quitter ainsi, nous aurons eu raison!

Pourquoi Barbier ne fait-il pas jouer la pièce, demande-t-il, lui signalant un certain Testament de César de Jules Lacroix qui "menace de quelque chose de pareil sous un autre nom." Suivent des conseils tout pratiques:

...Il faut, pendant que je suis plus occupé de vous que vous-même, que je vous dise aussi combien vous avez à vous reprocher d'étourderies. Tantôt quatre vers féminins de suite, tantôt (par compensation) quatre vers masculins qui se suivent. Puis des inversions dangereuses, surtout à la scène. S'il est question de vous jouer, ou de réimprimer ce volume, dites-le-moi, et je vous indiquerai ces défauts de la suirasse par où savent vous poignarder les critiques de mauvaise foi...

Vers la fin de la lettre il tâche de réveiller le satirique dans son ami:

Combien de satires à faire, et ne laisseriez-vous pas tomber le fouet déjà levé sur ces pervers?

et il termine:

...un soir que vous aurez pensé à la Poésie et aux grandes choses de la vie, de la justice, de la vérité, de la Beauté, et un peu aussi à l'amitié que vous avez pour moi, et que j'ai pour vous, écrivez-moi..

De retour à Paris le 3 décembre de la même année, il revient sur la pièce de Lacroix:

....Avant qu'on ne cesse d'aller voir de Testament de César, passez-y donc une soirée. Vous verrez la grande scène des harangues jouée par Antoine en l'absence des conjurés et perdant par conséquent toute sa grandeur qui est le renversement graduel des conspirateurs dans les flots croissants de l'indignation populaire, où ils sont plongés et noyés par Antoine.

Vous n'auriez pas imaginé ce changement-là, vous?(1.)

L'idée de voir représenter Jules César ne le quitte pas. Il écrit à

Busoni le 5 octobre, 1849:

Mas une ligne de Barbier depuis que j'écrivis à lui et à vous pour son Jules César. Je ne sais s'il désire le faire jouer, et s'il suivra ce projet de Bocage. Je l'aurais désiré, mais je crois que la scène le trouble et le déconcerte singulièrement....(2.)

1. Op. cit. Lettre du 3 décembre, 1849.

2. Idem, Lettre du 5 septembre, 1849.
 octobre

Il voudrait toujours voir Barbier reprendre la lyre satirique. A

Busoni, le 9 octobre, 1850, il dit:

....Pour Auguste Barbier, je crois que c'est son bonheur qu'il cache en cachant sa vie. Quel malheur qu'il n'ait pas suivi la veine indignée et fière de La Furée et La Cavale. Mais il a toujours en lui son talent et un moment de mauvaise humeur le fera sortir. J'ai toujours pensé qu'il avait près de lui quelque'un qu'il lui mettait un éteignoir sur la tête quand il s'enflammait.(1.)

et deux ans plus tard, dans une lettre du 28 mars au même Busoni:

Je voudrais bien savoir si l'on a réimprimé sa satire de Pot-de-Vin pour la joindre à ses autres satires et à son Jules César dont je vous ai longuement écrit. Un nouveau volume de lui sera pour moi une fête qui viendra avec celle du printemps, des lilas et des rossignols qui déjà commencent à se montrer...(2)

Le mois d'après il reprend:

...Vous ne me dites point si le Pot-de-Vin d'Auguste Barbier est réimprimé dans ses Satires;(3.) demandez-lui donc cela de ma part quand vous le verrez. J'espère que les événements politiques lui ont fourni d'assez beaux sujets de satire. C'est bien sa faute s'il ne les prend pas au vol...(4.)

A Brizeux il écrit, au sujet de Jules César (en 1852, selon Baldensperger):

....(Barbier) vient de publier sa traduction de Jules César, pleine de sévères beautés. Je lui en écrivis d'ici l'an passé. Nous en avons parlé à Paris, où j'aurais voulu qu'elle fût représentée, ne fût-ce que pour savoir ce que nous aurions éprouvé en écoutant des scènes où la prose répond à la poésie dans le même dialogue. (5.)

A propos du recueil de Satires il écrit à Busoni en 1853:

....Auguste Barbier aussi m'a écrit qu'il allait m'envoyer une nouvelle édition de ses satires et de ses "chansons";(6.) Je ne me figure pas

1. Correspondance, 41816-63. Editée Sakellaridès, Page 173.

2. Idem, Page 233.

3. Il s'agit du volume des Satires et Chants publié en 1853.

4. Correspondance, éditée Séché. Tome I. Bâtire du 15 avril.

5. Correspondant, Tome 316, 1929. Pages 481-501. Lettres inédites à Brizeux, publiées par Baldensperger, qui donne la date 1852. Nous daterions la lettre plus volontiers de 1850, étant donnée la référence qu'elle contient à la lettre de Vigny à Barbier du 11 mars, 1849.

6. Sakellaridès, Page 27. Les "chansons" sont celles du recueil Chansons et Odelettes.

trop ce qu'elles peuvent être, mais toujours est-il que la poésie n'y peut manquer, venant de lui...(1.)

Ce recueil de Chansons a intrigué Vigny. Il écrit à Brizeux le 1er. septembre:

...Qu'a voulu faire notre cher Barbier par ses chansons qu'il m'a annoncées? Je serais charmé de ce "méandre" si vous me répondiez là-dessus, vous voyez bien que j'y trouverais énumérés par vous les mérites de ce qu'il fait et que, si c'était lui qui m'en écrivit, il ne pourrait m'en faire l'éloge probablement...(2.)

Une fois que Vigny a compris ce qu'était le recueil en question son admiration ne s'est pas bornée à des expressions théoriques. Le 8 septembre, 1854, dans le Journal des Débats, Louis Ratisbonne a fait une critique toute favorable des Rimes Légères et des Chansons et Odelettes. Il paraît que cet article a été inspiré par Vigny, car Ferdinand Denis écrit à Brizeux en septembre ou en octobre de la même année:

....Barbier a eu un excellent article des Débats, qui lui vient d'une bonne pensée d'Alfred de Vigny; décidément votre ami est le seul digne parmi ses pairs et avec ses pairs....(3.)

Les conseils et les critiques amicales semblent avoir été réciproques. Sur l'enveloppe d'une lettre de Barbier à Vigny du 6 février, 1858, Vigny a écrit, à côté de la suscription: "Auguste Barbier sur Chatterton;"^(4.) ce qui décrit exactement la lettre en question. Vigny a dû l'apprécier, pour l'avoir "catalogué" ainsi. Barbier vient d'assister à la reprise de Chatterton et son admiration est encore chaude. Voici la lettre:

Mon cher de Vigny,

J'ai besoin de vous exprimer tout le plaisir que m'a causé, il y a plusieurs jours, la reprise de votre Chatterton. Non seulement j'ai applaudi aux belles choses qu'il renferme, mais encore j'ai pleuré, oui, pleuré, comme un enfant de quinze ans. Votre drame est toujours très émouvant, très vivant, et nous vient aujourd'hui aussi à propos qu'il venait en 1835. Plus que jamais ce que vous flétrissiez est à

1. Sakellaridès, Page 270.
2. Citée par Baldensperger, Correspondant, loc. cit. Page 496.
3. Citée par Dupuy, Op. cit. (Rôle littéraire.) Page 48.
4. Idem, Pages 93-5.

flétrir, plus que jamais la pauvre race des poètes est honnie et vilipendée. A peine en veut-on dans les revues, les théâtres et même à l'Académie. Vous avez plus d'une fois touché juste, et les barbouilleurs de choses communes le savent bien, car ils aboient encore après vous. Mais qu'importent leurs cris hypocrites et envieux! ils ne détruiront pas votre noble protestation! Soyez bien persuadé, mon cher ami, que le personnage de Kitty-Bellé est la plus belle, et la plus touchante création de notre théâtre contemporain. C'est l'ange de la pitié; c'est votre Eloa que vous avez fait descendre du ciel et que vous avez incarnée dans la peau blanche et fine de la plus douce fille d'Albion.

Pauvre Kitty! Il y avait bien un peu du démon dans son jeune héros. Sa jeunesse, ses talents, son malheur et son orgueil même n'offraient-ils pas, sur la terre, comme au ciel, tout ce qu'il fallait offrir à une âme tendre pour l'entraîner et la perdre? ..Eloa, Kitty, vous êtes deux sœurs charmantes qui vivrez dans la mémoire des hommes, et loué cent fois soit votre père!

Si j'ai de l'enthousiasme pour les beautés de votre oeuvre, hélas! je n'en ai pas autant pour les interprètes. Je vous l'avoue, mes souvenirs de 1835 m'ont gâté l'action des artistes de 1858. Je n'ai pas retrouvé la jeunesse de Geoffroy, la gravité noble et pleine d'onction de Joanny, la bonhomie narquoise mais distinguée de Duparray et surtout l'âme de Madame Dorval.....C'est comme artiste et poète que j'ai jugé, aussi ai-je été difficile. Cependant je conviens que la pièce, telle qu'elle est jouée, offre un ensemble estimable et peut produire de l'effet sur les auditeurs plus jeunes et moins raffinés.

Il est malheureux que vous ne vouliez plus rien donner de nouveau au théâtre. Il serait pourtant bon de protester encore une fois contre la race des plats et des barbares qui envahissent de plus en plus la scène....faut-il dire: "habent sua fata..poetae"?

Adieu, mon cher Vigny, recevez mes remerciements pour la bonne soirée que vous m'avez fait passer la semaine dernière et croyez toujours à mes sentiments d'amitié.

Votre bien dévoué

Auguste Barbier.

Veillez présenter mes hommages respectueux à Madame de Vigny.
Paris, 6 février, 1858.

Mais il existe entre les deux poètes bien plus qu'une amitié littéraire, ils se partagent les joies et les peines de la vie quotidienne. Ils ont été tous deux des fils pleins de dévouement. Vigny a accompagné Barbier aux
(1.)
funérailles de Madame Barbier en 1838, et il décrit la mère de son ami:

...cette femme forte, qui, à plusieurs fois, me parla de vous avec une gravité si prévoyante et une tendresse si courageuse et si résignée, sachant bien qu'elle allait vous quitter et jetant d'avance les yeux autour de vous sur vos amis, en les comptant afin de se rassurer...

Ils s'intéressent à la santé l'un de l'autre, M. Dupuy signale une

lettre de Barbier (1.) dans laquelle il s'excuse d'être resté si longtemps sans se rendre rue des Ecuries-d'Artois, et de ne pas pouvoir s'y rendre avant de se transporter à Bourbonne; il s'en va y "chercher une santé" qu'Paris lui refuse.

Vigny envoie à Barbier une chronique de sa santé et de celle de sa femme. Le 17 décembre, 1847(2.) il lui écrit:

Voici la première fois depuis le 6 de ce mois qu'il m'est possible de penser à autre chose qu'aux soins que je fais donner nuit et jour à ma bonne Lydia. Le 5 de ce mois, elle a été atteinte, dans sa chambre au coin de son feu, n'étant pas sortie de dix jours, d'une fluxion de poitrine très grave et à laquelle la délicatesse inouïe de son estomac apportait de grandes complications.

Elle est mieux ce soir.....

.....Si vous voulez venir me voir demain, ou le soir, ou après-demain vous me trouverez toujours, jamais je ne sors. Depuis le 6 du mois, je ne passe pas le seuil de ma porte. Vous ferez une bonne action en m'apportant une heure de conversation et de repos après tant de cruelles inquiétudes... (2.)

En 1849 au Maine-Giraud, il se rappelle ces bonnes visites d'autrefois:

...Il est bientôt deux heures après minuit, comme lorsque vous veniez passer la matinée chez moi, comme vous disiez...(3.)

A Brizeux, à propos de ces "matinées" il dit, se rappelant une histoire qui les avait amusés:

...Vous souvenez-vous des éclats de rire que cette histoire faisait sortir de la poitrine de notre bon Auguste Barbier dans nos "matinées" pleines de thé, à deux heures après minuit?... (4.)

Au mois de décembre de l'année 1849 il est de retour à Paris depuis un mois, et se plaint de ne jamais trouver Barbier à la maison:

...N'avez-vous pas une matinée à donner à l'amitié, au milieu de tant d'affaires et d'ennemis? Vous devez, je le conçois, redouter nos soirées qui vous feraient arriver au Luxembourg au point du jour. Mais dites-moi un matin qui ne soit ni le mercredi ne le jeudi et venez ce jour-là déjeuner entre Lydia et moi, chez moi, tout simplement, et ensuite jaser au milieu des livres et au coin du feu.

Voulez-vous? ou aimez-vous mieux que je retourne dans les bois sans vous avoir vu après vingt cartes de visite échangées entre nous?... (5.)

1. Dupuy: Rôle Littéraire, Page 93. Lettre sans date, mais de 1846, selon Dupuy.

2. Correspondance, (Séché.) 3. Lettre du 11 mars déjà citée.

4. Lettre du 29 mars, 1852. (Correspondant, loc. cit.)

5. Correspondance, Séché. I. Lettre du 3 décembre, 1849.

Quelques mois après, c'est la même histoire; Barbier n'est jamais là:

Vous voyez, mon ami, que j'étais bien plus près de vous dans la Charente qu'à Paris. Nous causions au moins par écrit.

Dites-moi quel matin je pourrai vous rencontrer chez vous? vers une heure après midi, en allant à l'Académie française, j'irai vous voir.(1)

Mais ils se voient de temps en temps, car au mois de janvier Vigny avait écrit à Busoni:

Vraiment je crois qu'on m'a trop saigné. J'ai vu Auguste Barbier l'autre jour, qui est de cet avis-là, et m'en a donné pour preuve que Raphaël et Madame Malibran sont morts pour cela. Cela m'a rassuré tout à fait! La fièvre, en partant, m'a laissé l'insomnie à sa place. ...Quand je serai capable de déjeuner, je vous prierai, cher ami, de choisir un jour pour vous trouver ici un matin avec Auguste Barbier. Nous aurons le temps de ~~&~~ causer en paix... (2.)

De retour au Maine-Giraud en 1852 il se plaint plus ouvertement de la négligence de Barbier, qui semble oublier ses bons amis:

Auguste Barbier est fort aimable de vous charger de mille amitiés pour moi; je répondrais volontiers: Mille! on le dit, c'est beaucoup pour un sage; je n'en veux qu'une, qui n'ai l'honneur d'être ni sage ni roi.

J'en veux une de lui, qui écrive des lettres, une amitié qui ait besoin de savoir, de loin en loin, si ses amis sont vivants, et de leur parler pendant le temps qu'on met à écrire une lettre, mais il ne s'en aviserait pas à lui tout seul...(3.)

Mais Barbier avait à cette époque une excuse dont Vigny n'a pas manqué de se rendre compte. Une lettre ^à ~~de~~ Brizeux de 1852 sert à le démontrer. Il lui écrit du Maine-Giraud:

Vous apprendrez avec plaisir que Barbier est à présent parfaitement bien et semble rajeunir, quoiqu'il ait à ce moment à remplir près de son père ces derniers et douloureux devoirs qui m'ont enchaîné auprès de ma mère. Mais il est, moins heureux que moi qui étais secondé par la bonne et affectueuse Lydia dans cette terrible tâche de soutenir, rassurer et distraire ces pauvres âmes que la vieillesse a fait retourner à l'enfance. Auguste Barbier est seul auprès de son père et ne le quitte pas...(4.)

Le 23 juillet, 1852, Barbier père est mort. Vigny écrit à Busoni, la veille de Noël de cette année:

1. Correspondance, (Séché,) Lettre du 15 mai, 1850.
2. Sakellaridès, Page 180. Lettre du 26 janvier, 1850.
3. Lettre à Busoni, 28 mars, 1852. Sakellaridès, Page 231.
4. Citée par Baldensperger, loc. cit. Page 487.

...Auguste Barbier a perdu son père qu'il n'a pas quitté et qui était presque aveugle et en enfance. C'est un devoir bien douloureux qu'il a courageusement rempli et dont la délivrance lui aura cependant coûté bien des larmes. Je n'ai pu me résoudre encore à lui écrire ces banalités que l'on dit tous les jours en face de la mort...(1.)

En effet, il attend jusqu'au mois de mars, 1853,⁽²⁾ pour les écrire. C'est une lettre des moins banales, d'ailleurs, pleine d'une vraie compassion, et donnant lieu, à la fin, à un exposé des idées de Vigny sur le matérialisme:

...Depuis que j'ai reçu votre billet de deuil, mon ami, il est resté près de moi, sous mes yeux, dans mon porte-feuille, parmi mes papiers et sans cesse en le touchant et le prenant dans ma main, je pensais à vous. Il me semblait que c'était votre douleur muette qui se présentait à moi, et, comme ce soir encore, je croyais vous revoir tel que vous étiez lorsque j'accompagnai avec vous à sa dernière demeure votre mère....

Vous avez comme moi fermé les yeux des deux premiers amis que nous ayons tous dans ce triste monde, et le dernier des deux vous l'avez gardé aussi bien longtemps, frappé d'une sorte de mort anticipée.

Je sais que l'on souffre en voyant de près de telles douleurs que l'on ne peut soulager en rien. On est à la fois désespéré et humilié pour l'espèce humaine que le temps, à lui seul, dégrade si promptement devant nous et désarmé pièce à pièce de leurs facultés. Bien des fois, en regardant cette lettre imprimée, froide comme le marbre d'une tombe, j'ai pris le papier pour vous écrire, et je me suis tu comme il m'arrive toujours, par découragement de pouvoir rien dire qui soit digne de consoler, et par crainte de déchirer plutôt votre blessure en renouvelant(sic) par mes réflexions le sentiment de votre perte. Il m'a semblé que chaque jour qui se passait viendrait à mon aide en calmant l'amertume première, et que je courrais moins le danger de vous blesser en m'unissant plus tard à vos regrets et à votre tristesse.

Je me souviens que, dans une de nos dernières soirées chez moi, nous parlions de l'opinion des grands hommes sur la mort, et lorsque vous fûtes parti, je me mis à examiner celle d'un des plus illustres dont nous eussions parlé, Je me suis demandé ce que nous aurions pensé si nous l'eussions entendu (Cicéron) prononcer ces paroles dans une cause publique, un procès criminel, devant les jurés, sénateurs, chevaliers, et "tribuns de trésor" et en présence du peuple:

"Car enfin quel mal la mort a-t-elle pu faire? A moins qu'ajoutant foi à des "fables puériles" nous ne pensions que dans les enfers, il a retrouvé les mânes de sa belle-mère, etc.... Qu'a donc pu lui enlever la mort, si ce n'est le sentiment de la douleur?
(Vigny parle ensuite du matérialisme de Cicéron, en disant qu'un orateur chrétien n'oserait prononcer ces paroles.)

L'idée de l'immortalité de l'âme est partout populaire....Vous aviez vu dans le dernier regard de votre mère quelque chose qui vous semblait un coup d'oeil jeté vers les grands horizons de l'éternité et un sourire

1. Sakellariès: P. 259.

2. Séché. Tome I. Lettre du 23 mars, 1853.

de bonheur en les entre-voyant. ?....

Je m'arrête tout à coup. L'abondance de mes souvenirs avec vous serait intarissable comme le sont nos entretiens.

Je vois avec bonheur s'approcher le temps où nous pourrions les reprendre. Si je tarde à revenir, nous pourrions les remplacer par nos lettres, et il y a bien longtemps que je n'en ai reçu de vous. A présent qu'un peu de temps s'est écoulé depuis cette dernière douleur, n'hésitez pas à m'écrire si vous avez pour moi la même amitié que je vous conserve tout entière.

Tout à vous...

En 1855 Barbier a repris sa vie et ses relations normales. Il demande un service à Vigny dans sa capacité de membre de l'Académie, le priant de s'intéresser au livre d'un certain Mazas sur l'histoire de la Légion d'honneur. Vigny lui répond, le 13 avril:

Mon cher ami, vous pouvez être sûr qu'à la séance prochaine de l'Académie française je prendrai connaissance du livre de M. Mazas.. ...Je n'étais point membre de la Commission de "l'utilité aux moeurs" cette année, et par conséquent je n'aurai voix au chapitre que si ce livre est au nombre des six ouvrages que le Commission doit choisir parmi une soixantaine de livres pour être présentés à l'Académie.

Cependant il me sera facile de savoir s'il est choisi, et je le désire puisque vous lui portez intérêt. C'est, à mes yeux, un titre trop puissant pour que je l'oublie, et mardi prochain je saurai le jugement provisoire qui a été rendu sur cet ouvrage.

Ensuite je vous écrirai le jour où je pourrai vous aller voir pour deviser ensemble. Si ce jour-là vous êtes engagé, vous me donnerez un autre matin et je m'y rendrai.

Alors, mon cher Auguste, avec un doux sourire, nous nous accueillerons l'un et l'autre.....(1.)

Le livre en question n'a pas eu le succès qu'ont désiré ses patrons.

Vigny écrit à Barbier le 24 avril:

Nous ne pouvons rien à la chose jugée et aux faits accomplis. Mais ce que je puis faire est de saisir une autre occasion d'être agréable à M. Mazas en lui donnant connaissance, quand il le voudra, de ce qui me reste de celui de mes grands-pères qui a été si bien peint au pastel par M. Le Brun....

S'il lui convient de venir me voir, écrivez-moi le jour et venez avec lui un matin. Plutôt un samedi ou un dimanche que les autres jours.....(2.)

Les rencontres et les visites continuent toujours en 1857. Le 1er janvier ils se sont rendus ensemble aux Tuileries, y faire leur visite

solennelle. A Brizeux Vigny écrit:

...nous sommes revenus ensemble en parlant de Shakespeare. Je pensais à Ophélie mais je n'osais pas la nommer...(1.)

La correspondance de 1858 révèle une certaine négligence chez l'auteur des Iambes. Vigny la lui signale avec beaucoup de tact; plus tard, il en parlera plus ouvertement. Voici sa lettre du 17 mars, écrite et laissée chez Barbier:

...Je vous ai écrit samedi dernier, mon ami, pour vous dire que je viendrais vous voir aujourd'hui, mercredi, 17 mars, à 3 heures. Il est trois heures un quart. Il y a, dit-on, une heure que vous êtes sorti.

J'avais mis la lettre à la poste de ma main. Il ne m'est donc pas possible de croire que vous ne l'ayez pas reçue.

Il faut qu'un accident ou une affaire très grave vous ait fait sortir. Jérég regrette cet oubli, car vous m'auriez sans doute laissé un mot.

J'ai répondu à votre aimable lettre, et je suis fâché de n'avoir pas pu reprendre nos causeries.

Quand on n'est pas très sûr de sa mémoire, il faut, comme je vous le conseille, avoir un "agenda" et le regarder tous les jours. (2.)

En 1860 Vigny écrit de son lit de malade, pour faire rendez-vous avec son ami:

Vendredi, 20 juin, 1860.

Je vous félicite, mon ami, de ne plus écouter la chute des gouttes d'eau de pluie sur les arbres et sur la boue des petits chemins dans les broussailles de la verte nature, lorsque la triste aurore vient nous faire mal aux yeux avec ses vieux doigts de rose et le linceul blanc qu'elle jette sur les montagnes. Oui, très certainement, demain soir, (samedi 21, juin,) entre 8 et 9 heures, nous vous attendrons et vous me ferez oublier (et sentir moins cruellement du moins) des souffrances secrètes autant que je le peux, mais encore bien fortes.

Tout à vous.

Je suis bien las de ce lit, d'où je vous écris, hélas! (3.)

Et l'on s'imagine que les visites continuent, avec, parfois, les mêmes égarements de la part de Barbier, comme en témoigne cette lettre de Vigny du 2 décembre, 1861:

Me ne m'accoutume point à vous voir ainsi venir inutilement, mon ami. Je crois que si vous évitez le lundi matin, c'est pour la même raison qui faisait craindre à notre cher Brizeux le jour où beaucoup d'inconnus viennent rompre toute conversation intime et attentive. Vous avez raison et en cela mon sentiment est tout à fait le vôtre....

1. Citée par Baldensperger, loc. cit. Page 499.

2. Séché, Tome I.

3. Idem.

Mais que~~z~~ faire et comment se voir? Vous m'avez dit si souvent que vos soirées ne vous appartiennent plus que j'aurais attendu tout le monde hier, excepté vous, et je venais de sortir lorsque vous êtes arrivé. On ne~~z~~ cesse de me recommander de prendre l'air...

En rentrant chez moi, je trouve ~~un~~ regret en apprenant ce que j'ai perdu. Ne me donnez plus cet ennui, je vous en prie, et pour essayer d'autre chose, à défaut du ~~jour~~ du choix d'un jour et d'une heure que vous ne voulez pas faire, laissez-nous les désigner. Venez jeudi prochain, à 8 heures du soir ou 9 heures, prendre le thé anglais comme autrefois avec nous. Il n'y aura point d'inconnus, et nous pourrons librement causer de poésie, chose dont il faut se cacher en France, comme d'un grand péché!

Si jeudi ne vous plaît pas, dites un autre soir, et je ne sortirai pas, écrivez-moi oui ou non, c'est tout ce que je vous demande.

N'avez-vous pas, par extraordinaire, quelque agenda où vous écrieriez au crayon comme moi, en ce moment: "jeudi soir, aller au faubourg Saint-Honoré, chez Alfred de Vigny." C'est un travail facile, mais dont vous ne venez jamais à bout.

Cette fois, j'espère, j'aurai réussi, en m'y prenant quatre jours d'avance, à vous empêcher de perdre votre temps dans une si longue traversée.

Si vous me voyez souffrir, comme il m'arrive, le soir, lorsque le vautour Prométhée m'enfonce son bec et ses ongles dans l'estomac, ne vous effrayez pas, n'y faites pas attention et parlez d'autre chose. Après une minute, il s'envole, très satisfait, je suppose, de m'avoir déchiré le coeur et la poitrine. (1.)

En 1862 c'est la même histoire de souffrances et de douleurs. Le 11 mars Vigny et Lydia sont tous deux malades; le poète se met à écrire à Barbier "à 5 heures après minuit:"

Comme il paraît que je suis condamné à être éveillé à 4 heures chaque nuit, il y a une heure que je cherche inutilement à me rendormir. Telle est cette insupportable maladie toute composée d'insomnie.... (Madame de Vigny ne s'est pas levée depuis avant-hier.) On passe la nuit près d'elle, et de ma chambre j'ai l'inquiétude d'entendre aller et~~z~~ venir comme chez tous les malades.

Ne venez pas le soir à présent, mon cher ami. Ce serait ajouter à tout ce qui m'attriste et me tourmente que de venir de si loin inutilement.

Mais jeudi (13 mars) à 3 heures, je vous attendrai. Nous serons dans ma cellule jusqu'à six heures et demie sans visites, et, j'espère, surtout sans visites de médecins, qui ne sont que trop fréquentes chez moi.

On était~~z~~ habitué, ici, depuis bien des années, à ne me savoir jamais malade. Aujourd'hui, on s'aperçoit que cela n'est pas impossible absolument, et tout est bouleversé dans la maison qui devient un hospice à l'instant.

Si quelque affaire vous empêche de sortir jeudi, écrivez-moi le jour qui vous conviendra, après celui-là, et à 3 heures vous me trouverez

trop assurément, puisque je puis à peine me tenir debout et que de longtemps je ne serai capable d'aller vous voir chez vous, ce que je voudrais faire.

Voici l'heure du silence sous mes fenêtres. C'est le seul moment de calme de ces rues qui semblent tranquilles et dont les bruits devian-
dront à 8 heures insupportables par leurs échos, qui m'apportent des voix et des cris.

Comment suivrais-je votre conseil? Comment résisterais-je à la tentation d'écrire tout ce qui tourne dans ma tête et mon coeur, et me console en me faisant oublier cette vérité d'Epictète: "Souviens-toi que tu es une intelligence qui traîne un cadavre."

Jamais je ne l'ai trouvé plus lourd à traîner, et je le sens déjà moins en continuant de causer avec vous.

Mon papier est posé sur un manuscrit, sur mon lit, sous mes bougies, et je vous quitte pour y jeter quelques pages que je crains d'oublier en perdant les heures noires à dormir.

Quel temps perdu, grand Dieu, que celui du sommeil! La moitié de la vie paralysée ainsi. Quelle pitié! (1.)

La semaine d'après, il doit rappeler à Barbier un nouveau rendez-vous:

....N'oubliez pas, cher et distrait ami, que c'est demain, mardi, à 3 heures, que je vous attends. Si vous aimez mieux un autre jour, écrivez -je-moi.

Ma vie de captif est un peu celle du Masque de fer, et je n'ai que trop de temps pour compter les minutes de la nuit.Il est beau de visiter les prisonniers. Tout à vous mille fois. Me donnerez-vous des nouvelles de Léon? Que je voudrais l'aller voir! (2.)

C'est en 1863, au mois de septembre, qu'est mort le poète des Destinées. Barbier a dû assez profondément souffrir de cette perte, Il a suivi le convoi de son ami, (3.) et il est revenu de l'enterrement en compagnie de Berlioz; le souvenir d'un ami, qui, comme eux, avait aimé Shakespeare, leur inspire l'idée d'aller chez Berlioz lire la scène d'Hamlet au tombeau d'Ophélie. (4.) Barbier rend hommage, dans ses Silhouettes contemporaines, au grand courage avec lequel son ami avait supporté sa maladie. (5.) Le peintre Gigoux, le rencontrant au convoi, lui a raconté la fin du poète, répétant ses paroles:

Mes amis, mes amis, ne me laissez pas mourir!

1. Séché. Tome II.

2. Idem.

3. Journal des Débats, septembre, 1863. Rapport des funérailles.

4. Silhouettes contemporaines Page 232. Voir plus loin sur Berlioz.

5. Idem, Page 365.

Nous sommes moins, dit Barbier, de la "mort du loup," ce symbole élogieux de la mort muette et solitaire du stoïque; mais j'aime mieux cette fin, elle est plus naturelle et plus humaine. (1.)

L'étude sur Vigny que termine cette ~~étude~~ citation nous intéresse, en ce qu'elle est d'un ami si intime. La première rencontre entre les deux avait eu lieu chez Victor Hugo à l'occasion d'une lecture d'Hernani. (2.) Ils se sont vus ensuite chez Brizeux en 1831, et leur amitié s'est désormais resserrée. Mais que le récit de Barbier semble froid et réservé à côté des lettres de Vigny! Barbier dit:

Dans sa dernière maladie, j'ai visité souvent cet aimable poète. Il me racontait beaucoup de choses sur sa vie...

et nous avons une suite d'anecdotes et de souvenirs, intéressants, mais ~~manquant~~ ^{manquant} de subjectivité. Ce sont des anecdotes sur la vie littéraire de Vigny, et sur ses rapports avec Louis-Napoléon en Angleterre en 1839, dans le salon de Lady Blessington. (Cette dernière histoire donne à Barbier l'occasion d'exprimer son opinion de Napoléon III, qu'il traite de "prétendant audacieux et opiniâtre." (3.))

Barbier trouve dans les poèmes de Vigny une élégance et une harmonie raciniennes; il signale les sources d'inspiration que l'Angleterre lui a fournies, et résume:

C'était.....une sorte de Tennyson français...

Mais Vigny est pour lui surtout un génie dramatique:

Ses moindres pièces sont composées dramatiquement; ses romans, ses contes et ses poèmes sont des drames, d'analyse, si l'on veut, mais des drames. (4.)

Et Barbier, qui n'a rien sacrifié de tous ses écrits, qui a demandé à ses exécuteurs testamentaires de tout publier, se plaint de ce que Vigny, se jugeant plus sévèrement, n'ait pas imprimé ou réimprimé certaines oeuvres.

1. Op. cit. Pages 366.

2. Voir apx Pages 28-9.

3. Op. cit.

4. Pour toute cette étude, voir Silhouettes contemporaines, Pages 357-366.

mais le meilleur tribut d'éloges que Barbier ~~à/à~~ ait pu apporter à la mémoire de son ami mort, c'est le sonnet qu'il a composé après la guerre franco-allemande, quand, dégoûté des crimes et des querelles qui l'entourent il pense à celui qui lui a toujours représenté l'honneur et la probité. Voici le sonnet, dédié au "chantre d'Eloa:"

Toi qui fis de l'honneur le culte de ta vie,
Le but de ta pensée et de tes actions,
O noble coeur éteint, ô belle voix ravie,
Comme tu souffrirais au temps où nous vivons!

Hélas! que dirais-tu des maux de la patrie
Fatalement livrée aux vent des factions,
Et ne pouvant sortir sa poitrine meurtrie
Du flot toujours sanglant des révolutions?

Que dirais-tu devant les crimes de l'épée,
La victoire abusive, et la France écharpée
Se sentant arracher deux enfants de ses bras?

Que dirais-tu surtout, poète-capitaine,
Du drame de Sedan couronné par Bazaine?
Ah! du sommeil des morts ne te réveille pas! (1.)

Ce sonnet n'est décidément pas une oeuvre de génie; mais il prouve du moins que l'admiration de Barbier pour Vigny a subsisté longtemps après la mort de celui-ci. A lire l'histoire de leurs relations, cependant, on est tenté de croire que, du vivant de Vigny tout au moins, Barbier a manqué de se rendre compte de la grandeur du génie de son ami. On le dirait négligent, insouciant presque, à l'égard de cette noble âme.

Barbier et Brizeux.

C'est de 1828 que date la première connaissance de Barbier et d'Auguste Brizeux. (2.) Ils se sont vite liés d'amitié, et ils ont voyagé ensemble en Italie, 1831-2. Plus tard Barbier se rappelle avec bonheur l'époque où il a connu Brizeux:

1. Poésies Posthumes, Le Livre des Silles. Page 56.
2. Voir ~~aux~~ pages à la page 27.

...en sa compagnie, dit-il, se sont écoulées mes meilleures années, celles de ma verve poétique et de ma jeunesse...(1.)

De ce voyage en Italie Brizeux est rentré avant Barbier, rappelé par la nouvelle de la maladie de sa grand-mère. De retour à Paris il s'est adonné à la littérature, et a fait des articles de critique dans plusieurs journaux et revues, le Mercure de France, la Revue des Deux Mondes, les Débats. (2.) D'après M. Ernest Dupuy, (3.) l'article dans la Revue des Deux Mondes du 1^{er} janvier, 1833, voué à la poésie d'Antoni Deschamps et signé H. serait de sa main. Or, il est intéressant de noter que l'article en question se termine par une référence à Barbier, où l'auteur compare les poèmes italiens de Deschamps avec Il Piahto; ce recueil n'est pas encore publié, mais Brizeux, en ami intime de Barbier, en aura eu communication au moment de la composition des poèmes.

Jean-Jacques Ampère a offert à Brizeux, pour les premiers mois de 1834, le poste de professeur à l'Athénée de Marseille. Se sentant d'abord comme exilé de Paris et de sa chère Bretagne, mais forcé d'accepter, puisqu'il avait toujours besoin d'argent, Brizeux s'est rendu en Provence, et les lettres qu'il envoie désormais à Barbier témoignent de leur intimité. Brizeux écrit ses impressions de Marseille, confesse ses sentiments de timidité et de gêne devant ses auditeurs, esquisse les projets qu'il veut développer pour son cours de poésie contemporaine. Le 23 janvier 1834, il écrit, naïvement:

C'est ce soir seulement que je fais ma première leçon; dans la crainte d'un mauvais succès qu'il me serait désagréable de vous annoncer, j'écris cette lettre à l'avance. Toutefois, j'ai lieu de me rassurer par l'accueil plein de grâce qui m'a été fait. C'est d'une courtoisie dont, en vérité, dans notre orgueilleux Paris, nous sommes peu capables...(4.)

Barbier, paraît-il, l'a accompagné jusqu'à la voiture dans laquelle il est parti de Paris:

1. Silhouettes....Page 2364.

2. Idem, Page 236.

3. Alfred de Vigny, Amitiés, Page 160.

4. Citée par Auguste Lacaussade, Revue contemp. Oct. 1858. 527-68.

...Cette femme que je vous montrai dans la cour des Messageries (à Paris) comme une Marseillaise, un teint pâle, des yeux noirs, elle était de Bretagne, des environs même de Scaer; nous avons bretonné toute la route....Et le jour même de mon arrivée à Marseille, allant à Notre-Dame de la Garde, je trouve, avec un capitaine de navire breton, une femme dans le costume d'Arzannô....(1.)

Il lui faut de la poésie pour ses ~~lecteurs~~ auditeurs:

Envoyez-moi donc des vers inédits, et en attendant que je puisse en écrire à Sainte-Beuve, à de Vigny, à Antony et Emile, à Blaze, à Saint-Félix, faites-leur la même demande. D'ailleurs, qu'ils sachent qu'à cette condition seule je fais leur éloge. Autrement je les réduis à rien ou les laisse dans un perfide silence...(1.)

(L'omission du nom de Hugo est significative. Presque tous ces poètes sont du groupe Alfred de Vigny; quant à Sainte-Beuve, Brizeux avait des raisons particulières pour lui être reconnaissant, car c'est à l'appui de Sainte-Beuve qu'il doit l'offre du poste de Marseille. (2 et 3.))

Le mois d'après, il se lasse déjà de faire la critique:

Ah! dure destinée, qui m'oblige à n'être pas moi-même! Goûtez votre bonheur, mon ami, et jetez des vers dans le monde...Travaillez, mon ami, que vous êtes heureux de pouvoir travailler! (4.)

Il donne dans la même lettre un plan de son cours, et décrit les impressions qu'il a produites:

Ce qu'il y a de certain, c'est que ma critique a étonné (mes auditeurs). Elle a plu aux jeunes et aux vieux par un double motif qui est le même au fond: les jeunes ont été attirés par la nouveauté dans le bon sens; les vieux par le bon sens dans la nouveauté....Tous mes jugements

1. Citée par A. Lacaussade, Revue contemporaine, loc. cit.
2. Ernest Dupuy, Alfred de Vigny, Rôle littéraire, Page 27.
3. Les deux jeunes gens semblent avoir été assez intimes avec le critique Sainte-Beuve à cette époque. C'est ce qui paraît d'une lettre de Brizeux à Sainte-Beuve, datée du 17 mars, 1834, de Marseille. (Citée par Lecigne: Auguste Brizeux. Page 165. Lettre inédite, communiquée par Spoelberch de Louvenjoul.) Le poète écrit:

Je n'ajoute rien aux détails que Barbier vous aura communiqués. Lui aussi m'a envoyé de vos nouvelles et de plus à mon grand plaisir, quelques stances, (de votre roman?) j'imagine, les-
quelles augmentent la hâte que j'avais de voir ce roman merveilleux paraître...

4. Citée par Lacaussade, loc. cit. Lettre du 23 février, 1834.

partent d'un principe compréhensif et d'en haut; toute autre théorie, ce me semble, aurait été impuissante..(1.)

Au mois de juin il a déjà quitté Marseille pour sa chère Italie; de Florence il écrit à Barbier:

...Je visite peu les musées; je néglige les peintures; j'erre au hasard regardant au-dessus de ma tête ces grandes frises toscanes..(2.)

contrastant ainsi cette deuxième visite à Florence avec la première qu'il a faite en compagnie de Barbier, et au cours de laquelle on avait tâché de tout visiter et de tout voir.

Revenu à Paris pour l'hiver de 1834 à 1835, il a pu revoir Barbier et causer mainte fois avec lui de ses expériences et de son travail. Pendant l'été de 1835 il rentre en Bretagne, lequel pays il décrit dans une lettre du 18 juin:

Croyez que ce pays n'a point de ces beautés satisfaisantes qui frappent un étranger. C'est en pénétrant dans les paroisses, c'est en causant avec les paysans que le charme des lieux se découvre; mais pour cela, il faut savoir marcher et savoir le breton. (3.)

Mais bien qu'il soit dans son pays, il se sent seul, loin de ses amis de Paris:

Quimper, 1er. septembre, 1835.

...En commençant cette lettre, j'ai bien vu, mon cher Barbier, qu'elle ne me laisserait aucune place pour me plaindre. ...Rassuré je ne dirai rien de moi...Pourtant les confidences sont douces à qui est seul comme je le suis. Les montagnes et les rivières reçoivent les plaintes, mais n'y répondent pas. (4.)

Brizeux semble ensuite s'être établi à Paris pour une assez longue période, pendant laquelle il aura pu consolider ses relations avec ses amis et poursuivre ses travaux littéraires. Il a été pauvre pendant toute sa vie, et Vigny et les autres n'ont pas manqué de s'en rendre compte. Nous avons vu ce qu'ont pu faire les bons offices de Sainte-Beuve à la fin de 1833. En 1839 c'est Alfred de Vigny qui lui vient en aide, avec la collaboration de Dittmer, qui avait de l'influence dans les cercles

1. Revue Bleue, 3 juin, 1905. Rebillion cite ces lettres dans un article sur Auguste Barbier et ses amis. Pages 682-7.

2. Lacaussade, loc. cit. 3 et 4. Rebillion, loc. cit.

ministériels, et de l'admiration pour Vigny. Brizeux écrit à celui-ci, le 7 mai, 1838, quand déjà commencent les démarches:

Notre affaire, (car vous en avez fait la vôtre,) me semble en bon chemin, n'y pouvant rien, ni vous non plus, je la laisse conduire à la fortune ou plutôt à l'excellent M. Dittmer, qui, par égard pour vous, fait tout pour moi...(1.)

Enfin, en 1839, Vigny réussit à obtenir de Villemain une subvention annuelle de 1200 francs pour son ami. Cette somme modeste, cependant, ne lui suffit pas pour vivre; et en 1842 ses amis font de nouvelles démarches. Les biographes de Brizeux, tels que l'abbé Lecigne et Ernest Dupuy, ont ignoré le fait que nous a révélé une lettre inédite de la Bibliothèque de l'Institut. (2.) On a tout attribué dans ce domaine aux efforts de Vigny et de Dittmer; or Barbier aussi a été pour quelque chose dans l'affaire/. La lettre en question est de Barbier à Sainte-Beuve. Elle est datée du vendredi, 21 janvier, sans année, et elle est, selon nous, de 1842., dans laquelle année le 21 janvier est tombé sur un vendredi. La voici:

Mon cher Sainte-Beuve,

J'ai écrit à M. Dittmer pour lui demander un rendez-vous et je n'en ai pas reçu de réponse, ce qui m'étonne beaucoup. Je ne sais plus que faire maintenant, et j'ai recours encore à vous pour tirer s'il se peut notre ami de la position où il se trouve, comme elle devient de plus en plus embarrassante.

Veuillez, je vous prie, vous occuper de lui; je vous saurai infiniment gré de vos bons efforts.

Tout à vous,

Auguste Barbier.

Veuillez présenter mes hommages à Madame votre mère.

Ce qui s'est ensuivi, grâce à tous ces bons amis de Brizeux, c'est que, par l'intervention de Dittmer, une pension de 1200 francs a été ajoutée à la subvention, le 1er. juillet, 1843. En 1847, Vigny, par l'intermédiaire de Cavé, autre ami influent, a fait renouveler cette pension, (2.) et en 1852, Lamartine, informé par Victor de Laprade des nouveaux embarras du poète breton, a obtenu de Portoul qu'on porte ces 2400 francs jusqu'à

1. Nous devons la communication de cette lettre à la bonté de

2. M. Marcel Bouteron, bibliothécaire de l'Institut.

2. Dupuy, Rôle littéraire, Page 38.

3000. Ici encore, on a ignoré le rôle de Barbier: il le révèle lui-même dans ses Silhouettes.(1.) Au cours d'une visite qu'il a faite à Lamartine on parle de Brizeux et de ses "moyens de vivre" ...en tout, 2400 francs.

2400 francs! s'écrie M. Lamartine stupéfait, et levant les bras au ciel, 2400 francs! ---et il vit avec cela? ---Mais sans doute, et il ne se plaint pas.---En vérité, Monsieur, c'est trop peu pour un pareil talent. 6...Tenez, je connais M. Fortoul, ministre de l'instruction publique; il m'a des obligations personnelles. J'irai le voir demain et je me fais fort de faire lever par lui la pension de M. Brizeux à trois mille francs.---Ce sera une oeuvre excellente dont je vous remercie par avance. ---Promettez-moi le secret jusqu'au jour où j'aurai obtenu ce résultat. ---Bien, certainement.Je n'eus pas longtemps à garder mon secret; quatre ou cinq jours après la visite M. Brizeux recevait l'avis que sa pension était en totalité portée à trois mille francs.

C'est en 1844 que reprend la correspondance. Brizeux rentre en Italie, pays qui l'attire toujours; il écrit à Barbier de Marseille, le 22 janvier

En toute occasion, mon ami, j'eusse bien désiré vous avoir avec moi. Mais ce que vous me dîtes de votre mauvaise santé augmente ce désir. Je voudrais vous rappeler que le soleil vous a déjà guéri une fois. (Au moins) je vous prie, dans une si longue absence, ne me laissez point é effacer dans le coeur de nos amis. Je ne dis pas ceci pour De Vigny, que je retrouve toujours constant et prêt. Ma première lettre d'Italie sera pour lui. Serrez bien la main à ce digne et noble ami... Au revoir.....Partout, je suis à vous. (2.)

Il pense toujours aux amis de Paris; en août il écrit;

Qu'il me sera d'oux de rentrer dans votre petite chambre et dans le grand salon de notre cher De Vigny! (3.)

et de Rome, vers la même époque:

Jamais je n'ai été plus occupé de vous; en quelque sorte, je vous attends et je vous cherche; il me semble que vous devriez être ici; hier, j'ai cru vous voir....Mais caro mio, dans deux petits mois au plus! Je convoque un pique-nique aux Camps-Elysées! (2.)

La même affection se montre dans cette lettre de décembre 1845:

Vous pouvez, mon cher Barbier, compter sur moi jusqu'au dernier moment. Pendant des longues, je puis dire mes continuelles épreuves, je dois au moins remercier Dieu de ne m'avoir pas laissé seul, mais au contraire de m'avoir donné des consolateurs si intelligents, si tendres si honorables.... (3.)

1. Silhouettes... Pages 279-80.

2. Brizeux semble, à ne pas en douter, avoir eu plus d'âme que Barb

3. Citées par Rebelliau, loc. cit.

En 1846, à Lorient, l'amitié de Barbier lui apporte la même consolation.

Lorient, 21 mai, 1846.

...Où ne voudrais-je pas fuir? Mais (comme) vous le dites, ma fortune!
Eh, qu'y puis-je? C'est un précipice noir où je n'ose plus regarder..
Je revis seulement quand m'arrive quelque bonne lettre (et) j'éprouve
un grand soulagement de mon côté, à vous envoyer ces quelques lignes?
(1.)

L'Italie le rappelle en 1848 et il y reste pour raisons de santé
jusqu'en 1849; son affection pour Barbier ne change pas. Le 28 novembre,
il écrit à Lacaussade:

...Voyez d'abord et tout de suite Barbier, dont j'attends depuis deux
mois le Jules César..(2.)

et au même, le 25 décembre:

...je vous écris le matin de Noël, où la poste est fermée; si demain
je ne trouve ~~rien~~ aucune ligne de Barbier ou de Villemarqué, ma
lettre part (2.)

et, toujours à Naples au mois de février, 1849, il envoie à Barbier une
feuille de lilas, "cueillie au tombeau de Virgile." (3.)

En 1855 il est de nouveau en Bretagne; et se sentant plus heureux et
plus tranquille il écrit à son ami le 22 octobre:

Ces campagnes me sourient et me calment, et tous les habitants me
sourient avec elles... (4.)

Rebelliau a trouvé trente-cinq lettres ou billets de Brizeux, écrits
entre 1834 et 1858, parmi les papiers de Barbier. Il a dû y en avoir bien
plus; et il serait encore plus intéressant d'avoir les lettres de Barbier
à Brizeux. L'amitié a duré jusqu'à la mort de Brizeux en 1858. Pendant ces
trente ans d'intimité, de 1828 à 1858, il n'y a jamais eu, dit Barbier,
"ombre de désaffection entre nous;" (5.) et il s'est occupé de son ami
malade jusqu'au dernier moment du ~~de~~ séjour de Brizeux à Paris, avant son
départ pour Montpellier, où il est mort. Le 16 mars, Brizeux écrit à Vigny

1. Rebelliau, loc. cit.

2. Lacaussade, loc. cit.

3. Rebelliau, loc. cit.

4. Idem.

5. Silhouettes contemporaines, Page 234.

Cher ami, lorsque vous êtes venu visiter un ami malade, il était avec Barbier, sous les arcades Rivoli, cherchant plutôt que trouvant un peu de chaleur. (1.)

Nous n'avons pas beaucoup d'indications de l'opinion de Brizeux sur la poésie de son ami. Il l'a appréciée, paraît-il, mais sans extravagance ni hyperbole. Il est vrai que La Curée lui a inspiré un quatrain de louanges (fort médiocre, du reste,) que Lacaussade a trouvé parmi les papiers de Barbier:

Glorieuse journée et lendemain vénal,
On a trouvé leur poète; ô chant sacré de l'âme,
Curée, hymne à deux voix qui célèbre et diffame,
Comme Pindare et Juvénal! (2.)

Nous savons qu'il a parlé de Barbier dans son cours de poésie contemporaine à Marseille; et Lecigne fait remarquer que dans un des premiers numéros de la Revue de Bretagne, que Brizeux a en grande mesure dirigée, a paru le sonnet de Barbier sur Laure de Noves, qui a d'abord été publié dans les Annales Romantiques de 1834, et ensuite dans la première édition des Rimes Héroïques.

Dans La Fleur d'Or, le poème des Deux Statuaires est dédié à Barbier; et, réciproquement, celui-ci a dédié son Campo Santo "à M. Auguste Brizeux." Une fois, d'ailleurs, quand Brizeux s'est essayé à la satire, il a choisi la forme de l'iambe; (3.) Dupuy estime qu'il n'a pas réussi:

Jamais Brizeux n'a mieux montré combien peu il était doué pour composer des "diatribes violentes," à la mode de Juvénal, comme l'auteur de La Curée et de L'Idole. (4.)

Mais quand il l'a fallu, Brizeux n'a pas hésité à parler franchement à Barbier, comme dans cette lettre du 20 février, 1835, dans laquelle il tâche de lui infuser des sentiments plus raisonnables. Barbier, paraît-il, avait reproché à Vigny, à de Wailly, à Brizeux, et à lui-même, d'une

1. Rebelliau, loc. cit.

2. Lacaussade, loc. cit.

3. Envoi à Léon de Wailly avec une lettre du 12 août, 1835, et signalé par Dupuy, (Rôle littéraire,) Pages 45-6.

4. Idem.

façon plus ou moins sarcastique, de s'être tus et de ne pas avoir suivi la voie glorieuse d'un Victor Hugo. Brizeux tâche d'être modéré; il est plus indulgent pour Hugo que ne l'est Barbier:

Qu'est-ce que cette colère contre vous, Léon et moi? Contre de Vigny, je la concevrais, lui qui vient de faire une belle chose (Chatterton) mais contre nous, qui nous taisons, cela me passe; contre moi, surtout, ~~mais~~ absent depuis plus d'un an, et presque mort pour tout le monde.... Mais écoutez. Lorsqu'autrefois on affectait (on=Hugo, etc.,) une souveraineté absorbante des autres, il était bien de protester et d'acquiescer devant ses amis une liberté de jugement, suite de cette liberté de l'art qui était proclamée par tous. Aujourd'hui en est-on là et faut-il imiter les torts de personne? Bien au contraire: que chacun se déploie dans toute sa liberté, autrement on arriverait à un seul type d'art, chose fort insipide et fort monotone. Ainsi, en bonne philosophie, c'est de laisser finir toutes ces querelles, de se comprendre mutuellement et de se goûter dans sa physionomie diverse. Cette opinion n'est pas aujourd'hui la mienne. Le raisonnement, la crainte d'être imitateur m'y ont amené; je l'ai professé à Marseille. Enfin, la distance où depuis longtemps je suis des hommes et des idées, tout en confirmant, s'il était possible, mes premières amitiés, m'a permis aussi d'envisager sainement les choses contraires.... Mon cher ami, cette lettre arrivée et lue, asseyez-vous bien, relisez-la attentivement, et vous reconnaîtrez que des récriminations justes dans leur principe peuvent ensuite s'égarer. Tout en proférant telle forme ou telle idée, en vous y tenant, vous admettez très bien telle forme ou telle idée contraire; et, partant de là, vous renouerez vos anciennes relations et formerez ainsi, non pas un petit cercle, mais une belle communauté de poètes et d'amis. Mon cher ami, de Lamartine est un admirable poète; Hugo procède d'ailleurs et est un admirable poète. Ainsi de De Musset... Les persécutions contre Berlioz ne viennent-elles pas des amitiés exclusives en faveur de Rossini? Je vous le demande instamment; lisez cette lettre à Antonia, à Léon, à M. Blaze, en plein cercle. Répondez-moi que vous l'avez lue. Voilà, mon cher Barbier, ce que j'avais à coeur de vous dire et promptement. Et soyez sûr que cette équité n'ôte rien de mon enthousiasme pour La Curée.... Donc, encore une fois, comprenons tout ce qui est beau différemment; ne brouillons point notre vie par des haines et formons une république d'artistes, libre, mais unie. (1.)

L'étude sur Brizeux est une des plus chaleureuses et des plus personnelles des Silhouettes contemporaines. Barbier est plein d'admiration pour l'oeuvre autant que pour le poète. Le poème de Marie est composé de "ravissantes idylles;" son auteur est un "Théocrite vrai et sans convention." Barbier le défend contre les critiques que Sainte-Beuve a adressées à Primel et Nola.

Ce nouvel ouvrage, très fin de sentiment et de style, et d'une grâce parfaite, lui mérita des critiques injustes et de mauvais goût de la

part de M. Sainte-Beuve. Ce critique n'avait-il pas osé dire que les titres des chapitres de cette jolie idylle étaient plus longs que l'ouvrage? D'où venait ce changement d'opinion, car M. Sainte-Beuve avait fait six fois l'éloge du poème de Marie?...(1.)

Brizeux n'est pas comparable à Joseph Delorme. C'est un descendant de La Fontaine, de Racine, d'André Chénier, et "le premier de nos poètes bucoliques." Marie est "une nouvelle soeur de Virginie, mais plus contenue et plus délicate.."

Barbier s'indigne de ce qu'on n'ait pas voulu de Brizeux à l'Académie française. On l'a dédaigné à cause de sa "noble pauvreté," dit-il:

L'Académie a souvent le tort de se considérer plus comme salon mondain que comme sénat littéraire...(2.)

L'éloge final est le plus admirateur de tous. Résumant toutes ces louanges Barbier termine:

C'était, dans toute l'étendue du mot, une exquise nature de poète unie à l'âme d'un véritable philosophe chrétien.

Et l'on aime à croire que ces paroles ne sont pas que des politesses superficielles de la part d'un critique, mais l'expression sincère d'une véritable amitié, comme le poème des Silves qu'a inspiré la mort de Brizeux en 1858.(3.)

Barbier et les frères Deschamps.

Deux autres membres du groupe Vigny qui ont été parmi les intimes de Barbier, ce sont les frères Emile et Antoni Deschamps. Il a fait leur connaissance après la Révolution de Juillet, sans doute par l'intermédiaire de Brizeux ou de Vigny. Celui-ci surtout avait été lié avec la famille Deschamps dès l'enfance, et regardé par le père d'Emile et d'Antoni comme un troisième fils.

Les deux frères avaient des natures toutes opposées. Antoni, le cadet,

1. Silhouettes contemporaines, Pages 237-8.

2. Idem, Page 239. 3. Silves, Chant funèbre, mai 1858. Page 279.

était nerveux, facilement agité, et passait une bonne partie de sa vie, // vie dans la maison de santé du docteur Blanche à Montmartre. Ses amis, et Barbier entre eux, semblent l'avoir traité d'enfant précoce mais malade, qu'il fallait soigner et gâter.

Barbier l'a admiré, et, qui plus est, l'a compté. C'était, selon lui, un

...esprit grave et méditatif, (qui) voyait peu de monde et ...n'en saisisait que le côté sérieux....Après un travail de tête considérable, et un bain pris trop chaud, il fut frappé d'une congestion cérébrale, qui ne lui altéra point l'esprit, mais en diminua la force...(1°)

Il corrige l'impression qu'on avait répandue que le docteur Blanche tenait une maison de fous:

Pour se débarrasser de tout soin de la vie autant que pour se guérir, il se mit, vers 1833, en pension chez le docteur Blanche..(2.)

Barbier a admiré la poésie de son jeune ami; personne n'a surpassé la traduction des vingt chants de Dante faite par ce jeune amoureux de l'Italie, et, selon Barbier, ses satires vigoureuses et surtout ses élégies laisseront leur trace dans la littérature française. Nous avons déjà remarqué l'influence de Barbier sur les satires en question; autre part dans l'oeuvre de Deschamps se révèle une admiration pour le poète des Iambes et du Pianto. Des Etudes sur l'Italie parues dans la Revue des Deux Mondes (3.) la septième, un "paysage romain," est dédiée à Barbier;(4.) et La Jeune Italie (5.) porte la même dédicace, et fait, d'ailleurs, allusion directe au Pianto; Barbier sera pour l'Italie ce qu'avait été Byron pour la Grèce:

Toi qui chantas ses pleurs, poète citoyen,
De tout beau sentiment toi, le ferme soutien,
Dans le bel avenir que le ciel lui déploie,
De l'Italie un jour tu chanteras la joie.
Ah! grand consolateur des nations en deuil,
Poursuis ton saint labeur jusqu'au jour du cercueil;

1. Silhouettes contemporaines, Page 257. 2. Idem.

3. 1833, Tome II. 15 avril, Pages 143-61.

4. Qui a dédié à Deschamps le Sampo Vantano. 5. C. Lévy, 1844.

Voix de Missolonghi, sur sa tombe immortelle,
 L'ombre du grand Byron te fait signe et t'appelle.
 La Grèce et l'Italie auront donc tour à tour
 Chacune un chevalier, chez les enfants du jour.
 Car les poètes saints, dans un pli de leur âme,
 Pour tout ce qui soupire ont toujours une flamme....

Le poème de La Nature est dédié à Barbier également; il a paru dans La France Littéraire en 1840.(1.)

Deschamps a toujours loué la franchise de Barbier, cette honnêteté qui lui a fait appuyer les causes perdues. Voilà ce qui inspire ses critiques si favorables au sujet des Nouvelles Satires. (2.) Barbier est toujours cette âme généreuse

.....qui a pris la défense de toutes les infortunes, qui, après avoir pleuré sur l'Irlande, vient encore d'arroser de ses larmes l'Espagne et la Pologne. Honneur....au poète qui combat toujours pour la cause ~~de~~ sacrée de la justice et du malheur!

et l'article sert au critique de prétexte pour un exposé de ses idées sur le but moral que devrait avoir tout poète vraiment poète. Il défend avec chaleur les "négligances de style" du recueil. Ne vaut-il pas mieux que les artistes soient "francs et originaux" comme Delacroix, Berlioz, Barbier, que "gens de métier," "mains habiles" mais rien de plus?

Emile Deschamps était tout autre?. C'était, selon Barbier,

...un homme du meilleur monde, de bonne naissance et d'excellentes façons. Sa bienveillance était extrême, et peut-être allait-elle jusqu'à la banalité, mais on lui pardonnait ce besoin de plaire à cause de son esprit, et il en avait beaucoup...(3.)

Il raconte un incident où s'est révélé cet esprit:

Un jour je le rencontrai et lui dis: Vous devez m'en vouloir de ne pas être allé vous faire visite depuis si longtemps.
 ---Non, je ne vous en veux pas, je vous veux, répondit-il en me serrant les mains.(4.)

Emile, selon Barbier, a eu moins d'originalité que son frère:

1. Tome II. Pages 266-8K.
2. Voir plus loin à la page 284.
3. Il s'agit de l'article du 19 avril, 1840. Tome 37.
4. Silhouettes contemporaines, Page 256.

Comme poète, il avait peu d'invention et de sentiment, mais une facture de vers remarquable, une grande habileté dans la connaissance et le maniement des rythmes lyriques.

...C'a été une faute de l'Académie française d'avoir repoussé un esprit si aimable, si littéraire et si bien fait pour elle...(1.)

La période où Barbier a fréquenté les Deschamps semble avoir été celle entre 1830 et 1850. Après, il s'en est peu à peu éloigné, ne les voyant plus, sans doute, chez Alfred de Vigny, que la maladie tient écarté des anciennes réunions littéraires. En 1852, sa manière en écrivant à Emile Deschamps est bien formelle: et il n'envoie que ses "compliments" à son ancien ami Antoni; voici une lettre de cette époque:

Cher Maître,

Merci de votre bon souvenir! Quoique je n'aie pas eu le plaisir de vous rencontrer depuis nombre d'années, votre souvenir est demeuré en moi, comme votre esprit toujours jeune et gracieux; ce que j'ai dit de vous aux aimables amis de Madame Dailly est ma pensée sincère. L'auteur de Florinde, des Etudes Etrangères et des belles traductions de Shakespeare est et sera toujours tenu par moi en grande estime parmi les poètes contemporains. Ne fut-il pas un précurseur et de plus un précurseur resté fidèle à la muse et aux travaux purs et désintéressés de l'esprit. Veuillez adresser mes compliments à votre frère Antoni et recevoir de nouveau....etc.

Auguste Barbier.

8, rue de Tournon, 8. (2.)

Barbier et Léon de Wailly.

L'amitié avec Léon de Wailly a été de plus longue durée. Barbier ne nous dit pas de quelle année elle date: mais de Wailly est un des intimes de Vigny depuis la formation de "cénacle" de celui-ci. En 1833 Henry Reeve le fréquente chez Vigny, et trouve qu'il est "le plus intime ami d'Auguste Barbier," (3.) et c'est à côté des deux qu'il assiste à la première de Chatterton. (4.) Berlioz parle dans une lettre à Humbert Ferrand de Léon de Wailly,

...jeune poète d'un grand talent ...et ami intime de Barbier...(5.)

1. Op. cit.

2. Citée par Girard: Un Bourgeois dilettante à l'époque romantique

Page 2320.

4. Voir à la page 159.

3. John Knox-Kaughton: Op. cit. Pages 44-5.

5. Lettres intimes, Page 151-2. Lettre du

31 août 1834.

et plus loin dans la même lettre il dit:

...j'ai lu ce matin à Léon de Wailly le passage de votre lettre qui concerne Barbier

Vigny aussi, dans la première lettre à Barbier qu'on ait trouvée, datée du 2 mai, 1836, fait allusion à "Léon;" (1.) et en 1843, écrivant à Léon de Wailly, le 3 avril, sur des recherches que va sans doute entreprendre celui-ci, il dit:

Quoi! depuis ce temps-là le sujet des recherches n'est même pas adopté? Barbier m'a dit là-dessus des choses qui renversent...

Une lettre de Vigny du 17 mars, 1862(2.) témoigne aussi de cette intimité; Léon de Wailly est gravement malade en ce moment, (il est mort l'année d'après) et c'est à Barbier que Vigny demande, de ses nouvelles.

Cependant ~~on~~ ~~qui~~ semble les avoir liés ensemble plus intimement que la vérité ne justifierait. Il est vrai que Barbier a eu beaucoup d'affection pour Léon de Wailly. Malgré de certaines réserves, il ne pourrait lui verser plus de compliments que dans ce paragraphe de ses Silhouettes contemporaines:

...Personne n'était plus que lui l'ennemi du faux, du convenu, du prétentieux, et de l'exagéré, qu'il ne cessa de poursuivre de ses spirituelles railleries. Homme du monde parfait, ami sûr, dévoué, son premier abord semblait un peu froid, mais pour qui l'éprouvait et le pratiquait quelque temps, il faisait bientôt reconnaître en lui ce que son aimable et digne frère appelait un volcan caché sous la neige, c'est-à-dire un coeur chaud et plein de délicatesses sous les dehors les plus réservés. En effet, que de traits de honte, d'obligeance, que de services désintéressés on pourrait citer de lui! (3.)

Barbier a assisté à son enterrement au printemps de 1863, année où il a perdu Vigny en même temps; et ce moment triste lui a inspiré le poème de Silves, En Suivant un Convoi, (20 avril, 1863.) (4.)

Cruel et doux printemps qui fait tout reflourir,
Mais tant mourir aussi, je ne te vois venir
Qu'avec crainte, car Dieu sait combien d'âmes chères
M'ont prise le retour de tes fraîches lumières!

1. Voir à la page 206.
3. Op. cit. Page 369.

2. Voir à la page 220.
4. Silves, Page 343.

Aujourd'hui même encore il faut suivre en pleurant
 A son dernier refuge un compagnon charmant,
 Un indulgent témoin des actes de ma vie,
 Léon, mon cher Léon! ô poignante ironie!.....

Léon de Wailly a partagé de ce petit groupe d'élus l'amour de Shakespeare qui l'a caractérisé. Vigny a traduit Othello, Emile Deschamps Roméo et Juliette et Macbeth, Barbier Jules César. Léon de Wailly a choisi Hamlet. C'est à Léon de Wailly que Berlioz a demandé de lui fournir le livret de Benvenuto Cellini (1.) et celui-ci a tout de suite choisi Barbier comme collaborateur.

En 1838, ^{Barbier} a fait la critique du roman de son ami, Angélica Kauffmann, (2.) C'est un article qui témoigne de jugements formés sans parti pris, et d'une étude approfondie des mérites et des défauts de l'ouvrage. Après des remarques générales sur la nature et les possibilités du roman, il passe à certains romanciers en particulier, et après avoir fait mention de Rabelais, de Fielding et de Lesage, il voue tout un paragraphe à Scott, à son influence sur la littérature européenne, et notamment sur la littérature française. De cette influence cependant, il exclut le Cinq-Mars de Vigny, et le Notre-Dame de Paris de Hugo. La fièvre du roman historique apaisée, le roman de mœurs paraît, et parmi les ouvrages de ce genre il comprend ce premier essai de Léon de Wailly.

Il fait l'analyse du roman. Un intérêt de curiosité domine tout le livre; c'est le personnage de Shelton, qui a le méchant rôle, qui éveille cet intérêt. Barbier décrit les caractères de tous les personnages, en ordre d'importance: il fait des remarques sur les descriptions des "libertins" du dix-huitième anglais, et sur l'introduction du Doctor Johnson et de Sir Joshua Reynolds. Ensuite, (inévitablement, puisque

1. Voir sur Benvenuto Cellini à la page 254 et seq.

2. Revue des Deux Mondes, 1838. XIV.

c'est Barbier qui parle,) il arrive à la question de la moralité du roman:

Généralement on exige d'une oeuvre d'art un but élevé. On veut qu'il en sorte une intention directe ou indirecte de perfectionnement moral, une tendance vers le bon et le beau. La culture de l'art pour l'art trouve bien peu d'admirateurs et de partisans. Le roman oeuvre d'art est donc soumis à la règle suprême qui gouverne les productions de l'intelligence, il doit contenir une pensée haute et fructueuse. Le roman est un miroir qui reflète tous les mouvements de l'âme, et les événements de la vie humaine; mais le penseur qui tient en main le miroir ne doit pas le tourner vers la foule comme un homme indifférent ou comme un insensé qui n'a pas conscience de ce qu'il fait...

Angélica Kauffmann contient ce but moral: c'est une satire dirigée contre l'orgueil et les moeurs d'une partie de la haute société, qui "montre la boue dans le bas de soie." Elle donne aussi un avertissement à l'esprit romanesque et vaniteux de ces jeunes personnes qui se lancent dans le monde avec des rêves de grandeur. Tout ce que Barbier n'approuve pas, c'est la réhabilitation de Shelton à la fin du roman:

Nous aurions voulu que l'auteur....eût laissé entrevoir pour le méchant un commencement de punition céleste....

C'est un ouvrage composé d'après le système des analyseurs anglais; et Barbier l'approuve. Les proportions du roman sont bonnes, le style en est généralement naturel et clair. "l'auteur est un "homme de goût et de bon ton;"

Qu'il ne doute point de lui-même, qu'il se lance hardiment dans la carrière; il est déjà dans la bonne voie, et il peut saisir d'une main ferme les rênes du char qui a si glorieusement touché le but sous la conduite des Cervantes, des Lesage et des Richardson...

Sainte-Beuve, qu'intriguait toujours, à ce qu'il semble, tout ce qui approchait d'un scandale littéraire ou d'une querelle entre écrivains, s'est jeté sur la référence à Alfred de Vigny comme raison d'une "scission dans le groupe de l'auteur de Cinq-Mars. Le 8 juin, il écrit à M. et Mme. Juste-Olivier:

...une nouvelle scission s'est opérée dans l'école romantique, dans le coin de Vigny. Barbier, en louant de Wailly, avait un peu rangé Vigny dans les imitateurs de Scott par Cinq-Mars; Buloz a fait changer la phrase, mais de Wailly a été peu content, à ce qu'il paraît, de sorte qu'à peine éclos, ce charmant et délicat talent, mais si froid et jusque-là si mitigé d'apparence, est tout d'un coup devenu un "dévorant." Ainsi nouvelle fêlure dans ce petit coin précieux, (débris du Cénacle) dont Vigny était l'onix ou l'agate et dont les autres, Barbier, Wailly, Brizeux, formaient comme le cercle mi-partie d'ébène et d'ivoire. (1.)

Voici la référence en question: Sainte-Beuve a complètement mal compris:

M. De Vigny a écrit un roman historique mais comme Madame de La Fayette l'avait déjà fait dans La Princesse de Clèves; et l'abbé Prévost dans Cleveland; il a eu plus en vue le développement des caractères et des passions que la description des ~~moeurs~~ ^{meurs}, et des paysages de France. Cinq-Mars est plutôt de l'histoire mise en mouvement et en relief, une tragédie à la façon des chroniques de Shakespeare qu'une fable de roman....

Nous ne croyons pas que Léon de Wailly ou Alfred de Vigny aient pu trouver à redire dans ces quelques lignes; et la "scission" si jamais elle menaçait, ne s'est jamais réellement produite.

La notice sur Barbier qui paraît dans l'anthologie des Poètes Français recueillie par Crépet est de Léon de Wailly. (2.) Là il dit bien des choses qui sont communes à tous les critiques de Barbier: il remarque, par exemple, l'effet éclatant de La Curée; il note le mélange de satirique et du lyrique dans les Iambes, du satirique et de l'élégiaque dans Il Pianto; comme d'autres, il est déçu par les oeuvres qui suivent Lazare, comme eux il trouve dans les Iambes leur plus grand ennemi; et il va jusqu'à appliquer à l'oeuvre de Barbier les paroles de quatre-Vingt-Treize:

Nous devenons poussifs, et nous n'avons d'haleine
que pour trois jours au plus!

Il estime que Barbier est resté fidèle à lui-même; c'est toujours un homme de modération et de juste milieu. Ce n'est point un versificateur cependant; ses ~~vers~~ rimes et son style sont pleins de négligences:

1. Correspondance, recueillie par M. Bonnerot, Tome I.
2. Hachette 1863. Tome IV.

Ses vers n'ont jamais été que l'expression naïve de ses émotions du moment...

C'est lui seul qui a éclipsé sa propre oeuvre; il aurait dû finir, au lieu de débiter, par les Iambes;

....un homme d'affaires se serait bien gardé de finir par les Rimes Héroïques et les Odalettes. (Il) n'a pas pensé à composer sa vie..

Et l'on se rend compte du compliment subtil, provenant de la plume d'un écrivain qui, comme Barbier, est de cette école dédaigneuse de la popularité, de ce groupe de mépriseurs de la gloire.

Barbier a été encore plus indulgent pour de Wailly; l'étude des Silhouettes contemporaines témoigne d'une réelle appréciation. Il l'a écrite au moment de la mort de ce "charmant et profond esprit" et il jette un coup d'oeil sur tous les ouvrages de son ami:

...ce qui restera le plus de lui, c'est son triste et beau roman, de Stella et Vanessa, où le caractère de Swift est recomposé d'une manière merveilleuse; c'est le roman biographique dans toute sa perfection.....

....Il y a encore de lui un autre ouvrage qui est un chef-d'oeuvre; c'est la traduction des poésies du grand poète écossais, Robert Burns. Il est impossible de mieux donner l'idée de cet admirable chantre des choses rustiques et de la nature...(1.)

On ne lui a pas rendu justice; mais Barbier est sûr que finalement

...la littérature du dix-neuvième siècle le comptera parmi ses hommes de lettres les plus honnêtes et ses écrivains les plus fins et les plus sensés...(2.)

Barbier et Berlioz.

L'amitié qui a existé entre Barbier et Hector Berlioz nous a toujours en quelque sorte étonnée-----l'un si calme, si modéré, si raisonnable, l'autre si éffréné, si prêt à l'excitation et à l'emportement.

1. Op. cit. Page 368.

2. Idem, Page 369.

Nous n'avons pas trouvé de lettres de Berlioz à Barbier, mais dans les lettres du compositeur à son ami Humbert Ferrand, pour la période entre 1834 et 1842, les mentions de Barbier sont assez fréquentes. En 1834 ils se connaissent déjà depuis deux ans par suite d'une rencontre à Rome à la Villa Médicis, pendant le premier voyage de Barbier en Italie.

Ainsi quand Ferrand demande à Berlioz en 1834 s'il connaît Barbier, la réponse est définitive:

Parbleu! si je connais Barbier! (1.)

et le compositeur explique la part que Barbier a déjà dans ses projets d'opéra. Dans cette même lettre il ~~par~~ parle du voyage que fait Barbier en Belgique et en Allemagne en ce moment, et demande à Ferrand s'il a lu Il Pianto:

.....ilé contient de belles choses...

Il paraît qu'on avait discuté auparavant les qualités des Iambes; Ferrand ne les avait pas approuvés d'abord, mais il semble avoir changé d'avis, ce qui plaît à Berlioz:

J'avoue que....j'avais été extrêmement étonné de ne pas vous voir partager mon enthousiasme pour les Iambes lorsque je vous en récitais des fragments. Ah! oui, c'est furieusement beau. Envoyez-moi votre Grütli. Je ne manquerai pas de le lui faire connaître, ainsi qu'à Brizeux, à Wailly, à Antoni Deschamps, à Alfred de Vigny, que je vois le plus habituellement. Hugo, je le vois rarement, il trône trop..

Dans la prochaine lettre, du 30 novembre, 1834, (2) il est chargé par Barbier de remercier Ferrand de l'envoi du poème en question. L'année suivante il s'agit encore une fois de ce poème que Ferrand dédie à Auguste Barbier. (3.) Berlioz lui dit à ce sujet:

J'ai lu avec un vif plaisir tout ce que nous m'avez envoyé; vos vers sur le Grütli surtout me plaisent au-delà de ce que je pourrais vous dire, et, entre nous, Barbier doit être fier de la dédicace...(4.)

1. Lettres intimes. C. Lévy. 1882. Page 151.
2. Idem.
3. Le Serment de Grütli, par Georges Arandos. (Humbert Ferrand.) Lyon, 1836. Dédicace à M. Auguste Barbier.
4. Lettre du 2 octobre 1835. Loc. cit.

Les trois jeunes gens, Barbier, Berlioz, Léon de Wailly deviennent vite de très bons amis. De vrais liens de sympathie les unissant; ainsi Berlioz écrit à Ferrand le 10 janvier, 1835:

...Ah! si vous étiez ici, vous! Barbier et Léon de Wailly se sont presque chargés de vous remplacer dans un certain sens, car je ne connais personne qui sympathise plus qu'eux avec ma manière d'envisager l'art...(1.)

Chacun d'eux est au courant de ce que font les deux autres. Déjà en 1835 Berlioz a parcouru Lazare, et il en parle à Ferrand:

.....(Barbier) va publier bientôt une nouvelle édition de ses œuvres, (2;) contenant ses Iambes, Pianto, et ses nouvelles pensées sur l'Angleterre, encore inconnues. Je pense que vous en serez content. Il y a aussi des choses charmantes de lui dans notre opéra. (3.)

En 1836 il approuve toujours de Barbier "sa manière d'envisager l'art.

...C'est un des hommes du monde avec lesquels vous aimeriez le plus à vous trouver. Personne ne comprend mieux que lui tout ce qu'il y a de sérieux et de noble dans la mission de l'artiste...(4.)

L'année prochaine il s'agit de nouveau de Lazare:

....son nouveau poème Lazare, vient de paraître dans la Revue des Deux Mondes; l'avez-vous lu? Il y a des morceaux d'une grande élévation et tout à fait dignes des Iambes.(5.)

Dans la même lettre figurent les remerciements de Barbier pour la dédicace de Grütly:

....il vous remercie de toute son âme de votre dédicace...

De Londres, le 31 janvier, 1840, Berlioz écrit, toujours à Ferrand:

..Barbier vient de publier un nouveau volume de satires que je n'ai pas encore lues. Nous avons dansé tous les deux et dernièrement chez Alfred de Vigny. Que tout cela est ennuyeux. Il me semble que j'ai cent dix ans. (6.)

et c'est à la dernière référence à Barbier que contient la correspondance de Berlioz.

1. Lettres intimes.

2. Il s'agit de l'édition qui a paru en 1837.

3. Op. cit.

4. Lettre du 15 avril, 1836.

5. Lettre du 11 avril, 1837.

6. Op. cit.

Ils vont cependant collaborer encore une fois comme ils ont déjà collaboré pour Benvenuto Cellini, et comme Berlioz à un certain moment (1.) aurait voulu collaborer pour Roméo et Juliette?. La deuxième occasion sera celle de l'Exposition Industrielle de 1844, quand Barbier a écrit les paroles et Berlioz la musique d'un Hymne à La France joué dans un concert du 1er août au Palais de l'Exposition. On en trouvera les paroles dans le recueil des Chants civils et religieux de Barbier. En voici la première strophe:

O belle France! ô noble enfant du ciel,
Chère patrie, ô tendre et bonne mère!
Toi qui n'as point ta pareille sur terre,
Toi dont le nom est plus doux que le miel,
Jusqu'au moment où doit fuir l'existence,
Sois notre amour et l'objet de nos chants;
Répétons tous en chœur ces mots touchants:
Dieu protège la France!

Les traces de cette amitié se perdent jusqu'en 1863, quand ils se verront aux funérailles de Vigny. Peut-être se sont-ils rencontrés à celles de Brizeux et de Léon de Wailly en 1857 et en 1863: on se demande aussi si Barbier a assisté avec Brizeux, Wailly et autres à l'enterrement de Harriet Smithson le 4 mars, 1854.

Berlioz semble avoir toujours admiré l'oeuvre de Barbier: il a même, comme nous le savons, été indulgent pour le malheureux livret de Benvenuto Cellini; et nous avons pu voir, par de petites références dans la correspondance, que les Iambes et Il Pianto lui ont plu. Il les cite parfois dans ses Mémoires; tantôt c'est de la Curée qu'il se souvient; il en cite quelques vers, et emprunte plus loin l'expression de la "sainte canaille;" (2.) à la fin d'un chapitre sur l'Italie il cite Il Pianto;

1. Barbier: Silhouettes... Page 230.

...en 1830 ... (Berlioz) pensait déjà à traduire en musique Roméo et Juliette de Shakespeare, et il me proposa de lui en écrire le libretto. Ayant d'autres choses en tête, je ne pus donner suite à sa demande...

22. Mémoires, II. Chapitre XXIX.

Liberté vraie, absolue, immense! ô grande et forte Italie! Italie sauvage, insoucieuse de ta soeur, l'Italie artiste,
 "La belle Juliette au cercueil étendue..." (1.)

Et le souvenir de la comparaison entre Paris et une cuve bouillonnante lui revient deux fois; d'abord dans la lettre à Ferrand du 11 avril 1837:

...Barbier a bien raison de comparer Paris à une cuve infernale, cuve où tout fermente et bouillonne constamment...(2.)

et dans ses Mémoires, où, dans une lettre écrite de Hanovre à M. G. d Osborne, il cite toute une partie du poème sur Paris:

Paris! Paris! comme l'a trop fidèlement dépeint notre grand Auguste Barbier.....(3.)

Barbier, sur Berlioz, montre plus de modération; son jugement a des réserves; et l'on s'étonne un peu de le voir comparer son ami à Victor Hugo comme artiste:

Il savait admirablement son métier de compositeur; il avait de l'imagination, de la sensibilité, de l'esprit, mais il lui manquait une qualité, celle qui est absolument française, c'est-à-dire, la qualité de la clarté et de la mesure. Il était originaire des frontières de la Savoie, et il avait épousé une Irlandaise et une Italienne. Ses oeuvres sont presque toutes inspirées par des poètes étrangers, Byron, Goethe et Shakespeare.

Henri Heine disait de lui: Berlioz est un génie démesuré qui fait songer aux monstres des temps préhistoriques.

Plus de rapport qu'on ne croit avec le poète des Orientales! cherchant comme lui les effets de mots, les effets de sonorité et ne dédaignant pas non plus le papage...(4.)

Dans la préface de Benvenuto Cellini il est plus favorable. Là Berlioz est "notre grand symphoniste," possesseur d'une "verve spirituelle" et d'un "génie pittoresque." il rend hommage à la partition de l'opéra:

...Partition merveilleusement ciselée, jamais vulgaire et qui avait coûté bien des heures de travail à son auteur. Des défauts, il s'en trouvait, et de réels, une exubérance de forces harmoniques, et une grande inexpérience dans l'art d'écrire pour les voix, mais ils étaient amplement rachetés, par des beautés originales et de premier ordre...(5.)

1. Loc. cit. Ch. XXXVII.

2. Lettres intimes.

3. Mémoires. II. P. 135.

4. Silhouettes... Pages 232-3.

5. Etudes dramatiques, Pages 206-8.

Barbier et Victor de Laprade.

C'est Victor de Laprade qui semble, après la mort de Brizeux, avoir le mieux remplacé le poète breton dans les affections de Barbier. C'est une amitié plus mûre, plus réfléchie, plus philosophique, si l'on veut, et qui a duré, "sans ombre de désaffection" également, jusqu'à la mort de Barbier en 1882. La première rencontre, selon Latreille, daterait de 1843 ou de 1844; (1.) mais Laprade admire Barbier et suit ses progrès littéraires depuis déjà quelques années. En 1834 il avait parlé de lui dans une lettre à Cauvet sur laquelle nous reviendrons; (2.) et à ses amis de Lyon il signale, en 1841, au cours d'une visite à la capitale, que

Le nouveau recueil de Barbier (Rimes Héroïques,) a fait le fiasco le plus complet...(3.)

Rebelliau, dans son étude de la Revue Bleue sur les amis de Barbier, a évidemment eu accès à plusieurs lettres envoyées de Laprade à Barbier. La première date de 1851. Laprade est à Lyon et se plaint de la robe universitaire qui étouffe en lui le poète.(4.) Des cette époque l'amitié entre les deux poètes est établie, et en 1855 Laprade écrit à son père:

J'ai déjà vu plusieurs fois Lamartine, qui m'a accueilli avec son infinie bienveillance, Montalembert, qui m'a reçu avec la plus aimable courtoisie; X je vois tous les jours mes amis, Brizeux, Ulric Guttinguer et Barbier...(5.)

La correspondance avec Barbier abonde à partir de 1862. C'est à cette époque que Laprade l'élégique se tourne vers la satire, et vers Barbier qui lui

1. Revue Bleue; 1er. nov., 1913. Article sur Laprade, Page 550.
2. Voir à la page 250. Citée par Séchaud, Victor de Laprade, l'homme et son oeuvre.
3. Latreille: Victor de Laprade. Pages 62-3.
4. Rebelliau, Revue Bleue, 1905. Augusté Barbier et ses amis. Lettre d'octobre, 1851.
5. Citée par Condamin: Victor de Laprade. Page .

semble le plus digne représentant du genre. Barbier l'a félicité sur son poème, Les Muses d'Etat, (25 novembre, 1861); il répond:

...Vous le rendez bien fier, cher maître et ami! Armé comme poète satirique de la main de l'auteur des Iambes, je vais lancer un défi à tout venant: Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans! (1.)

C'est Barbier, ennemi acharné de l'Empire, qui s'est occupé de trouver un éditeur pour ces satires que n'accueillent pas avec faveur les milieux impériaux; il était depuis déjà quelques temps lié avec les Dentu, (2.) et il persuade à son ami Edouard Dentu de leur venir en aide. Le 14 décembre 1862 tout va bien, selon la lettre de Laprade à Barbier:

Cher poète et ami,

Je suis bien touché et bien reconnaissant de l'obligeance que vous avez eue de vous occuper de ma grande affaire: mais je crains que ma reconnaissance ne vous devienne un peu onéreuse, car je vais vous prier de suivre avec M. Dentu la négociation que vous avez menée à bien. J'étais décidé, en quittant Paris, à faire publier mon volume à l'étranger, en y mettant tout ce que j'avais de plus vif. J'avais songé d'abord à Genève, puis je m'étais décidé pour la Belgique, où l'on m'offrait de plus grands avantages et de plus grandes facilités. La proposition de M. Dentu me fait revenir à mon premier projet; celui de publier en France un volume possible, ajournant le volume impossible et le réservant pour l'étranger, s'il y a lieu. (3.)

Mais la lettre du 17 décembre est moins optimiste:

J'entends dire de tous côtés que l'on m'en veut beaucoup et que l'on ne demanderait pas mieux que de me saisir et de me donner un peu de prison. C'est bien de l'honneur que l'on fait à un chétif rêveur sorti pour une fois de sa retraite....(Sans doute, on n'osera jamais, comme le pense M. Dentu, saisir dans un volume ce qu'on a laissé passer dans un journal, mais la moindre pièce un peu vive que j'ajouterai fournirait un prétexte, Tacite plus que toute autre....(4.)

et, l'imprimeur reculant enfin, on a été forcé d'abandonner le projet.

C'est au cours de cette année de 1862, d'ailleurs, que Laprade avait trouvé l'occasion de rendre service à Barbier en lui rétablissant sa

1. Citée par Reblliau, loc. cit.

2. La filleule de Barbier, Madame Hons-Ollivier, (voir à la page 460 X) était la fille d'Edouard Dentu.

3. Séchaud, op. cit. Page 350.

4. Reblliau, loc. cit.

réputation d'honnêteté qui menaçait de se perdre. Il s'agit de l'apparition à Genève d'un "faux Barbier" qui semble avoir fait le tour des célébrités, partout où il allait, leur emprunter de l'argent. Au moment où Victor de Laprade quittait Lyon pour aller en Suisse en 1862, il avait reçu une lettre de son ami de la Revue du Lyonnais, M. Petit-Senn, qui disait :

Je viens d'avoir le plaisir de voir à Genève votre illustre ami, Auguste Barbier. Il paraît qu'il avait été exilé et qu'il vient d'obtenir la permission de rentrer en France. Avant de partir il m'a emprunté trois cents francs, promettant d'ailleurs de me les renvoyer aussitôt qu'il vous aurait vu à son passage à Lyon....(1.)

Sachant bien que Barbier n'avait pas été exilé, et qu'il était toujours à Paris, Laprade a désillusionné son ami, lui disant qu'il venait de laisser Barbier dans la capitale, et que l'auteur des Iambes était, d'ailleurs, fort riche et n'empruntait jamais. L'imposteur, car c'en était un, après la visite à Petit-Senn, s'est rendu chez le comte de Chambord à Lucerne, Biré, biographe de Laprade, nous fait le récit de l'incident, fort amusant, du reste :

Cet habile fripon faisait lui-même des vers; il récita deux ou trois pages des Iambes, en y mêlant quelques rimes de sa façon, qui se perdirent dans le nombre. Il fut accueilli à merveille, et, à la porte du château, il dit à M. de Circourt qui le reconduisait: Vous ne savez peut-être pas que je ~~suis~~ ne suis point heureux. Vous me rendriez un grand service si vous pouviez parler de ma situation au prince, qui est si généreux. -Homme d'infiniment d'esprit, ~~qui~~ et qui savait son monde, M. de Circourt fut étrangement surpris et murmura: Questa coda non è di questo gatto. Il s'acquitta néanmoins de la commission, et le comte de Chambord ne put pas ~~pouvoir~~ envoyer moins d'un billet de mille francs à un poète comme Auguste Barbier. (2.)

Laprade est arrivé à Lucerne le lendemain, et, le soir, à table, d'hôte, il a entendu raconter l'incident par quelqu'un qui avait rencontré l'imposteur et qui s'indignait des "habitudes crapuleuses" de l'auteur des Iambes; Laprade a pu absoudre son ami de responsabilité; l'on se demande

1. Citée par Biré, Victor de Laprade, Page 263.

2. Idem, Page 264?

s'il a raconté l'affaire à Barbier, dès son retour à Paris.

(Ce charlatan avait même fait visite à la princesse Mathilde qui s'en est plainte à Sainte-Beuve. Celui-ci, fort malignement du reste, s'empresse de lui dire que ce n'est pas le poète qui l'a abordée. Le vrai Barbier est

...digne de caractère, et quoique depuis des années ses yeux myopes l'empêchent ~~de~~ régulièrement de me reconnaître quand il me rencontre, et qu'il ne me rende jamais mon salut, je n'ai pas cessé de l'estimer comme des plus honorables. Ainsi ce sera un faux Auguste Barbier qui aura profité de l'équivoque du nom pour escroquer à son Altesse impériale un de ses bienfaits.....On pourra éclaircir la chose si elle vous paraît, Princesse, en mériter la peine...(1.))

A partir de 1862, les lettres de Laprade à Barbier deviennent politiques et sociales: il maudit le siècle matérialiste, il exhorte Barbier à la flétrir par de nouveaux iambes. Le 3 janvier il lui écrit:

...Tandis qu'autour de nous, tout fléchit dans le matérialisme et le césarisme,vous restez sur les hauteurs du monde moral, entre la justice et la liberté; montrez-nous Dieu au-dessus d'elles...(2.)

et le 17 mai, 1864:

...Vous occupez, cher ami, le corps et le ~~cerveau~~ centre de la place; défendez-là avec le tonnerre de vos iambes. (2.)

C'est pendant l'été de cette année que Laprade tâche de faire élire Barbier à l'Académie française, avec l'appui du groupe catholique. Comme en 1869, on sent que c'est déjà, en 1864, un geste de défi contre l'Empire. Laprade y est amèrement hostile; il est

...accablé de dégoût en face des iniquités et de l'incurable platitude du temps présent....Nous vivrons et mourrons sous Auguste et nous laisserons nos enfants à Tibère...(3.)

Il admire toujours Barbier dont la gloire durera à jamais; et dans une lettre de 1865 (18 janvier) il s'intéresse à un article sur son ami que Charles Alexandre avait écrit pour la Tribune Lyrique⁽⁴⁾; il écrit à Alexandre

1. Lettres à la princesse, Pages 13-14. 15 septembre, 1862.

2. Rebelliau, loc. cit.

3. Idem. Lettre du 30 juillet, 1864.

4. Revue fondée à Macon, 1859. L'article est de 1864. (5e. année. No 3.)

Je regrette que votre article sur Barbier n'ait pas paru dans un recueil plus répandu que La Tribune Lyrique...(1.)

Mais d'ordinaire tout le dégoûte en ce moment: la poésie même ne le console plus:

...Je ne sais trop, du reste, pourquoi je travaille; ce n'est pas pour l'utilité ou le succès; je serais plus utile à mes enfants en cherchant une industrie quelconque et mes produits manuels ne me vaudraient guère moins de renommée. Ce n'est pas non plus pour ma satisfaction personnelle, car à mesure que j'avance en âge et en sens critique, l'insuffisance de tout ce que j'ai fait m'apparaît plus clairement: il n'y a pas une seule de mes pages qui me contente. Heureux ceux qui ont trouvé le parfait, ne fût-ce qu'un jour et en trente vers! Ce que je n'ai pas rencontré avant cinquante ans ne me sera pas donné après cet âge, il vaudrait donc mieux me taire. Je ne sais pourquoi je continue à tailler d'ici de là des pierres, dont pas une ne sera un monument! (2.)

La démocratie non plus que l'Empire ne l'attire: semble l'Eglise catholique lui offre de l'espoir:

Les tendances actuelles de la démocratie m'inspirent une profonde horreur. Tout le monde est lâche devant elle, plus lâche encore que devant César.

...Pour moi, je ne suis pas plus disposé à fléchir le genou devant le faubourg Saint-Antoine que devant les Tuileries. Je suis tout disposé à accepter cette ridicule épithète de cléricale. Je reconnais les fautes immenses qu'a commises dans le passé et le présent le temporel du catholicisme, mais l'Eglise et la papauté n'en sont pas moins les ouvrages avancés et les fortifications nécessaires de l'idée de Dieu. J'y reste embusqué et je m'y ferai tuer s'il le faut.

La grande, la seule vraie question de notre temps c'est l'immonde soulèvement de la chair putréfiée contre l'esprit. Les Saint-Simoniens ont dit le mot du siècle: réhabilitation de la chair. (3.)

et il tâche de convertir Barbier, ou d'affermir sa foi:

...Ne nous laissons pas, cher ami, de rendre témoignage à l'idée de Dieu et de l'âme immortelle. C'est le plus grand service que nous puissions rendre à la justice, à la liberté, à la France, vos trois Muses premières. Je voudrais vous voir développer en vers, comme vous savez les faire, la conclusion de votre Hymne à Thémis... (4.)

Son dégoût s'augmente avec les années; il maudit la nouvelle République en 1871:

1. Déchaud: Lettres inédites, etc. Page 85.

2. Séchaud: Victor de Laprade, Page 381. Séchaud date la lettre à tort de 1864. Selon Rebelliau, elle est de 1865. (novembre.)

3. Rebelliau, loc. cit. Lettre du 3 janvier, 1868.

4. Idem.

Elle dépasse en cynisme l'Empire lui-même... (1.)

Les écrivains non plus ne valent pas le nom; Hugo n'est qu'un "misérable gredin," George Sand que "cette illustre drôlesse," (2.) Il continue à craindre un troisième Empereur, un Napoléon IV pire que les deux autres. (3)

Mais le souvenir de son ami Barbier semble toujours le consoler des méchancetés du genre humain: et il continue à estimer l'honnêteté de son ami. On avait fondé en 1874 à Aix-en-Provence une "Académie de Sonnet;" et Victor de Laprade écrit à M. de Berluc-Pérussis:

Je pense que vous ferez très bien en d'adresser à notre confrère, l'excellent Auguste Barbier, l'offre de partager, avec Autran et moi, la présidence honoraire de notre Académie. Il est notre doyen d'âge; il est un des "ressuresteurs" du sonnet en 1830, et, plus que tout cela, il est par excellence le poète honnête homme. Je ne connais pas de plus noble caractère, d'esprit plus sain et d'ami plus sûr. Je l'aime de tout mon cœur depuis trente ans, et je serais heureux de l'avoir pour collègue et supérieur.....(4.)

Il essaie toujours de réveiller en Barbier le patriote satirique, (5.) mais sans y réussir. Le siècle a besoin d'un flagellateur, dit-il, Paris n'est qu'une "sentine du genre humain," (6.) tous les aspects et tous les grands personnages de l'époque sont également méprisables. Barbier seul de l'Académie est digne du nom de poète: Hugo est

.....ce déplorable.....qui déshonore notre nation...(7.)

Nous allons voir, en traitant des circonstances de la mort de Barbier, sur quelle base d'affection réelle s'est fondée cette amitié mutuellement admiratrice. Par l'intermédiaire d'Edouard Grenier, (8.) les deux poètes, chacun sur son lit de mort, se sont envoyé des messages d'éternelle affec-

1. Idem, Lettre du 2/janvier// 4 septembre, 1871.

2. Idem, Lettre du 13 novembre, 1871.

3. Idem, 1873 et 1874.

4. Citée par Condamin, op. cit.

5. Rebelliau, loc. cit. 12 janvier, 1874, 23 février, 1875.

6. Idem, 4 décembre, 1880.

7. Idem, 17 mai, 1879.

8. Voir à la page 459.

-tion. Quand Grenier a quitté Barbier pour se rendre chez Laprade, celui-là était déjà mort; mais on n'a pas osé le dire à Laprade, tout de suite. On a dû finalement annoncer la triste nouvelle; car il écrit de Cannes le 16 avril, 1882, (Barbier est mort le 13 février,):

Je suis résigné, étant, comme vous le savez, philosophe et chrétien. Mon vieil ami, Auguste Barbier, a fini comme cela à deux pas de moi, il y a trois mois. C'était un vrai poète et un brave homme....J'espère que le bon Dieu me mettra là-haut dans le même compartiment que mon ami, avec tous les poètes bons enfants. Mais je demande qu'Hugo n'y soit pas. Je ne veux pas le damner; je demande seulement à n'être pas son voisin. (1.)

Comparons à ces louanges posthumes les idées qu'il avait toujours exprimées au sujet de Barbier; nous avons pu nous en rendre compte dans les lettres déjà citées: voici une lettre à Cauvet de 1834 dans laquelle il admirait déjà l'auteur des Iambes, avant qu'il n'en ait fait la connaissance.

...Des gens qui ont une personnalité poétique, un genre à eux, nous avons Lamartine, Barbier, Musset, Barthélemy, Hugo...Les deux poètes qui sont le mieux l'expression de l'époque actuelle, c'est Musset et Barbier; ce sont les seuls échos depuis Hugo qui aient un peu d'avenir parce qu'ils ont apporté une manière nouvelle...(2.)

En traitant de la satire dans un article de ses Questions d'Art et de Morale il dira:

...Quelle oeuvre, dans un langage âpre et violent, porte plus irrécusablement l'empreinte d'un esprit convaincu, d'une âme noble, désintéressé, enthousiaste, que les poèmes iambiques d'Auguste Barbier..? (3.)

et il écrit à Barbier lui-même en 1865:

Vous avez fait votre monument en solide airain, et vous pouvez vous reposer comme le Père Eternel après l'oeuvre des sept jours, et par la même raison que lui: vidit quia esset bonum. (4.)

Barbier lui-même ne fait pas mention de Laprade dans son oeuvre; c'est par le témoignage de Grenier (5.) que nous savons combien il l'a aimé:

....Vous allez voir Laprade, (a-t-il dit à celui-ci sur son lit de mort) dites-lui que je l'ai aimé jusqu'au dernier moment et que je lui ai écrit une lettre d'adieu.....

1. Condamin op. cit. Pages 424-5.

2. Lettre du 1er mars. Citée par Séchard..

3. Reblliau. Lettre du 10 nov. 1865?

3. Tome VI. P. 326.

5. Souvenirs littéraires
Voir à la page 459.

CHAPITRE SIX.Vie et Oeuvres, 1837-1848.

L'appartenance de Lazare fut suivie d'une période de grande activité littéraire dans la vie du poète. Cette dizaine d'années qui précèdent la révolution de 1848 doit être la décade la plus occupée de toute sa vie en fait de nouvelles oeuvres. Essaie-t-il, après la mort de sa mère en 1838, d'oublier dans ses travaux la douleur de sa perte? Se sent-il toujours inspiré par la verve qui avait fait naître les Iambes? Quoi qu'il en soit, nous voyons paraître en rapide succession les Nouvelles Satires de 1840, les Chants civils et religieux de 1841, les Rimes Héroïques de 1843; une traduction du Décaméron en 1846, une traduction de Jules César en 1848: nous savons qu'à cette époque aussi appartiennent plus d'un poème et plus d'une étude qui seront publiés plus tard.

Salon de 1837.

En 1837; suivant l'habitude de la Revue des Deux Mondes de demander aux grandes figures littéraires quelques articles de critique artistique, c'est à Barbier qu'échoit la tâche d'écrire sur le Salon de cette année. (1.) L'article qu'il donne à la Revue mêle à une perspicacité artistique considérable une naïveté de jeune écrivain qui ne peut s'empêcher de prendre son parti, ni d'exprimer son admiration pour ceux qui avaient inspiré sa propre oeuvre. Dès le commencement ses sympathies se manifestent: il proteste contre certaines injustices de la part du jury, qui avait fermé les portes du Louvre à Delacroix et à Johannot en 1836, à Gigoux et à Amaury Duval en 1837.

1. Revue des Deux Mondes, 1837, Tome II. Pages 145-176.

Ce qui le frappe surtout à première vue, c'est le "no^uvel empire des idées religieuses;" est-ce qu'on s'y réfugie contre le choc et la violence des rues, ou est-ce un effet de l'esprit mobile du Français:

....qui va suçant ~~de~~ la fleur de toutes les idées et buvant au calice de tous les systèmes... ?

La lutte entre dessinateurs et coloristes, entre Ingres et Delacroix, persiste~~à~~ toujours. L'exposition de cette année résoudra-t-elle la question? Barbier tâche d'être impartial, mais nous allons voir s'échapper à travers l'article, des témoignages de sa sympathie pour le peintre de cette autre Liberté des barricades. Il ne cesse de louer Delacroix, qui révèle dans ses toiles historiques et religieuses une rare individualité de forme, de l'énergie, de la couleur.

Barbier jette un coup d'oeil sur les autres peintres de l'histoire, sur Delaroche, qui a plus de précision mais moins d'individualité que Delacroix; sur Ary Scheffer, sur Henri Scheffer et d'autres, pour arriver à son ami Winterhalter, qui a su rendre toute l'atmosphère des Contes de Boccace. Lehmann, ~~l'ami~~ malgré sa souplesse, est de l'école d'Ingres,...

Comment le système sanguin sera-t-il jamais représenté dans l'école de M. Ingres?...

Il arrive enfin aux paysagistes, chez qui se révèle plus facilement l'individualité. La France est riche à cet égard: elle a eu Claude et Poussin, et elle a mainteⁿant Decamps, Aligny, Marilhat, Huet, Delaberge, Bodinier, Cabat, Isabey, Roqueplan. Corot est à ses débuts: le critique dit à son sujet:

(M. Corot) homme d'instinct, a le sentiment de certains coins de la nature romaine, qu'il reproduit avec une naïveté brutale. Ses tons sont justes et bien posés; mais ils sont généralement gris et peu flatteurs. Son Saint Jérôme au Désert offre de bonnes parties; mais nous préférons le tableau d'Agar exposé il y a deux ans. Le second,

plus précis, plus agréable et plus harmonieux, tire un merveilleux parti des élémens les plus simples du paysage. Un vaste rocher, un tronc d'arbre mort ou crevassé, une touffe de genêts roux et flétris, et une figure qui rappelle tantôt Eiotto, tantôt Jésus de Nazareth, lui suffisent pour une composition souvent de grande dimension. Certainement, une pareille sobriété de moyens révèle une remarquable habileté et l'intelligence de grand et du beau: mais il est à craindre aussi que ce système parfois ne mène à des efforts de décoration plutôt qu'à l'expression simple et vraie de la nature...

La sculpture est un genre moins fortuné de ces jours, quand il faut modeler des hommes, au lieu des dieux antiques, et des hommes

Vêtus depuis les pieds jusqu'à la tête, et Dieu sait de quels costumes. Il trouve cependant de belles choses, de David et D'Etex: peut-être l'année prochaine donnera-t-elle quelque chose de plus éclatant, une Vénus de Pradier, un Mercure de Duret:

Le rôle de la sculpture est encore assez grand... Elle peut prendre l'initiative et tourner les esprits vers le beau par une connaissance approfondie du corps humain, et une étude du nu plus naïve et plus vraie qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour....

Après avoir fait mention brève de la gravure et de la lithographie, Barbier résume ses ~~sa~~ impressions de l'art français contemporain. Cet art sera-t-il dessinateur ou coloriste? Lequel triomphera, de l'élément latin ou de celui du nord? Tout ce qui importe, c'est la recherche et le sentiment du beau; aussi la France aura-t-elle sa place; elle ne sera pas la dernière des nations dans le musée du ciel.

L'article est intéressant surtout dans ses rapports avec la lutte Ingres-Delacroix. Barbier n'a pas beaucoup aimé Ingres:

A défaut de passionné, on trouvait dans ses toiles un archéologue savant et un dessinateur consommé. En peinture, il voyait gris et ne comprenait ni la perspective aérienne, ni le clair obscur. Parfois il saisissait le ton juste, mais le ton d'un morceau et non point celui de l'ensemble...(1.)

Barbier admire en lui l'artiste impeccable mais ne lui trouve pas de génie:

...Cette réputation d'artiste qui a fait tant de bruit et qui a obtenu tous les honneurs, même ceux du Sénat, augmentera-t-elle avec le temps? Nous ne le croyons pas. Comme peintre et comme compositeur M. Ingres est déjà très diminué; reste le dessinateur. ...En somme, ce ne fut pas un grand peintre, mais un grand professeur. (1.)

Il est plus indulgent pour Delacroix, malgré les fautes de ligne et de dessin qu'il lui trouve:

...Son dessin est souvent maigre et incorrect; mais les fautes en (2.) disparaissent sous la fougue de la composition et l'éclat du coloris.

C'était

...une imagination byronienne à laquelle le sang même ne répugnait pas. Qu'elle s'exerçât dans le bien ou dans le mal, pourvu qu'elle y fût, la passion lui plaisait et il aimait à l'exprimer. Ce qui lui manqua, ce fut le sentiment du beau dans la ligne, et, dans l'expression, une fleur de tendresse qu'il a rarement cueillie. Comme peintre décorateur de monuments, il a eu ~~à~~ peu d'égaux parmi ses plus habiles contemporains. Ses voûtes du Louvre, du Luxembourg, de la Chambre des Députés et sa chapelle de Saint-Sulpice témoignent de sa fécondité d'imagination et de son talent de composition. (2.)

L'article de La Revue des Deux Mondes n'est pas le seul essai de Barbier dans ce genre. A l'occasion de la mort d'Eugène Buttura en 1852 c'est lui qui écrira la notice nécrologique dans l'Illustration, (3.) notice qui témoigne de son amitié pour le peintre.

Ce n'est pas seulement à la peinture que Barbier s'intéresse à cette époque. De sa mère également il a hérité l'amour de la musique, et nous le trouvons en rapport avec les musiciens contemporains, et notamment avec Hector Berlioz. C'est de cette époque que date le Benvenuto Cellini du compositeur romantique, opéra dont la première représentation est de 1838/4

Benvenuto Cellini.

Bien que l'opéra de Berlioz, qui a si tristement échoué en France au moment de son apparition, ne fût représenté pour la première fois qu'en

1. Op. cit. Page 275. 2. Idem. Page 253.

3. 10 avril, 1852. Page 240.

1838, c'est en 1834 que nous en trouvons la première mention dans la correspondance de Berlioz; ce qui laisse croire qu'il l'avait projeté même avant cette date.

Dans une lettre du 31 août, 1834, à Humbert Ferrand, Berlioz lui décrit les premières aventures du libretto qu'ont composé pour lui Barbier et Léon de Wailly; à Ferrand, qui lui avait demandé s'il connaissait Barbier, il répond:

...Parbleu! si je connais Barbier! A telles enseignes qu'il vient d'éprouver à mon sujet un désappointement assez désagréable. J'avais proposé à Léon de Wailly, jeune poète d'un grand talent et son ami intime, de me faire un opéra en deux actes sur les Mémoires de Benvenuto Cellini; il a choisi Auguste Barbier pour l'aider; ils m'ont fait à eux deux le plus délicieux opéra-comique qu'on puisse trouver. Nous nous sommes présentés tous les trois comme des niais à M. Crosnier; l'opéra a été lu devant nous et refusé. Nous pensons, malgré les protestations de Crosnier, que je suis la cause du refus. On me regarde à l'Opéra-Comique comme un "sapeur", un "bouleverseur du genre national," et on ne veut pas de moi. En conséquence, on a refusé les paroles pour ne pas avoir à admettre la musique d'un fou...(1.)

C'est bien Berlioz qu'on lit ici: on reconnaît une certaine amertume, mêlée à la conscience de la réputation qu'il s'est déjà acquise, ---et avec tout cela, une capacité pour des amitiés chaudes et désintéressées. Il est intéressant de noter son opinion de ce premier livret de deux actes que, d'ailleurs, nous n'avons pu retrouver.

Dans ses Mémoires, le compositeur modifie un peu ses louanges, en parlant du libretto tel qu'il est devenu en 1838; (2.) mais il admet qu'il en était satisfait au moment de la représentation:

Leur travail, à en croire même nos amis communs, ne contient pas les éléments nécessaires à ce qu'on nomme un drame bien fait. Il me plaisait néanmoins, et je ne vois pas encore aujourd'hui en quoi il est inférieur à tant d'autres qu'on représente journellement..

Après le refus de Crosnier à l'Opéra-Comique, on alla ensuite chez Véron, directeur de l'Opéra. Celui-ci ne put pas se résoudre; dans une

1. Lettres Intimes, 1882. (C. Lévy.) Pages 151-2.

2. Mémoires, (C. Lévy) Tome I. Ch. XLVIII. Page 328...

lettre à Ferrand du 30 novembre, 1834, Berlioz parle encore de son opéra qu'il a

...cru voir représenter à l'Opéra cet hiver; mais les intrigues d'Habeneck et consorts, et la stupide obstination de Véron, après quelques hésitations, nous ont ajournés indéfiniment...(1.)

L'année prochaine vit un changement de direction à l'Opéra; Duponchel y remplaça Véron. On l'avait déjà abordé auparavant---témoin une lettre de Berlioz à sa soeur Adèle du 2 août 1835:

Tu me demandes des détails sur ma position avec l'Opéra...Duponchel, il y a six mois, s'est enggégé sur l'honneur entre les mains de Meyer-Beer et de M. Bertin, en ma présence et devant Barbier, que si, comme il était probable, il devenait directeur de l'Opéra, son premier acte en y entrant serait de s'occuper de me faire écrire un ouvrage.(2.)

En octobre l'affaire se décida; et le onze de ce mois, Berlioz put ~~ajouter~~ écrire à sa mère:

...je dois enfin vous apprendre que je viens d'être reçu à l'Opéra. Le nouveau directeur étant dans de toutes autres dispositions que son prédécesseur, je lui ai présenté un opéra en deux actes qui a été fait sous mes yeux par MM. Alfred de Vigny, Auguste Barbier, et Léon de Wailly. Il l'a reçu avec le plus vif empressement...(3.)

C'est ici qu'intervient la question de la collaboration d'Alfred de Vigny. Dans une lettre du 2 octobre, 1835, citée par Julien Tiersot,(4.) Berlioz avait expliqué la part de Vigny dans l'affaire. Vigny est le

...protecteur de l'association; (il) est venu hier passer la journée chez moi; il a emporté le manuscrit pour revoir attentivement les vers.

Selon Brenet, Duponchel aurait demandé aux poètes des changements considérables dans le livret:

Il fallait, en premier lieu, transformer en récitatifs chantés les dialogues parlés de l'opéra-comique; en outre, on pratiqua des interventions de scènes, le "chant des ciseleurs" passa du commencement du premier acte au commencement du deuxième. (5.)

Les changements proposés furent acceptés, et Berlioz écrivit à Humbert Ferrand:

1. Lettres Intimes, Page 158.

3. Idem, Page 297.

temps, Page 103 et seq.

2. Citée

4. Hector Berlioz et la société de son

5. Deux Pages de la Vie de Berlioz.

Montmartre, le 16 décembre, 1835.

...J'ai un opéra reçu à l'Opéra; Duponchel est en bonnes dispositions; le libretto, qui, cette fois, sera un poème, est d'Alfred de Vigny et Auguste Barbier. C'est délicieux de vivacité et de coloris...(1)

Les mots "cette fois" sont significatifs; cette fois, on a la collaboration de Vigny; on est sûr de réussir. Si l'on en croit les mémoires de Berlioz, le nouveau livret réussit, en effet, à plaire à Duponchel:

Il s'en allait ensuite partout, disant, qu'il montait cet opéra, non à cause de la musique, qu'il savait bien devoir être absurde, mais à cause de la pièce, qu'il trouvait charmante. (2.)

A part une brève mention dans une lettre à Liszt, du 25 janvier, 1836 (3.) Berlioz n'en ^{parle} plus dans sa correspondance; et ce n'est que près de trois ans plus tard, en 1838, que commencèrent les répétitions. C'étaient trois ans de torture pour Berlioz; il en parle avec amertume dans ses mémoires. Les acteurs ne voulaient pas travailler, persuadés qu'ils étaient d'une chute inévitable. C'était partout des bruits peu favorables, des observations peu flatteuses, tantôt à l'égard de la musique, tantôt à l'égard du livret. Berlioz dit:

...les mauvaises humeurs d'Habeneck, les sourdes rumeurs qui circulaient dans le théâtre: les observations stupides de tout ce monde illettré, à propos de certaines expressions d'un livret si différent, par le style, de la plate et lâche prose rimée de l'école de Scribe; tout me décelait une hostilité générale contre laquelle je ne pouvais rien, et que je dus feindre de ne pas apercevoir. (4.)

Berlioz souffrit de ces injustices. L'opéra semble, en effet, avoir fourni une belle excuse pour tous ceux, ---et ils paraissent avoir été nombreux, ---qui avaient quelque raison, si petite qu'elle fût, de se sentir hostiles envers Berlioz. Quelquefois même cette hostilité semble

1. Lettres Intimes, Page 167-8. 2. Mémoires, I. Page 328.

3. Citée, Les Années Romantiques, () Page 304.

Paris, 25 janvier, 1836.

...De plus, la Commission de l'Opéra ad demandé à ce même M. M. Thiers d'autoriser Duponchel à contracter avec moi pour mon opéra. Le poème est de de Vigny, Barbier et Léon de Wailly.

4. Mémoires, Page 328.

avoir été sans raison. Les chanteurs trouvèrent absurde de chanter de coqs, ---Berlioz le constate en s'indignant, et en admettant, notons-le, qu'ils auraient eu raison de refuser de prononcer quelques-unes des paroles de Barbier:

Auguste Barbier avait bien, par-ci, par-là, dans les récitatifs, laissé échapper des mots qui appartiennent évidemment au vocabulaire des injures et dont la crudité est incônciliable avec notre prudence actuelle, mais croirait-on que dans un duo écrit par Léon de Wailly, ces vers parurent grotesques à la plupart de nos chanteurs:

Quand je repris l'usage de mes sens,

Les toits luisaient aux blancheurs de l'aurore,

Les coqs chantaient, etc...

Oh! les coqs! chantaient-ils, ah! ah! les coqs! pourquoi pas les poules! etc. etc".

Que répondre à de pareils idiots? (1.)

L'opinion de la critique était déjà formée, même avant la première représentation,----et tout le monde le savait. Cette représentation eut lieu le 10 septembre, 1838. De cette scène papageuse et humiliante pour les auteurs du livret comme pour le compositeur de l'opéra, Chaudes-Aigues, qui y assistait, nous fait le récit suivant:

L'oeuvre était condamnée aux flammes avant d'avoir été entendue. A telles enseignes que, depuis la première note de l'opéra jusqu'à la dernière, des messieurs que je n'ai ni ne veux avoir l'honneur de connaître, n'ont cessé, dans divers coins de la salle, de se livrer aux plus ravissantes pasquinades, telles que vociférations sourdes, ou cris aigus, ou sifflets prolongés, ou exercices de ventriloque, le tout entremêlé d'éclats d'un gros rire...(2.)

et Daniel Bernard dit^A, en préface d^e à la Correspondance inédite d^e l'

Hector Berlioz, 1819-68,

K....les musiciens de l'orchestre s'associèrent au ressentiment du public. Deux d'entre eux, pendant les répétitions, avaient été surpris jouant l'air "J'ai du bon tabac" au lieu de jouer leur parti.(3.)

La seconde représentation eut lieu le 12 septembre, la troisième le 14. Puis le ténor, Duprez, rendit son rôle et la pièce fut retirée, Elle reparut le 11 janvier, 1839, et l'on arriva à donner encore trois

1. Op. cit. Pages 328-9.

2. L'Artiste, 1838. 2e. série. Tome I. Page 313.

3. Page 38.

auditions, du premier acte seulement, accompagné de la Gipsy et du Diabre Boiteux. Puis, après l'avoir annoncé pour le 3 mai sans la jouer, on retira la pièce de nouveau, cette fois finalement.

Nous ne savons si Barbier assista à la première représentation. Vigny du moins ne fut pas là; il avait quitté Paris pour le Maine-Giraud. (1.) Barbier ne fait aucune allusion, dans l'étude sur Berlioz de ses Silhouettes contemporaines, à cette chute désastreuse, ni à la part qu'il eut dans le premier opéra de Berlioz; mais il en explique l'histoire, d'après ses souvenirs, dans l'avant-propos de l'édition du livret qu'il publia avec Jules César en 1872. Souvenons-nous, d'abord, que la mémoire de Barbier lui a fait souvent défaut; et fions-nous aux témoignages de Berlioz, déjà cités, plutôt qu'à ces souvenirs de Barbier, écrits d'ailleurs plus de trente ans après l'événement.

Barbier dit que ce fut en 1837 que Berlioz obtint la possibilité de faire représenter un ouvrage à l'Opéra. On peut, d'après les renseignements fournis par Berlioz et ses biographes, relever encore d'autres inexactitudes chez Barbier:

Le poète que M. de Berlioz avait cherché pour les paroles de son opéra avait été d'abord M. Alfred de Vigny. Mais ce dernier, occupé d'ouvrages plus importants, désigna comme devant le suppléer dans sa tâche M. Léon de Wailly, qui vint lui-même trouver M. Auguste Barbier et lui demander sa collaboration. Elle lui fut sans peine accordée, car M. Barbier était lié d'amitié avec M. Berlioz depuis plusieurs années. On se mit à l'oeuvre et on livra bientôt au musicien le poème tel qu'il est imprimé ici, et très conforme à la partition. (2.)

Il est possible que Berlioz ait d'abord demandé à Vigny d'écrire son livret; mais Berlioz lui-même ne le dit pas: et le reste du récit de Barbier manque totalement de précision et de détail. Il se demande, dans cet avant-propos, à quel point le livret avait été responsable de la chute de Benvenuto Cellini:

1. Voir sa correspondance pour cette date.
2. Avant-propos, Benvenuto Cellini Page 204.

quant aux auteurs, y avait-il eu de leur faute dans cet échec? le poème était-il mal construit et sans intérêt? Ce sont des allégations qui ont été ~~faixés~~ formulées à l'apparition de l'ouvrage par quelques organes de la critique, mais sont-elles vraiment justes? Sans avoir eu la prétention de faire un chef-d'œuvre, les auteurs renfermés dans une donnée imposée par le compositeur lui-même, ont tâché d'en tirer le meilleur parti, et ont offert le plus de motifs possibles à la verve spirituelle et au génie pittoresque du musicien...

....un des auteurs...espère que, lecture faite des vers de ce petit poème, vers mélangés, répétés et coupés selon les exigences du rythme musical, il sera tenu compte aux auteurs des difficultés de leur travail, et que leur part de responsabilité dans l'insuccès du premier opéra de notre grand symphoniste, insuccès immérité selon nous, et peut-être point sans appel, sera fort amoindrie, sinon mise à néant...(1.)

Voyons quels étaient les critiques qui ont allégué que le poème était mal construit et sans intérêt. Un article plein de sarcasmes à l'égard de la musique, se contente de cette phrase finale au sujet du livret:

Quant au poème de Benvenuto Cellini on n'a jamais vu, même en fait de poèmes d'opéra, une oeuvre plus faible et plus médiocre. (2.)

Alphonse Karr, dans les Guêpes de novembre, 1840, ne s'enprend qu'à Berlioz et au Journal des Débats auquel celui-ci avait collaboré: après des efforts de sarcasme dont le seul Karr était capable, il dit:

..Après des difficultés inouïes, surmontées avec courage, noblesses et persévérance, ---M. Berlioz trouva MM. Léon de Wailly et Barbier qui lui firent un opéra; cet opéra, écrit par des hommes d'un talent réel, avait, même pour nous, qui n'aimons pas la musique de M. Berlioz, d'incontestables qualités...(3.)

Chaudes-Aigues, dans l'Artiste du 16 septembre, 1838, est, par contre, bien plus sévère pour le livret. De mauvais vers de la part de Léon de Wailly ne l'étonnent pas; sa prose est également mauvaise:

Mais pour M. Barbier, le cas est plus grave. M. Auguste Barbier, l'auteur de La Curée, de La Popularité, et de quelques beaux sonnets du Pianto, est un homme d'un talent incontestable, qui a fait ses preuves, et qui aurait dû, ce me semble, y regarder à deux fois avant de signer un libretto comme Benvenuto Cellini. (4.)

1. Op. cit. Pages 207-8.

2. Revue de Paris, Bulletin de sept., 1838, Pages 211-212.

3. Les Guêpes nov. 1840. P. 68. 4. 16 septembre, 1838. 313-5.

Il n'hésite pas à attribuer le sonnet qui précède le poème à Léon de Wailly, "car M. Barbier a montré qu'il est un maître en ce genre, et ce sonnet est d'un écolier." Le style du poème est plat, trivial, misérable, et sous tous les aspects l'ouvrage est "inférieur, sans contredit, aux incroyables libretti de M. Scribe."

Théophile Gautier aussi la compare à l'oeuvre de Scribe, dans des termes caractéristiques:

Le livret de Benvenuto Cellini, quoiqu'il soit de M. Auguste Barbier et de M. Léon de Wailly, l'un grand poète, l'autre homme d'esprit, a généreusement été trouvé détestable; pour nous, dans le fond, de notre conscience, nous le trouvons aussi mauvais et aussi bon que tout autre poème; seulement il aurait fallu écrire tout simplement sur l'affiche: "Opéra-bouffe." A la première représentation beaucoup de mots ont excité des murmures désapprouvateurs, qui n'auraient produit aucun mauvais effet si les spectateurs ne se fussent attendus à quelque chose de grave et de formidable.

Le seul reproche que nous ferons au libretto, c'est d'être trop lâche et de ne pas sortir assez de la manière des faiseurs; il est probable que les poètes y auront mis de l'amour-propre et auront voulu montrer qu'ils fabriqueraient, au besoin, d'aussi pitoyable poésie que M. Scribe lui-même; ils y ont trop bien réussi! (1.)

En effet, ce malheureux livret n'avait pas beaucoup de mérite. Sans doute on n'exige pas autant d'un livret d'opéra, où la musique prime les paroles, que d'une pièce dramatique qui dépend surtout du langage; mais pour nous qui savons de quoi Barbier s'est déjà montré capable à cette époque, le livret de Benvenuto Cellini n'est qu'une grosse déception.

Voici le sonnet qui introduit la pièce:

Le drame que nous offrons à tes yeux, spectateur,
N'est point un pur roman indigne de croyance,
Il a du vrai; tu peux en prendre connaissance
Aux mémoires écrits par le grand ciseleur.

Cellini vit le jour dans la belle Florence,
Il fut en même temps bon orfèvre et sculpteur;
Il sut défendre Rome en savant artilleur
Il suivit à Paris François premier de France.

1. Histoire de l'Art dramatique en France depuis 25 ans. Tome I.
Pages 172-4. 1858. (Feuilleton écrit 17 septembre, 1838.)

Il était violent et souvent sans raison,
Très-prompt à la riposte, il tua plus d'un homme
Et maintes fois ne dut qu'au talent son pardon.

Ce n'était pas un ange, on le voit, mais en somme,
Il n'eut jamais au coeur de basse affection
Et fut toujours pour l'art rempli de passion.

Chaudes-Aigues nie que ce sonnet soit de Barbier; il n'est certainement pas digne de l'auteur du Pianto, mais est-il tellement éloigné de celui des Rimes Héroïques?

L'intrigue est fondée sur un incident de la vie du ciseleur, transformé ici en épisode romanesque, avec le carnaval et ses déguisements, un enlèvement et des déclamations, des chœurs de moines et de soldats. On n'est jamais en doute: on sait dès le commencement que Cellini finira à temps sa statue et qu'il aura sa Thérèse, et l'histoire n'est pas assez habilement racontée pour qu'on se tourmente afin de savoir par quels moyens il y parviendra. Les personnages sont plutôt des automates; Cellini, le héros de convention, Teresa ^{son} sa faible écho adorateur, Balducci un vrai père d'opéra-comique, dont on ne fait que se moquer, Fieramosca, qui remplit à la fois le rôle du traître et le héros comique, mais qui se réforme à la fin.

Quant au style du dialogue, il ne consiste qu'en une suite de banalités. Les auteurs ont sans doute été embarrassés parfois par la nécessité de faire répéter tant de vers par les différents chœurs; mais les arias même n'échappent pas au prosaïsme de l'ouvrage en général. Voici comment Cellini exprime son amour pour Thérèse:

O Teresa! pour toi mon âme
Brûle des feux les plus ardents;
C'est un volcan toujours en flamme,
Un Vésuve aux bords effrayants...(1.)

Le Chant des Ciseleurs est sans doute ce que la pièce a de meilleur:

La terre aux beaux jours se couronne
De gerbes, de fruits et de fleurs,
Mais l'homme dans ses flancs moissonne
En tous temps des trésors meilleurs.
Honneur aux maîtres ciseleurs!

Le jour, les diamants sommeillent,
Le soleil éteint leurs splendeurs;
Mais quand vient la nuit, ils s'éveillent
Avec les étoiles, leurs soeurs....(1.)

On hésite à croire que c'est entièrement à cause du livret que le premier opéra de Berlioz a échoué; on n'était peut-être pas encore prêt à accepter les innovations du compositeur, qui était d'ailleurs l'objet d'initiatives personnelles. Mais le livret a facilité les efforts des ennemis de Berlioz, à ne pas en douter; il a fourni un objet de ridicule par ses extravagances et ses platitudes. Sans doute il n'était pas pire à cet égard que les autres livrets de l'époque: mais le public a dû ^{en} être d'autant plus déçu qu'il connaissait déjà et appréciait déjà les noms de Léon de Wailly et d'Auguste Barbier; il a dû s'attendre, à une composition meilleure de la part de ces deux écrivains.

Deuxième Voyage en Italie, 1838.

En 1838 Barbier perdit sa mère; il a décrit cette mort, celle de la personne qu'il aimait mieux que toute autre au monde, (2.) et nous savons combien il en souffrit. A part l'étude sur sa mère des Souvenirs personnels, ce triste événement lui inspira deux poèmes, l'un de 1838, l'autre de 1839; (3.) dans le premier sa douleur est de date récente: il vient d'éprouver

L'événement fatal et tout le mal que fait
La mort dure et suprême....

Tous les souvenirs du passé lui reviennent; la "rieuse enfance," les premiers pas, la fierté de sa mère:

1. Acte I, Scène VIII.
2. Voir à la page 21.
3. Publiés plus tard avec les Silves.

En écoutant le bruit de nos pas glorieux
 Dans les champs de la vie...

et il pense avec un regret douloureux à tout ce qu'il a perdu. Les coups les plus cruels ne le toucheront pas désormais:

Ne puis-je vous souffrir, puisque j'ai supporté
 La perte d'une mère?....

L'année d'après son affection n'est pas moindre, mais sa douleur s'est un peu calmée. C'est à sa mère qu'il doit tout ce qu'il a acquis dans la vie, c'est elle qui lui a appris à distinguer entre le bien et le mal:

C'est toi qui m'enseignas les vertus de ce monde,
 C'est toi qui vers de doux penchants
 Tournant, comme un ruisseau, mon humeur vagabonde,
 Me fit prendre les bons d'amitié profonde,
 Et même en pitié les méchants....

Jamais il n'oubliera les leçons qu'elle lui a inculquées.

Avant de se calmer assez pour écrire des vers aussi résignés que ceux de 1839, le poète avait dû quitter Paris pour se remettre de sa douleur.

En 1838 j'eus le malheur de perdre ma mère. Le séjour de Paris m'était devenu insupportable, et sentant qu'il fallait une secousse physique pour faire diversion à ma douleur, je pris le parti d'aller passer quelques mois en Italie. (1.)

Cette fois l'Italie ne lui inspire pas un "pianto" poétique; mais il nous a décrit dans ses Souvenirs toutes les étapes de son voyage. (2.)

Il quitta Paris vers la fin d'août, et se rendit en Italie par la même route qu'en 1831, par Lyon et Marseille. Au mois de septembre il arriva à Rome. Il fit d'abord un tour d'inspection, revoyant tout ce qui lui avait plu en 1832; mais ce qui l'attira surtout, ce fut la pensée de Subiaco et de Tivoli. Leurs associations artistiques lui promettaient des plaisirs qui l'aideraient à soulager sa douleur; à Subiaco aussi il devait trouver un très cher ami, le peintre Eugène Buttura.

Le détail est toujours caractéristique des récits en prose de Barbier.

1. Souvenirs personnels, Page 34.

2. Idem, Pages 34-105.

Ici il n'oublie pas jusqu'au plus prosaïque détail du voyage à Subiaco; ses compagnons de fiacre, la chaleur intense, "un soleil de plomb qui endort deux de mes compagnons," l'arrivée à Tivoli, l'hôtellerie, le souper, la pensée qu'il devrait se réveiller à trois heures du matin:

...il est bien désagréable de ne pas faire la nuit entière dans son lit, me dis-je à moi-même; n'importe, en me couchant, de bonne heure je rétablirai l'équilibre...

C'était toujours un homme sociable, qui aimait à parler avec ses compagnons: entre Tivoli et Subiaco il fit la connaissance d'un Français dont le beau-père était propriétaire de la meilleure auberge de la région; ce fut justement dans cette auberge qu'il trouva son ami, et qu'il décida de séjourner lui-même. C'était une vraie auberge pour artistes.

Il est d'usage que les hôtes de Madame Flacheron sachant manier le pinceau, laissent en cet endroit un souvenir de leur séjour. Ce sont des portraits d'artistes dessinés en charge et dans des poses plus ou moins excentriques. Je n'aime pas beaucoup la caricature, cependant quelques-uns d'entre eux me font rire...

Buttura lui servit de guide pour une promenade autour de la petite ville, et Barbier admira avec enthousiasme tout le panorama qui s'étalait devant ses yeux. De retour à l'hôtellerie, on soupa fort bien, et Barbier put faire la connaissance de cette petite communauté artistique. On fume, on bavarde, on discute à qui mieux mieux les mérites respectifs d'Ingres et de Delacroix:

Tandis que tous ces joyeux déduits se déroulent, les figures grotesques des murailles au feu rougeâtre des lampes de cuivre et à travers la fumée des pipes, semblent être du colloque et y applaudir de leurs grimaces. C'est un reflet d'Hoffmann qui ne me déplaît pas..

Un des incidents de son séjour à Subiaco l'impressionna beaucoup. En faisant la promenade de Subiaco à Saite-Scholastique, il rencontra une jeune fille au désespoir. Elle venait de voir son petit frère tomber de roche, en roche, jusqu'au torrent au fond de l'abîme:

Elle se tordait les mains et, les cheveux en désordre, se roulait par terre en pleurant.

---Qu'avez-vous? lui dis-je. ---Mio fratello è morto! mio fratello è morto! è morto! è caduto nel fiume!

La nouvelle atteint la ville et tout Subiaco sembla sortir pour assister à la recherche de l'enfant: le lendemain Barbier vit passer le cortège funèbre:

Suivant l'antique coutume des Italiens, deux hommes le portaient étendu sur une civière, à découvert et revêtu de ses meilleurs habits. Il tenait dans ses mains jointes une branche d'olivier. Seulement comme un côté de son visage était meurtri on l'avait tourné sur l'autre, afin que les passants ne vissent pas la laideur de sa blessure.

De cette façon le pauvre petit semblait encore dormir,...Je lui donnai un salut et un soupir.

La vue de la vendange à Subiaco lui inspire un passage tout lyrique:

Adieu, belles grappes aux grains violets et oblongs, si grasses et si pesantes qu'on les eût prises pour celles que les Juifs trouvèrent sur la terre de Chanaan! Adieu, splendide ornement des treilles, on ne vous verra plus pendre gracieusement aux bras des ormeaux! Il faut tomber sous les doigts des jeunes hommes montés au faite des arbres pour vous atteindre, et aller ternir vos brillantes couleurs dans le fond des baquets qui vous attendent. De leurs cols évasés comme des chapeaux romains renversés, vous irez ensuite vous enfuir dans la cuve jusqu'à ce que le pied rougi d'un fort garçon vous en fasse ressortir en liqueur dorée. Adieu, belles grappes, plaisir des yeux et des lèvres, remplissez votre destin! Déjà la joie que vous devez répandre dans le cœur des hommes se prépare à votre aspect et à votre toucher. Ces larges fronts de paysans montagnards perdent un peu de leur gravité habituelle et se dérident. Des chants s'envolent de la bouche des jeunes filles et de gros éclats de rire se mêlent aux cris des enfants sous l'ombre des feuillages, et dans la mêlée des mains, plus d'un regard amoureux est jeté, plus d'un geste est tenté. Quelle que soit la nature des lieux et des hommes, quelles que soient leurs mœurs, il restera toujours dans l'acte des vendanges un peu de l'ancienne liberté satyrique, quelque chose du vieux culte de Bacchus.

Son dernier souvenir de la ville est celui d'une visite à la grotte de Saint-Benoît; dans l'église il remarque une jeune femme à genoux et comme en extase. Il comprend cette possibilité, la puissance des symboles religieux sur le corps et sur les émotions.

Moi-même, tout philosophe que j'étais, j'avais subi cette influence. J'éprouvais une sorte de calme et de rafraîchissement délicieux...

De retour à la Ville Eternelle, il y passa encore une semaine, à visiter la tombe de son ami Eugène de la Glandière, la basilique de Saint-Jean de Latran, la Pyramide de Cestius, le Forum, la rivière, C'était toujours en touriste infatigable qu'il visitait les villes: rien ne lui échappait, et il embellit ses descriptions d'une abondance de détail et d'impressions spontanées. La vue de Rome que lui fournissent les hauteurs de Saint-Jean de Latran le fait méditer sur les destinées de l'Empire Romain;

La vue des montagnes d'Albano me rappelle l'ancien Saturnio, et cette race énergique qui, mêlée à celle d'Evandre, forma le noyau des fondateurs du plus vaste empire qui ait jamais existé. Puis les murailles de Bélisaire aux créneaux à demi-ruinés m'indiquent le néant des choses humaines, la décadence de l'empire des enfants de Romulus; puis apparaissent les monuments catholiques, Saint-Jean-à-Tous-les-Saints, Saint-Jean, l'ancienne basilique, la première église du monde, et avec elle, je vois les dominateurs actuels de cette noble terre, le pouvoir qui a succédé au pouvoir romain, la vieille papauté marchant silencieusement et à travers les ruines à la conquête du monde....

C'est à Keats qu'il pense en parcourant le cimetière protestant près de la pyramide de Cestius:

...le tombeau qui m'a le plus intéressé et retenu le plus longtemps après de lui, c'est celui de l'infortuné John Keats, l'auteur d'Endymion, le poète anglais qui, de nos jours, et après notre André Chénier, a eu le sentiment le plus fin et le plus tendre de la beauté antique. Miné par la consommation et le chagrin, il était venu mourir à Rome au printemps de l'âge...

En route de Rome à Florence il passa devant la cascade de Terni, la plus belle chute d'eau qu'il eût jamais vue.

Un ciel d'azur, des marbres rouge brun et des feuillages verdoyants, voilà ce qui fait ressortir la blancheur des eaux, qui s'élancent en trois nappes, se brisent et retombent au milieu d'un épais nuage d'argent. Il y a là de l'horreur, mais une horreur qui n'excède pas les bornes, une horreur comme celle d'une tragédie grecque, et qui, vue à son point, ne manque pas de charme.

A quelques lieues encore de Florence la tombe de Lucrezia Mazzanti, une seconde Lucrèce de Rome, lui inspire le sonnet qu'il ajoute plus tard

à l'édition définitive des Rimes Héroïques.

A Florence il contempla le vieux palais des nobles, le Ponte Vecchio où l'on se dirait au Palais-Royal à Paris; il dîna avec Liszt à la Trattoria della Luna et assista à un de ses concerts:

...En homme habile et plein de tact, il a servi aux Italiens à leur goût. Il ne leur a guère joué que des morceaux de musique italienne. Il a été contenu, serré, fin, perlé, d'un brillant et d'une grâce parfaite, aussi a-t-il obtenu le succès le plus complet. C'a été un véritable triomphe, qui a dû occuper toute la semaine les salons de Florence...

A Florence aussi il a eu l'occasion de causer avec Daniel Stern, (Madame d'Agoult) qui lui rappela un mot de Saint-Evremond:

...il (est) moins impossible de trouver la raison dans les femmes que de trouver dans les hommes les agréments de l'esprit des femmes...

Au musée il médita sur Léonard de Vinci, qui se plaisait à la juxtaposition du beau et du laid, du bizarre et du charmant: et il lui trouve une affinité avec Shelley!

Ce ne fut plus Orcagna qui l'occupa pendant sa deuxième visite à Pise:

...Je laisse...de côté le Shakespeare gothique de la peinture florentine pour admirer l'élève du bienheureux Angélico de Fiesole. A côté des images funèbres de la mort, et des châtiments célestes, quel sentiment des joies de l'existence, des splendeurs de l'art et des beautés de la nature!

Pour rentrer en France il fut forcé de passer une journée à Livourne en attendant le bateau-poste français venant de Malte. Il demanda à son hôte ce qu'il pouvait bien visiter: et celui-ci ne trouva à lui indiquer que le synagogue et le cimetière des protestants! quant au cimetière il remarqua la prépondérance des tombeaux anglais qui

...se ressemblant presque tous; des versets de la Bible au-dessous des noms britanniques parfaitement connus, le tout surmonté de la formule ordinaire: Sacred to the Memory...

En rentrant à la locanda, l'hôte me demanda si je me suis amusé. Je trouve la question drôle: amusé, non, mais j'ai passé le temps avec intérêt.

Nouvelles Satires.

En 1840 parut chez Masgana le volume des Nouvelles Satires de Barbier contenant les deux poèmes Pot-de-Vin et Erostrate, (1.) Nous n'avons pu trouver la date exacte de la composition de ces deux poèmes. Voici tout ce que la préface nous apprend:

Ce livre, terminé depuis longtemps, et que des causes particulières ont empêché de paraître jusqu'à ce jour, renferme deux satires nouvelles et de caractères différents...(2.)

Cette question de date nous fait traiter d'Erostrate d'abord, car à ce propos quelque chose de bien curieux, une vraie coïncidence littéraire, se produisit. Il n'y avait pas qu'un Erostrate dans cette année de 1840--- il y en avait deux! L'autre était de M. A. Labensky, qui avait toujours écrit auparavant sous le pseudonyme de Jean Polonius, mais qui publia son Erostrate sous son vrai nom. La question de ressemblances entre les deux poèmes, d'emprunts, même, semble s'imposer, mais nous pouvons constater, sans plus de preuves que les deux poèmes, qu'à Barbier n'emprunta rien à Labensky et réciproquement.

L'Erostrate de Barbier fut donné au public avant celui de Labensky; nous le savons de Sainte-Beuve qui dit, dans ses Portraits Contemporains, au sujet du poème de Labensky:

Commencé depuis des années, laissé ou repris plus d'une fois à travers les occupations d'une vie que les affaires réclament, cet Erostrate était déjà imprimé, et non publié, quand le poème de Barbier parut. (3.)

Donc, l'Erostrate de Labensky aussi fut composé avant 1840. Voici ce qu'en dit Labensky dans sa préface:

Le poème qu'on va lire était, sinon achevé, du moins conçu et exécuté en grande partie depuis longtemps. (4.)

1. Il n'en avait paru séparément et antérieurement qu'un incident du deuxième, Erostrate au Temple d'Ephèse, publié dans la Revue des Deux Mondes tome XXI. Pages 285-93.
2. Préface, Page v.
3. Tome III. Page 298.
4. Préface. Gosselin 1840.

Quant au reste, on n'a qu'à lire les deux poèmes pour voir qu'ils n'ont vraiment que le titre et la source mythologique en commun. Erostrate lui-même ne ressemble plus chez Labensky au personnage créé par Barbier. Pourquoi ont-ils choisi ce thème d'Erostrate, mythe, qui est certainement pas parmi les plus connus? Nous citons Asselineau, qui dans son étude sur Les Petits Romantiques, nous explique le mystère, en parlant de Labensky:

En 1683 Fontenelle, dans l'un de ses Dialogues des Morts, avait mis en présence Alexandre et Erostrate. En 1780, Verri, à la suite de ses Nuits Romaines, lui a consacré quelques pages; et en 1826 Lestrade a traduit la Vie d'Erostrate de Verri en français.

Le sujet, dans sa généralité philosophique, était un peu dans l'air, du moins dans l'air que respirait le parti royaliste en France et ailleurs. Dans un tout autre ton, qui n'avait rien de commun avec le romantisme, Berchoux, l'auteur de la Gastronomie, n'avait-il pas publié dès 1829, les Encelades Modernes, et en 1840 même, Auguste Barbier ne composa-t-il pas lui aussi un Erostrate? (1.)

Voyons comment Labensky a envisagé le sujet, avant de passer à une étude plus détaillée du poème de Barbier. Sainte-Beuve ne trouve que peu de rapports entre les deux poèmes.

Les deux poètes ont pris leurs sujets différemment, M. Barbier par le côté lyrique, M. Labensky par l'analyse plutôt et le développement approfondi d'un caractère. (2.)

Nous trouvons certainement cette analyse et ce développement approfondi chez Labensky, et poursuivis d'une façon des plus romantiques. C'est du romantisme de 1820-1830, celui de Lamartine des Méditations, du Victor Hugo d'Hernani. L'Erostrate de Labensky est venu trop tard dans le siècle; il n'a plus sa place dans la France de 1840: le mal du siècle a presque perdu son ancienne renommée comme sujet lyrique.

La préface de Labensky promet presque un Erostrate satirique et actuel.

Le nombre des Erostrate est en effet plus considérable qu'on ne pense à une époque comme la nôtre, où la démocratie sans cesse en action, et l'éducation toujours plus répandue, mettent chaque jour en mouvement dans la société plus de désirs et d'ambitions qu'il ne lui en est possible d'en satisfaire, le spectacle du présent n'aura donc pas été sans influence sur l'auteur...(3.)

1. Pages 77-8. 2. Loc. cit. Page 294.

3. Préface.

Mais cette promesse ne s'est pas réalisée. L'Erostrate qui nous confronte ici c'est un Hernani qui semble

...poursuivi d'un funeste destin...(1.)

Il dit à Ithis, la jeune fille qu'il l'aime:

J Je suis né pour me perdre et te perdre avec moi...(2.)

C'est un poème fort intéressant comme curiosité littéraire. Nous y remarquons bien des traits romantiques: la recherche du contraste dans le style,

Cette horreur du commun, cet amour de l'éclat,
qui font le grand héros et le grand scélérat...

la couleur locale est plus soignée ici que dans le poème de Barbier; Labensky a fort travaillé à faire revivre pour nous la Grèce antique; notons aussi des passages purement lyriques, tels que celui-ci:

Le jour est encore loin: dans Ephèse sans bruit,
Luisent d'un feu mourant les flammes de la nuit;
A peine, sur les monts, un crépuscule sombre
Laisse entrevoir leurs bois et leurs rochers dans l'ombre...(3.)

d'autres qui nous rappellent Lamartine:

Comme un aigle marin, qui de sa roche altière
Epie à son lever la naissante lumière,
L'oeil fixé, l'aile ouverte à son premier rayon,
Erostrate en silence explore l'horizon,
Il aime à contempler cette mer infinie,
Monotone, inquiète, image de sa vie,
qui, chaque jour, revient comme lui sans repos,
Sur les mêmes écueils briser les mêmes flots...(4.)

Le poème de Labensky est bien plus long que celui de Barbier----trop long, malheureusement, pour que nous nous y attardions. Passons donc à une étude du poème de Barbier, dont l'Erostrate n'est plus un personnage aussi clairement défini que celui de Labensky, mais plutôt un symbole, servant à former la base d'une satire très mordante et tout actuelle.

1. Page 36.

3. Page 18.

2. Page 39.

4. Pages 20-21.

Divisée en quatre parties, cette satire est présentée sous une forme dramatique, ---ce qui ne nous trompe nullement. Impossible de la représenter en scène, et il est clair que telle ne fut jamais l'intention de l'auteur.

Nous nous trouvons d'abord dans l'île de Lemnos, sous un "large soleil" parmi des collines au bord de la mer. Erostrate voit de loin une belle jeune fille et son désir d'immortalité se transforme. C'est par l'amour que l'homme est immortel; les instincts du corps ont pour base

.....le ferme désir
D'être comme les dieux, de ne jamais mourir..

Ainsi se manifeste pour la première fois la recherche de l'immortalité qui va finalement perdre Erostrate. Il effraie la jeune fille, et des pâtres viennent la sauver; un vieillard arrive comme arbitre de la lutte qui s'ensuit. Il exige qu'Erostrate quitte l'île instamment, et les pâtres, voyant un navire prêt à débarquer, emportent Erostrate, pendant que le vieillard lui dit:

Ne cherche que le bien; c'est la seule puissance
Qui subjugue la mort; à la divine essence
C'est par là qu'on retourne, et que montant aux cieux,
L'homme tout transformé devient semblable aux dieux..

Gustave Planche, (1.) trouve que cette partie ne sert en rien au développement de la pensée du poète; et qu'elle ne s'accorde nullement, d'ailleurs, avec l'idée que nous avons d'Erostrate d'après les écrivains de l'antiquité. Dans la Revue de Paris, (2.) le critique qui signait M.D.M. trouve, au contraire, dans cette première partie une fraîcheur agréable, tout en désirant la suppression de certaines parties qui lui rappellent l'iambe. ~~pl~~ Planche a plutôt raison, à notre avis. Ces pages ne sont pas nécessaires au déroulement du drame, elles ne servent en rien à faire d'Erostrate un personnage vrai. La fin de la scène sert à faire

1. Revue des Deux Mondes, 1840. Tome I. Pages 654-661.
2. 1840. Tome IV. Pages 702-711.

embarquer Erostrate sur un navire, d'où la seconde scène, avec sa tempête et son ^{na} naufrage; mais l'incident comme tel, n'est pas indispensable, et une telle scène ne ^{se} trouve point chez Labensky.

La deuxième partie trouve Erostrate sur la mer, parmi des matelots qui chantent, sous un ciel bleu et souriant, sur une mer calme et verte. Erostrate s'étonne de ce que le pilote ne se lasse jamais de sa vie monotone, qu'il se contente de faire si peu des facultés que lui ont données les dieux. Pourquoi n'essaie-t-il pas de trouver l'île dont on parle, au fond de l'Atlantique, où nul navire n'a abordé, où ont habité Achille et Diomède, où tout est joie et richesse et paix? Celui qui trouverait cette île serait un héros, un autre Jasnn. Mais pour le pilote le renom, l'admiration des hommes, n'ont pas d'attraits: l'existence de l'homme n'a pas de durée dans le temps, sa renommée n'est qu'un songe,

Il n'est rien d'immortel que la divinité.

La conversation est interrompue par une tempête qui surgit. Erostrate confesse son horreur de la mort; il ne peut presque pas croire qu'elle soit si proche. Son âme ne sera rien; rien ne restera de lui:

Etait-ce donc la peine dans ce monde de naître;
D'avoir de la pensée afin de tout connaître,
D'être toujours gonflé de vœux ambitieux,
De porter le nom d'homme et d'invoquer les dieux?

Les matelots travaillent en vain, le navire est brisé par la foudre; Erostrate est plongé dans l'eau, toujours protestant: Je ne veux pas mourir! s'écriant jusqu'au moment qu'il croit son dernier

Je te disputerai, mort infâme et cruelle!
Du flambeau de mes jours la dernière étincelle!

Planche a des critiques assez sévères pour cette partie du poème. Il trouve dans le chant des matelots une certaine franchise et élévation, mais aucune élévation dans le dialogue entre Erostrate et le pilote. On s'étonne involontairement, dit-il, que les matelots se servent de la

même langue que l'alcyon. M.D.M. de la Revue de Paris croit que cette partie a le défaut de ne pas se rattacher à la donnée principale du poème. Ici, il est, selon nous, trop sévère. La scène sert à illustrer l'horreur qu'a Erostrate de mourir inconnu, sans renom et sans gloire. Elle sert de contraste à la scène finale, où Erostrate meurt comme il aurait voulu, avec l'illusion qu'il a acquis l'immortalité dans la mémoire des hommes. Si les cris d'Erostrate sur le navire n'avaient témoigné qu'une crainte de mourir, il aurait été plus difficile de justifier la scène; mais c'est sa crainte de mourir inconnu que souligne le poète. Mourir sur la ~~la~~ mer, cependant, en navire, n'est pas le sort d'Erostrate. Il se réveille le lendemain matin sur la côte d'Ionie, entouré par des oiseaux qui chantent, (toujours en français!) et sous un ciel de nouveau souriant.

On se serait attendu à la reconnaissance d'Erostrate, à son contentement d'être sauvé du naufrage. Mais il est toujours plein d'amertume contre les immortels:

Ils ne m'ont accordé la jeunesse et la vie,
 Que pour combattre mieux mon éternelle envie,
 Mon désir d'égaliser leurs destins glorieux.
 Ces fiers Olympiens! Quelle vaste insolence!
 Quels profonds contempteurs de nous, pauvres humains!
 Ils n'aiment que nos maux, nos larmes, nos chagrins,
 Et les soupirs ardents que notre sein élance
 Sont l'encens le plus doux à leurs cerveaux divins.

Comparons à ce cri de dégoût un passage du poème de Labensky. Ici les dieux sont également sourds aux plaintes humaines, mais c'est presque par impuissance:

Les dieux? les dieux sont sourds aux désirs des mortels,
 Dans leurs palais d'azur, à l'abri des tempêtes,
 Ils dorment, ou le Sort, qui marche sur nos têtes
 Les courbe, comme nous, sous son talon d'airain.(1.)

Une voix souterraine répond à l'Erostrate de Barbier. Oui, dit-elle, les immortels sont durs. C'est la voix des Telchines, "sombre et vieille famille, " et Erostrate prie leur aide pour vaincre la mort. Cela est impossible, répond la voix. Pourquoi ne pas prier les dieux, ou gagner un nom immortel par sa lyre? mais Erostrate a tout essayé,

Au cirque, à la tribune, au théâtre, à la lutte...

Il n'y a pas de guerre pour lui donner la gloire; tous les dieux lui sont sourds, et il invoque à la fin l'aide des Telchines, "dieux voisins de l'enfer." Ceux-ci n'hésitent pas à lui prêter conseil. La tempête l'a jeté près du fameux temple d'Ephèse. Voilà tout ce que dit la voix d'abord, et Erostrate ne comprend pas; quand finalement il se rend compte de ce qu'il doit faire-----détruire le temple,----une telle pensée l'effraie. Mais, insiste la voix, tous les blasphémateurs du passé n'ont-ils pas ainsi acquis un nom immortel? C'est le seul moyen qu'il y ait de vaincre la Mort. Erostrate refuse d'abord et s'éloigne, mais l'idée est plantée à jamais dans son esprit, et nous savons, avec les Telchines, que le temple sera brûlé.

Cette partie est certainement la moins dramatique du poème. Il n'y a absolument pas d'action-----et le dialogue entre Erostrate et une voix mystérieuse rend la scène presque ridicule comme telle. Tout en se rendant compte que ces noirs et sombres Telchines ne sont qu'un symbole qui représente les mauvaises actions/ ambitions, les mauvais conseils, on doit quand même admettre que ce symbole n'est pas des plus heureusement choisis. Peu ou point de lyrisme dans cette partie. Le chant final des Telchines est peu impressionnant:

Sous la terre pesante, allons, frères, tournons!
L'homme saura venger nos antiques affronts...

Passons à la quatrième partie du poème; elle est, à notre avis, la meilleure. Le discours d'Erostrate devant le temple de Diane, la nuit, forme un des plus beaux passages:

La lune dans les airs orageux et brûlants
Ne guide point encor ses jeunes taureaux blancs;
Le silence est partout, sur la terre et sur l'onde;
Et tout autour de moi l'obscurité profonde
Rend le sol montueux, les arbres, le gazon,
Plus noirs que les bosquets des jardins de Pluton.
Nul astre dans les cieux qui luise et me contemple;
Nul mortel qui se tienne à la porte du temple...

Hanté par l'éternelle vision du temple, il a été forcé d'y revenir. L'idée de mettre à bas cette merveille, de fixer son nom sur l'éternité "avec des clous d'airain," a finalement triomphé. Le sort est jeté-----et il se lance vers le temple. Mais au moment où il franchit les premiers degrés, trois femmes descendent vers lui: la Piété, la Beauté et la Mémoire. Chacune l'invoque de la façon qui lui est propre: et finalement la Mémoire ne lui promet que le déshonneur, que l'infamie:

Ton nom sera hurlé sur toutes les ruines;
Ton nom sera l'écho des pestes, des famines,
L'épouvante du genre humain....

Cela suffit pour le décider:

Je vivrai, c'est assez! La mort, la mort avare
Ne me plongera pas en entier au Tartare;
Quelque chose de moi, redoutable et certain,
Restera pour toujours dans l'habitable humain...

Il mourra avec le temple---et il aura son nom immortel?

Les femmes disparaissent, et il entre dans le temple pour y mettre le feu. La lueur de l'incendie fait arriver tout le peuple éphésien, affrayé et distrait, évoquant l'aide du ciel; Erostrate contemple en triomphe son travail; en vain les Mégabyzes, prêtres de Diane, crient malheur à l'auteur de l'incendie; en vain les femmes implorent, les guerriers luttent avec les flammes. Le temple s'écroule, tout est détruit et

Érô

Erostrate croit avoir acquis l'immortalité.

Humain, je puis marcher l'égal des plus grands dieux.....
 O mon superbe nom, prends ton sublime essor;
 Et toi, peuple stupide, ô peuple lamentable,
 Hâte-toi de saisir le fortuné coupable,
 Il s'appelle Erostrate, il a vaincu la mort;
 Le crime est immortel...

et une voix céleste répond:

Ainsi que le remord!

Telle est la satire d'Erostrate, en tant qu'elle peut se nommer satire. Ce n'est que dans les deux parties finales que M.D.M. trouve le développement de l'idée ~~de~~ ^{suggérée} dans la préface. Planche n'aime pas les Telchines et les Mégabyzes. Barbier, selon lui, est trop fier de son érudition---ces allusions classiques sont trop recherchées. Il n'admet pas que les Telchines soient un symbole des ambitions d'Erostrate lui-même:

...le lecteur ne consent pas sans peine à voir la liberté humaine fléchir sous la volonté divine. Le poète moderne devrait tenir compte de son temps et de ses lecteurs.

Pas un des personnages du poème, continue le critique, n'exprime cependant les idées de son propre temps:

...L'Erostrate de Barbier est un homme de vingt ans qui a lu René, Werther, et Childe Harold.

Tel n'est pas notre avis. Le contraste même entre les deux Erostrate de Barbier et de Labensky suffit pour montrer qu'il n'y a rien du héros romantique chez le personnage de Barbier; ce n'est point du mal du siècle qu'il souffre.

Une remarque que fait M.D.M. sur les qualités satiriques du poème est intéressante. Il trouve que l'inspiration satirique est à peu près exclue de cet ouvrage, ----et il ne s'en plaint pas! Il dit à ce propos:

Si Erostrate est supérieur à Pot-de-Vin c'est surtout ...parce que M.

Barbier ne s'est pas préoccupé de marquer chaque page du premier poème du cachet de la satire.

En effet, la satire n'est pas très évidente dans le poème, et le poème n'en souffre pas. Ce qui est certain c'est que l'inspiration satirique qui a créé les Iambes a totalement manqué ici à Barbier; l'invective de L'Idole n'a plus sa place dans cette satire.

De Pot-de-Vin le poète dit:

Le personnage idéal de Pot-de-Vin a été pour l'auteur le symbole de cette corruption sourde, de cette transaction journalière avec la conscience, qui, selon lui, tend à altérer les brillantes qualités de la France, à affaiblir son sens moral au profit de son égoïsme, à lui ôter son caractère chevaleresque, et à la faire descendre de son antique grandeur. (1.)

C'est donc une satire tout actuelle que Barbier veut nous présenter sous la forme dramatique de Pot-de-Vin. Il sera évident au lecteur que tout dans le poème est symbolique, dès qu'il aura jeté un coup d'œil sur la liste de personnages: la France, l'Italie, l'Espagne, la Pologne, Pot-de-Vin, la statue de Mammon, la Renommée, le Meurtre, le Viol, le Pillage, l'Incendie.....des abstractions, pour la plupart. Le poème est librement annoté, et par des documents qui montrent que le poète a bien étudié les questions internationales de son époque,...les misères polonaises, la lutte de l'Italie pour sa liberté, les disputes de l'Espagne,

La première scène nous révèle, dans la "terre d'Europe," les nations dormantes. Trois d'entre elles veillent, malheureuses et abandonnées, l'Italie, l'Espagne et la Pologne. Leur premier chant ne manque pas de beauté lyrique:

Le jour succède au jour et l'année à l'année;
Comme la feuille verte à la feuille fanée;
Comme les flots aux flots, comme les vents aux vents;
Et toujours le malheur poursuit nos destinées,

Toujours nos yeux sont pleins de larmes obstinées;
 Nos coeurs d'amers soupirs, de longs gémissements....

Partout c'est meurtre et crime, captivité et misère. Les supplices polonais s'augmentent.....la langue polonaise est supprimée par les Russes. L'Italie se plaint de ne pas être une terre unie, de perdre toujours ses meilleurs fils; en Espagne c'est partout du brigandage et du désordre; la pauvreté fait des gens du peuple des voleurs et des criminels. Qui leur viendra en aide? Elles^s le demandent à la Renommée, qui descend vers elles des cieux. Mais les autres nations sont sourdes: les Anglais

Comme des animaux traquent les Canadiens...

L'Allemagne n'ose rien faire contre la Russie, la France ne pense qu'au plaisir, qu'à ses affaires à elle:

Elle ne songe plus qu'à dépenser de l'or,
 A dorer les habits^s de tous les gens de guerre
 Pour qu'ils tiennent en paix le taureau populaire...

Les trois nations sont au désespoir. Qui les délivrera? L'Italie refuse enfin de croire que l'ancienne flamme de la France soit éteinte; bien qu'elle les ait délaissées, toutes les trois dans le passé, qu'elle ait refusé de les aider, l'Italie ne peut pas croire qu'elle soit entièrement égoïste. Les nations se décident donc^c à aller la réveiller, à lui montrer leur misère.

Gustave Pⁿâche, dans son article de la Revue des Deux Mondes, trouve une certaine vigueur et élévation dans cette partie du poème; mais il n'aime pas que le poète traite les trois nations de personnages dramatiques, qu'il les fasse voyager, qu'il encadre ainsi une élégie dans une machine d'opéra.

Le voyage terminé, les nations arrivent au palais de la France. Avant leur arrivée une vue du palais nous est permise. Nous sommes admis dans

une grande salle de marbre, où est dressé un magnifique banquet. La France est entourée de convives. Pot-de-Vin, ~~fils~~^{fi} fils de Mammon et de la Paix, est là, qui se réjouit de voir son triomphe^o approcher, sa conquête du trône de la France assurée. La France déclare qu'elle ne veut que la paix et le plaisir: elle a l'intention de se marier avec Pot-de-Vin, Tout d'un coup les danses et les chants s'arrêtent.....les trois nations sont là, qui frappent à la porte du palais, et qui demandent à parler à la France. Pot-de-Vin veut qu'on leur refuse admission, mais la France ordonne qu'on les fasse entrer. Elles s'approchent, et se présentent devant la France, qui les reconnaît enfin, et leur demande la raison de leur visite. Elles les écoute, touchée, et Pot-de-Vin voit que son long travail sera bientôt perdu. La France reconnaît la justesse des reproches qu'on lui adresse, mais quand les nations demandent qu'elle reprenne ses armes et leur vienne en aide, elle se récite contre la pensée de renoncer à son époux. Les trois nations restent stupéfaites et dégoûtées à la vue de cet être si indigne, elles le reconnaissant comme plutôt le fils de son père Mammon que de sa mère la Paix. Elles font un dernier appel à la France:

Souviens-toi des auteurs de ton antique gloire;
 Le cor du grand Roland, de sa bouche d'ivoire,
 Ne te sonne-t-il plus un douloureux appel?

Pot-de-Vin et les convives veulent qu'on pousse dehors les nations suppliantes, mais la France les arrête. Elle a décidé:

Je renonce au plaisir, aux douceurs de la Paix;
 D'abord le bien du monde, et mon repos après...

Les nations se félicitent l'une l'autre et la scène se termine sur une note lyrique:

Il est doux pendant l'orage,
 Sur une mer sans rivage,
 Au sein d'une vaste nuit
 De voir comme un feu qui luit,

A travers un sombre voile
Blanchir le front d'une étoile....

M.D.M. dans sa critique n'a pas entièrement tort de dire:

Il était permis à M. Barbier de protester avec chaleur contre le culte aveugle des intérêts matériels; mais quand il montre la France conviant la Corruption à une hideuse orgie, et s'enivrant de ses caresses grossières, il n'éveille plus qu'une émotion pénible dans l'âme du lecteur...

La troisième partie nous amène au temple de Mammon, avec sa statue du dieux, ses prêtres, son encens. Un hymne de gloire au dieu chanté par les prêtres ouvre la scène; puis Pot-de-Vin arrive et annonce le malheur.

L'honneur s'est réveillé dans le coeur de la France....

Qu'ils se jettent tous devant le dieu, qu'ils le prient de les aider!

Et nous entendons la prière de Pot-de-Vin:

O mon père, il y va plus que de ta puissance,
Sur un peuple; le coeur du monde, c'est la France.
C'est sur son mouvement discord ou régulier
Que se règle celui de l'univers entier...

Il demande à savoir par quel moyen il pourra regagner la coeur de la France; la réponse arrive:

.....Par la peur...

et le dieu ne veut plus rien dire. Le ~~pot~~ prêtre explique à Pot-de-Vin le mystère de l'oracle: pourquoi pas tenter d'éveiller l'émeute en France, invoquer à son aide des assassins et des "enfants de Moloch." C'est ainsi que la France effrayée sera forcée de se réfugier de nouveau dans les bras de la corruption. Et la scène se termine par de nouveaux hymnes d'adoration, dans des vers qui sonnent étrangement, prononcés devant un tel dieu:

Comme le vent du nord nettoie un ciel obscur,
Et chasse à gros flocons des plaines de l'azur,
Les nuages porteurs de l'onde et de l'orage:
Ainsi la voix du Dieu, son souverain langage
Rend à nos sens le calme pur...

et puis:

Allons, frères en tromperie,
Coupe~~z~~-jarrets de l'industrie,
Hardis monopoleurs, tripoteurs d'actions,
Reprenons comme avant nos spéculations!

avec une vigueur villonesque qui contraste étrangement avec le pieux lyrisme des premiers vers.

La quatrième scène nous transporte de nouveau au palais de la France. Toutes les nations s'y trouvent, occupées à polir les armes de la France. Comme les autres scènes, celle-ci aussi commence par un chant *à*. La France est comparée à Saint-Georges, elles s'en va à la guerre pour secourir les malheureux.

Pot-de-Vin par son entrée interrompt cette exaltation amazonienne. Il prie la France de renoncer à ses projets de guerre. Par tout le pays, dit-il, personne ne veut la guerre; les industries seront étouffées, tout le pays sera ruiné. Qu'elle cède à ses prières, il lui rapportera la paix et, dit-il:

J'aurai soin d'enfermer le muffle de la presse
Pour qu'aucun de ses cris ne trouble ton ivresse...

L'Italie veut rappeler à la France qu'elle n'est pas grande par la seule industrie:

...ta gloire n'est pas la gloire d'Albion,
Celle de fabriquer du fer ou du charbon,
Et d'en voir à flots noirs les villes inondées;
Ta gloire est d'opérer sur les grandes idées...

L'Espagne lui rappelle sa mission, celle d'apporter le droit et la liberté. Pot-de-Vin lui déclare que la Paix a déjà déterminé les bornes des nations européennes: à quoi bon tâcher de les changer? La Victoire plutôt, pas la Paix, reprend la Pologne. C'est elle qui a jeté

A la voracité ^{de l'aigle} autrichienne
Tes membres palpitants, ô belle Italienne!

A l'aigle noir de Prusse, avide de butin,
 Les moines de Cologne et les enfants du Rhin;
 Le léopard anglais eut pour sa proie inique
 Tous les puissants écueils qui peuplent l'Atlantique;
 Le lion de Hollande eut aussi dans son lot
 Le droit d'ouvrir la gueule en travers de l'Escaut;
 Et moi, plus misérable, hélas, que Prométhée
 Livrant son large foie à la serre effrontée
 D'un atroce vautour; moi, Pologne, aux yeux bleux,
 J'en ai dû porter trois à mon flanc généreux...

Les nations l'emportent; la France revêt ses armes, en chantant la
 Marseillaise. Des voix au dehors y font écho; c'est le peuple en révolte,
 c'est l'émeute au seuil du palais!

Le Meurtre paraît, qui traîne deux cadavres, rappeler à la France la
 terreur sous Danton: pourquoi a-t-elle peur du meurtre? elle l'a suivi
 vingt ans sous Napoléon. Il ne lui épargne aucun détail des conséquences
 terribles de cette guerre, et malgré les rémontrances des nations, qui
 lui expliquent la vraie nature de ces horreurs, la France est glacée de
 terreur. Toute prière, tout appel à son honneur est en vain,.....elle
 tombe évanouie. Pot-de-Vin chasse les nations, qui s'en vont au désespoir
 jetant un dernier appel à la France, appel qui vient du cœur même du poète

O France, vers le sang il est plus d'une route;
 Le vent humide et mou de la corruption
 Y conduit aussi droit que l'instinct du lion;....
 Puisses-tu, triste mère, ô malheureuse France,
 Ne point voir quelque jour tes enfants corrompus,
 Gorgés d'or et d'argent, et de plaisirs repus,
 Finir comme les Grecs, enfants du Bas-Empire!

Ces deux satires obtinrent-elles le même succès que les ouvrages
 précédents du poète? On peut en douter: le livre des Nouvelles Satires
 fut une déception pour les admirateurs des Iambes; on en avait beaucoup
 espéré, témoin l'article d'Hippolyte Auger (1.) où l'auteur, après s'être
 complètement découragé de l'avenir de la poésie française, fait cependant

1. Sur l'Etat de la Littérature en France en 1840 La France Litté-
 raire, 1840. Tome 37. Pages 97-106.

exception des Nouvelles Satires de Barbier, qui viennent de paraître, ...mais qu'il n'a pas encore lues!

On n'attache plus aucune importance aux vers, parce qu'ils sont tous sans importance; cependant M. Auguste Barbier vient de publier deux satires: nous sommes impatients de connaître cette nouvelles production de l'auteur des Iambes, et de savoir s'il est inspiré de la longanimité populaire, comme il s'était empreint jadis de sa colère et son noble dévouement...

Est-ce que ce sont vraiment des satires que l'auteur présente ici? Il dit avoir voulu suivre les satiriques anciens, en introduisant le dialogue dans ses vers. Il ~~aurait~~ eût mieux valu suivre ~~l'exemple~~ toujours Archiloque et André Chénier, et garder l'iambe qui lui avait si bien réussi. Ce qui s'est ensuivi, c'est qu'il est allé trop loin, qu'il a introduit non seulement le dialogue mais l'action, les chœurs, presque jusqu'au "Deux ex machina" de la vieille tragédie grecque. Et en voulant allier sa satire à d'autres genres poétiques, il lui a ôté, surtout dans Erostrate, sa nature satirique, mais sans en faire ~~un~~ ou comédie, ou ~~très~~ tragédie ou épopée. Tout ce qui reste à ces deux poèmes, c'est parfois une vraie beauté lyrique, fruit de la promesse que nous en avait faite le poète dans Il Pianto.

Un critique du moins, Antoni Deschamps, ne fut pas déçu. Les Nouvelles Satires réalisent tout ce que les Iambes avaient représenté pour lui. ... une poésie de lutte, entreprise pour défendre la cause de l'humanité. Voici les quelques mots que dit cet ami de Barbier à propos du nouveau recueil, le 19 avril, 1840, en promettant un article critique pour l'avenir:

Les nouveaux poèmes d'Auguste Barbier sont à la hauteur des premiers. L'idée en est aussi noble, le style aussi grand. On y retrouve toute la verve, toute la chaleur du chantre de Lazare, de la Curée et du Pianto de cette âme si généreuse qui a pris la défense de toutes les infortunes, qui, après avoir pleuré sur l'Irlande, vient encore d'arroser

de ses larmes l'Espagne et la Pologne. Honneur à celui qui ne désespère pas de la vertu! Honneur au poète qui combat toujours pour la cause sacrée de la justice et du malheur!

Nous reviendrons sur ce recueil! (1.)

L'article promis paraît dans la France Littéraire un peu plus tard. Dès le début il est évident au lecteur que ce que Deschamps a cherché dans les Nouvelles Satires n'est pas du tout ce qu'y ont cherché les critiques de la Revue des Deux Mondes et de la Revue de Paris. La première moitié de l'article et même plus, consiste en une dissertation sur un thème cher à l'auteur....le rôle moral de la poésie, la noble mission du poète. C'est de cet aspect du nouveau ~~recueil~~ recueil de Barbier que s'occupe le poète-critique, sans penser ni à la forme ni au style. Barbier a bien rempli son rôle de poète, en châtiant le vice et la corruption.

Au dix-neuvième siècle, dit le critique, la prose qu'au dix-huitième siècle était grave et philosophique, devient licencieuse, à quelques exceptions près, tandis que la poésie, jadis indigne de son rôle, est maintenant sérieux et calme et " ne cesse d'enseigner les hommes."

Les poètes ont été utiles dans ce siècle, car rien n'est plus utile qu'un bon livre.....Pourrait-on nier le courage de ceux qui embrassent une carrière qui, par le temps qui court, ne conduit ni aux honneurs ni à la fortune? (2.)

Deschamps approuve la manière dont le poète a présenté ses sujets, "malgré la légère obscurité qui enveloppe le sens véritable!" Mais

.... ce que le lecteur perd dans l'ellipse et la concision de détails il le retrouve dans le grand caractère et la majesté de l'ensemble. ..
....On rencontre vingt (mains habiles et gens de métier) pour un homme franc et original, comme Eugène Delacroix, Berlioz et Auguste Barbier....

Deschamps, dira-t-on, est un critique intéressé; il a certainement un parti pris pour Barbier et la poésie sociale.

Dans l'Echo de la Littérature et des Beaux-Arts, (3.) A. de Barthélemy-Lanta a été chargé de la critique du nouveau recueil. C'est un

1. La France Littéraire, 1840. Tome 37. 19 avril.

2. Idem. 1840. Tome I, nouvelle série. Pages 62-4.

3. 1840. Pages 16-17.

poète amer et triste qu'Auguste Barbier, dit-il:

...La poésie de M. Barbier a quelque chose de sombre et d'amer qui vous fait mal alors même qu'on l'admire. Juge sévère et impassible, on ne le voit pas même sourire à ces rares et courtes joies qui traversent parfois la vie. Son oeil ne sait distinguer que nos crimes ou nos travers, et il n'a de voix que pour maudire. Tel est, nous le dit-il lui-même, dans ses Iambes, le triste rôle que le destin nous a imposé ...

Dans ses Nouvelles Satires Barbier est toujours irrité, et violent dans ses critiques: mais son vers reste "honnête homme au fond."

Quoi que pense le lecteur des Nouvelles Satires de la valeur lyrique ou satirique du recueil, il y trouve du moins cette préoccupation de tous les poètes amis d'Alfred de Vigny, le but moral de la poésie, l'honnêteté des intentions du poète. Tout déçu qu'on est à lire ce recueil et les ouvrages qui suivront, il nous reste du moins la consolation offerte par la vraie sincérité du poète.

Nous voudrions signaler ici un incident qui n'appartient qu'à 1843, trois ans plus tard, mais qui est d'une grande importance ~~ici~~ en ce qu'il nous apprend, indirectement, comme nous allons le voir, l'opinion de Sainte-Beuve sur Pot-de-Vin. Il faut d'abord expliquer qu'en 1843, au moment de l'apparition des Rimes Héroïques de Barbier, Asseline, jeune critique débutant presque sous le patronage de Sainte-Beuve, fit une critique ~~fort~~ ^(1.) sévère du nouveau recueil. Barbier y répondit par une lettre justificative dans la Revue Indépendante. ^(2.) Asseline riposta dans la Revue de Paris ⁽³⁾ et c'est dans cette réponse que nous trouvons quelque chose de très intéressant à l'égard de Sainte-Beuve. ^(4.)

Dans l'article d'Asseline, (intitulé Une Colère à Propos de Sonnets) il y a des phrases, au sujet de Pot-de-Vin, qui se retrouvent dans une

1. Revue de Paris, xviii. Pages 47-56. 2. 25 juillet, 1843. P. 311
3. 30 juillet, 1843. 342-7.
4. Nous tenons à en remercier M. Jean Bonnerot, bibliothécaire de la Sorbonne, et éditeur d'une édition monumentale de la correspondance de Sainte-Beuve.

lettre de Sainte-Beuve à Asseline que M. Bonnerot date de juillet 1843, et dans laquelle il trouve la source du second article d'Asseline.

Sainte-Beuve dit:

...J'avais été tellement bienveillant au fond pour M. Barbier que j'avais omis de parler de cette satire grossière, le premier pas bien marqué qu'avait fait son talent vers la décadence. Savez-vous, Monsieur, ce que c'est que Pot-de-Vin? une allégorie immonde qui vise l'Aristophane et tombe dans le Restif. Le Pot-de-Vin, amant débauché de la France, est traité par sa fiancée dans une espèce d'orgie où dansent les rats de l'Opéra. (Pardon de la cacophonie.) On est à table, l'Espagne, l'Italie et la Pologne, trois nations en détresse, trois coureuses, sont sur le point de survenir; mais en attendant on trinque et l'on s'amuse.

La France à Pot-de-Vin:

Comparons Asseline:

J'avais été si bienveillant au fond pour M. Barbier, que j'avais omis de parler de cette satire, le premier pas bien marqué qu'ait fait son talent vers la décadence. Avez-Vous vu Pot-de-Vin, et savez-vous ce que c'est? Une allégorie immonde, qui vise à l'Aristophane et tombe dans le Rétif. Pot-de-Vin, amant débauché de la France, est traité par sa fiancée dans une orgie où dansent les "rats" de l'Opéra, (pardon de la cacophonie.) ..On est à table, l'Espagne, l'Italie et la Pologne, trois nations en détresse, trois coureuses, sont sur le point de d'apparaître; mais en attendant, on trinque et la France s'amuse.

et Asseline cite un passage du poème que Sainte-Beuve n'a fait que suggérer.(1.) Sainte-Beuve poursuit dans sa lettre:

Je ferai grâce du reste, Monsieur; le dégoût a ses limites, je ne demanderai pas à M. Barbier le sens mystérieux de cette vineuse bouffonerie. J'aime à croire à toute l'inspiration généreuse et la plus désintéressée. Le fait est que comme poète il a changé, il a moins peur ici...que dans les Iambes de la Popularité, cette grande impudique.

Ah! monsieur...

un peu plus loin dans l'article d'Asseline, nous lisons:

Je vous fais grâce de ce qui suit; (Note,) le dégoût a ses limites. Je ne demanderai pas à Barbier le sens de cette grossière bouffonerie. J'aime à croire à toute son inspiration la plus généreuse et la plus désintéressée. Le fait n'existe pas moins; c'est que, comme poète, il a changé. Il a moins peur ici que dans les Iambes de la Popularité, cette grande impudique, Ah! monsieur... (et ici se termine la partie copiée sur la lettre..)

La note indiquée ci-dessus dit:

Voir, pour plus de renseignements sur Pot-de-Vin, un excellent article de M. Gustave Planche, (Revue des Deux Mondes, mars, 1840.) M. Planche avait bien le droit de dire le premier à M. Barbier toutes ses vérités, car il l'avait loué dans ses débuts.

Comparons la lettre de Sainte-Beuve:

Voir, pour plus de renseignements, l'excellent article de M. Planche, (Revue des Deux Mondes.) M. Planche avait le droit de dire le premier à M. Barbier ses vérités car il l'avait loué dans ses débuts.

Il est très intéressant d'avoir l'opinion de Sainte-Beuve sur la poésie de Barbier à cette période entre 1840 et 1843; il est surtout intrigant de savoir qu'il n'a pas voulu l'exprimer ouvertement lui-même. Pourquoi pas? Comme Planche et autant que Planche, Sainte-Beuve avait loué Barbier dans ses débuts; pourquoi n'aurait-il pas lui aussi le droit ou le courage de "lui dire ses vérités"?

Nous aurons à revenir sur l'article d'Asseline, en traitant des Rimes Héroïques. Il n'y a que les parties que nous venons de citer qui se trouvent dans la correspondance, ^{de Sainte-Beuve.} --- dans l'énorme quantité de cette correspondance qu'a vue et recueillie M. Bonnerot, du moins, ---- mais il est plus que probable que Sainte-Beuve a inspiré ou suggéré l'article entier. Ses remarques sont malignes et sacastiques au dernier degré; mais avec la meilleure volonté du monde envers l'auteur des Nouvelles Satires, nous ne saurions promettre au lecteur du recueil un seul vers vraiment digne de la géniale promesse des Iambes qui avait fait tant espérer à ses lecteurs, mais qui, hélas! ne se réalisera jamais.

Chants civils et religieux.

En 1841 Barbier fit publier ses Chants civils et religieux, (1.) La préface de ce recueil est intéressante en ce qu'elle nous donne nettement

1. Deux de ces chants avaient paru séparément la même année: l'Hymne à la Famille dans la Revue des Deux Mondes, (XXXVI) et l'Hymne à la Mort, dans la Revue de Paris, (XXVIII.)

les idées de Barbier sur le rôle du poète. L'art, dit-il, doit avoir un but social:

...relier la cité, la nation, l'humanité, au Dieu unique..(1.)

Le poète nous rappelle d'abord les écrivains grecs et romains:

...tous ont appliqué leur génie soit au développement moral de l'homme, soit à l'exaltation des gloires de l'Olympe et des grandeurs de la cité.

Ce ne sont pas des poètes purements subjectifs; même les élégiaques romains ont souvent mêlé à leurs soupirs d'amour des sentiments patriotiques et religieux, Barbier déplore, au surplus, les tendances trop personnelles ~~et~~ de la poésie moderne:

La philosophie du dernier siècle ayant ébranlé les croyances catholiques et l'expérience fatale des révolutions ayant attiédi le coeur du citoyen (est-ce bien le poète des Iambes qui parle?) il en est résulté que l'individu n'a plus cru qu'à lui-même....La poésie de notre âge a poussé une gerbe de fleurs sublimes mais quelquefois aussi d'une odeur énervante et délétère...

Il reconnaît les services que la poésie subjective a rendus aux études psychologiques; mais ce qu'il veut surtout, c'est un retour aux sentiments religieux des anciens, la disparition du scepticisme moderne. Continuons l'oeuvre des poètes du dix-septième siècle, dit-il, et celle des poètes européens tels que Mamiani, Manzoni, Mickiewicz, Uhland; Ebenezer Elliott, Milnes; faisons de la poésie nationale:

C'est ...dans ce dessein que, quittant les sentiers de la satire, et les réalités fangeuses de la ~~vie~~ rue, j'ai suivi d'illustres modèles, dans des routes inconnues à mes pas...

Lorsque, en 1853 et en 1869, les Chants furent réimprimés, avec les Nouvelles Satires, dans le volume de Satires et Chants, Barbier y ajouta un avant-propos qui n'avait pas paru en 1841. Là, en d'autres termes, il nous dit à peu près la même chose, soulignant son but de

Peindre le tableau de la cité humaine...en la reliant à Dieu...

Il adopte comme maîtres Ronsard et André Chénier, donnant cependant à

ses hymnes à lui

...un sens plus général et plus conforme à notre conception de l'ordre naturel et social...

Le recueil est dédié à la mémoire de sa mère; c'est à elle que Barbier doit la fermeté de sa foi religieuse; il est donc juste qu'il lui dédie cette confession de foi.

Croyant devoir expliquer soit sa source soit le philosophe dont il a suivi les doctrines soit le but qu'il a cherché à atteindre dans tel ou tel chant, le poète a amplement annoté son volume. Nous donnons la liste des titres: elle indique clairement la nature du recueil; d'abord des Hymnes à la Terre, au Soleil, à la Nuit, à la Mer, aux Montagnes, à la Liberté, au Travail, à la Vigne, au Froment, au Mariage, à la Famille; puis le Chant Paternel et le Chant du Poète; à l'hymne à la France, un Chant de Victoire, des Hymnes à l'Amitié, à la Candeur, à la Résignation, à la Charité, le Chant des Vieillards, des Hymnes à la Mort, aux Tombeaux, et à Dieu. En effet, tous les actes successifs de la vie humaine! A des éditions suivantes sont ajoutés l'Hymne à l'Héritage, (1853 et 1869,) le Chœur des Savants, (1853 et 1869) et l'Hymne à la Miséricorde. (1869.) Il y a plusieurs changements sur la première édition dans celles qui suivent: des mots ou des phrases corrigés, des strophes omises ou intercalées, etc. Ici, comme ailleurs, le poète n'a pas cessé de relire et de revoir son oeuvre.

Le premier chant, l'Hymne à la Terre, nous est présenté sous une forme symbolique. La terre devant Cybèle, vierge que voit et désire l'homme dès son origine. Le poème personnifie sa lutte avec la nature et les forces primitives; après une longue poursuite, Cybèle se transforme; devant l'homme s'ouvre un abîme profond:

Le soleil s'éteignit: les cieux furent couverts
Des ruisseaux empourprés d'une lave bouillante...

Après trois essais, l'homme s'élance à travers l'abîme, qui se change ensuite en "un océan sans fin;" l'homme y plonge, mais trouve ensuite que l'océan s'est transformé en une lionne féroce qu'il faut dompter. La lutte est longue et acharnée, mais le monstre cède enfin, et redevient Cybèle. C'est ainsi que l'homme a vaincu la terre; tout sur elle, plantes, animaux, minéraux, métaux, tout lui appartient. Qu'il n'en abuse pas, dit le poète, qu'il n'oublie jamais le

.....monarque puissant
qui (les) tira tous deux des ombres du néant...

C'est ainsi que la suite des actes humains s'inaugure. L'homme a vaincu la terre. Il lui faut désormais l'aide du soleil, auquel il doit la lumière et la vie; et le poète invoque le "puissant globe de feu" dans l'hymne qui suit. Il décrit l'aube, la nature qui se réveille à la vue du soleil, les chants de reconnaissance des êtres de la terre, la vaste symphonie de tout l'univers.

Suit l'Hymne à la Nuit; le soleil disparu, l'homme a besoin de repos et de tranquillité. Barbier nous rappelle la beauté des étoiles:

La nuit, le ciel est un parterre
Où mille lys éblouissants
Au souffle des vents caressants
Meuvent leurs tiges de lumière...

et la beauté encore plus éclatante de la lune, qui nous reflète la lumière du soleil. Comme toujours, il termine sur une note morale:

Je dis: mon âme, fais comme elle,
Sois le reflet harmonieux
De cette splendeur éternelle
Qui reluit par-delà les cieux...

Après avoir contemplé le ciel, le poète regarde autour de lui dans la nature. C'est d'abord la mer qui l'inspire. "Chantons les vastes flots,"

dit-il, et il les chante sous tous leurs aspects. C'est vers les montagnes qu'il se tourne ensuite, car les monts

Valent bien que parfois l'homme sorte des villes...
pour que son âme avec son corps s'élève vers le ciel. C'est au faite des monts que se reposent les nuages qui apportent la pluie (renversant "leurs unnes bouillonnantes!") là que vit l'aigle, en toute liberté.

Enfin, c'est sur les monts que l'on reconnaît Dieu.
Ces hauts sommets lui font penser à l'origine du monde, d'abord un "choc d'étranges éléments," puis peuplé de créatures informes,"

Des êtres ébauchés et gauchement construits...
qui paraissent et reparaissent. Les monts se durcissent, l'eau s'évapore, s'amassant dans des creux, et donne la vie à "des milliers de flottants animaux," Les lichens et les mousses paraissent sur les rocs, puis les fougères, les palmiers, tous les arbres enfin, Les créatures de l'eau se développent en reptiles, ceux-ci en animaux et en oiseaux; enfin paraît l'être humain, "sublime mammifère,"

Et le plan merveilleux de l'architecte immense
Est compris par le coeur et par l'intelligence...

Que celui qui ne croit pas en Dieu vienne au sommet d'une montagne, contempler cette oeuvre faite, selon Barbier, pour l'Homme; il ne manquera pas d'y reconnaître la main du "sublime ouvrier." La foi de Barbier est donc tout simple: Dieu a fait la terre pour l'homme; que celui-ci s'en montre digne.

Après avoir chanté les forces de la nature, le poète choisit des thèmes abstraits. Il chante la liberté et le travail. Toute chose créée désire la liberté, dit-il; et il fait appel à cette déesse, pour qu'elle vienne:

....inonder la terre, et comme une huile pure
Baigner dans tous les sens son ardente figure...

Chaque strophe du poème ne fait que répéter la même prière; que la terre sous tous ses aspects soit libre. Remarquons ces vers typiques:

Que toute créature, excepté le méchant,
Ne trouve point d'obstacle à son divin penchant,
Et selon sa nature et selon son caprice,
De cent mille façons croisse et s'épanouisse...

Ce n'est pas ~~séu~~ seulement de la mauvaise poésie; c'est de la mauvaise logique. On pense à une mère qui dit à son fils: "Tu feras ce que tu veux....à condition que tu sois toujours obéissant! "

Le poème qui suit est une invocation au Travail, "pesante loi, dure nécessité." C'est grâce au travail que l'homme doit d'avoir vaincu la nature et survécu sur la terre. "Je m'y soumettrai toujours," dit le poète:

J~~à~~.....jusques au moment où la face des cieux
Sous un long crêpe noir fuira devant mes yeux;
Jusqu'au jour où la mort me glacera la veine,
Je resterai debout et toujours en haleine;
Comme le boeuf rustique au robuste poitrail;
J'inclinerai mon front sous le joug du travail...

Il termine par une description toute virgilienne des tâches journalières de la campagne, et peint le contentement du boeuf quand, son labour fini, il peut goûter le sainfoin et se reposer à l'étable.

Le poète passe du travail en général aux travaux^x particuliers, et chante à la vigne et au froment. On ne fête plus la vigne comme la fêtait l'antiquité, plus de danses, de bacchantes, de luttes entre les lynx et les léopards: mais la vigne fleurit toujours et toujours l'homme se réjouit de la voir. Le poète décrit la scène des vendanges, quand tous jeunes et vieux, s'empressent à aider dans le travail et doivent assister aux réjouissances générales. La puissance de la vigne n'est nullement diminuée; mais on a remplacé le délire

Qui du vainqueur de l'Inde ensanglantait l'autel,
Par une aimable joie, un doux éclat de rire,
Et des remerciements au seul prince du ciel...

L'Hymne au Froment commence par une description des beautés d'un champ de blé, Le poète pense au travail et aux inquiétudes qu'un tel champ a coûté à l'homme pendant toute l'année. "Ce mince tuyau" qu'est la tige

Est le pilier sublime où pour l'éternité
Repose aveuglément toute l'humanité..

S'il vient des orages ou une guerre, pour abîmer les champs, le désordre suivra, le crime, l'émeute, la famine,

Et la mort attachée à ses pas désastreux...

Qu'il ne manque jamais de blé, s'écrie le poète; tous en ont besoin, tous y ont un droit égal.

Le poète considère maintenant la vie de l'homme en ses relations avec l'homme, ayant étudié ses relations avec la nature. D'abord il fait des louanges du mariage, dont il cherche l'origine dans les temps primitifs. Les désirs les plus brutaux de ces âges obscurs se sont peu à peu transformés en des liens moins violents. Le poète s'adresse aux jeunes:

il
Allez, car de la vie ~~est~~ est doux, il est beau
De faire en s'aimant le voyage,
Et dans ce dur trajet, ce long pèlerinage,
De supporter à deux le pénible fardeau.
Il est doux, il est beau de monter la colline
Ensemble et le bras sur le bras;
Il est doux, il est beau, lorsque le jour décline
De la descendre ensemble et de dormir au bas... (1.)

Le poème qui suit est, comme on aurait pu le prédire, un hymne à la famille. La famille est restée, et restera toujours, en dépit de tout changement, de toute vicissitude :

Les nations se sont défaites et refaites;
Les races ont péri; les dieux même ont passé;
Mais toi seul est resté, debout, inébranlable...
En vain les charlatans de l'auguste pensée
Sophistes et rhéteurs, de leur langue insensée

attaqueront les bases de la famille, elle existera toujours.

Suit un Chant Paternel du père et de la mère à leur enfant. Celui de la

1. Cf. "John Anderson.." de Burns, que Barbier a traduit en français dans des termes pareils.

mère est toute tendresse, celui du père toute fierté. C'est après ce poème qu'est intercalé l'Hymne à l'Héritage dans les éditions de 1853 et de 1869. Le poète s'imagine que le premier homme qui ait "mis la borne en un champ" a dû être un père de famille, inquiet pour sa femme et son enfant, las de vagabonder, désireux de s'installer dans un seul endroit et d'y "prendre racine," Après sa mort, ses enfants auraient ainsi de quoi vivre; et tout leur héritage leur rappellerait celui à qui ils le devaient. C'est par le seul héritage que l'homme

Monte de siècle en siècle et par moins de souffrance
 A l'accomplissement de son but glorieux,
 L'accord toujours plus grand de la terre et des cieux..

Le Chant du Poète vient ensuite; ici Barbier glorifie la mission du poète, la comparant à celles des autres artistes?

.....aux yeux du statuaire,
 Pour l'amant de la forme et des contours de faa,
 Le tyran est un homme, et le tailleur de pierre
 Peut du corps d'un Néron tirer le corps d'un dieu..

Mais pour le poète

.....il faut que son âme
 A sa bouche ait dicté la sentence de flamme.....

c'est l'idée qui le dirige, l'idée est toute-puissante:

L'idée en soi renferme ou la paix ou la guerre,
 L'idée est un vent chaud qui féconde ou détruit,
 L'idée élève ou déshonore,
 Vous jette dans la fange ou sur un piédestal...

Ainsi, le poète est "enfant de la conscience" et de la liberté. Libre à lui d'écrire ce qu'il veut, malgré les tyrans, malgré les menaces: il peut tout chanter, et il ne s'incline que devant la volonté de Dieu.

Après le Chant du Poète est ajouté, en 1853 et en 1869, le Chœur des Savants. Ce sont les savants qui parlent; pendant que tout le monde est gai, au printemps, eux, ils doivent étudier et contempler, tâcher de "...porter le jour dans toute obscurité." Mathématiciens, astronomes,

chimistes, mécaniciens, inventeurs de tous genres, ils ont déjà beaucoup fait, et beaucoup reste à faire. Leur but final, c'est de mieux comprendre la puissance de Dieu. Ils veulent détruire la douleur, rendre la terre plus supportable à l'homme; lui faire tirer le plus grand plaisir de ses dons naturels.

L'Hymne à la France est celui que Barbier écrivit pour la musique de Berlioz en 1844.(1.) Barbier nous explique dans sa note qu'il voulut faire ici une contrepartie à la Marseillaise. Il voulut donner au public un "chant national," pacifique et religieux, tout ensemble," ce qui, dans sa pensée, n'implique pas la condamnation de la Marseillaise, et ce qui n'empêche pas

...son application en temps et lieu, c'est-à-dire toutes les fois que la France aura besoin de pousser l'ennemi, de venger sa dignité blessée ou de soutenir les droits de l'humanité.(2.)

Il est évident que le poète n'a pas réussi dans son dessein. On n'a presque plus entendu parler de son Hymne à la France et le lecteur de l'hymne ne s'en étonne pas. C'est une apothéose de sa patrie non moins banale, non moins moralisatrice, que les hymnes qui l'ont précédé. La France est comme une reine entre les nations, glorieuse, belle, victorieuse; qu'elle jouisse toujours de la paix, qu'elle conserve toujours son honneur: "Dieu protège la France!" Ce sont des sentiments admirables, un patriotisme que nous ne saurions lui en vouloir. Mais où sont le feu et la vigueur de la Marseillaise, où, en outre, la spontanéité, la sincère émotion des Iambes?

Suit un Chant de Victoire écrit pour célébrer la prise de Constantinople en 1837. Ensuite à l'édition de 1869 Barbier intercale son Hymne à la Miséricorde, dans lequel il déclare que tout roi, tout général

1. Joué dans un concert du 1er. août au Palais de l'Exposition Industrielle.

2. Notes à l'édition de 1843.

triomphant, est rendu plus noble encore, s'il a pitié des vaincus. Il nous rappelle comme meilleur exemple de cette miséricorde l'incident de l'Illiade où Achille, pris de pitié, rend à Priam le corps de son fils.

Barbier fait ensuite la louange de certaines qualités dont l'homme aura besoin pour vivre en paix avec ses voisins; telles l'amitié, la candeur, la résignation, la charité. Le poète pense-t-il à Brizeux quand il écrit:

Heureux qui, voyageant aux plaines de la vie,
A, dès les premiers pas, trouvé pour compagnon
Un homme à l'esprit juste, au coeur honnête et bon,
Sans génie oppressif et plein de modestie,
Qui, sévère pour soi, mais pour vous indulgent,
Du vrai beau sait jouir en être intelligent,
Et toujours calme, aimable, en tout temps, à toute heure,
Aux jours mauvais à vos côtés demeure,
Solide comme une ancre et pur comme l'argent... ??

L'Hymne à la Résignation commence par une comparaison entre les cris de haine de Prométhée, en proie aux vautours, et les pleurs sans amertume du Christ au jardin des Oliviers. Barbier croit que la souffrance est nécessaire et inévitable dans la vie humaine:

... Et je dirai, Sainte puissance,
Quand tu nous verses la souffrance,
Si tu le fais, c'est pour le mieux!

Il déplore, dans le poème qui suit, avec une vigueur qui rappelle presque la flamme éteinte des Iambes, le peu de charité qui existe au monde; que les hommes n'oublient pas qu'ils sont frères: et que la charité n'abandonne pas la race humaine.

Les derniers hymnes parlent des derniers jours de la vie. Le Chant de Vieillards fait appel aux jeunes, qui ne doivent pas mépriser la vieillesse, mais se souvenir qu'elle viendra un jour à eux aussi, que toute leur force, toute leur beauté, s'en iront comme les fleurs. Ils devraient respecter et secourir les vieillards, qui, de leur côté, ne devraient pas être sévères et intolérants à l'égard des jeunes. Qu'ils

passent leur vie en calme et sans envie; et puis

De ce monde mouvant, de ce monde éphémère,
Détachons-nous sans bruit, sans regret et sans fiel,
Comme un fruit doux et mûr, et qui, tombant sur terre,
Bénit le sol natal et l'arbre paternel...

Suit l'Hymne à la Mort, la Mort que tous redoutent. Pourtant, dit le poète, la mort est un bienfait qui termine nos malheurs, et nous ramène à la paix. Il chantera la mort

.....d'une noble manière,
Comme on chante au matin la divine lumière
Qui finit la nuit sombre et colore les cieux...

Dans l'Hymne aux Tombeaux Barbier nie que tout soit fini pour l'homme avec la mort. L'homme en état de poussière même

...Laisse encore ici-bas quelques chose de grand..

Il aime la solitude des tombeaux, mais non à la manière d'un Chateaubriand. Il chérit le souvenir des êtres transformés par la mort; il prie ses lecteurs de visiter les cimetières, y contempler la grandeur de la mort, puis, rentrés dans la vie, de mériter eux-mêmes de telles sépultures.

L'Hymne à Dieu, qui précède l'Epilogue, est comme un résumé de tout ce qui l'a précédé. Dieu est tout-puissant, il voit tout, donne à la vie à tout. Rien n'est détruit, tout a son centre en Dieu:

Monte, monte, mon âme, au grand foyer des âmes;
Va de toute ton aile au réservoir des flammes.
Dirige là ton vol de feu;
Monte, monte toujours et ne fais point de pauses,
Et sans jamais atteindre au Créateur des choses,
Rapproche-toi toujours de Dieu!

et dans l'Epilogue, le poète résume

J'ai fait ce que j'ai pu, ce qu'à ma conscience
A soupiré l'esprit de Dieu;
Le grand désir du bien a causé ma licence,
Et de force il me tiendra lieu...

C'est toujours la même protestation; son vers est "honnête homme au fond

Asseline(1.) n'est pas convaincu par cette expression de foi de la part du poète.

Les poèmes de M. Barbier, devenu moraliste, sont tout-à-fait impuissants dans leur expression à rendre ce que l'auteur aurait voulu prouver; à chaque strophe.....se rencontrent des épithètes et des périphrases qui dénotent une paresse et un laisser-aller d'autant plus blâmables que l'emphase des mots a la prétention de remplacer la grandeur de l'idée...

Les idées mêmes de Barbier ne sont pas nouvelles; on les trouvait dans les almanachs de populaires depuis quinze ans. Elles ne forment qu'un "assemblage bizarre de vaines théories, ^{bonnes} tout au plus pour une préface.."

Si Asseline semble trop dur pour le poète de la Curée, c'est sans doute parce que lui aussi a été profondément déçu à lire de telles banalités paraissant dix ans seulement après les Iambes. Lui aussi avait reconnu le génie qui s'était révélé dans la première oeuvre du poète: mais, dit-il, (et nous sommes d'accord:)

...j'ai peur, hélas! que le poète ne s'en soit allé, et qu'il ne nous reste plus qu'un sophiste...

Il est évident que le poète a fort travaillé, fort médité, pour arriver à la composition de ces poèmes. Il nous a décrit ses idées sur l'origine de l'univers dans l'Hymne aux Montagnes, qui est, à ne pas en douter, le poème le plus remarquable du recueil. Sans aller aussi loin que Bernardin de Saint-Pierre dans l'expression de sa pensée, il voudrait nous faire croire que tout est ordonné pour le mieux dans ce meilleur des mondes, par un Dieu bienveillant qui a tout prévu. Seul l'homme est parfois vil; à cette époque Barbier croyait sans doute, en bon catholique qu'il devenait, au péché originel. Mais à cette foi catholique se mêlé parfois ce qu'on pourrait presque appeler du déisme à la mode du dix-huitième siècle. Et malgré ses critiques de Voltaire et son indignation contre le scepticisme, Barbier n'a pas su éviter une légère teinte de philosophie."